



Karen
RANNEY

Retour à Glasgow

roman

Victoria

A woman with her hair styled in a Victorian fashion, wearing a vibrant green, off-the-shoulder dress with a lace-up back and a multi-strand pearl necklace. She is sitting outdoors, looking down. The background is a soft-focus green field.

Karen
RANNEY

Retour à Glasgow

roman

Victoria

KAREN RANNEY

Retour à Glasgow

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Emmanuelle Debon

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Karen Ranney a commencé à écrire dès l'âge de cinq ans. Enfant, elle voulait devenir violoniste, avocate, professeur et, surtout, écrivain. Si elle est toujours fascinée par le droit et enseigne bénévolement, c'est l'écriture qui est restée la grande passion de sa vie.

A tous les ouvriers des équipes de voirie qui ont travaillé si dur, d'abord dans la rue devant chez moi, puis au système d'évacuation des eaux de mon quartier. Certains jours, j'ai cru ne plus jamais entendre que bip, bip, bip et la cacophonie assourdissante des marteaux-piqueurs. Mais vous m'avez appris la patience et la persévérance. Grâce à vous, je savoure à présent bien davantage la paix de chaque journée.

Mes très chers fils,

Quand chacun de vous est venu au monde, je me suis émerveillée devant le miracle de votre création. En vous tenant entre mes bras, j'ai compris que je vous chérirais jusqu'à mon dernier souffle.

A présent, je dois vous faire mes adieux à tous les trois.

Le Tout-Puissant m'a vraiment mise à l'épreuve, en ce jour.

Je connais votre enthousiasme et votre impatience de vous lancer dans l'aventure de la vie. Les Highlands, ces derniers temps, ont moins d'attraits pour vous. J'en suis consciente et, bien que les circonstances de votre départ me chagrinent, je sais que vous ferez honneur au nom des MacIain.

Quand on m'interrogera sur mes fils, je parlerai de vous avec fierté. Mon fils aîné, dirai-je, s'est établi en Ecosse, à quelques jours de voyage. Mon cadet est parti en Angleterre pour faire la paix avec les conquérants, et le benjamin s'est embarqué pour l'Amérique.

Vous aurez à votre tour des enfants, dont chacun portera le sang et le nom des MacIain. Parlez-leur de notre histoire, de nos rêves d'empire. Racontez-leur vos racines, ce petit coin d'Ecosse renommé pour la grandeur et la noblesse des hommes qui y naissent.

Et, si vous le souhaitez, évoquez votre mère qui a courageusement renoncé à vous pour l'avenir et le rayonnement de notre famille.

Le Tout-Puissant ne nous a pas octroyé le don de prescience, mais je ne peux m'empêcher de penser que, dans quelques dizaines d'années, vos enfants et les enfants de vos enfants seront de fiers MacIain, aussi formidables que leurs ancêtres.

Parfois, l'amour est synonyme de sacrifice, et en ce jour j'en suis plus convaincue que jamais. Je vous sacrifie à l'honneur, à votre descendance et à un avenir que vous seuls pouvez bâtir.

Que Dieu vous garde, mes bien chers fils. Puissent vos rêves devenir réalité, et puisse le Seigneur vous protéger toujours !

Anne SUMMERS MACIAIN

Ecosse
Juin 1746

Prologue

Juillet 1855
Glasgow, Ecosse

Glynis avait orchestré cette rencontre avec la plus grande précision. Tout était prêt et devait se dérouler sans la moindre anicroche. Lennox n'avait plus qu'à faire son entrée dans l'antichambre.

Quelques minutes plus tôt, elle avait donné la pièce à l'une des domestiques pour que celle-ci lui porte un message.

— Je ne sais pas, miss MacLain, avait protesté la bonne. Il est avec ces gens, les Russes, vous savez ?

— Il viendra ! avait-elle rétorqué avec conviction.

Pour toute réponse, la fille avait fait la moue.

— Je vous assure, tout ira bien. Allez le chercher, je vous prie.

Elle comprenait la réticence de la bonne. En l'absence de son père, en voyage d'affaires à l'étranger, Lennox était le plus parfait des hôtes. Il donnait ce bal en l'honneur du partenaire russe des Cameron, afin d'offrir au comte Bobrov, ainsi qu'à sa femme et sa fille, un splendide aperçu de l'hospitalité écossaise. Hillshead, la demeure familiale, était illuminée *a giorno*, tel un phare éclairant tout Glasgow.

Glynis inspira un grand coup et plaqua les mains sur son ventre, s'efforçant de garder son calme. Elle n'était plus une enfant — elle avait dix-neuf ans depuis une semaine. Lennox était présent lors de son anniversaire et, pour l'occasion, l'avait embrassée sur la joue devant tout le monde.

L'antichambre était-elle surchauffée, ou bien était-ce à cause de l'émotion que ses paumes étaient moites ? Elle avait mal à l'estomac et l'impression que son dos s'était mué en un bloc de glace.

Allait-il enfin arriver ?

Elle lissa machinalement le jupon de sa robe, une magnifique toilette rose pâle que sa mère lui avait offerte pour son anniversaire. Sa chevelure était ornée de roses de la même nuance, et son cou d'un collier en argent qu'elle se mit à triturer nerveusement.

L'endroit où elle se tenait n'était pas une pièce à proprement parler, mais une sorte d'alcôve attenante à la salle de bal et donnant accès à la terrasse qui s'étendait sur toute la longueur de Hillshead. Des rideaux occultaient la vue sur la salle.

Ici, ils auraient suffisamment d'intimité.

Il n'allait pas tarder à arriver, c'était certain. Lennox était un gentleman ; il était trop poli pour ignorer sa demande. Un gentleman, et un homme d'honneur.

S'était-elle trop parfumée ? Elle raffolait de *Matin de printemps*, un parfum que sa mère avait acheté à Londres. Cette fragrance lui évoquait les fleurs, la pluie et les boutons de roses fraîches dans ses cheveux.

Ses mains tremblaient. Elle les serra l'une contre l'autre et, de nouveau, inspira profondément dans une vaine tentative pour se calmer. Puis elle ferma les yeux et répéta dans sa tête le discours qu'elle avait préparé.

Sa vie tout entière était suspendue à cet instant. Elle se réveillait le matin en pensant à Lennox. Quand elle allait se coucher, son dernier regard était pour Hillshead. Quand il venait chez eux pour rendre visite à Duncan, elle tenait à lui apporter en personne des rafraîchissements, au grand amusement de Lily, la bonne, et de Mabel, leur cuisinière. Quand ils se rencontraient en ville, elle le questionnait au sujet de son dernier navire, de son père, de sa sœur — tout était prétexte à le retenir quelques minutes. Lorsqu'ils étaient invités aux mêmes bals, il lui arrivait de danser avec lui, et elle avait alors toutes les peines du monde à ne pas lui révéler combien elle adorait se trouver dans ses bras.

Le bout de ses oreilles et ses joues lui brûlaient. Quand il arriverait, elle allait fondre, c'était certain ! Elle posa les mains sur sa taille, souffla un grand coup et se représenta en pensée la scène qui s'appêtait à se jouer.

Une jeune fille de sa condition devait faire preuve de réserve et de retenue, mais c'était impossible, pas avec Lennox. Lennox, qui tenait son cœur à sa merci. Lennox, qui lui souriait avec un tel charme qu'elle en avait chaque fois le souffle coupé.

Il était grand et fort, avec des épaules larges et une façon de parler qui incitait les femmes à le dévisager. Aucun homme, à Glasgow, n'était aussi beau que lui.

Soudain, un bruit de pas... Et il fut là...

Glynis se retourna lentement, pour limiter les balancements de sa crinoline.

Il portait un élégant costume noir et une chemise d'un blanc neigeux ornée d'un plastron plissé. Ses cheveux noirs étaient coiffés en arrière, dégagant son front. Ses yeux, du même gris que la rivière Clyde, pétillaient d'intelligence et d'humour. Pour quiconque ne le connaissait pas, il avait simplement l'air d'un bon vivant. Pourtant, depuis son enfance, il se consacrait à sa vocation, fasciné par tout ce qui avait trait aux bateaux et à l'entreprise fondée par sa famille.

Son visage était fin ; il avait les pommettes hautes et la mâchoire carrée. Elle aurait pu le contempler pendant des heures sans se lasser.

— Glynis ? Que se passe-t-il ?

Elle inspira profondément, rassembla son courage et s'approcha de lui. Se hissant sur la pointe des pieds, elle posa les mains sur ses épaules, puis elle leva la tête et l'embrassa.

Sur le moment, il se raidit mais, l'instant d'après, lui rendait passionnément son baiser.

Elle lui passa les bras autour du cou, s'y pendant presque, tandis que le baiser se faisait plus profond. Elle ne s'était pas trompée en pensant qu'embrasser Lennox serait divin. Elle n'aurait pas été étonnée d'entendre un chœur d'anges retentir autour d'eux.

Au bout de quelques secondes, Lennox mit fin au baiser et s'écarta d'elle. Lentement, elle retira les mains de son cou.

— Glynis, murmura-t-il. Qu'est-ce que tu fais ?

Je t'aime. Ces mots dansaient sur le bout de ses lèvres. *Dis-le-lui. Maintenant.* Mais elle avait beau les avoir longuement répétés, elle n'arrivait pas à les prononcer. Elle était sûre, pourtant, qu'il

éprouvait les mêmes sentiments qu'elle. Il le fallait !

— Lennox ! Où étiez-vous ?

Les rideaux s'écartèrent, et Lidia Bobrova pénétra dans leur petit refuge. En les apercevant, elle se dirigea à grands pas vers Lennox pour lui prendre le bras — comme si elle avait besoin de son soutien pour rester debout.

Pour Glynis, cette fille était aussi gracieuse qu'un cheval de trait. Grande, solidement charpentée, le visage allongé, la bouche large et les pommettes saillantes. Malgré ça, Lennox la trouvait-il à son goût ?

Elle était la fille du partenaire russe de William Cameron et lui avait été présentée une heure seulement auparavant. Lidia lui avait alors à peine accordé un regard, se contentant d'adresser à Glynis un petit sourire dédaigneux — le même qui se dessinait sur son visage en cet instant.

— Qu'y a-t-il, mon Lennox ?

Mon Lennox ?

— Mon père désire vous parler, poursuivit-elle, battant des cils. Il ne faut pas le faire attendre. Vous savez qu'il doit discuter avec vous d'une chose importante. L'avenir, peut-être ?

Sur ces mots, elle se mit à lui tapoter le bras d'un air entendu.

Glynis resserra les mains sur son ventre et se força à respirer calmement.

Lidia était accrochée à Lennox, et il n'essayait pas de se dégager. Au contraire, il la dévisageait, les yeux écarquillés.

La robe de velours noir que Lidia portait était trop épaisse pour l'été écossais. Les manches fendues et le surjupon étaient ornés de rubans dorés, tout comme sa chevelure claire. Sa crinoline était si ample qu'elle faisait paraître la pièce plus petite, mais malgré cela Lidia parvenait à se coller contre Lennox.

Sans compter qu'aucune jeune fille qui se respecte ne portait autant de diamants aux oreilles et autour du cou ! Les Russes craignaient-elles donc que leurs domestiques leur déroberent leurs bijoux si elles les laissaient dans leur coffret ?

— Venez, Lennox, insista Lidia, d'une voix plus implorante que charmeuse.

Le Lennox que Glynis connaissait depuis toujours ne pouvait pas apprécier ces jérémiades.

— Venez parler à mon père, et ensuite nous danserons. Vous me l'avez promis. S'il vous plaît...

L'intéressé baissa la tête et sourit, avec une expression que Glynis avait toujours crue réservée à elle-même. Un sourire particulier, fait de tendresse et d'ironie.

Jusqu'alors, Lennox ne l'avait jamais traitée comme si elle l'ennuyait ou lui cassait les pieds. Elle avait beau être la sœur cadette de Duncan, il s'était toujours entretenu avec elle d'égal à égal, n'hésitant pas à lui demander son avis ou à l'interroger sur ses plans d'avenir. Pourtant, à cet instant, il semblait lui opposer le même dédain que Lidia, au point qu'elle avait l'impression d'être transparente.

Une onde glacée se propagea dans tout son corps. Elle était pétrifiée, clouée sur place par la honte.

— S'il vous plaît, mon Lennox, répéta Lidia.

Empoignant ses jupons à deux mains, Glynis leur tourna le dos. Il fallait qu'elle s'échappe ! Les joues baignées de larmes, elle se rua hors de l'antichambre sans un regard en arrière.

La dernière chose qu'elle entendit fut le rire insupportable de Lidia.

— Oh ! laissez donc cette idiote partir, Lennox. Allons retrouver mon père. Ensuite, nous danserons.

Lennox connaissait Lidia Bobrova depuis presque aussi longtemps qu'il connaissait Glynis, car depuis son enfance il faisait de fréquents séjours en Russie.

Elle lui sourit avec une expression calculatrice qu'il ne lui avait jamais vue et lui donna soudain la chair de poule.

— Cette enfant est-elle toujours aussi malpolie ? demanda-t-elle.

— Elle ne l'a jamais été avec moi, en tout cas.

En outre, il ne considérait pas Glynis comme une *enfant* — surtout pas après la façon dont elle l'avait embrassé !

Pourquoi la mère de Glynis n'avait-elle pas vu que le décolleté de sa robe était beaucoup plus profond que d'habitude ? Il avait eu envie d'en réajuster le corsage pour masquer le renflement de ses seins. Et il n'avait jamais remarqué jusque-là combien sa taille était fine. Son corset était peut-être trop serré ?

Lennox jeta un coup d'œil vers le rideau, se demandant comment il allait pouvoir se défaire de son encombrante cavalière. Depuis le début de la soirée, Lidia ne le quittait pas d'une semelle et, à en croire les regards attendris que lui lançait son père, son comportement rencontrait l'approbation de sa famille.

Cameron & Cie était en train de vendre ses chantiers navals russes au comte Bobrov. Les négociations touchaient à leur fin, et Lennox ne voulait rien faire qui puisse compromettre l'issue. Pour autant, en donnant l'impression à chacun qu'il était question d'une alliance entre eux, Lidia allait trop loin à son goût.

Elle s'inclina vers lui, et une lourde bouffée de parfum français lui envahit les narines. Elle avait le visage couvert de poudre et les lèvres enduites d'une pommade rose.

Il fallait qu'il quitte cette alcôve avant qu'on s'aperçoive qu'il y était seul avec elle et qu'on en tire des conclusions erronées. Il voulait retrouver Glynis, lui expliquer. Ensuite, ils parleraient de ce baiser.

Elle l'avait pris au dépourvu, et il en était encore tout remué. Heureusement que Lidia — ou n'importe qui d'autre — n'était pas entrée quelques minutes plus tôt !

Comment aurait-il expliqué la situation, alors ?

Elle m'a eu par surprise. Piètre explication, même si c'était la vérité.

Il aurait dû la repousser, au lieu de savourer ce baiser. Il s'agissait de Glynis. Glynis, avec son rire joyeux, ses yeux pétillants et sa langue bien pendue. Glynis qui, ce soir, avait réussi à semer un trouble profond dans son esprit.

Lidia était toujours en train de lui parler, mais il se dirigea vers la salle de bal sans lui prêter plus d'attention. Il ne fut cependant pas étonné de la voir le suivre, accrochée à lui comme un vautour à sa proie.

Avec un peu de chance, Duncan lui arracherait la possessive Lidia de son bras pour l'inviter à valser. Il pourrait alors partir en quête de Glynis.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'il ne devait pas la revoir avant sept ans.

Chapitre 1

Glasgow, Ecosse
Juillet 1862

— Te voilà donc revenue au pays !

Malgré l'envie qu'elle avait de se dérober, Glynis s'efforça de rester immobile. Tout geste précipité de sa part risquait d'être mal interprété. Mieux valait permettre à Lennox de lui tenir la main que provoquer une scène — il y avait déjà bien assez de rumeurs qui couraient sur son compte.

« — C'est la fille MacLain, de retour au pays après toutes ces années.

— Il n'y a pas eu un scandale à son sujet ?

— C'est la première fois qu'elle paraît en public, n'est-ce pas ? »

Les gens se rappelaient-ils encore qu'enfant elle suivait Lennox comme son ombre ? A cinq ans seulement, elle avait jeté son dévolu sur lui. Jeune fille, elle s'était apprêtée à lui confesser l'adoration qu'il lui inspirait.

Quelle écervelée elle faisait alors...

Elle ne devait pas le laisser la troubler. Il n'en était pas question, plus maintenant. Elle n'avait plus dix-neuf ans et n'était plus éperdument amoureuse de lui.

— Pourquoi ne pas être rentrée plus tôt ? lui demanda-t-il, sans lui lâcher la main.

Au lieu de répondre, elle se contenta de sourire.

Dans les milieux diplomatiques, l'honnêteté n'était pas de mise, et Glynis était devenue experte dans l'art d'éluder les questions.

Lennox dégageait toujours ce parfum de bois et d'océan. Que l'on prononce le mot « bateau », ou qu'une brise salée s'élève autour d'elle, et il resurgissait dans son esprit, une étincelle dans le regard.

L'ébauche de barbe qui lui ombrait les joues et le menton en cette grande occasion n'était pas due à une quelconque négligence de sa part. Elle le connaissait par cœur et savait qu'il devait se raser deux fois par jour pour avoir la peau nette.

— C'est ainsi que Dieu m'a fait, se plaisait-il à lui dire autrefois. Sur ce point, Lui et moi n'avons pas les mêmes goûts.

Il mesurait un pied de plus qu'elle, et son costume de soirée noir mettait en valeur sa haute taille et la largeur de ses épaules. Toute sa vie, il avait travaillé dur, et cela se voyait à la musculature de son torse et à celle de ses jambes. Pourtant, depuis toujours, quelque chose dans sa personne évoquait

une puissance qui n'était pas seulement physique. Même dans cette salle bondée, l'assurance qu'il dégageait attirait les gens à lui comme seuls en sont capables les véritables meneurs d'hommes.

Lennox Cameron tenait à la fois du prince et du dangereux Highlander, et il avait été le héros de la plupart de ses rêves d'enfant.

Ce n'était plus le cas, à présent. Trop de choses avaient marqué sa vie ces dernières années.

Elle avait mûri.

Comme il posait sur elle un regard très intense — trop intense —, elle sentit qu'elle devait dire quelque chose pour dissiper la tension. Quelques mots pour qu'il cesse de la regarder comme s'il comparait la Glynis qui se tenait devant lui à la fillette impétueuse et téméraire qu'elle avait été autrefois.

La trouvait-il vieillie ? Quand elle souriait, elle le savait, le coin de ses yeux se plissait légèrement, seul signe visible que sept années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre.

— Tu trouves Glasgow changé ?

Cette question neutre, à laquelle elle pouvait répondre sans peine, détendit heureusement l'atmosphère. Elle était capable de bavarder pendant des heures sur les lieux, les gens ou le temps qu'il faisait. Qu'on lui pose une question personnelle, en revanche, et elle devenait muette.

— Oui, il me semble. Ton entreprise a l'air prospère.

Était-ce le mot juste ? Duncan lui avait confié qu'une bonne douzaine de quais, le long de la Clyde, portait désormais le nom de la société des Cameron.

— Nous avons eu de la chance.

Il était trop modeste. Ses chantiers navals étaient célèbres jusqu'à Washington. Les membres du ministère de la Guerre affirmaient même que Cameron & Cie pesait sur l'issue du conflit en soutenant l'ennemi.

Mais elle le connaissait assez, malgré les années écoulées, pour savoir qu'il se moquait bien que le monde parle de lui ; quoi qu'il arrive, il continuerait à faire ce qu'il voulait. Chez tout autre, on aurait jugé une telle attitude bravache, mais chez Lennox elle était tout sauf ridicule.

— Merci d'être venue, Glynis. Mon père t'en sera reconnaissant.

— Duncan m'a dit qu'il avait perdu la vue. Ce doit être terrible pour lui.

Lennox acquiesça.

— Tu verras qu'il est resté optimiste malgré son accident.

Eux étaient en vie et pouvaient profiter pleinement de toutes leurs capacités.

Glynis sourit et hocha la tête d'un air encourageant.

— J'ai entendu dire que ton mari a trouvé la mort, poursuivit-il. Un accident, je crois ?

— Oui.

— Quelle tragédie, Glynis...

Il lui étreignit la main. Pouvait-il sentir qu'elle avait les doigts gelés, à travers les gants qu'elle portait ? Et se doutait-il qu'elle avait les lèvres engourdis ?

Ils étaient devenus des étrangers l'un pour l'autre et pourtant ils se connaissaient mieux que quiconque. Ils avaient partagé leur enfance et trop de souvenirs.

Il baissa les yeux, la contempla. Une femme pouvait se noyer dans un regard pareil. A moins, bien entendu, qu'elle n'ait acquis la sagesse et l'expérience que confère l'âge.

Elle plaqua un sourire de convenance sur son visage, dans une expression qu'elle arborait chaque fois qu'on la présentait aux corpulentes matrones de Washington.

Lennox lui lâcha la main, et elle faillit laisser échapper un soupir de soulagement. Elle se retint de justesse : il ne fallait pas qu'elle attire l'attention.

— Merci de m’avoit invitée, dit-elle machinalement, puisant dans les phrases toutes faites qui étaient devenues son lot. A présent, si tu veux bien m’excuser, je vais aller saluer ton père.

Sans un mot, il la regarda tourner les talons et se diriger vers le groupe d’invités qui défilaient devant M. Cameron.

La main sur le ventre, elle inspira profondément. Peu à peu, son estomac se décontracta, et les battements de son cœur s’apaisèrent, malgré un sentiment de vide persistant au creux de sa poitrine.

Si elle ne regardait pas en arrière, elle parviendrait peut-être à recouvrer son sang-froid.

Il fallait qu’elle se concentre sur autre chose — les lustres, par exemple. William Cameron les faisait importer de France. Des centaines de bougies, réparties dans les six lustres massifs, illuminaient les lieux, et les cabochons projetaient des arcs-en-ciel à travers la salle de bal.

Le sol de marbre était aussi lisse et glissant que du verre, requérant toute sa prudence ; les vitres des fenêtres cintrées, polies comme du cristal, réfléchissaient les robes colorées des femmes et les costumes de cérémonie noirs des hommes.

Surprenant son propre reflet dans son austère robe mauve, elle détourna le regard.

Elle passa devant les deux tables du buffet chargées de structures de cuivre complexes, garnies de dizaines de sortes de gâteaux, biscuits, tartes et sucreries. Une armée de domestiques apportait continuellement des denrées de la cuisine, s’assurant qu’aucun des invités de Hillshead ne manquait de rien. Il y avait de tout sur leurs plateaux, du saumon à la crème glacée, et trois grands bols à punch contenaient des boissons à base de fruits, avec ou sans alcool.

William Cameron avait bâti Hillshead vingt ans plus tôt, à l’époque où ses chantiers navals en Russie commençaient à dégager des bénéfices importants. Au fil du temps, il en avait étoffé les plans, et aujourd’hui la demeure rassemblait soixante-sept pièces, un chiffre proprement stupéfiant. La structure principale et les deux ailes adjacentes comptaient vingt-quatre chambres, douze salles de bains, un assortiment de boudoirs, salons et salles de musique, une douzaine de pièces réservées au personnel, une salle de réception, une autre pour le petit déjeuner, et la salle à manger familiale.

— Comment faites-vous pour choisir où vous aller manger ? avait-elle un jour demandé à Mary, la sœur de Lennox.

Celle-ci avait souri.

— En général, nous utilisons la salle familiale. Et, quand nous avons des invités, la salle de réception.

Cameron & Cie était alors en affaires avec le monde entier, et comme Hillshead accueillait de nombreux visiteurs étrangers ils devaient souvent utiliser la salle de réception, avait-elle songé.

Ce soir encore, il y avait tant de monde que seule la salle de bal était à même de contenir la foule des invités. Le tout Glasgow, semblait-il, avait été convié à venir féliciter William Cameron, récemment décoré de l’Ordre impérial de Saint-Stanislas en remerciement de ses efforts pour l’expansion de l’industrie navale en Russie.

L’impressionnante médaille dorée, avec son ruban céruléen et écarlate, était suspendue dans une vitrine de l’immense entrée. Les dignitaires russes avaient le sens du spectacle, et leurs récompenses étaient à l’avenant.

Depuis sa dernière visite, sept ans plus tôt, nota Glynis, la décoration de la vaste pièce avait été modifiée : murs bleu pâle et draperies azur. L’alcôve où elle avait autrefois attendu Lennox avec tant d’impatience était désormais dépourvue de rideaux et garnie de deux sofas tendus de velours rouge, encadrés de fougères en pots.

Ces couleurs lui rappelaient celles du ruban de la médaille. Lennox avait-il choisi les couleurs de la Russie pour décorer sa demeure ? Dans ce cas, pourquoi n’avait-il pas également décidé

d'épouser une Russe ? Pourquoi ne s'était-il pas marié avec Lidia Bobrova ?

Il ne s'était pas marié du tout. Pourquoi ? Un homme de sa prestance et aussi brillant que lui devait pourtant être le meilleur parti de Glasgow.

— La curiosité est un trait de caractère fâcheux, Glynis, lui répétait Richard.

Soudain, un cri suraigu la fit sursauter. L'instant d'après, elle se trouvait serrée contre une ample poitrine couverte de soie brune, deux bras refermés sur elle lui coupant le souffle.

— Glynis ! Glynis ! Glynis ! Oh ! ma chère Glynis, tu es là ! Tu m'as tellement manqué !

— Charlotte ?

Quand son amie d'enfance consentit enfin à la libérer, Glynis recula prudemment.

— Tu n'as pas du tout changé ! commenta Charlotte avec un sourire aussi étincelant que le lustre suspendu au-dessus d'elle. J'ai pris quatre-vingts livres mais, toi, tu es restée exactement la même !

En réalité, elle avait bel et bien changé, mais de façon invisible. Autrefois, elle n'aurait pas fait cas des effusions de Charlotte. Aujourd'hui, les louanges de sa vieille amie l'embarrassaient, tout comme les regards en biais que lui adressaient les autres invités.

— Toi aussi, tu es toujours la même, mentit-elle.

Elle avait eu un nombre incalculable d'occasions de pratiquer l'art de la mauvaise foi, à Washington.

« Je n'ai aucune information concernant le déroulement de la guerre, madame. Je suis certaine que vous avez raison, et que tous ces désagréments prendront bientôt fin... »

« Oui, monsieur, votre épouse est une femme charmante. J'apprécie grandement sa compagnie et je me fais une joie de la revoir prochainement... »

« Non, mon cher Richard, je ne me plains pas. Je suis la plus chanceuse des épouses... »

— Tu plaisantes ! rétorqua Charlotte. J'ai quatre enfants, et j'ai pris quarante livres pour chacun des deux derniers.

Elle éclata d'un rire sonore qui fit se retourner les convives autour d'elles.

Charlotte était-elle obligée d'attirer ainsi l'attention ? Glynis sentit une vague de chaleur lui traverser le corps pour venir se loger à la base de sa nuque.

— Tu viendras dîner à la maison, dit Charlotte. Je veux te présenter toute la famille MacNamara.

— Bien sûr, répondit-elle, s'efforçant de se rappeler un homme du nom de MacNamara.

Charlotte se mit alors à détailler sa robe mauve, et une expression de commisération s'afficha sur son visage rond.

— Tu l'aimais beaucoup ? Tu es trop jeune pour être veuve, Glynis. Je suis vraiment navrée. Est-il mort pendant la guerre américaine ?

— Non, dans un accident de transports.

Si Charlotte était toujours aussi friande de ragots qu'autrefois, tout ce qu'elle lui confierait se répandrait comme une traînée de poudre dans tout Glasgow. Et elle tenait à ce que personne, ici, n'apprenne rien de plus au sujet de Richard.

Charlotte la serra de nouveau dans ses bras.

— Dieu n'inflige jamais rien qu'on ne puisse surmonter.

Combien de fois lui avait-on assené ces paroles, au cours des dix-neuf derniers mois ? Assez souvent pour qu'aujourd'hui elle se contente de hocher la tête en les entendant.

— Il faut que j'aille saluer M. Cameron, Charlotte...

— Mais tu viendras dîner ?

— Certainement, fit-elle, espérant que Charlotte oublierait son invitation.

Elle s'éloigna avec un sourire. C'était la deuxième personne à qui elle ait échappé en quelques minutes.

Allait-elle passer la soirée à aller d'une rencontre à l'autre, tandis que son passé tentait de l'avaler ?

Elle jeta un regard derrière elle et aperçut Lennox cerné d'admirateurs, hommes et femmes, comme un souverain au milieu de sa cour. Elle ne reconnut aucune des femmes, mais remarqua leur expression captivée. Autrefois, elle avait été comme elles.

A dix-neuf ans, elle avait cru tout connaître de la vie.

Comme elle était idiote, alors, et naïve !

Qu'elles le flattent tout leur soûl ! Il n'entrait pas dans ses intentions de jouer les nigaudes. Washington n'avait pas manqué d'hommes séduisants — grands, la taille étroite, les jambes longues, les épaules larges. Cependant, aucun d'eux n'avait eu le don de faire battre son cœur d'un simple sourire.

La Glynis MacLain aux manières légères et au parler franc n'existait plus. Richard y avait veillé, la faisant entrer de force dans le moule dont on fait les femmes de diplomates.

Au fond d'elle, pourtant, elle conservait une tendresse toute particulière pour la fillette qu'elle avait été, la préférant de loin à la femme qu'elle était devenue.

Chapitre 2

Lennox se fraya un chemin dans la foule, s'arrêtant ici et là pour adresser quelques mots à ceux qui s'étaient rassemblés pour congratuler son père.

Ce soir, ce dernier était à l'honneur, et cette réception célébrait des années d'intense labeur à Saint-Pétersbourg.

Une médaille valait-elle tous ces sacrifices ?

Lennox se demanda quels souvenirs ces honneurs faisaient resurgir dans l'esprit de son père. Lui rappelaient-ils son travail fastidieux en Russie, et la tension qu'il avait provoquée au sein de son couple ? Pensait-il à sa femme, qui l'avait trahi et abandonné, ou préférerait-il prendre chaque jour comme il venait, sans plus repenser au passé ?

Un principe qu'il aurait pu appliquer à lui-même.

Pourtant, tandis qu'il répondait à une question de miss Oldham, c'était bel et bien à Glynis qu'il pensait. Oui, disait-il à la vieille dame, il était fier. Oui, c'était une grande réussite. Non, ils n'avaient pas l'intention de quitter de nouveau l'Ecosse.

Il avait passé beaucoup de temps en Russie, d'abord aux côtés de son père pour apprendre la conception des bateaux. Ensuite, il avait supervisé leur construction. A présent que les chantiers avaient été vendus au comte Bobrov, il n'avait plus de raisons de retourner là-bas.

Cameron & Cie se concentrait à présent sur ses chantiers écossais pour s'impliquer dans une activité aussi lucrative que dangereuse : la construction de cuirassés pour les Etats confédérés d'Amérique.

Il scruta la foule, tentant d'y repérer Gavin Whittaker et son épouse. Il l'aperçut enfin, occupé à charmer un groupe près de la fenêtre. Avec un ravissement enfantin, il leur montrait sa canne, dont l'intérieur de la poignée recelait un poignard acéré.

Au moins, Lucy Whittaker n'était pas en vue !

Il leur avait ouvert sa demeure, parce qu'il craignait pour la sécurité de Gavin. Trois jours plus tard, il regrettait de ne pas les avoir installés à l'hôtel.

Gavin arborait habituellement le costume clair du planteur du sud des Etats-Unis, chapeau plat compris, mais ce soir il était en noir. Ses cheveux blonds, presque blancs au soleil, étaient plus longs que ne le requérait la mode. Ses yeux, d'un brun qui évoquait les nuances de l'argile au printemps, pétillaient d'humour et d'autodérision. Quand il ne riait pas, il racontait des anecdotes à propos de sa terre natale, la Géorgie, à un public conquis d'avance.

Gavin n'était pas planteur, mais capitaine de bateau et, d'après ce qu'on avait dit à Lennox, un excellent capitaine, même. Courageux, sans nul doute, et probablement un peu trop téméraire. Mais,

pour forcer un blocus, c'était un trait de caractère indispensable.

Il n'avait qu'une faiblesse : sa femme, dont il ne semblait pas remarquer les plaintes perpétuelles. Pour lui, Lucy était simplement délicate, timide et scrupuleuse.

De toute évidence, elle était en effet trop timide et délicate pour se soucier de son mari ! D'ici quelques semaines, Gavin serait aux commandes d'un navire parti forcer le blocus de l'Union. Mais, si Lucy s'inquiétait pour lui, elle n'en montrait rien.

Pour elle, ce voyage en Ecosse constituait une sorte de lune de miel qu'elle jugeait décevante au possible. Rien ne trouvait grâce à ses yeux, qu'il s'agisse de la cuisine, du temps, ou de la façon dont les amis écossais de son mari s'exprimaient.

Lennox décela le mépris que l'Ecosse lui inspirait. Cela lui rappelait la dérision dont faisaient montre les Anglais depuis des siècles vis-à-vis de son pays. Il comprenait maintenant l'irritation de ses ancêtres, et leur désir de partir au combat. C'était exactement ce qu'il ressentait chaque soir après le dîner, depuis l'arrivée de ses hôtes à Hillshead.

Tous les matins, il emmenait Whittaker avec lui sur les chantiers. De façon surprenante, ce dernier lui avait donné des conseils judicieux sur certaines modifications à apporter au *Raven* et lui avait fait part d'idées intéressantes pour de futurs forceurs de blocus.

Quant à Lucy, il essayait de l'éviter autant que possible. Peut-être parviendrait-il à persuader Eleanor MacIain de la prendre sous son aile et de lui faire visiter Glasgow, ou de lui trouver une activité.

Dans deux semaines, il aurait enfin la paix. Gavin mettrait les voiles pour Nassau avec son épouse et un équipage de fortune. Il pouvait bien tenir encore deux semaines.

— Il est très fatigué, murmura près de lui la voix de sa sœur.

Depuis l'accident de leur père, Mary l'inquiétait. Ses traits étaient tendus, ses yeux verts avaient perdu de leur éclat, et sa chevelure sombre s'était ternie. Elle semblait vidée de toute énergie. C'était une toute jeune femme, mais qui se comportait comme si elle était fatiguée de vivre.

A la voir, on aurait pu penser que c'était elle, la veuve, et non Glynis, songea-t-il, violant une fois de plus la promesse qu'il s'était faite de ne plus penser à elle.

— Tu ne te sens pas bien, Mary ?

Elle le considéra d'un air surpris.

— Quelque chose ne va pas ? insista-t-il. Quelque chose que tu ne m'aurais pas dit ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, la referma, et secoua la tête.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Elle lui décocha un sourire tremblant destiné à le rassurer, dont il ne fut pas dupe.

— Va t'occuper de papa, dit-elle. Il faut qu'il se repose.

Comprenant qu'il n'obtiendrait pas d'autre réponse à ses questions, il reporta son attention sur leur père. Malgré les sourires qu'il adressait aux gens venus le féliciter, il avait les traits tirés de fatigue.

Lennox avança jusqu'à lui.

— Voulez-vous que je les renvoie tous, Père ? lui murmura-t-il à l'oreille, se penchant vers lui.

Le sourire de ce dernier s'élargit, creusant davantage les rides verticales qui lui encadraient la bouche.

— Pas encore, mon garçon, répondit-il, promenant son regard aveugle tout autour de la salle de bal, comme s'il pouvait distinguer la file des personnes qui attendaient pour le saluer. On n'est jamais trop admiré, tu ne crois pas ?

Lennox lui étreignit l'épaule, s'alarmant de la trouver osseuse quand elle avait été si musclée peu de temps encore auparavant. Avec un sourire tendu, il s'éloigna, bien décidé à convaincre Mary d'emmener son père prendre les eaux à Rothesay, sur l'île de Bute. Une cure leur ferait le plus grand bien à tous les deux.

— Vous savez recevoir, Lennox.

Il se retourna et se retrouva face à Gavin. L'Américain avait une assiette pleine dans une main, un verre de punch dans l'autre, et son incontournable canne pendue au coude. Il lui proposa son assiette.

— Goûtez au moins au saumon ! En revanche, évitez le haggis.

Lennox refusa son offre d'un geste.

— Non, merci.

— J'ai essayé d'intéresser Lucy au buffet, mais elle n'a pas faim, la pauvre chérie... Je pensais qu'elle serait ravie de pouvoir discuter avec les autres femmes, ajouta Gavin, désignant l'autre côté de la salle où l'on avait disposé une série de canapés pour que les invités puissent s'y reposer, mais elle est d'une timidité si maladroite ! La foule la terrorise. Je crois qu'elle s'est retirée dans notre chambre.

Au moins, elle n'insulterait pas les invités de son père, songea Lennox.

Balayant les alentours du regard, il aperçut alors son meilleur ami et s'excusa auprès de Gavin. Duncan battait nerveusement de la semelle sur le sol, et tandis qu'il se dirigeait vers lui Lennox remarqua ses épaules tendues.

Il accepta au passage les compliments, répondit aux questions, sourit et remercia ses invités, puis s'empressa de demander, lorsqu'il l'eut rejoint :

— Ça se passe si mal que ça ?

— Aussi mal que possible, répondit Duncan, se fourrant la main dans les cheveux.

Ses traits étaient tirés, ses yeux cernés. Il n'avait probablement pas fermé l'œil depuis des jours.

Les filatures de Glasgow souffraient d'une pénurie de matières premières. Le blocus du sud des Etats-Unis, celui-là même qui profitait tant à Cameron & Cie, tuait à petit feu l'industrie textile écossaise.

D'un geste, Lennox invita Duncan à le suivre dans l'entrée, puis ils empruntèrent les deux volées de marches menant à la bibliothèque. Un endroit où ils ne seraient pas dérangés et pourraient parler tranquillement.

— Veux-tu que je t'aide ? proposa-t-il, refermant la porte derrière eux.

Une injection de capital permettrait de faire tourner les filatures jusqu'à ce que Duncan ait trouvé une nouvelle source d'approvisionnement.

Ce dernier esquissa un sourire sans joie.

— Tu peux mettre fin à la guerre d'un coup de baguette magique ? Dans ce cas, bien volontiers. Sinon, merci, mais non.

Ils étaient amis depuis qu'ils avaient six ans et se confiaient l'un à l'autre comme des frères. Le jour du lancement du premier bateau conçu par Lennox, Duncan était à ses côtés. Quand Duncan avait pris la tête des filatures, ils avaient célébré l'événement ensemble.

A présent, le vent avait tourné pour Duncan, et Lennox aurait aimé l'aider. Seul l'orgueil de son ami l'en empêchait. Peut-être aurait-il agi de même si la situation avait été inversée. A moins que son sens des affaires ne l'ait au contraire poussé à accepter son aide.

A moins d'un miracle, les filatures MacLain allaient devoir fermer, et cette idée lui déplaisait au plus haut point.

Au lieu de construire des bateaux pour la marine confédérée, peut-être aurait-il dû bâtir sa propre flotte pour forcer le blocus et ramener le coton qui faisait défaut à l'entreprise MacIain ?

— Il reste combien de temps, avant que le nouveau bateau soit fini ? demanda Duncan, s'asseyant sur l'un des fauteuils devant la cheminée éteinte.

— Environ deux semaines, répondit Lennox, prenant place sur le siège contigu. Les modifications apportées à la coque ont été laborieuses, mais nous en sommes enfin venus à bout.

Ils parlèrent un peu affaires, partagèrent des nouvelles de la guerre. L'Union comme la Confédération avaient chacune leurs fervents partisans et de bons et mauvais côtés. Lennox était contre l'esclavage. Il méprisait également la brutalité. D'après ce qu'il savait, il soupçonnait que la Confédération finirait par perdre. Elle ne disposait pas de la puissance industrielle des Etats du Nord.

Duncan, lui, se fichait sans doute royalement de l'identité des vainqueurs, tant que ses usines étaient fournies en coton.

De nombreux Ecosseis s'étaient portés volontaires pour aller se battre en Amérique. Un certain nombre de courriers officiels étaient parvenus à Glasgow aux familles de ces soldats, les informant que leur fils, leur mari, leur frère ou leur père était tombé en défendant la cause d'une autre nation que la leur, et que leur corps reposait désormais en terre américaine.

La veille encore, il avait appris que l'un de ses navires, l'*Elizabeth*, avait échoué sur les côtes de Caroline du Nord. Pour éviter que l'ennemi ne se l'approprie, on l'avait brûlé, mais les membres de l'équipage n'avaient pu s'échapper. Ils étaient probablement enfermés dans une prison de l'Union, à présent.

L'opinion la plus répandue au départ, selon laquelle le conflit serait de courte durée, perdait de plus en plus d'adeptes. Il semblait au contraire que cette guerre traîne en longueur, des années, peut-être — ce qui se révélerait avantageux pour Cameron & Cie, et désastreux pour l'entreprise de Duncan.

— Tu es certain que je ne peux rien faire pour t'aider ?

Duncan secoua la tête, et Lennox lut dans son regard qu'il valait mieux ne pas insister.

« Il n'y a pas plus têtue qu'un Ecosseis », lui avait souvent dit son père. Chaque fois, il avait dû se retenir de rire — car William Cameron était sans doute l'Ecosseis le plus borné et le plus péremptoire qu'il connaisse.

Et, tant qu'à s'aventurer en territoire interdit, autant en profiter pour parler de Glynis.

— Je suis content que tu aies réussi à convaincre ta sœur de venir.

Duncan esquissa un sourire, comme s'il appréciait le courage dont il faisait montre.

— Et je suis content, aussi, que tu aies décidé de sortir de ta retraite, ajouta Lennox.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde, répondit Duncan. Je considère la réception de ton père comme la mienne. Comment va-t-il ?

— Je suis inquiet pour lui. Il est de plus en plus faible.

Un jour, songea Lennox, il allait perdre son père, comme Duncan quelques années auparavant. Travailler à ses côtés lui était essentiel. Non seulement son expérience était inestimable, mais il l'aimait profondément.

— Tu as trouvé Glynis changée ? demanda-t-il à Duncan.

— Et toi ?

Son visage en triangle et ses grands yeux bleus étaient toujours aussi saisissants. Sa bouche pulpeuse en forme de cœur aussi fascinante. Pourtant, il y avait quelque chose de différent en elle — une sorte de méfiance, peut-être. Elle lui faisait l'impression d'une statue fragile, prête à se briser.

— Oui, je la trouve changée, Duncan. Elle est tendue. Très polie, trop sans doute. Elle sourit, mais son regard est vide.

La femme qu'il avait revue ce soir avait l'apparence de Glynis, ses yeux, ses cheveux châtain clair, ses manières, mais pas sa personnalité. La fille intelligente et vive qu'il connaissait depuis toujours avait disparu ; il ne restait plus du feu qui l'animait qu'une vague étincelle.

— Elle a perdu son mari, Lennox.

Pleurait-elle encore son défunt époux ? Voilà une question qu'il se garderait bien de poser. De toute évidence, ils avaient formé un couple parfait, une union idéale de l'esprit et du cœur.

Non. En réalité, il n'en croyait rien. Glynis avait épousé cet homme un mois après son arrivée à Londres. C'était un peu court pour tomber amoureuse d'un inconnu.

Pourquoi s'était-elle mariée aussi vite ? Avait-elle fait quelque chose qui puisse susciter des rumeurs ? Avait-elle embrassé un homme comme elle l'avait embrassé, lui, sans préavis, mais avec un réel enthousiasme ?

Le soir de ce fameux baiser — la dernière fois où il l'avait vue avant longtemps — restait gravé dans sa mémoire.

Elle avait dix-neuf ans et portait une tenue de couleur pâle avec un peu de rose qui rehaussait son teint de porcelaine et la légère rougeur de ses pommettes.

— Elle n'est plus celle que tu as connue, poursuivit Duncan, coupant court à ses souvenirs.

Lennox lui décocha un regard intrigué.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle a vécu beaucoup d'expériences dont nous ignorons tout.

Elle avait surtout été mariée à un autre pendant sept ans !

— Elle est superbe, dit-il encore, tout en se demandant si ce commentaire était bien approprié.

Elle était revenue, n'était plus la Glynis du passé, mais un mystère, une femme qui l'intriguait et lui donnait envie de savoir en quoi, exactement, elle avait changé.

Qui était-elle, à présent ?

Chapitre 3

Glynis s'inséra dans la file, souriant aux deux femmes qui étaient en train de déverser des plaintes dans l'oreille de sa mère, la personne la plus gentille qu'elle connaisse. Elle n'en avait réellement pris conscience qu'après avoir fréquenté la haute société de Washington. Les mégères et les doyennes de la capitale américaine avaient la personnalité des aigles écossais, comparées au caractère doux de sa colombe de mère.

Sauf, bien sûr, quand il s'agissait de protéger l'un de ses enfants. Tout le monde savait qu'Eleanor MacLain pouvait alors se transformer en tigresse !

Sa mère connaissait apparemment tous les convives. Chacun s'arrêtait pour la saluer, profitant de l'occasion pour la dévisager, elle. Glynis répondait par un sourire, tout à fait consciente d'être l'objet de spéculations. Glynis MacLain, revenue à Glasgow. Glynis, veuve à présent. « Elle vivait à Washington, vous savez. »

Charlotte avait-elle commencé à répandre des rumeurs sur son compte ?

Ses mains n'avaient pas cessé de trembler depuis le début de la soirée. Elle les crispa sur son réticule, se força à respirer profondément, son sourire se figeant peu à peu.

Elle aurait dû se féliciter d'avoir eu le courage de s'aventurer dans la société glaswégienne. Rien au monde n'aurait pu la préparer à cette rencontre avec Lennox, mais au moins, maintenant, c'était fait.

Toute petite, elle avait jeté son dévolu sur lui, l'avait remisé dans un coin de son cœur d'où il n'avait plus bougé depuis. Et pourtant tant de choses avaient changé au cours de ces dernières années ! La fillette d'autrefois, ses élans si sincères, si généreux, étaient bien loin à présent.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? lui demanda sa mère.

Elle battit des paupières, brusquement ramenée à la réalité.

— Rien.

— Tu sembles affreusement triste. Est-ce que tu penses à Richard ?

La réponse qui s'imposait consistait en un hochement de tête qui lui vaudrait toute la compassion de sa mère. Pourtant, au lieu de mentir, elle répondit :

— Non. Je repensais à l'époque de mes cinq ans.

Eleanor sourit.

— Tu étais la plus jolie des petites filles. Et aujourd'hui la plus belle des femmes.

Sa mère avait toujours été son plus fervent soutien, même en cette soirée maudite, sept ans plus tôt. Quand elle avait quitté l'antichambre, elle s'était précipitée vers leur attelage, où sa mère l'avait retrouvée, un peu plus tard.

— Je ne veux plus jamais voir Lennox Cameron de ma vie, maman !

Sa mère s'était contentée de la serrer dans ses bras.

— Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis, ma chérie.

Glynis lui avait décrit la scène de l'alcôve, omettant cependant de mentionner le baiser.

— Elle s'est pendue à son bras, et il l'a laissée faire !

— Il est question d'un mariage entre eux.

Ces paroles lui avaient brisé le cœur.

— Ce serait une excellente union. Leurs deux familles se connaissent depuis des années, avait poursuivi sa mère. Et les Cameron vendent leurs chantiers de Saint-Pétersbourg aux Russes.

Glynis avait été incapable de retenir ses larmes.

— Oh ! ma chérie, je suis tellement navrée !

Dès le lendemain, sa mère lui avait proposé un voyage surprise à Londres. Dix jours plus tard, horrifiée à l'idée de rentrer à Glasgow, Glynis l'avait suppliée de lui permettre de rester en Angleterre. A contrecœur, Eleanor l'avait alors confiée aux bons soins de leur cousine anglaise. Trois semaines plus tard, elle avait envoyé à ses parents une lettre les informant qu'elle était sur le point de se marier.

Richard semblait la réponse à toutes ses prières, mais certaines prières étaient peut-être destinées à n'être pas entendues. Ni même exprimées.

A l'extrémité sud de la salle de bal, deux arches jumelles ouvraient sur la terrasse. Glynis sentit la nuit l'appeler, lui offrant la promesse d'une brise légère et d'un instant de solitude.

Après avoir salué M. Cameron, décida-t-elle, elle s'échapperait.

Les gens se bousculaient avec bonne humeur ; le bourdonnement des conversations ne cessait de s'amplifier, et les rires qui flottaient dans l'immense salle firent naître un sourire sur ses lèvres.

Enfin, elle arriva devant William Cameron. Il était assis dans un fauteuil aux allures de trône, la main gauche reposant sur l'une des têtes de lion qui ornaient l'extrémité des accoudoirs. Comme à l'époque où elle était enfant, son visage était encadré d'une épaisse crinière blanche, et son menton rasé de près. Sans la voir, il lui adressa un grand sourire.

— C'est Glynis, monsieur Cameron, dit-elle, posant délicatement les doigts sur la main couverte de taches brunes du vieil homme.

— Glynis MacLain, enfin de retour au bercail ! Comme c'est gentil d'être venue. Est-ce que tu as beaucoup changé, petite Glynis ?

Ces mots lui arrachèrent un nouveau sourire. *Petite Glynis*. Il l'appelait souvent ainsi, surtout à l'époque où elle courait partout dans Hillshead.

— Pas physiquement. Mais je suis un peu plus âgée, et un peu plus sage.

— Comme nous tous, n'est-ce pas ? Quel est ce parfum que tu portes ? Epicé et doux à la fois.

— Il s'appelle *Matin de printemps*.

C'était l'une des rares choses que Richard n'était pas parvenu à changer chez elle.

Elle sourit à Mary, qui se tenait derrière son père. Après avoir félicité M. Cameron, elle l'embrassa sur la joue et s'éloigna.

Notant que sa mère était en grande discussion avec Mme MacKenzie, elle se dirigea vers la terrasse et disparut dans la nuit.

* * *

Hillshead était bâtie sur une colline surplombant Glasgow, et la Clyde scintillait au clair de

lune. Sur la droite, en contrebas, mais toujours dans West End, se trouvait sa maison, non loin de la filature de coton qui portait son nom.

Les panaches de fumée blanche qui se détachaient sur le ciel obscur témoignaient que la ville ne dormait jamais.

Edimbourg avait peut-être plus de charme et son histoire plus de poids, mais Glasgow était une cité de pouvoir. Elle s'apparentait à une créature écossaise autrefois endormie, un démon mythologique plein de magie revenu à la vie, prêt à surpasser la grandeur industrielle et commerciale de Londres. Ses griffes s'étendaient jusqu'à Dumbarton et au-delà. Sa langue s'étirait et plongeait dans la Clyde. Sous les écailles de son large dos, se côtoyaient les taudis des plus pauvres et les bâtisses des habitants les plus prospères de West End.

Mais surtout, à Glasgow, elle était chez elle.

Ici, pas de moustiques en embuscade pour s'attaquer à sa peau nue. Pas de marais exhalant cette odeur de soufre qui s'accrochait pendant des jours aux cheveux et aux vêtements. Un été tempéré, et non oppressant comme il l'était à Washington.

Glasgow était une ville industrielle, régie par le commerce, non par les intrigues en tout genre. Et la politique y était secondaire.

Elle s'adossa au mur de la terrasse pour contempler les jardins, en contrebas. D'où elle se tenait, au deuxième étage, elle avait une vue imprenable sur les allées au tracé complexe et le banc où elle s'était si souvent assise, enfant. La maisonnette des jardiniers avait été détruite et remplacée par un véritable cottage. Autrefois, Hillshead employait quatre personnes pour s'occuper des potagers et du jardin d'agrément, tailler tous les arbres et arbustes. Ce nombre était-il resté le même, ou bien Lennox avait-il engagé de nouveaux employés ?

Un mouvement sur sa gauche attira soudain son attention. Elle sursauta en voyant une ombre avancer dans sa direction.

— Je savais que ma patience serait récompensée !

Glynis se retourna lentement, avec la sensation que le temps s'était arrêté. La soirée l'avait mise sur les nerfs, c'était la seule raison qui puisse expliquer que cette voix lui paraisse si affreusement familière.

Pitié, faites que je me trompe !

— Attends, un peu, me suis-je dit, et Glynis va sortir prendre l'air. Elle déteste la foule.

Elle pivota de nouveau pour faire face à la rambarde et s'y agripper fermement. La jeune fille qu'elle était autrefois aurait poussé un cri de frustration. Ou elle aurait frappé l'homme qui s'approchait d'elle sans bruit.

Elle l'imagina allongé sur le sol, tordu de douleur. Elle le contemplerait alors d'un air détaché, un peu comme celui qu'il affectait lorsqu'il évaluait son entourage.

Une fois, elle l'avait accusé de se comporter comme un chat scrutant calmement ses proies potentielles, insensible aux souffrances qu'il leur infligeait sans le moindre état d'âme.

— Mais vous n'êtes pas un oiseau, Glynis, vous n'avez pas peur de moi, avait-il répliqué.

Comme il se trompait...

Il était tout près, à présent, à quelques pas d'elle seulement. Elle avait envie de tendre les bras devant elle pour le tenir à distance. Mais on pouvait les voir, et elle allait devoir se contenter de paroles.

— Que faites-vous ici, Baumann ?

— Matthew. Ne vous ai-je pas déjà demandé de m'appeler Matthew ?

— Vous êtes un peu loin de Washington.

Il s'esclaffa, émergeant soudain de l'ombre comme un monstre de sa grotte.

— Vous m'avez suivie ?

— Ce serait plutôt l'inverse, Glynis. Je suis arrivé dans votre beau pays il y a bien six semaines.

Voilà pourquoi elle ne le voyait plus les dernières semaines de son séjour à Washington, et pourquoi il ne l'avait pas tourmentée avant son départ.

— Que faites-vous ici ?

— J'aime votre pays. Vous autres, Ecossais, êtes aussi farouchement indépendants que les New-Yorkais. Vous préféreriez cracher au visage de quelqu'un plutôt que d'accepter qu'il vous donne des ordres, et détourner la loi ne vous fait pas peur.

— Etes-vous en train de me donner une leçon de moralité, Baumann ? Voilà qui est un tantinet hypocrite, vous ne trouvez pas ?

— Oh ! Glynis, vous n'approuvez pas ma présence ici ! s'exclama-t-il, feignant le dépit. Je suis froissé que vous refusiez votre hospitalité écossaise à un visiteur.

— Vous n'avez rien à faire ici.

Elle scruta l'obscurité devant elle, priant pour y trouver... quoi ? Courage ? Force ? Foi ? N'importe quoi pour contrecarrer la terreur pénétrante que lui inspirait la présence inattendue de cet homme. Il ne pouvait pas être là. Il ne devait pas.

— Bien au contraire, l'entendit-elle alors dire d'une voix plus dure. J'affirme que Glasgow pourrait bien être en ce moment la cité la plus importante du monde.

Lentement, elle se tourna pour lui faire face.

— Notre hôte est un constructeur de navires, Glynis. Sur quoi croyez-vous qu'il travaille ? Un voilier pour les excursions nocturnes ? Un bateau à vapeur pour descendre le Potomac ? Non, il construit un cuirassé pour forcer le blocus.

— C'est pour ça que le ministère de la Guerre vous a envoyé ici ?

Baumann se déplaça dans la lumière émanant de la salle de bal. Son épaisse chevelure brune striée de mèches plus claires bouclait sur sa nuque. Une moustache et un bouc soigneusement taillés mettaient en valeur sa bouche généreuse. Ses yeux d'un brun profond semblaient souvent se moquer. Son nez était marqué de cicatrices évoquant des petits points de couture. La première fois qu'elle l'avait vu, trois ans auparavant, elle s'était surprise à les regarder fixement. Prise sur le fait, elle avait rougi et détourné les yeux.

— Barbelés, avait-il dit avec un grand sourire.

— Je vous demande pardon ?

— Je suis tombé sur un tas de fils de fer barbelés. Je n'étais qu'un gamin, mais cette cicatrice me rappelle que l'impulsivité est un vilain défaut.

— Etes-vous très impulsif, monsieur Baumann ?

— A ma grande honte, j'admets qu'il m'arrive encore de l'être, madame Smythe.

Elle ne l'avait jamais vu se comporter de façon impulsive. Elle le trouvait au contraire calculateur, et son regard semblait perpétuellement occupé à évaluer son entourage.

Ce soir, il était habillé en noir, comme la plupart des hommes présents. Il avait toujours été très à l'aise en société ; c'était même un excellent valseur. Plus d'une fois, il l'avait fait tourner dans ses bras jusqu'à lui couper le souffle.

— Allez-vous-en, dit-elle, regrettant de ne pas avoir le pouvoir de le faire disparaître d'un geste. Vous ne devriez pas être là.

— Et moi, je vous répète que c'est exactement là que je dois être.

— Vous avez tort d'être venu à Glasgow. Il n'arrivera rien de bon si vous jouez les espions ici, Baumann.

Rassemblant ses jupes, elle s'éloigna pour se diriger vers la lumière, emplie d'un sentiment de terreur.

* * *

Lennox laissa Duncan dans la bibliothèque et retourna dans la salle de bal. Il la traversa tout en saluant les convives auxquels il n'avait pas encore parlé, y compris Eleanor MacLain.

— Merci d'être venue, lui dit-il, prenant sa main gantée entre les siennes.

— Ne soyez pas ridicule, Lennox, je n'aurais manqué cette réception pour rien au monde. Je suis tellement heureuse qu'on ait enfin reconnu officiellement les mérites de ce cher William. Si seulement Hamish était là pour le voir !

Lennox hocha la tête. Hamish MacLain et son père étaient des amis de longue date, et le décès de Hamish avait endeuillé Hillshead.

— C'est une soirée très réussie, commenta Eleanor, tout en promenant son regard sur l'assistance. Vous avez fait un excellent travail.

— C'est surtout à Mary qu'en revient le mérite.

Sa sœur avait passé des semaines à organiser cette soirée. Et, durant les jours précédents, elle s'était démenée pour que tout soit parfait.

— Je cherchais Glynis.

— Elle est sortie prendre l'air, il me semble, répondit Eleanor en souriant.

Puis, posant familièrement la main sur son bras, elle lui décocha une légère bourrade avant d'ajouter :

— J'ai l'impression que vous auriez bien besoin de respirer un peu, vous aussi.

Cette réflexion le laissa sans voix. Il prit congé et se dirigea vers la terrasse. Mais il fut déçu d'y découvrir Glynis en train de discuter avec Baumann. Lui qui espérait reprendre tranquillement avec elle la conversation...

Savait-elle qu'il espionnait pour le compte de l'Union ? L'homme ne s'en était pas caché. Un mois plus tôt, il était venu sur les chantiers.

— Je représente le gouvernement des Etats-Unis, monsieur Cameron, lui avait-il dit. En tant que tel, j'ai besoin de savoir si vous avez accepté des commandes de la part des confédérés.

Il lui avait montré un document, une lettre d'introduction qui paraissait parfaitement légale et absolument inutile. Peu importait à Lennox de savoir qui cet homme représentait. S'il pensait pouvoir se présenter chez Cameron & Cie et exiger des informations confidentielles concernant leurs activités, il se trompait.

— Monsieur Baumann, vous comprendrez, j'en suis certain, que je ne divulgue ce genre de détails à personne.

Même ses employés devaient attendre que toutes les clauses d'un contrat soient finalisées pour savoir sur quel type de bateau ils allaient travailler.

Baumann avait souri, sa moustache frémi.

— En d'autres termes, vous n'allez rien me dire ?

— En effet. Ce ne sont pas vos affaires.

— C'est là que vous vous trompez, monsieur Cameron, avait-il rétorqué avec un air de coq indigné. Ce sont bel et bien mes affaires. Et celles du ministère de la Guerre. Celles de ma nation tout

entière.

— Peut-être, mais Cameron & Cie est une entreprise écossaise, et notre pays est neutre.

Le 30 mai de cette même année, la reine Victoria avait publié une proclamation de neutralité interdisant aux sujets britanniques de prendre part à la guerre civile américaine.

Lennox était très fier d'être écossais, beaucoup moins d'être britannique. Londres n'était pas obligé de savoir tout ce qu'il faisait.

Pendant quelques instants, Baumann l'avait dévisagé.

— Nous saurions vous montrer notre reconnaissance. Nous pouvons être très généreux.

Lennox avait songé un instant à lui expliquer où il pouvait mettre sa générosité, mais il s'était contenté de sourire.

— Je ne suis sensible ni aux pots-de-vin ni aux menaces, monsieur Baumann.

— Votre façon d'interpréter mes propos me blesse, monsieur Cameron.

— Dites-moi plutôt comment se passe votre première visite à Glasgow.

Il espérait que l'homme saisirait la perche qu'il lui tendait. Il n'était pas question qu'il donne la moindre information à un espion de l'Union. Ni maintenant ni jamais.

— C'est une ville intéressante.

S'il l'avait invité ce soir, c'était uniquement pour observer ce qu'il ferait, avec qui il parlerait, et savoir quels étaient les liens qu'il entretenait à Glasgow.

Pas un instant il n'avait envisagé qu'il puisse aborder Glynis. Ni qu'ils se connaissent.

Pourquoi discutait-elle avec un agent de l'Union ? Et pourquoi avait-elle choisi ce moment pour rentrer en Ecosse ?

Chapitre 4

— Va te coucher, Mary, tu as l'air épuisée.

L'ignorant, Mary désigna un plateau chargé de nourriture à l'un des palefreniers. Ce soir, ils feraient un festin dans les écuries et la cuisine. Et tout ce qui ne serait pas consommé par le personnel serait donné aux pauvres.

Le parfum aillé du mouton rivalisait avec celui du bœuf rôti et l'arôme épicé de la brioche chaude de la cuisinière — une recette qui lui venait, jurait-elle, d'une parente irlandaise, et non française. L'odeur la plus forte, cependant, restait celle de la cire des centaines de bougies que mouchaient à présent les serviteurs.

Mary se dirigea vers le fond de la salle tout en distribuant ses ordres aux uns et aux autres. Elle s'adressait à chacun avec une précision militaire, comme un général à ses troupes. Sa voix, pourtant, était rauque de fatigue.

Lennox s'empara d'une nappe sur une table, la roula en boule, puis la lança dans le panier à linge. Une domestique sourit à la précision de son tir.

Quand Mary revint de son côté, il lui ôta des mains une pile d'assiettes.

— Va te coucher, répéta-t-il.

Elle lui décocha un regard surpris.

— Tu plaisantes ? Il y a encore beaucoup à faire. Il faut emballer les meilleurs plats et les mettre au frais.

— Mme Hurst et les autres s'en chargeront.

— Il faut aussi balayer les tapis et passer la serpillière sur le sol, continua-t-elle, considérant le plancher d'un œil noir. La cire a coulé par endroits, il faut s'en occuper maintenant.

— Tu n'es pas obligée de le faire. Si les employés ont des questions auxquelles Mme Hurst ne peut répondre, je leur dirai de venir me voir.

— Depuis quand es-tu un homme d'intérieur, Lennox ? lui demanda-t-elle avec un sourire.

— Je t'observe depuis des années. Et Mme Hurst est tout à fait capable de prendre ces tâches en charge. C'est bien pour ça que nous employons une gouvernante, non ? Quoi qu'il en soit, je ne vois rien qui ne puisse attendre demain matin.

— Mais ça ne prendra pas longtemps...

— Est-ce que ça t'ennuie de t'occuper de papa ?

— Pourquoi est-ce que ça m'ennuierait ? Lui s'est toujours occupé de nous.

Lennox hocha la tête.

— Je sais bien, mais depuis deux ans tu as changé, dit-il, se décidant enfin à lui avouer son

inquiétude.

Elle se dirigea vers une table et se mit à rassembler les couverts qui s'y trouvaient encore.

— Cet accident a été une terrible chose, Lennox. Je n'arrive pas à imaginer combien il doit être affreux de perdre subitement la vue.

— Ce n'est pas ta faute, Mary.

Elle le regarda sans répondre, puis roula en boule les nappes souillées pour les jeter dans le panier, au bout de la table.

— Je vais m'occuper du reste. Va au lit, maintenant.

Elle lui sourit.

— Je ne suis pas fatiguée. La soirée était très réussie, tu ne trouves pas ?

— Grâce à toi !

Elle était le centre névralgique de Hillshead. Tout s'y déroulait à la perfection parce qu'elle était à la tête de la demeure, qu'elle organisait et planifiait tout, afin de leur assurer le confort, à son père et lui.

N'avait-elle pas envie d'avoir sa propre maison ? C'était une question qu'il ne lui avait jamais posée et qui le perturbait à présent. Elle n'avait jamais manifesté le désir d'avoir un mari ou de fonder une famille, alors que cela aurait pourtant été dans l'ordre des choses.

Si elle ne se consacrait pas autant à la gestion de Hillshead, peut-être aurait-elle le temps de prendre sa propre vie en main ?

— Je voudrais que tu emmènes papa prendre les eaux à Bute.

Elle se tourna vers lui, ouvrant de grands yeux stupéfaits.

— A Bute ?

— Oui. Les gens viennent de toute l'Ecosse pour résider à l'hôtel. L'eau provient d'une source minérale. Ça lui fera du bien.

Mary se mit à plier minutieusement une serviette — tâche qui requérait apparemment toute son attention.

— Je ne crois pas..., commença-t-elle.

— S'il te plaît, Mary, la coupa-t-il, lui prenant la serviette des mains. Ça vous ferait du bien à tous les deux de partir un peu.

Elle hésita, les yeux dans le vide.

— Tu as peut-être raison.

— Tu pourras rencontrer d'autres gens.

Elle lui décocha un regard inquisiteur.

— Tu penses que j'ai besoin d'élargir mes horizons sociaux ?

— Je pense surtout qu'il faut que tu arrêtes d'être aux petits soins pour nous et que tu penses un peu à toi, Mary. Ne souhaites-tu pas avoir ta propre vie ? Ta propre famille ? Tu n'as pas envie de trouver un époux ?

Une ombre passa sur le visage de sa sœur.

— Ma vie est très bien comme elle est, murmura-t-elle, tout en se dirigeant vers la dernière table à débarrasser.

Pendant un long moment, seuls le cliquetis des couverts, les murmures des domestiques derrière eux et le soupir discret du vent qui soufflait par les portes ouvertes sur la terrasse vinrent perturber le silence.

Manifestement, sa sœur ne souhaitait pas qu'il s'immisce dans sa vie privée.

— J'ai été surprise que Glynis vienne, reprit-elle au bout d'un moment, achevant de rassembler

l'argenterie. Elle est rentrée depuis une semaine, et personne ou presque ne l'avait vue depuis son arrivée. J'imagine qu'à cause de son veuvage elle ne se montre guère en société. Pourquoi penses-tu qu'elle soit venue, ce soir ?

— Par amitié, répondit Lennox. Nos deux familles sont proches.

— Je l'ai toujours trouvée magnifique, quand elle était petite, mais à présent elle est encore plus belle qu'avant.

Lennox préféra ne pas commenter.

— Tu ne crois pas ? insista Mary.

Il hocha alors la tête.

— Pourtant, il y a quelque chose chez elle qui me trouble, poursuivit-elle, interrompant sa tâche pour se tourner vers lui. J'ai l'impression qu'elle n'est pas très heureuse.

Il s'appuya contre le mur, croisa les bras et la considéra.

— Tu l'as dit toi-même, il y a instant, Mary : elle est veuve. Elle n'est pas censée être heureuse.

Elle secoua la tête. Cette explication ne la satisfaisait manifestement pas.

— Glynis a toujours été heureuse de nature. Tu te souviens quand cette jument qu'elle aimait tant est morte ?

Il opina de nouveau.

— Elle a pleuré durant des jours et porté son deuil pendant des semaines, mais son chagrin n'a pas altéré sa personnalité. En revanche, la femme que nous avons vue ce soir n'est pas la Glynis que nous avons connue.

Il l'avait surprise à discuter avec Matthew Baumann, et cette rencontre continuait de le troubler.

— Tu sais, Lennox, j'ai toujours eu envie de lui ressembler, d'être aussi téméraire, aussi audacieuse... Mais ce soir elle n'était plus la même.

— Non, se sentit-il obligé de répondre. En effet.

— Tu crois que c'est le mariage qui l'a changée ?

Cette fois, il se tut.

— Peut-être adorait-elle son mari, et le chagrin l'a-t-il abattue.

Lennox n'avait pas la moindre envie de parler du mari décédé de Glynis. D'ailleurs, il n'avait pas envie de parler de Glynis du tout.

Pour ce qui était de penser à elle, en revanche, c'était une autre histoire.

* * *

Matthew ne reconnaissait pas Glynis et ne parvenait pas à mettre le doigt sur ce qui était différent. Un changement troublant et fascinant à la fois. Jusqu'à cette soirée, il croyait très bien la connaître. Mais, de toute évidence, le retour dans son pays natal lui donnait une dimension qui lui avait manqué jusqu'alors.

Sur la terrasse, campant sur ses positions, elle avait pointé sur lui son joli menton et l'avait insulté, chose qu'elle n'avait jamais osé faire à Washington. Il s'était senti comme un écolier rabroué par son maître.

Le fait d'être en Ecosse la rendait courageuse, et il était subjugué de la découvrir dans un environnement différent. Elle avait toujours montré une certaine bravoure, mais ne l'avait jamais ouvertement défié.

Son mariage avec ce salaud de Richard Smythe l'avait dévastée. L'homme était un opportuniste qui savait s'approprier le travail des autres, et il avait exploité les talents de sa femme avec brio.

Tous les succès qu'il avait obtenus à la légation, il les devait à Glynis. Elle montrait une aisance naturelle avec les gens, et tout le monde l'appréciait — on ne pouvait en dire autant de Smythe.

Au moins, elle ne portait plus le deuil, mais ses tenues conservaient l'austérité qu'on attendait d'une veuve, et cette marque de respect envers Smythe lui déplaisait. Il n'en méritait pas tant.

Il avait réclamé cette mission. Non seulement pour suivre Glynis jusqu'en Ecosse, mais pour mener son enquête sur Cameron & Cie.

Le ministère de la Guerre avait raison. D'après les informations qu'il avait pu réunir à ce jour, Lennox Cameron était plus qu'enchanté de construire à lui seul toute la flotte des confédérés. Non seulement il concevait des bateaux à vapeur, mais ses chantiers recelaient de monstrueux cuirassés capables de changer le cours de la guerre.

Pas question qu'il laisse cela arriver !

* * *

— Lennox t'a trouvée superbe, ce soir, dit Duncan, effleurant d'un baiser la joue de Glynis.

Mais, avant qu'elle puisse répondre, il s'était élancé dans l'escalier.

Elle le suivit du regard, maudissant son cœur de s'emballer à ces mots. Elle n'était plus une gamine que les compliments rendaient euphorique. Sans compter qu'elle se méfiait désormais des superlatifs. A Washington, rien n'était jamais correct, suffisant ou banal, non — une robe, un réticule, une coiffure se devaient d'être exquis, magnifiques, extraordinaires ou grandioses. Tout autre qualificatif était considéré comme une insulte.

Superbe, vraiment ?

Qui était Lennox Cameron pour se préoccuper de son apparence ? Sept ans plus tôt, il l'ignorait royalement.

— Tout va bien ? lui demanda sa mère, retirant son châle pour l'accrocher à la patère près de la porte d'entrée.

Glynis acquiesça et se tourna vers elle.

— Très bien.

— Ça n'a pas été trop difficile, ma chérie ?

Glynis secoua la tête.

— Il fallait que je le revoie.

A présent, elle pouvait rayer cette corvée de sa liste : rencontrer Lennox. Sourire, être agréable avec lui. N'exprimer aucune émotion en sa présence. Elle avait joué son rôle à la perfection. Une vraie figure de cire !

— Il avait belle allure, dit sa mère.

— Oui.

Il n'avait pas changé. On pouvait même dire qu'il était plus séduisant qu'avant. Les années écoulées lui avaient donné de l'autorité : il ne faisait aucun doute qu'il était désormais à la tête de Cameron & Cie. Elle soupçonnait qu'il aurait endossé cette responsabilité très tôt, même si son père n'avait pas eu ce regrettable accident.

— Quelle tristesse, ce qui est arrivé à M. Cameron, fit-elle.

— William est une personne exceptionnelle. Il ne s'est jamais plaint, n'a jamais gémi sur son sort. A sa place, beaucoup d'hommes auraient baissé les bras.

— Comment cet accident est-il arrivé ?

— Un chargement de bois mal arrimé, je crois. En tout cas, il a de la chance d'être en vie ! Le

coup qu'il a reçu sur la tête aurait pu le tuer.

— Mary s'occupe de lui ?

— A ses dépens, je crois...

Sa mère ouvrit les bras pour l'étreindre.

— Je pense qu'elle a le cœur brisé. Je sais en reconnaître les signes.

Glynis afficha un pâle sourire.

— Viens, je vais nous faire une tasse de thé. Nous parlerons d'autre chose.

— Merci, maman, mais je vais me retirer.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Tout à fait. Il fallait que je le voie, c'est fait.

— Oh ! Glynis...

Ces deux mots contenaient une telle dose de patience et de bonté que les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les refoula et se pencha pour embrasser sa mère sur la joue.

— Demain, j'irai sur la tombe de papa, indiqua-t-elle. Veux-tu m'accompagner ?

— Non, j'y ai passé assez de temps. Après sa mort, j'y suis allée chaque jour pendant des semaines, voire des mois. Pour finir, j'ai pris conscience qu'il n'était pas là-bas, mais ici, dit-elle, en se tapotant la poitrine à l'emplacement du cœur. Mais vas-y, toi, et fais-lui tes adieux.

Glynis hocha la tête, souhaita bonne nuit à sa mère et monta à l'étage.

Enfin, cette soirée de faux-semblants touchait à sa fin !

Elle n'avait pas escompté voir Baumann. Pourquoi était-il venu en Ecosse ? C'était un être sournois et dangereux, et il en savait beaucoup trop sur son compte.

Elle avait cru pouvoir laisser la guerre derrière elle, en Amérique. Mais il venait de la ramener sur le seuil de sa porte.

Chapitre 5

Glynis passa une nuit étrange, marquée d'un sommeil entrecoupé, et se leva dès l'aube. De sa fenêtre, elle distinguait Hillshead derrière les bancs de brume. D'abord légère, celle-ci s'épaissit peu à peu, jusqu'à ce qu'un nuage blanc aux relents de fumée descende sur la maison pour l'envelopper tout entière.

Elle attendit presque jusqu'à midi qu'un semblant de soleil apparaisse pour se mettre en route pour la nécropole.

Les roues de l'attelage grondaient sur l'arche du pont des Soupirs, qui enjambait la Molendinar depuis la place de la cathédrale jusqu'au cimetière. La nécropole — spectaculaire ensemble de tombes et de cryptes — était juchée au sommet d'une colline surplombant la Clyde et la cathédrale de Glasgow.

Son père y avait été inhumé cinq ans plus tôt. A l'époque, elle était en transit entre Le Caire et les Etats-Unis, et n'avait appris son décès que longtemps après les funérailles.

Elle détacha son bonnet, le posa sur le siège, puis ouvrit la porte de la calèche. Un vent tiède s'était levé, et le soleil se cacha soudain derrière un nuage gris. C'était comme une salutation des morts aux vivants.

Elle frissonna.

Suivant les instructions que Duncan lui avait données, elle emprunta l'étroit chemin menant à la crypte des Maclain. En voyant la sculpture érigée au sommet du monument, elle se figea, les larmes aux yeux. C'était un ange qui ressemblait à son père jusqu'au sourire qu'il arborait en permanence, comme s'il détenait un amusant secret.

Au moment de son décès, les coffres de la famille étaient assez pleins pour qu'ils puissent se permettre un mausolée aussi coûteux. A présent, les filatures menaçaient de fermer, et le regard hanté de Duncan n'en était pas l'unique signe. Partout dans la maison, on faisait des économies.

Elle-même ne pouvait les aider. Richard ne lui avait pas laissé d'héritage, et aucun autre revenu que son salaire. A sa mort, elle ne possédait que le contenu de sa modeste boîte à bijoux, son imposante garde-robe, et les encouragements du service diplomatique pour qui elle était devenue un poids — une veuve dans le besoin ne faisait qu'embarrasser la légation.

Elle avança vers la crypte, tout en la détaillant avec émerveillement. Elle avait été conçue pour ressembler à leur manoir. Des haies l'entouraient, et on avait disposé des rosiers de chaque côté de la porte. Elle sourit. Etait-ce sa mère qui les avait fait planter là ?

Dès toute petite, elle avait compris à quel point ses parents s'aimaient. Cela se voyait dans l'éclat de leurs yeux, quand leurs regards se croisaient, aux sourires tendres qu'ils échangeaient, à

leurs rires. L'amour cimentait leur famille et leur avait donné, à Duncan et elle, la sécurité et la joie.

Dire qu'elle avait épousé un homme qui l'avait demandée en mariage par intérêt professionnel, et pour lequel elle n'éprouvait pas le moindre sentiment amoureux !

Les gonds du caveau étaient bien huilés, et la porte s'ouvrit sans difficulté. A l'intérieur, deux appliques de cuivre surplombaient des bancs de pierre disposés là, sans nul doute, pour qu'on puisse s'y recueillir en toute solennité. Laissant la porte entrouverte pour que les rayons pâles du soleil illuminent la crypte, Glynis s'approcha du catafalque et posa la main sur la pierre froide.

— Bonjour, papa.

Que pouvait-elle dire pour justifier son absence ? Pour n'avoir pas senti qu'il était mort avant qu'on ne lui apprenne l'affreuse nouvelle ?

Il avait été le plus merveilleux des pères, doux et plein d'humour ; il leur racontait ses journées à la filature, leur parlait des hommes et des femmes avec qui il travaillait. C'était un historien amateur, fier d'appartenir à la lignée des MacLain, déterminé à leur transmettre son amour de l'Ecosse.

Duncan avait hérité de son menton têtu et de son regard décidé. Elle-même possédait un peu de l'obstination qui le caractérisait. Mais elle pressentait que durant ces sept dernières années l'orgueil avait pris toute la place.

Tête baissée, elle prononça une prière, celle qu'il lui avait apprise quand elle était petite et qu'elle s'agenouillait près de son lit.

O, Seigneur, protège notre âme dans le sommeil.

Offre-nous le repos pour que nous puissions faire Ton œuvre.

Veille sur nous et donne-nous Ton amour.

Et pardonne-nous nos péchés pour que nous devenions meilleurs.

Son père la voyait-il depuis les cieux ? Et, dans ce cas, la jugeait-il ? Avait-il pitié d'elle et des choix qu'elle avait faits, ou bien comprenait-il ?

— Pardonne-moi, papa.

Sa prière ne concernait pas seulement son absence, mais aussi toutes les erreurs qu'elle avait commises, dont celles qui avaient provoqué la mort d'autres personnes. Cela, elle ne pourrait jamais se le pardonner.

Après quelques minutes, le froid la ramena à la réalité. Sa mère avait raison : son père ne se trouvait pas ici. Il n'y avait rien dans cette tombe que la pierre froide et l'odeur de moisissure d'un espace clos et vide.

Elle fit demi-tour et quitta le mausolée sur la pointe des pieds pour ne pas perturber le sommeil des défunts.

* * *

Glynis demeura quelques instants sur le seuil du monument, interdite et les yeux écarquillés de stupéfaction en découvrant sa présence. Puis elle se décida à refermer la porte derrière elle et à descendre les marches.

Lennox ne s'excusa pas de l'avoir surprise. Ce n'était pas à lui de fournir des explications. Il se contenta de rester près de sa calèche et de l'observer.

Elle se dirigea vers lui, le regard rivé sur le chemin plutôt que sur lui.

Quand elle le rejoignit, il demanda :

— Pourquoi parlais-tu avec Baumann, hier soir ?

Le soleil s'échappa soudain de derrière un nuage, baignant de sa lumière la pierre grise du mausolée. Avec sa robe lavande et sa chevelure presque rousse, Glynis était l'élément le plus coloré de la triste nécropole. Relevant le menton, elle pinça les lèvres et le considéra, le regard indéchiffrable.

— De quel droit me questionnes-tu, Lennox Cameron ?

— Est-ce que vous avez fait connaissance récemment ?

— En quoi ça te regarde-t-il ?

— Vous aviez une discussion très animée.

Elle plissa les yeux et lui lança un regard suspicieux.

— Tu me surveillais ?

— Oui.

Il avait passé toute la nuit ou presque à penser à cette conversation. Le matin venu, son irritation s'était muée en une colère froide.

Il s'était aussitôt rendu chez les MacLain où on lui avait appris que Glynis était partie au cimetière. Parfait, avait-il songé, la nécropole était un bon endroit pour l'affronter !

D'une main, elle rassembla ses jupes, et elle aurait passé son chemin, s'il ne l'avait pas retenue par le bras.

Elle se retourna vivement, son visage tout près du sien. Il y avait des années qu'ils n'avaient pas été aussi proches. La dernière fois, elle l'avait embrassé. Soudain, Lennox n'eut plus en tête que le souvenir de ce baiser.

Elle l'avait fait venir dans l'antichambre et, là, elle l'avait embrassé. Elle avait fui, ensuite. Lidia Bobrova l'avait fait fuir. Quand il avait enfin pu se mettre à sa recherche, elle avait disparu. Plus tard, il avait appris que sa mère et elle avaient quitté le bal. Il lui avait fallu quelques jours de plus pour comprendre qu'elle avait également quitté Glasgow.

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée chez toi, après ton séjour à Londres ? demanda-t-il à mi-voix. Pourquoi avoir épousé un inconnu ?

— Et toi, pourquoi n'as-tu pas épousé cette Russe ?

— Quoi ?

— Lidia Bobrova. Tu étais censé te marier avec elle, non ?

— D'où tiens-tu cette idée ?

Elle ne répondit pas, mais dégagea son bras d'un coup sec.

Il était fasciné par son visage aux traits par moments enfantins, et à d'autres si dangereusement séducteurs. Il avait envie de le prendre entre ses mains et de l'immobiliser pour l'étudier à loisir. Peut-être effleurerait-il du bout des lèvres le contour de ses pommettes pour en apprendre la forme, et son cou pour y sentir le battement du sang dans ses veines. Des désirs qu'il n'avait jamais éprouvés auparavant, mais qui lui semblaient à présent tout naturels.

Il recula, perturbé par les pensées qui se bousculaient dans son esprit.

— Tu pensais que j'allais épouser Lidia ?

— Tout Glasgow en était convaincu.

Lennox mit cette réponse de côté, se promettant de l'étudier plus tard.

— Comment as-tu connu Baumann ?

— Pourquoi devrais-je te le dire ?

— Parce que c'est un espion.

— C'est vrai, admit-elle à sa grande surprise. Comment le sais-tu ?

— Il m'a dit lui-même qu'il travaillait pour le ministère de la Guerre.

— Sache que les informations qu'il t'a données ne sont pas gratuites. Il ne divulgue jamais rien au hasard.

— Tu l'as rencontré à Washington ?

Elle acquiesça.

— L'un de tes nombreux admirateurs ?

Cette réflexion arracha à Glynis un sourire qui alluma une étincelle en lui.

— Tu n'es guère au fait des us et coutumes de la société de Washington ! Une femme mariée ne peut avoir d'admirateurs, surtout si son époux est attaché à la légation britannique. Si ça arrivait, on crierait au scandale, et elle serait disgraciée et réexpédiée chez elle sur le premier navire en partance pour l'Angleterre.

— Pourquoi ce n'est pas ce que tu as fait ?

— Quoi ? Scandaliser Washington ?

— Prendre le premier bateau pour l'Angleterre. Tu as attendu un an et demi après le décès de ton mari pour revenir à Glasgow.

Elle soupira.

— L'Amérique est en guerre, Lennox. Mon retour n'a pas été facile à organiser.

Puis, avec un regard en direction du mausolée, elle ajouta :

— J'aurais aimé revenir bien plus tôt, cela dit. Avant la mort de mon père.

Un sentiment de honte le submergea. Il n'aurait pas dû la suivre ici, s'immiscer dans ce qui aurait dû être pour elle un moment d'intimité.

— Evite Baumann à l'avenir, dit-il enfin.

— Avec plaisir, fit-elle, la tête inclinée sur le côté comme pour l'étudier. J'ai le plus profond mépris pour cet homme. Pourquoi l'as-tu invité, hier soir ? Surtout si tu savais qu'il était envoyé par le ministère de la Guerre...

— Je trouve plus pratique de garder sous la main les gens dont je me méfie.

— C'est aussi pour ça que tu m'as invitée ?

— Non, répondit-il, amusé.

— Alors pourquoi ?

— J'ai aussi invité Duncan et ta mère.

— J'étais une pièce rapportée, en somme ?

— Tu ne l'as jamais été, Glynis.

Sa réponse sembla la surprendre. Il avait prononcé ces mots sans y penser, mais il prit soudain conscience d'à quel point ils étaient sincères : Glynis avait toujours été au premier plan de sa vie.

Se détournant, il avança vers la calèche de Glynis, en ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser passer.

— Evite Baumann, répéta-t-il.

Elle fit la moue, paraissant sur le point de protester, et il eut alors presque envie qu'elle le fasse. Une bonne dispute leur permettrait peut-être d'évacuer tous les sentiments qui les encombraient et dressaient une barrière entre eux.

Mais la nouvelle Glynis se contenta de hocher la tête avant de monter dans sa voiture. Elle demanda au cocher de la ramener, et Lennox rejoignit son propre attelage.

Il fut distrait de cette entrevue par l'inquiétude qu'il éprouvait pour son père et sa sœur. Sans compter l'arrivée d'un espion de l'Union, et la présence chez lui d'un capitaine confédéré affligé d'une épouse des plus pénibles.

Il n'avait pas le temps de penser à Glynis ou de se laisser troubler par elle. Il avait l'intuition que son histoire n'était pas simplement celle d'une veuve rentrant au bercail. Était-elle au courant que la Confédération lui avait commandé des cuirassés pour forcer le blocus ? De quel côté était-elle ? Plus important encore, de quoi discutait-elle avec Baumann ?

Elle avait choisi le pire moment qui soit pour rentrer à Glasgow, et elle avait amené avec elle beaucoup trop de questions.

Chapitre 6

Il était si près qu'elle aurait pu l'embrasser.

Cette pensée n'aurait pas dû la troubler autant. Pourtant, elle lui était venue une bonne douzaine de fois depuis qu'elle avait vu Lennox à la nécropole, une semaine plus tôt.

Quand elle avait onze ans, elle l'avait embrassé pour la première fois. Il en avait alors seize. Cachée derrière la cabane du jardinier, elle les avait surpris, Duncan et lui, fumant les cigares de son père. Elle avait menacé de les dénoncer s'ils ne la laissaient pas fumer, elle aussi. A ces mots, son frère avait ri si fort qu'elle s'était enfuie dans les bois, furieuse.

Lennox l'avait retrouvée assise sur le tronc d'un vieux chêne.

— Ça ne sert à rien d'être en colère, lui avait-il dit. C'est ton frère, c'est normal qu'il te fasse enrager.

— Tu fais enrager Mary, toi ?

— Non, avait-il répondu avec un grand sourire. Mais elle n'est pas comme toi. Elle n'oserait jamais fumer un cigare.

Elle avait bondi sur ses pieds, lui avait pris la main, et l'avait laissé la reconduire jusqu'à la cabane. Juste avant d'arriver, elle s'était arrêtée et jetée à son cou, puis elle l'avait embrassé.

Sa bouche avait le goût de tabac.

Il l'avait aussitôt repoussée.

— Glynis ! Arrête ça !

Sept ans plus tôt, pourtant, il n'avait pas protesté quand elle l'avait de nouveau embrassé. Ce souvenir avait nourri ses rêves pendant des années. Les rêves solitaires d'une jeune femme bornée et stupide. Ce baiser n'avait abouti à rien.

Les rumeurs non plus. Il n'avait pas épousé Lidia. D'ailleurs, quand elle lui avait posé la question, cette idée avait paru le choquer.

Avait-elle montré le même étonnement, quand il lui avait révélé ce qu'il savait de Baumann ?

Le contact d'une main sur son épaule la tira de sa rêverie. Levant les yeux, elle vit que sa mère lui tendait une tasse.

— Tu n'as pas lu une seule page de ton livre, ma chérie. Quelque chose te perturbe ?

Glynis considéra le livre ouvert sur ses genoux, un roman idiot qui parlait d'un château hanté, d'un prince, et d'une femme qu'elle jugeait parfaitement écervelée. Dans son imagination, Lennox s'était substitué au prince, elle-même avait pris la place de la femme qui parcourait une bâtisse sombre et inconnue à la lueur d'une bougie. L'auteur évoquait à demi-mot la fascination qu'éprouvait la femme pour le héros de son histoire. Si le prince se révélait aussi mystérieux que Lennox, elle

comprenait la malheureuse héroïne.

Il fallait qu'elle l'évite désormais. Complètement.

Refermant l'ouvrage, elle le posa sur la table et accepta la tasse que lui proposait sa mère. Cette dernière prit place à côté d'elle et, pendant quelques instants, elles dégustèrent leur thé dans un silence douillet. Sa mère était une personne apaisante, et sa seule présence dans une pièce suffisait à y établir une atmosphère de calme.

Le petit salon où elles s'étaient installées était tiède et confortable en été, mais pas aussi agréable en hiver. La cheminée était à l'autre bout de la pièce et, quand on entrait, il fallait essuyer nombre de courants d'air avant d'y trouver un endroit bien chauffé.

Leur manoir était loin d'être aussi vaste et élégant que Hillshead, mais il était plus vieux d'un siècle. Il avait été construit par l'arrière-grand-père de Glynis, un Highlander de naissance qui avait émigré à Glasgow pour y faire fortune, comme beaucoup d'autres. Après avoir travaillé pour la concurrence durant des années, il avait fondé les filatures MacLain. Dès qu'il avait pu dégager des bénéfices de ses activités, il avait bâti cette demeure.

Glynis doutait qu'il se soit fait conseiller par quiconque, et certainement pas par des personnes habituées à préparer des repas ou entretenir une maison. Le résultat était un étrange amalgame entre château et manoir. Bâtie en forme de T, la maison présentait une façade étroite dotée d'une entrée grecque encadrée de colonnes. Cependant, au lieu d'être droite, elle était incurvée, comme si son bâtisseur avait envisagé d'élever des tours et changé d'avis en cours de route. Les fenêtres arrondies laissaient entrer les courants d'air, bienvenus en été, mais exécrables l'hiver.

L'ouvrage des charpentiers, pourtant, ne manquait ni de savoir-faire ni de prestance : les poutres de bois, les appuis de fenêtre et les huisseries, ainsi que les manteaux de cheminée ornés de cerfs et de chardons sculptés leur faisaient honneur.

Les plans de l'ensemble n'avaient cependant aucune cohérence : les chambres étaient toutes de taille différente ; le salon familial était contigu à la salle à manger qui se trouvait elle-même à l'opposé de la cuisine. Les cages d'escalier et les paliers étaient trop étroits, et les marches si hautes qu'elles en devenaient périlleuses pour qui devait les emprunter en crinoline. Au deuxième étage, un couloir s'arrêtait abruptement sur un mur aveugle.

Les courants d'air y virevoltaient comme d'infatigables fantômes, et la nuit la maison gémissait telle une vieille dame souffrant de lumbago. Lily surnommait les jours de pluie « journées de découverte » parce qu'ils étaient l'occasion de repérer de nouvelles fuites près d'une fenêtre ou sous le toit.

Ces jours-là, on pouvait entendre sa mère, habituellement d'humeur douce et égale, marmotiner des imprécations à l'encontre de la maison et des ancêtres de son mari — rancœur que partageaient Lily et Mabel, la cuisinière.

Dans la demeure MacLain, il n'existait pas de véritable hiérarchie entre personnel et patrons, au contraire de ce que Glynis avait pu observer dans les foyers de Washington, ou même à Hillshead. Sa mère s'asseyait souvent à la table de la cuisine pour prendre le thé avec Mabel, qui était au service de la famille depuis quarante ans. Outre Lily, qui occupait le poste de femme de chambre, ils employaient une fille de cuisine et une bonne à tout faire. Sa mère n'avait encore rien dit à ce sujet, mais Glynis doutait qu'ils aient les moyens de continuer à les payer pendant encore très longtemps.

— Tu n'imagines pas à quel point je suis heureuse de te voir assise ici, ma chérie ! Je n'arrive pas à croire que tu sois rentrée après toutes ces années d'absence !

Glynis sourit ; elle éprouvait les mêmes sentiments.

— Richard n'aimait pas l'Ecosse. Il craignait, si j'y venais en visite, que je rentre affublée de

l'accent écossais dont il avait mis si longtemps à me débarrasser...

Sa mère secoua la tête.

— Je ne le connaissais pas bien.

C'était un euphémisme : elle ne connaissait pas du tout son époux.

Leurs fiançailles, si l'on pouvait qualifier ainsi la brève période qui avait précédé leur mariage, avaient duré à peine quelques semaines. Ils avaient décidé de se marier par intérêt mutuel. Glynis ne voulait pas rentrer à Glasgow, et Richard, en tant que diplomate, avait besoin d'une épouse docile, mais suffisamment intelligente pour briller en société.

Au début, elle le respectait pour sa connaissance du monde et la dévotion qu'il manifestait envers ses fonctions diplomatiques. Rapidement, pourtant, elle n'avait plus fait que le tolérer, prenant conscience que la vie qu'elle s'était choisie n'était pas celle qu'elle avait envie de mener.

L'émerveillement qu'elle avait ressenti en rencontrant les grands de ce monde s'était évanoui au bout de quelques années. Elle avait vite compris que la communauté diplomatique n'était qu'une association d'individus étroitement liés qui affirmaient œuvrer pour le bien de leur nation, mais se démenaient en réalité secrètement pour accroître leur propre fortune.

Les gens célèbres étaient comme tout le monde. Même un président avait des problèmes personnels. La femme de ce même président pouvait souffrir de dépression ou être affligée d'un orgueil démesuré. Ministres, membres du Congrès, doyennes et matrones avaient leurs défauts et leurs faiblesses — les positions qu'ils occupaient ne les empêchaient pas d'être de simples créatures humaines.

Pourtant, le prestige dont ils jouissaient les poussait parfois à se comporter comme s'ils étaient au-dessus de la masse des gens ordinaires. Les métiers de la diplomatie semblaient attirer des individus enclins aux sourires mielleux et aux phrases toutes faites.

Peu à peu, elle était elle-même devenue experte dans le domaine de l'artifice — un pur produit de la société qu'elle avait d'abord admirée avant de la détester.

En Ecosse, les gens disaient ce qu'ils pensaient, et non ce qu'ils croyaient qu'on voulait les entendre dire. C'était leur cœur qui parlait, et peu importaient les conséquences, bonnes ou mauvaises. En Amérique, elle s'était languie de ce franc-parler, des opinions bien tranchées de ses compatriotes. Elle avait besoin d'honnêteté, non de flagornerie et de duplicité.

Pendant toute cette période, elle s'était représenté l'Ecosse comme un phare dans la nuit. Tout ce qu'elle avait à faire, tentait-elle de se convaincre, c'était de prendre son mal en patience : un jour, elle rentrerait chez elle.

A la mort de Richard, les services diplomatiques avaient perdu le pouvoir qu'ils avaient sur elle jusqu'alors. Elle n'était plus l'épouse de l'attaché, ni un membre de la légation, mais une simple citoyenne. Personne n'exigeait plus d'elle qu'elle se montre discrète et polie à l'excès.

A présent, elle n'était plus que Mme Richard Smythe de Glasgow, Ecosse. Une femme qui avait côtoyé les grands de ce monde, mais décidé depuis de vivre retirée et en toute simplicité.

Sa mère contempla un instant le fond de sa tasse, toussota pour s'éclaircir la voix, puis se tourna vers elle. Manifestement, elle avait quelque chose d'important à lui dire, et ne savait comment aborder le sujet.

Glynis finit son thé, posa sa tasse près de son livre et se carra dans son fauteuil. Avait-elle commis un impair ? Au cours de la semaine précédente, elle avait vécu en ermite. Elle n'avait pas mis le pied dehors, même pour faire des emplettes. Elle n'avait vu personne. Certes, elle avait reçu une invitation à dîner de la part de Charlotte, mais elle n'y avait pas encore répondu ; elle se demandait même si elle allait accepter.

La diplomatie serait évoquée à coup sûr, et elle n'avait nulle envie de parler de l'Amérique, de l'Égypte ou de Richard. Et qu'avait-elle à dire, en dehors de ces sujets ? Presque rien. Elle n'avait pas d'enfants, pas d'occupations, et aucun autre talent que son affinité pour les chiffres.

Les chiffres, voilà quelque chose qui lui parlait. Elle avait essayé de l'expliquer à Duncan, autrefois. Les nombres formaient pour elle une sorte de musique. Elle repérait immédiatement les erreurs de calcul sur un livre de comptes. Elle avait tenu ceux de son foyer, à Washington, s'efforçant de faire des économies pour tirer le meilleur profit possible du salaire de Richard.

Sa mère pinça les lèvres, la considéra à la dérobée, puis détourna le regard.

Glynis attendit. « Il y a une saison pour toute chose », avait coutume de dire son père, qui faisait souvent cette remarque en attendant justement que sa femme commence à parler.

— J'ai dit à Lennox que j'allais faire quelque chose pour lui, et j'ai besoin de ton aide, dit-elle enfin.

— De quoi s'agit-il ? demanda Glynis, en joignant les mains.

A son grand déplaisir, son cœur s'était mis à battre plus fort. Quand cesserait-elle donc de s'émouvoir ainsi en entendant son nom ?

Un jour, lors d'une réception, la discussion s'était portée sur le nouveau blocus des ports dans le sud du pays. Certains politiciens avaient découvert que des constructeurs navals écossais soutenaient les sudistes. Ils avaient alors émis la menace que, si l'Angleterre se mêlait de la guerre civile, les Américains riposteraient en envahissant le Canada.

Ces propos démesurés — des paroles en l'air — ne l'avaient pas surprise outre mesure. En temps de guerre, les nerfs étaient à vif. Elle n'avait pas non plus été étonnée par la réaction calculée de Richard.

Rien ne le déstabilisait jamais.

Elle aurait aimé pouvoir en dire autant d'elle-même, surtout quand la conversation s'était centrée sur les constructeurs soupçonnés d'aider la Confédération. Plusieurs entreprises de la Clyde avaient été mentionnées, dont Cameron & Cie.

Elle s'était tue, à l'affût d'autres informations. Elle avait envie qu'ils parlent de Lennox. La discussion avait alors dévié sur un autre sujet, mais cette lointaine évocation avait suffi pour que son cœur saigne durant des semaines.

Mais elle n'avait plus dix-neuf ans. Elle n'était plus une gamine amoureuse, assez stupide pour risquer le scandale en l'embrassant. Il ne fallait plus qu'il l'affecte de cette façon !

— ... Glasgow. La pauvre petite n'a encore pas mis les pieds hors de Hillshead !

— Qui ça ?

Sa mère fronça les sourcils.

— Tu n'as pas écouté un mot, n'est-ce pas ? Je parlais de Lucy Whittaker. Son mari et elle sont les invités de Lennox. Il m'a demandé de lui faire visiter Glasgow, et j'ai pensé que tu pourrais nous accompagner.

Avant que Glynis puisse protester, elle ajouta :

— Elle aura peut-être des questions à te poser au sujet de l'Amérique. J'aimerais vraiment que tu viennes.

Elle lui tapota le bras, puis se leva et lança :

— Je serai prête d'ici quelques minutes.

— Comment ? Parce que nous y allons maintenant ?

— Oui. J'ai déjà fait atteler la calèche.

Quel dommage que Duncan n'ait pas choisi d'économiser dans ce domaine ! Ils n'avaient besoin

que d'un seul attelage pour qu'il puisse se rendre à l'usine et en revenir.

Si sa mère n'avait pas eu sa propre voiture, elle aurait sans doute emmené Lucy Whittaker visiter Glasgow à pied — et insisté de la même manière pour que Glynis les accompagne.

Elle fixa le livre posé devant elle. Soudain, elle avait très envie de lire l'histoire de cette écervelée, beaucoup plus qu'elle ne souhaitait tenir compagnie à l'invitée de Lennox.

Quinze minutes plus tard, elle était cependant dans la calèche.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers Hillshead, elle défroissa sa jupe, vérifia que ses chaussures étaient propres, desserra les cordons de son réticule enroulés autour de son poignet, tira sur ses gants et chassa de son corsage une poussière imaginaire.

Surtout, ne pas penser à Lennox.

Sa mère ne semblait pas remarquer son malaise.

— Cette pauvre fille ne connaît personne en Ecosse, en dehors de Lennox et de son mari, bien sûr. Mary emmène son père prendre les eaux à Bute, et elle sera seule toute la journée. Pourquoi ne pas faire preuve d'hospitalité et en profiter pour nous faire une nouvelle amie ?

Sa mère s'inquiétait sincèrement. Elle était gentille avec tout le monde. En outre, jamais elle ne décevrait Lennox — pas plus qu'elle ne refuserait de donner à manger à quelqu'un venu mendier à sa porte.

Son père avait été tout aussi généreux. Il embauchait aux filatures des ouvriers licenciés par d'autres entreprises. Il avait mis en place des réunions destinées aux alcooliques, incité ses partenaires commerciaux à réunir avec lui des fonds pour aider les enfants de ses employés. Dans l'usine MacLain, tout le monde faisait partie de la famille.

Lorsqu'elles arrivèrent à Hillshead, Glynis laissa sa mère entrer seule pour aller chercher Lucy Whittaker, préférant rester dans la voiture, à regarder la grande demeure.

La maison possédait trois étages et s'étendait sur le sommet de la colline, spectaculaire avec ses innombrables fenêtres encadrées de blanc. Malgré sa taille, elle n'hébergeait que trois personnes : William, Lennox et Mary. Tout le monde se perdait en conjectures à propos de l'absence d'Olivia, Mme Cameron. Tout ce que savait Glynis, c'est que la mère de Lennox et Mary avait quitté l'Ecosse quand ils étaient enfants, et qu'elle n'était jamais revenue. Lennox n'avait jamais évoqué devant elle cet abandon, et elle ne l'avait jamais questionné d'elle-même.

Il fallait un personnel nombreux pour tenir Hillshead. Rien qu'en cuisine, il y avait sept employés. Une armée était sans doute nécessaire pour balayer la maison, faire la poussière, laver les sols et cirer les meubles. Au manoir, les quatre femmes à leur service avaient de quoi s'occuper toute la journée, et Hillshead était au moins dix fois plus grand !

La demeure semblait avoir une personnalité propre, qui ne devait rien à la modestie ou à l'humilité. La brique rouge vif de ses murs, qui contrastait avec les fenêtres blanches et les haies verdoyantes, avait fière allure.

« Je ne suis pas faite de la même argile que les villes anciennes et les vieilles demeures, semblait-elle dire. On m'a cuite et montée il y a seulement quelques décennies pour afficher la fortune de mon propriétaire. »

De la calèche, Glynis ne distinguait que la façade, les deux ailes, à l'arrière, restant invisibles. Une forêt de chênes immenses et de pins élancés bordait la propriété jusque derrière la maison. Quand elle était enfant, elle y suivait Lennox et Duncan pour grimper aux arbres avec eux. L'allée partait de la route et finissait devant la porte, bordée de haies parfaitement taillées.

Combien de fois avait-elle couru sur ce chemin pour traverser Hillshead et ressortir dans le jardin ? Cette maison regorgeait pour elle de souvenirs de conversations animées, de rires joyeux.

Elle se détourna soudain, refusant de laisser le passé la submerger.

Chapitre 7

Lucy Whittaker était une jolie femme au visage ovale, aux yeux marron foncé et aux cheveux blonds. Hélas, son caractère était bien moins plaisant que son apparence.

D'emblée, elle se montra désagréable, pour ne pas dire insultante.

— J'arrive à peine à vous comprendre ! se plaignit-elle, une fois qu'elle fut assise dans la calèche et que, les jupes arrangées, on eut fait les présentations. A Glasgow, vous avez un accent encore pire que la plupart des Ecossais !

Dans la mesure où elle s'était employée à effacer toute trace de cet accent dans sa propre diction, Glynis devait admettre que le parler des Glaswégiens était parfois incompréhensible.

Malheureusement, Lucy n'était pas au bout de ses jérémiades :

— Il fait si froid, en Ecosse, et cette ville sent le poisson.

— Nous sommes au bord de la Clyde, expliqua Eleanor avec un sourire forcé. Vous ne remarquerez bientôt plus cette odeur. Avez-vous prévu de rester longtemps à Glasgow ?

— Je ne sais pas. Gavin affirme que ce ne sera plus très long, mais tout dépend de Lennox Cameron.

— Avez-vous des questions concernant l'Amérique, madame Whittaker ? Je suis certaine que ma fille saura apaiser vos inquiétudes à l'idée de partir pour un pays inconnu.

— Je ne pense pas mettre les pieds en Amérique avant un bon moment, répondit Lucy, à la surprise de Glynis. Je débarque à Nassau et j'y resterai pendant que Gavin ira faire la guerre. Il prétend que je ne serai pas en sécurité à bord, quand ils forceront le blocus.

Lennox savait-il avec quelle désinvolture Lucy divulguait les secrets de son mari ? En quelques secondes, elle avait révélé à deux inconnues que Whittaker était un confédéré, et qu'il s'apprêtait à damer le pion à la marine de l'Union.

Glynis voyait déjà Baumann se frotter les mains en apprenant cette information.

— Ce n'est vraiment pas juste ! conclut Lucy d'une voix plaintive, en se détournant du paysage.

Ses yeux sombres étaient emplis de larmes, et Eleanor lui tapota le bras pour la reconforter.

— Je suis navrée, dit-elle. Je ne voulais pas vous attrister.

— Je vais aller vivre dans un endroit affreux pendant que Gavin ira jouer à la guerre. Je ne reverrai plus jamais ma famille et je ne rentrerai plus jamais chez moi.

Jouer à la guerre ? Pensait-elle réellement que les milliers de victimes de ce conflit étaient là pour *jouer* ? La sécurité de son propre mari ne la préoccupait donc pas ?

Manifestement pas, car elle mentionna à peine son époux de la journée, et quand elle le fit ce fut pour s'en plaindre encore : elle exigeait d'avoir une bonne, il refusait d'en embaucher une sous

prétexte qu'ils allaient bientôt quitter l'Ecosse ; elle avait besoin de nouvelles robes, il se montrait trop économe ; elle avait envie d'un petit chien, il trouvait malséant d'imposer un animal de compagnie à leur hôte.

Ses récriminations, hélas, ne s'arrêtaient pas là.

Grâce à l'industrie de la construction navale, Glasgow était une ville florissante, mais Lucy ne fut aucunement impressionnée par les chantiers, ni par le port, ses docks et ses quais flambant neufs.

A ses yeux, l'Angleterre était mieux équipée.

Elles traversèrent Trongate et passèrent devant Glasgow Cross, le centre historique de la cité médiévale. Rien ne trouva grâce à ses yeux, pas même le clocher de la mairie.

Londres, en revanche, regorgeait de trésors historiques, affirmait-elle.

Quand Eleanor lui montra les bus tirés par des chevaux, Lucy haussa les épaules et rétorqua que Glasgow avait la réputation d'être l'une des villes les plus sales de l'Empire britannique. Eleanor lui opposa que, grâce au projet du Loch Katrine, mis en place par la reine Victoria, la ville tout entière pouvait s'approvisionner en eau de la vallée des Trossachs.

Mais elle pouvait bien dire tout ce qu'elle voulait : Lucy avait une opinion bien arrêtée sur Glasgow et l'Ecosse, et rien ne l'en détournerait. Parfois, les gens ne voulaient pas apprendre, ou reconnaître qu'ils avaient tort.

Londres était pour elle le centre de l'univers, surpassant toute autre ville au monde. Eleanor avait pris soin de ne pas lui montrer les venelles et impasses de Saltmarket et Gallowgate, dans les quartiers les plus modestes de la ville, mais malgré cela Glasgow demeurait pour la Londonienne une piètre cité en comparaison de sa ville natale.

Glynis trouva moins agaçant et plus sûr de se réfugier dans le silence. Quand on se taisait, les gens ne vous cherchaient pas querelle. Elle n'avait pas l'intention de révéler à Lucy le fond de sa pensée, à savoir qu'elle la trouvait irascible et capricieuse.

Elle se consolait en refaisant connaissance avec Glasgow. Sa ville était vivante, foisonnante, et riche de lieux aussi sublimes que les jardins botaniques, le parc de Kelvingrove, ou l'église Saint-Vincent. Bâtie moins de dix ans auparavant dans le style de la Grèce antique, elle était l'un des monuments les plus célèbres de la ville.

— Je ne suis pas presbytérienne, fut l'unique commentaire de Lucy, tandis que Glynis admirait l'édifice.

M. Whittaker était-il sourd aux plaintes de sa femme, ou bien se comportait-elle autrement en sa présence ? Glynis remarqua qu'elle portait une robe de soie rayée vert et beige qui avait dû coûter une belle somme. Il était évident que Gavin Whittaker pourvoyait généreusement aux besoins de son épouse, mais celle-ci n'avait pas un mot gentil pour le pauvre homme. D'ici quelques années, sa jeunesse et sa beauté auraient flétri, et il ne resterait plus d'elle que la femme absolument détestable qu'elle était au fond.

Même les trésors de persuasion de sa mère ne parviendraient pas à la transformer en une personne aimable.

— Une autre fois, peut-être, nous partirons visiter le Nord, suggéra Eleanor. Les ruines du château de Dumbarton, perché sur un rocher au-dessus de la Clyde... Ou alors nous pourrions nous rendre au château de Bothwell. Ce sont des lieux magnifiques.

— J'ai visité beaucoup de sites historiques en Angleterre, contra Lucy d'une voix mal assurée. Mon père adorait faire des sorties le dimanche.

Glynis craignit qu'elle ne se remette à pleurnicher. Qu'est-ce qui était le pire, l'entendre dénigrer constamment l'Ecosse, ou la voir pleurer ?

— Parlez-nous de votre famille, lui demanda Eleanor, sans tenir compte du regard incrédule que lui lança Glynis. Je me suis aperçue qu'en confiant ses chagrins la peine est parfois plus facile à supporter.

— J'ai trois frères et une sœur qui m'est très chère ; elle m'est plus proche que n'importe qui d'autre au monde, répondit Lucy en se tapotant le coin des yeux avec un mouchoir. Et il y a aussi mon chien adoré, Jasper.

Une femme qui aimait les animaux ne pouvait être complètement mauvaise, décida Glynis. Peut-être Lucy avait-elle simplement le mal du pays.

— C'est un épagneul King-Charles, et l'animal le plus intelligent de toute l'Angleterre. Ou d'Ecosse.

Pendant la demi-heure qui suivit, elles furent noyées d'anecdotes concernant les prouesses de Jasper, capable d'arracher une friandise des lèvres de Lucy comme de bondir sur les marches de la calèche sans qu'elle ait besoin de le lui ordonner.

— Lui aussi, il aimait les sorties, conclut-elle, les larmes aux yeux.

— Il aimerait peut-être partir en croisière, suggéra Glynis, ignorant le regard réprobateur de sa mère.

— Tout le monde me dit que je vais adorer l'Amérique, mais je ne vois pas comment.

Richard n'aimait pas les Etats-Unis, lui non plus. Il pensait que la démocratie affaiblissait le gouvernement et donnait trop d'autonomie aux masses. Selon lui, les Américains étaient non seulement ignorants, mais excessivement violents. Elle était contrainte d'écouter ce genre de discours au moins une fois par semaine.

Elle n'avait trouvé les Américains ni violents ni ignorants. C'était au contraire un peuple fascinant qui avait des idées bien arrêtées sur la liberté. La guerre civile déchirait l'âme du pays, et c'était un sentiment partagé par les deux camps.

La couleur la plus couramment portée par les femmes était le noir, et quand elle avait quitté l'Amérique toutes ses connaissances comptaient au moins un soldat mort dans leur entourage.

Pourtant, elle n'avait jamais pris la peine de confier ses opinions à Richard. De toute façon, il ne l'aurait pas entendue. L'un de ses plus grands défauts était son incapacité à écouter les autres, et ce manque d'empathie l'avait empêché d'atteindre les hautes sphères diplomatiques où il rêvait d'évoluer.

Il n'avait que son succès futur à la bouche : « On m'a dit que j'allais faire une brillante carrière dans la diplomatie », lui avait-il affirmé, le jour où il l'avait demandée en mariage.

Ils se trouvaient alors dans le jardin de la maison de ville de sa cousine, une parcelle minuscule mais superbe.

Il n'y avait pas plus fade que lui, avait-elle songé. Si l'objectif des services diplomatiques était d'employer uniquement des hommes au physique médiocre, Richard Smythe était la personne idéale. Relativement petit, les cheveux châtain, les yeux marron, le visage étroit et dénué de toute expression. Il était impossible de deviner s'il était enthousiaste, amusé ou irrité. Un îlot de néant dans un océan d'émotions.

L'antithèse de Lennox Cameron.

Un homme qui n'éveillait aucun sentiment chez elle.

Il avait commencé à faire les cent pas, les mains croisées dans le dos.

— On m'a fait remarquer que ma carrière serait susceptible de progresser plus rapidement si j'étais marié, avait-il déclaré, lui jetant un regard entendu. Mais je n'ai pas un tempérament à faire la cour aux femmes, miss MacLain.

Il s'était arrêté devant le banc où elle était assise et l'avait dévisagée avec une attention qui avait un instant chassé l'ennui qu'il lui inspirait pour éveiller sa curiosité.

— En outre, j'ai reçu mon nouvel ordre de mission et je n'ai pas de temps à consacrer à la recherche d'une épouse.

Il s'était raclé la gorge et avait poursuivi :

— Vous êtes une jeune femme très avenante et, bien qu'Ecossoise, vous êtes parente avec lady Alexandra...

— C'est ma cousine, avait-elle répondu, se demandant où il voulait en venir.

— Dans ce cas, j'aimerais vous faire une proposition. Allions-nous, miss MacLain. Je ne vous parle pas ici d'amour, mais d'opportunité, d'accord commercial, si vous préférez. Je peux vous offrir une situation en tant qu'épouse. Vous rencontrerez des personnes importantes et serez présente au moment où l'histoire s'écrira. En tant que femme de diplomate, vous aurez bien entendu le devoir de représenter l'Empire, tout comme moi. Et si vous acceptez il vous faudra apprendre certaines choses. Je vous trouverai les meilleurs professeurs pour ça.

Au lieu de le dissuader de poursuivre, elle avait continué à l'écouter.

— Je peux vous garantir que mon avenir sera des plus brillants. On m'a laissé entendre que, si je donnais satisfaction au Caire, je pourrais être intégré à la légation britannique pour ma prochaine mission.

Il s'était remis à arpenter le petit jardin de long en large.

— Cet arrangement vous conviendrait-il ?

— Vous voulez que je vous épouse, monsieur Smythe ?

— C'est ça, miss MacLain.

A l'époque, les lettres qu'elle recevait de sa mère fourmillaient de spéculations concernant Lennox et Lidia Bobrova. A Glasgow, les rumeurs circulaient bon train, chacun y allant de ses prévisions sur l'alliance de deux familles qui faisaient affaire ensemble depuis si longtemps.

Comment pourrait-elle supporter de revenir à Glasgow et de voir Lennox chaque jour, sachant qu'il était marié ? Pire, d'être obligée de fréquenter sa femme ?

— Si je vous épouse, retournerions-nous en Ecosse ?

— Non, miss MacLain, avait-il répondu en fronçant les sourcils. Je ne vois aucune raison qui le justifierait. Etes-vous à ce point attachée à votre terre natale que vous envisagiez de refuser mon offre ?

— J'aime ma famille, monsieur Smythe. Elle me manquerait.

— Vos parents pourraient venir nous rendre visite de temps à autre.

Elle n'aurait plus à revoir Lennox. Ni à feindre l'indifférence quand il se marierait.

— Je suis conscient que nous ne nous connaissons que depuis quelques semaines, avait-il ajouté.

— Trois, pour être exacts.

— Mon offre a un caractère d'urgence, vous l'avez compris. Je suis attendu en Egypte dans un mois. Par conséquent, il faudrait que notre mariage soit célébré d'ici quelques jours.

Un délai suffisant pour que ses parents et Duncan puissent assister à la cérémonie.

Qu'importait qui elle épousait, si Lennox se mariait avec cette Russe ? Tout ce qui comptait, c'était qu'elle ne serait pas obligée de rentrer à Glasgow.

— Oui, monsieur Smythe, avait-elle dit en se levant. J'accepte de vous épouser.

Elle lui avait alors permis de l'embrasser sur la joue. Lors de leur nuit de noces, elle lui avait ouvert son lit. Elle n'avait même pas essayé d'imaginer qu'à sa place c'était Lennox qui la tenait dans ses bras et l'embrassait sans conviction.

Avec lui, elle n'aurait pas éprouvé le besoin de se laver après avoir consommé leur mariage.

Assez vite, la carrière de Richard avait été freinée par sa personnalité. Il refusait de parler aux femmes ou aux domestiques dans la mesure où ces catégories de personnes, ainsi qu'il se plaisait à le répéter, étaient sujettes à de trop vives émotions. Il ne s'était jamais aperçu que certains hommes respectaient leur épouse et les opinions qu'elles émettaient. Il n'avait jamais compris non plus que le propre d'un diplomate était d'écouter plutôt que de parler.

Une leçon que Lucy Whittaker n'avait pas retenue, elle non plus.

Glynis avait vraiment hâte que cette journée prenne fin !

* * *

Debout près de la fenêtre, Duncan contemplait les bâtiments de la filature. Son arrière-grand-père avait bâti cet empire, demeuré florissant jusqu'à ces deux dernières années.

— Tu ne dois jamais oublier que tu tiens la vie de ces gens entre tes mains, Duncan, lui avait un jour dit son père. Chacune de tes décisions les affecte. D'ici, tu as peut-être l'impression d'être le roi de la montagne, mais, comme lorsqu'un chef de clan mène ses hommes au combat, toute action a ses conséquences.

A l'époque, il était encore adolescent, et la comparaison guerrière l'avait amusé. Cela faisait à présent cinq ans qu'il était à la tête des filatures, et il mesurait à quel point cette comparaison était juste. Chaque changement qu'il effectuait affectait non seulement sa propre famille, mais aussi les centaines d'employés qui travaillaient pour lui.

Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait dû licencier un tiers de son personnel, mais il espérait qu'en agissant ainsi il pourrait sauver les usines. Malheureusement, elles étaient toujours menacées, non pas à cause de la concurrence à Manchester ou de ce contrat pour le tissu chenille qu'il n'avait pas réussi à décrocher, mais par manque de matières premières. Impossible de filer un coton inexistant.

Son père avait toujours eu une vision optimiste des choses.

— Duncan, mon garçon, même les situations les plus difficiles ont de bons côtés.

Aujourd'hui, il s'efforçait d'adopter cette philosophie. En vain. Quels bons côtés y avait-il à la faillite qui menaçait ? Il n'entrevoyait aucune solution. A moins de s'embarquer lui-même pour les Etats-Unis, il était à court d'idées. Il avait passé en revue un certain nombre d'hypothèses et les avait rejetées les unes après les autres, car aucune ne lui procurait la seule chose dont il avait besoin : du coton. Toutes, à part une...

Pendant un moment, il avait sérieusement envisagé d'accepter l'aide financière que lui avait proposée Lennox. Mais prendre cet argent aurait des conséquences sur leur amitié — et il n'avait déjà pas tant d'amis.

Fermer l'entreprise et enterrer les usines familiales qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance serait pour lui un sacrilège. Il aimait, quand elles tournaient à plein régime, sentir vibrer le sol sous son bureau au rythme du claquement des centaines de métiers à tisser. Leur coton était le plus fin de toute l'Ecosse, tout comme leurs employés, sept cent soixante-trois en tout, étaient les travailleurs les plus loyaux et les plus dévoués de Glasgow.

Mais, depuis quelque temps, venir à l'usine était une épreuve pour lui, un constat d'échec continu. S'il n'agissait pas très vite, tous les employés se retrouveraient à la rue, et les filatures seraient fermées — fenêtres condamnées et portes barrées.

Que penserait son père du plan qu'il avait en tête et qui prenait forme en ce moment même ?

C'étaient les paroles de Lennox qui avaient orienté ses pensées dans cette direction.

Parfois, il fallait agir de façon téméraire, et il était un MacLain, une famille reconnue pour son courage.

Il était temps pour lui de se montrer à la hauteur de cette réputation !

* * *

Gavin Whittaker se tenait sur le quai, le regard rivé sur le navire qui serait bientôt le sien. Le *Raven* était le plus beau vaisseau qu'il ait jamais vu.

Ses cheminées jumelles étaient peintes en gris, de même que sa coque, traversée d'une ligne noire à l'endroit où la cuirasse commençait. Avec sa roue à aubes en fer et acier, il mesurait près de trois cents pieds de long et présentait un tirant d'eau de plus de dix pieds. Il était capable de transporter soixante-six membres d'équipage, était doté de cinq compartiments étanches et de quatre chaudières. Même chargé à bloc, il pouvait semer n'importe quel autre navire.

Gavin avait hâte de se trouver face au blocus. Le *Raven* allait filer sous le nez de ces salauds de l'Union ! Une fois qu'ils l'auraient vu, qu'ils auraient été témoin de son incroyable rapidité, ils ne l'oublieraient pas de sitôt.

Domage qu'il ait été baptisé le *Raven*. Gavin aurait aimé le nommer *Illusion*, parce qu'il avait l'intention de forcer le blocus de l'Union comme par magie — un véritable tour de passe-passe.

Sa vie, son honneur, ses objectifs tenaient dans ce vaisseau. Quel dommage, vraiment, que sa destination ultime doive être passée sous silence ! Il était officiellement censé accoster aux Bermudes. Quelques Ecosais l'accompagneraient jusqu'au pays de Galles, où il devait retrouver son équipage confédéré. Une fois leur cargaison embarquée, ils mettraient le cap sur Savannah, avec une escale à Nassau pour y laisser Lucy en sécurité.

Quand il reviendrait de Géorgie, il transporterait du coton et du courrier à destination de Nassau. Il resterait quelques jours avec sa femme, puis forcerait de nouveau le blocus, afin de fournir à ses amis sudistes les vivres et les marchandises dont ils avaient besoin pour survivre à la guerre.

Il avait reçu un message de son second qui l'informait que les armes et les munitions étaient arrivées et prêtes à être embarquées. Son équipage l'attendait également. Le *Raven* lui serait confié d'ici une semaine, et le paiement transféré à Cameron & Cie.

Un plan parfait, à une exception : Lucy.

En Angleterre, elle s'était montrée discrète et conciliante, lui rappelant la plupart des femmes qu'il avait rencontrées jusque-là. Elle souriait, se montrait aimable envers tous et polie à l'excès. Elle était la créature la plus charmante qui soit, et il était instantanément tombé amoureux d'elle. Comme il n'avait jamais cru au coup de foudre, il avait trouvé étrange ce qui lui arrivait. Mais elle avait le regard pétillant et le sourire le plus enchanteur qui soit. Il était persuadé que sa mère et ses sœurs allaient l'adorer.

Malheureusement, quand ils étaient arrivés en Ecosse, les choses avaient changé. Elle était devenue maussade et querelleuse. Elle haïssait ce pays. Et la simple idée d'aller vivre aux Etats-Unis la rebutait.

Il ne savait pas trop ce qu'elle aimait, mais ce qu'elle détestait ne faisait plus aucun doute pour lui. Elle représentait un problème dont il n'était pas certain de pouvoir venir à bout. Qu'on le confronte à toute une flotte de vaisseaux de l'Union décidés à lui barrer la route, et il passerait au travers. Qu'on lui confie une femme insatisfaite, et il n'était plus sûr de rien.

Chapitre 8

Quand elles furent de retour à Hillshead, pour y déposer Lucy, une calèche était garée dans l'allée. Celle de Lennox, très probablement, songea Glynis, avisant les appliques en forme d'ancre faisant office de lanternes.

Pourquoi son ventre se serrait-il à la pensée qu'elle pourrait le voir ? Quant à ses paumes, elles étaient moites. Cela n'avait aucun sens !

Au cours des sept dernières années, elle avait rencontré le président des Etats-Unis et de nombreux dignitaires. Elle avait affronté nombre de secrétaires de cabinet et leur épouse. Plus d'une femme de diplomate britannique avait tenté de l'intimider, sans compter Mme Lincoln elle-même.

Lennox n'allait tout de même pas réussir où elles avaient échoué !

— Je n'en ai pas pour longtemps, Glynis, annonça sa mère.

Glynis opina, heureuse de n'avoir pas à raccompagner Lucy à l'intérieur. Cette femme lui portait sur les nerfs. Pourtant, elle lui sourit et lui fit ses adieux avec la grâce qu'on lui avait enseignée et qu'elle avait pratiquée pendant des années.

Quelques minutes plus tard, la portière s'ouvrit, et elle rassembla ses jupes pour libérer le siège à côté d'elle, pensant que sa mère était revenue aussi vite qu'elle l'avait promis. Mais ce fut Lennox qui monta dans la calèche. Sa stature fit paraître la petite voiture encore plus étroite.

A Washington, elle était capable de converser sur n'importe quel sujet, même le plus inintéressant. Ce talent la déserta cependant, tandis que Lennox prenait place sur le siège en face d'elle, et l'observait avec curiosité, comme si elle était une créature émergeant des profondeurs du Loch Lomond.

Il prit tout son temps pour la dévisager, depuis la racine de ses cheveux un peu décoiffés jusqu'à la pointe de ses chaussures boueuses d'avoir arpenté les jardins botaniques. Elle était certaine, en outre, que ses vêtements étaient froissés. Sa robe d'un violet sombre, au col et aux poignets brodés, était certes seyante, mais plutôt destinée à être portée dans un salon de lecture que pour une journée d'excursions et de visites.

La trouvait-il changée ? Ou bien serait-elle toujours pour lui la gamine de dix ans vêtue d'un tablier, grimant aux arbres ? Se souvenait-il de l'époque où elle galopait sur Rainbow, son poney, pour descendre à la rivière ? Et de cette fois où un cheval l'avait désarçonnée et qu'elle avait atterri dans la boue, indemne mais furieuse qu'il ait assisté à cette humiliation ?

Elle pinça les lèvres pour les empêcher de trembler, et se força à soutenir son regard.

C'était la fin de la journée, et pourtant on aurait dit qu'il venait juste de quitter ses appartements pour se rendre sur ses chantiers, et non qu'il en revenait. Sous sa veste bleu marine, sa chemise

blanche était lisse et immaculée. Le pli de son pantalon était impeccable, et ses chaussures noires brillaient.

— Tu as fini de me passer en revue ? demanda-t-elle.

— En sept ans, tu es devenue encore plus belle.

A ces mots, elle sentit son cœur s'arrêter, même si son esprit lui faisait entendre la voix de la raison : Lennox se montrait poli et charmant, rien de plus. Qu'aurait-il pu dire d'autre ? *Glynis, ton deuil te donne l'air d'une mégère ?*

— Merci.

Sept ans plus tôt, elle se serait autorisée à plaisanter, ou même à badiner avec lui. A cette époque, elle était consciente de sa beauté et persuadée qu'elle était promise à une destinée fabuleuse.

En réalité, elle n'était qu'une gamine arrogante.

A Washington, elle jouissait d'une modeste célébrité : Mme Richard Smythe, l'épouse de l'attaché à la légation britannique.

« Ma chère, il faut absolument que vous assistiez à l'un de ses dîners ! Je ne sais pas où elle a trouvé son chef, mais la cuisine comme la conversation sont inoubliables, chez elle. Essayez de la convaincre de vous inviter à l'un de ses salons. Tout Washington en parle. Mme Lincoln elle-même les fréquente régulièrement. »

Ce genre de commentaires lui avait été rapporté souvent, et bien davantage. Pendant quelque temps, elle s'était contentée de l'approbation des gens qu'elle admirait. Mais l'admiration, comme les louanges ou la notoriété, avaient ceci d'étrange qu'elles étaient sans valeur quand on n'avait personne avec qui les partager.

Richard attendait d'elle qu'elle soit une hôtesse irréprochable. C'était pour cette raison qu'il l'avait épousée et qu'il avait consacré tant de temps et d'argent à orchestrer sa transformation pour le rôle qu'il voulait qu'elle endosse. Si lui-même avait eu vent de ces appréciations laudatrices, il ne lui en avait rien dit. Pour sa part, jamais il ne l'aurait complimentée. En revanche, il se félicitait régulièrement de l'avoir si bien formée.

De son côté, elle n'attendait pas de lui un comportement qu'il ne lui avait jamais promis. Il s'agissait entre eux d'un arrangement, non d'une relation amoureuse. Il avait besoin d'une femme conciliante qui lui ferait honneur. Elle-même tenait désespérément à fuir l'Ecosse et l'homme qui, en ce moment même, était assis en face d'elle.

Le bilan qu'elle en tirait, en fin de compte, c'était qu'elle s'était comportée comme une parfaite imbécile.

La proximité de Lennox dans la voiture la mettait mal à l'aise. Elle avait l'impression d'avoir de nouveau dix-neuf ans, d'être cette jeune écervelée, éperdument amoureuse.

— Je n'aurais pas dû te suivre jusqu'à la nécropole, dit-il. J'ai eu tort.

Elle le considéra avec circonspection, s'efforçant de deviner ce qui motivait ces excuses. S'il y avait une chose qu'elle avait apprise à Washington, c'était que les gens avaient toujours une raison cachée de dire ce qu'ils disaient ou de faire ce qu'ils faisaient.

— Merci, dit-elle de nouveau.

— Mais je pensais ce que je t'ai dit au sujet de Baumann.

Elle aurait volontiers accepté ses excuses, mais ses avertissements concernant Baumann l'agaçaient. Elle n'était plus une gamine naïve.

— Il ne faut pas le sous-estimer. Tu as pensé à poster des gardes sur tes bateaux ?

Il ne répondit pas, mais son regard restait braqué sur elle.

— Si ce n'est pas le cas, poursuivit-elle, je te conseille fortement de le faire. Ne crois pas que

cet homme soit l'unique espion de l'Union à Glasgow.

Comme un sourire entendu se dessinait sur son visage, elle ajouta, secouant la tête :

— Je ne parle pas de moi. J'ai entendu dire que tu construisais des forceurs de blocus, quand j'étais à Washington. Baumann est évidemment au courant. Et je ne serais pas surprise qu'il ait découvert d'autres choses depuis son arrivée en Ecosse.

— Tu sembles être très au fait de ce qui se passe dans cette guerre.

— Difficile de ne pas l'être quand on habite Washington !

— Alors comme ça, on parle de mes bateaux, là-bas ?

Elle confirma d'un hochement de tête.

— Qu'as-tu appris d'autre ?

— Que tu constitues un danger pour l'Union. Qu'à toi seul, tu essaies d'équiper la marine confédérée. Tes forceurs de blocus sont donc si performants que ça ?

— Plus encore ! Le *Raven* est le vaisseau le plus rapide que j'aie jamais construit.

— Baumann est sans doute au courant de ça aussi.

— De quel côté es-tu, Glynis ?

— Ni d'un côté ni de l'autre. Ça n'a plus d'importance. Trop d'innocents ont péri dans chacun des camps. Quel sens y a-t-il à gagner une guerre, quand on a perdu tous ses hommes sur le champ de bataille ?

Elle détourna les yeux, incapable de soutenir son regard. Les mains étroitement jointes, elle prit une profonde inspiration, affectant un calme qu'elle était loin de ressentir.

Il était trop près d'elle. Elle aurait pu le toucher, tendre la main pour la poser sur son genou. Elle aurait pu lui caresser la jambe, le choquer. Elle aurait même pu se jeter sur lui et l'embrasser une fois de plus.

Voilà qui lui aurait fait oublier Baumann et la guerre.

L'image fut si vivace qu'elle sentit presque la bouche de Lennox sur la sienne, ses bras autour de sa taille. L'instant d'après, cette vision s'évanouit, et la jeune fille impulsive qu'elle avait été s'était de nouveau retranchée derrière la très convenable Mme Smythe.

Elle toussota pour s'éclaircir la voix.

— Il faut que tu fasses attention à Lucy Whittaker, l'avertit-elle.

— Comment ça ?

— Elle crie sur tous les toits que son mari est un confédéré. Les rumeurs se répandent vite, à Glasgow, et Baumann est sans doute au courant, à l'heure qu'il est.

— Elle a fait ça ?

Glynis acquiesça.

— Cette femme est une vraie maritorne, commenta-t-il.

Il prononçait certains mots avec une inflexion anglaise, d'autres avec l'accent français, quelquefois russe. Mais en cet instant c'était l'Écossais pure souche qui s'exprimait.

— Une mégère ? souligna-t-elle, se mordant les lèvres pour ne pas sourire. Pourquoi les Whittaker habitent-ils chez toi ?

Sa question était indiscreète, aussi s'attendit-elle à ce que Lennox n'y réponde pas.

— Trois hommes ont été assassinés à Glasgow récemment, dit-il pourtant. Tous américains.

— Alors tu les protèges à tes risques et périls ? Et à ceux de ta famille ?

Il lui opposa un regard dur. Avait-il perdu l'habitude d'être questionné ? S'était-il transformé en tyran depuis qu'elle l'avait quitté, sept ans plus tôt ?

— Ils ne sont plus là pour très longtemps.

— Est-ce sûr ? Tu n'es pas en danger ?

En dévoilait-elle trop sur ses sentiments en posant cette question ? Il la scruta avec attention un long moment, et le silence s'étira entre eux comme la toile d'une araignée, les emprisonnant dans le temps et l'espace.

Plus Lennox la regardait, plus Glynis sentait son corps se tendre. Ses épaules lui faisaient mal. Son estomac était noué, et ses mains tremblaient. Que cherchait-il en elle et que voyait-il ?

Incapable de soutenir cet examen, elle se détourna pour regarder par la fenêtre, priant pour que sa mère arrive ou que Lennox se décide à partir. Un instant plus tard, elle poussa un soupir de soulagement en entendant la porte de la calèche s'ouvrir puis se refermer.

Il fallait absolument qu'elle évite Lennox à l'avenir. L'approcher était dangereux. Elle ne lui avait jamais menti, même quand la vérité faisait mal. Lui mentir revenait à violer un serment.

Quant aux demi-mensonges, elle s'en était déjà rendue coupable depuis bien longtemps.

Chapitre 9

— Merci pour cette belle journée, madame MacLain, dit Lucy, tandis qu'elles pénétraient dans le grand hall de Hillshead.

Sa voix était morne et dénuée de sincérité.

Eleanor feignit de prendre ces mots pour un remerciement sincère plutôt que pour une simple manifestation de politesse.

— C'était très agréable. Il faudra que nous le refassions, mentit-elle, priant au contraire pour que cette expérience ne se renouvelle pas.

— Mon amour ! s'exclama Gavin, en les rejoignant. Vous avez passé une bonne journée ?

Lucy hocha la tête et lui offrit un mince sourire.

— Oui... Mais Glasgow n'arrive pas à la cheville de Londres.

Eleanor eut envie de l'étrangler et s'en voulut aussitôt de cette pensée. Elle sourit à Gavin.

— Monsieur Whittaker, je crains que nous n'ayons épuisé votre épouse. Nous avons exploré les moindres recoins de la ville.

Il lui adressa un sourire franc. Elle trouvait cet homme absolument charmant. Il avait un accent délicieux qui donnait l'impression que chacun de ses mots reposait sur un coussin rebondi. Non seulement il se montrait toujours courtois, mais il manifestait envers son épouse la plus grande sollicitude.

Pourtant, cette tête de linotte ne semblait pas s'en apercevoir. Il lui demanda si elle souhaitait se retirer directement dans sa chambre. Devait-il lui apporter son dîner sur un plateau ? Quels rafraîchissements préférait-elle ? Elle balaya ses questions d'un geste, comme s'il était un insecte importun.

Ce qui se passait au sein de leur couple ne la regardait pas, bien entendu, mais Eleanor avait du mal à ne pas réagir face à la stupidité et à la cruauté inconsciente dont Lucy faisait preuve. Gavin Whittaker méritait mieux de sa part, d'autant plus que, sous peu, il partait pour la guerre.

Ils bavardèrent un instant de sujets anodins : le temps en Ecosse, la réception donnée quelques jours plus tôt en l'honneur de William Cameron, la taille des chantiers de Cameron & Cie. Quand suffisamment de temps se fut écoulé pour qu'on ne puisse pas la taxer d'impolitesse, Eleanor prit congé.

— Si vous souhaitez visiter les châteaux des environs, proposa-t-elle à Lucy avant de partir, nous pouvons organiser une autre sortie.

— Je ne veux plus rien visiter de l'Ecosse ! Je crois que je ne me remettrai jamais de tout ce que j'ai vu aujourd'hui.

Eleanor l'observa monter le grand escalier. Elle entendait chacun de ses pas résonner dans l'immense entrée. La coupole de verre teinté se trouvait à douze pieds au-dessus d'elle, et le moindre son y propageait ses échos.

— Je vous présente mes excuses, dit Gavin quand le bruit de pas eut disparu. Lucy ne s'est pas encore accoutumée à l'Ecosse.

Eleanor sourit. Elle appréciait sincèrement Gavin et le plaignait d'avoir une femme pareille.

— D'après ce que j'ai compris, fit-elle, votre séjour touche à sa fin.

— En effet. Nous ne resterons plus très longtemps ici.

Il s'inclina, et ils se séparèrent.

Elle l'aurait volontiers vu plus souvent, mais elle espérait que Lennox ne lui demanderait plus de s'occuper de Lucy.

Quelle femme pénible...

* * *

Debout devant la fenêtre de sa bibliothèque, Lennox regardait la calèche s'éloigner.

La fillette qu'il avait connue était encore là, sous la surface. L'ancienne Glynis surgissait, de temps en temps, avec son regard vif et son sourire insolent. Mais la femme revenue d'Amérique était différente. Elle était toujours aussi belle, plus encore, même, mais elle avait gagné en aplomb. Elle le mettait au défi de déterrer ses secrets, de comparer la personne qu'elle était aujourd'hui à la gamine qu'elle avait été.

Elle avait toujours fait partie de sa vie, mais il n'en avait pris conscience qu'en la revoyant. Son retour était comme l'ultime pièce de cuirasse sur une coque de bateau. Elle s'emboîtait à la perfection et rendait l'ensemble complet et cohérent. Il se sentait désormais entier, comme s'il n'avait été qu'une partie de lui-même jusqu'à ce qu'elle lui sourie de nouveau.

La veille, tandis qu'il discutait des épreuves qui attendaient le *Raven* en mer, il s'était souvenu de la dernière fois qu'il avait fait du canot sur la rivière avec elle. Et, quand il prenait son petit déjeuner, l'odeur des pommes lui évoquait son visage. Fillette, elle s'était prise d'affection pour l'une des juments de Hillshead et elle lui apportait une pomme chaque matin. Il pouvait dire l'heure qu'il était rien qu'en voyant Glynis courir sur le chemin qui traversait la colline en direction des écuries.

Il se rappelait du jour où il était allé chercher Duncan pour qu'ils assistent au lancement d'un nouveau navire des chantiers Cameron. Elle l'avait accueilli avec un grand sourire. A dix ans, elle était très précoce, et une lueur de défi brillait dans ses yeux. Elle s'était assise sagement entre les colonnes, à l'entrée de sa maison, et lui avait annoncé que Duncan ne pourrait pas l'accompagner.

— Je suis chargée de te dire qu'il est indisposé, avait-elle déclaré, en articulant soigneusement le dernier mot. Mais, en fait, c'est juste qu'il a la courante. Il sentait tellement mauvais que maman lui a dit d'aller aux cabinets dehors.

Sur le moment, il en était resté bouche bée.

Plus tard, alors qu'il avait vingt-quatre ans, qu'il revenait tout juste de Russie et avait déjà à son actif la conception de deux bateaux dans la flotte de son père, il n'avait pas davantage su quoi dire.

Glynis était arrivée dans le petit salon des MacLain où il attendait Duncan.

— Lennox, tu es rentré ! Je t'ai attendu très longtemps.

— Vraiment ?

Elle avait hoché la tête.

— Tu es parti étudier, ensuite tu es allé en Russie, puis en France. C'est bientôt fini, les voyages, Lennox Cameron ? Tu vas enfin revenir chez toi, en Ecosse ?

Son sermon l'avait fait rire.

— Je vais rester un peu, oui.

Elle l'avait alors pris de court en lui tapotant l'épaule en un geste très intime, presque possessif. Jusqu'alors, il s'était considéré comme un homme sophistiqué et plein d'expérience, mais ce geste et le sourire qu'elle lui avait décoché lui avaient donné l'impression d'être aussi novice qu'un gamin.

— Il est temps que tu te fixes, avait-elle ajouté. Fini d'explorer le monde.

— Vraiment ? Et qui es-tu, Glynis Maclain, pour me dire ce que je dois faire ?

Pour toute réponse, elle lui avait de nouveau souri, et sa beauté l'avait une fois encore réduit au silence. Il avait eu la sensation étrange qu'elle était plus âgée et plus sage que lui.

Aujourd'hui, elle était rentrée à Glasgow, et elle était veuve.

Avait-elle aimé son mari ? Il ne le lui avait pas demandé. Peut-être aurait-il dû, mais était-il prêt à entendre la réponse ? Et si elle avait adoré cet homme ? C'était peu probable, car elle l'avait épousé un mois seulement après l'avoir rencontré. Mais peut-être, au cours des années, s'étaient-ils lentement épris l'un de l'autre ? Richard Smythe était-il l'archétype d'un bon mari ? Le pleurait-elle encore ?

Il n'arrivait pas à se la représenter au lit avec cet homme et refusait d'imaginer la passion entre eux. Certaines choses étaient au-dessus de ses forces.

La Glynis de son passé était une source de distraction et d'affection dont il se souvenait en souriant.

A présent, quand il pensait à la nouvelle Glynis, ce n'était plus de l'amusement qu'il ressentait.

Savait-elle combien elle était belle ? Était-elle consciente de l'envie qu'il avait de l'embrasser ?

Il avait failli le faire, dans la calèche. Il aurait voulu l'arracher de son siège, l'asseoir sur ses genoux et l'embrasser jusqu'à plus soif. Quelque chose lui disait cependant que cela n'aurait fait qu'aggraver la situation.

Il ne voulait pas se ridiculiser, ni susciter ses moqueries à cause d'une démonstration d'affection déplacée. D'affection ? Ce n'était pas seulement de l'affection, qu'il éprouvait — il était *fasciné* par elle. Bouleversé. Et il avait envie d'elle.

Et, pour toutes ces raisons, le mieux était de l'éviter autant que possible. Si une rencontre se révélait nécessaire, eh bien... il ferait en sorte qu'elle soit aussi brève que possible.

Chapitre 10

Glynis s'installa à la place du comptable, au fond de la pièce.

— Merci de me permettre de m'occuper de ça, Duncan...

Son frère s'était approprié le bureau de leur père, un espace assez vaste pour y accueillir une seconde table de travail.

— Les filatures t'appartiennent autant qu'à moi, Glynis, répondit-il, prenant place derrière le grand bureau qu'avait autrefois occupé leur père.

Il y semblait parfaitement à son aise.

Elle sourit, mais s'abstint de tout commentaire.

En tant que directeur des filatures MacLain, c'était à lui qu'incombaient toutes les responsabilités, et il devait également faire face aux difficultés que cela impliquait.

Les fenêtres surplombant les bâtiments de l'usine étaient plus poussiéreuses qu'elles ne l'avaient jamais été du temps de leur père. Les appuis étaient abîmés par des infiltrations d'eau qui laissaient des traces sur le plâtre des murs et jusque sur le plancher décoloré.

Il n'y avait donc plus de concierge pour s'occuper de l'entretien ? Les mèches des lampes avaient besoin d'être retaillées, et les globes d'être nettoyés. En outre, il fallait passer un bon coup de balai et de serpillière sur le sol.

Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que Duncan était préoccupé par des problèmes plus cruciaux — et avant tout par la pénurie de matières premières.

Il semblait n'avoir pas fermé l'œil depuis une semaine. Son pantalon était froissé, sa veste pendait de travers sur le dossier de son fauteuil, et sa chemise était tachée d'encre.

Charlotte lui avait dit un jour que Duncan était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu. Ses yeux d'un bleu profond, plus sombres que les siens, s'étiraient légèrement vers le bas, lui conférant un air un peu moqueur, comme si la détresse du monde et de ses habitants, lui compris, l'amusait.

Sa bouche était généreuse, son visage allongé. Comme il avait la manie de se passer la main dans les cheveux quand il était nerveux, sa tignasse brune était souvent ébouriffée.

Il avait hérité de la bonté de leur mère, elle-même du nez de leur père et de sa fascination pour les chiffres. Si seulement ils avaient, pour l'un d'entre eux au moins, hérité de son optimisme et de son aptitude à prendre chaque jour comme il venait !

Chaque samedi, Glynis l'accompagnait à l'usine et s'asseyait dans son bureau, comme aujourd'hui. Hamish MacLain pensait qu'une expérience dans les affaires serait utile à son unique fille.

— Tu vas voir que le travail de M. Smithson n'est pas aussi impeccable qu'il devrait l'être,

l'avertit Duncan, évoquant le comptable. Il commence à prendre de l'âge, et il a tendance à se perdre dans ses pensées pendant que sa plume dégoutte sur le papier. Au point que j'ai dû le convaincre d'utiliser un crayon.

Les entrées comptables étaient en effet difficilement lisibles, constata bientôt Glynis. Et les dépenses étaient presque masquées par des taches bleu foncé dont certaines n'avaient pas encore séché quand M. Smithson avait refermé le livre et s'étaient imprimées sur la page d'en face.

Si cet homme n'avait pas loyalement servi l'entreprise durant si longtemps, Duncan l'aurait probablement mis en retraite des années plus tôt. Mais M. Smithson faisait partie des tout premiers employés des filatures et risquait également d'être l'un des derniers.

En achevant d'étudier le grand livre, Glynis acquit une certitude : la situation était désespérée. Bientôt, il n'y aurait plus d'argent pour payer qui que ce soit, pas même son frère.

La guerre civile aux Etats-Unis avait presque épuisé leur fortune, mais elle ne s'en apercevait qu'à présent. L'essentiel du coton qu'ils importaient provenait des Etats du Sud. Une partie avait pu passer le blocus, mais pas en quantité suffisante pour que l'usine continue à tourner à temps plein.

Un tiers des employés avait déjà été remercié. Duncan avait tenté de limiter les dégâts en investissant ses économies personnelles, mais cela s'était révélé par trop insuffisant.

Il leur fallait une injection importante de capitaux, sans quoi Duncan allait devoir réduire encore les dépenses — autrement dit, mettre davantage de personnes au chômage.

— Comment c'était ?

Glynis battit des paupières, prise de court par la question.

— Comment était quoi ?

— L'Amérique. Tu n'en parles pas...

Elle aurait préféré qu'il s'intéresse au Caire.

— J'aimais bien. Les gens sont tous différents. Peut-être parce que c'est si vaste... Les habitants de New York ne sont pas comme ceux de Washington, par exemple.

— Et le mariage ?

Elle pivota sur son fauteuil pour faire face à son frère.

— Ce n'était ni bien ni mal, Duncan. C'était, tout simplement. J'ai dix doigts et dix orteils. J'avais un mari.

Il sourit, de ce sourire un peu narquois qui n'appartenait qu'à lui, comme s'il avait envie de faire un commentaire, mais que ses bonnes manières l'en empêchaient.

— Manifestement, vous n'étiez pas comme les dix doigts de la main, sinon il te manquerait davantage.

Il avait apparemment décidé que ses bonnes manières n'avaient pas lieu d'être en sa présence. Mais elle était sa sœur, et il lui avait toujours dit le fond de sa pensée. C'était bien de lui, cette façon de la mettre au pied du mur. Tous les autres la traitaient comme une veuve éplorée, avec d'infinies précautions, tel un vase fragile menaçant de se briser si on le regardait de travers.

Se rencognant dans son fauteuil, elle parla sans le regarder, les yeux rivés sur les colonnes de chiffres sous ses yeux.

— Je devrais dire que sa mort me désole, n'est-ce pas ? Je devrais avoir l'air effondrée par son décès. Mais je ne vais pas te mentir ; je crois que sa disparition m'a avant tout soulagée. Ma première pensée a été : il est mort, je n'aurai plus à le supporter davantage. Je n'aurai plus à endurer ses tyrannies mesquines. Je n'aurai plus à subir sa colère quand un membre de la légation l'a traité avec rudesse ou indifférence. Je n'aurai plus à avoir peur pour les domestiques. Et, surtout, je n'aurai plus à me faire de mouron au sujet de ses petites occupations.

— Il va falloir que tu m'expliques tout ça.

Elle releva la tête. Duncan s'était approché du bureau. Il s'assit sur le coin, une jambe relevée, les bras croisés. Pour quiconque ne le connaissait pas, il aurait semblé détendu, mais elle le connaissait par cœur. Il se préparait à l'assaut.

— Qu'est-ce que tu entends par « ses petites occupations » ? Est-ce qu'il t'était infidèle ?

Elle perçut dans sa voix la même incrédulité que son père aurait pu manifester. Les hommes du clan MacLain étaient des Ecossais jusqu'à l'âme, et un Ecossais était fidèle à son code d'honneur, à son pays et, bien entendu, à sa femme.

— Je m'en moquais, répondit-elle, lui offrant une nouvelle parcelle d'une vérité qu'elle ne lui avouerait jamais tout entière.

Jusqu'à ce qu'elle apprenne la nature exacte des inclinations de Richard, elle avait été soulagée qu'il couche dans d'autres lits que le sien.

Tout le monde devait, un jour ou l'autre, traverser des expériences difficiles. Elle avait de la chance de les avoir affrontées si jeune. Plus jamais elle ne ferait confiance à personne pour la sortir d'une mauvaise passe. Si elle devait de nouveau agir aussi sottement, elle affronterait bravement l'humiliation. Si elle commettait des erreurs, elle les reconnaîtrait et en assumerait les conséquences.

— Il avait de grandes ambitions de carrière mais, après la première année que nous avons passée au Caire, j'ai su qu'il ne serait jamais qu'un diplomate de second plan. Qu'il serait envoyé là où personne ne souhaitait aller, qu'on lui confierait des missions dont personne ne voulait. Que jamais il ne s'élèverait dans la hiérarchie, en partie parce qu'il était trop obséquieux, trop flagorneur.

Ceci, pourtant, ne représentait qu'une facette de la personnalité de son défunt mari. Il en avait d'autres moins glorieuses, mais elle se garda bien de le préciser à Duncan. Richard n'était au fond qu'un homme cruel. Et plus les hommes qu'il admirait ignoraient sa présence, plus il se montrait cruel envers les autres.

Duncan se leva. Pendant un instant, elle crut qu'il allait parler, émettre un jugement sévère sur Richard. Mais son frère n'était pas un imbécile : pourquoi critiquer un homme mort depuis près de deux ans ?

— Es-tu heureuse d'être rentrée, Glynis ?

Elle leva les yeux vers lui, mais ne lui répondit pas tout de suite, consciente que cette question était plus sérieuse qu'elle n'y paraissait. Il ne parlait pas simplement du plaisir qu'elle avait à les revoir, leur mère et lui.

— Pourquoi Lennox ne s'est-il jamais marié ? demanda-t-elle enfin. Et toi non plus ?

— Pas le temps, répondit-il avec un sourire contraint. Voilà mon excuse.

— Et Lennox ?

Se montrerait-il loyal envers son ami ? Il l'avait toujours été. Tous deux étaient inséparables depuis leur plus tendre enfance. Quand l'un avait des ennuis, l'autre se dénonçait à sa place ou lui servait d'avocat.

Un été, William Cameron et leur père avaient accepté de les laisser partir plusieurs mois en Russie. A son retour, Duncan était changé. Ce n'était plus un enfant, mais un homme déterminé à apprendre les arcanes du métier qui faisait vivre leur famille. Il avait commencé au tissage, puis avait exercé diverses fonctions au sein des filatures. A la mort de leur père, il était prêt à prendre sa place. Et voilà qu'à présent des circonstances qu'il ne pouvait maîtriser menaçaient leur entreprise.

— Il a été fiancé, finit-il par lâcher.

Elle hocha la tête.

— A Lidia Bobrova, je sais. Mais ce n'étaient pas réellement des fiançailles, non ? Juste des

rumeurs.

— De qui parles-tu ?

— De la Russe. Tu la connais.

Il secoua la tête.

— Cette femme n'était pas russe.

— Alors qui était-ce ? demanda-t-elle, la bouche soudain sèche.

— Une fille de Glasgow. Rose quelque chose. Je ne me souviens pas de son nom de famille.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée ?

Duncan haussa les épaules, évasif.

— Un jour il était fiancé, le lendemain il ne l'était plus. Pour les détails, il faudra que tu lui demandes.

D'après son expérience des hommes, glanée dans les sphères diplomatiques, Glynis savait qu'ils ne parlaient pas entre eux de leur vie privée. Elle doutait qu'aucun des supérieurs de Richard ait été au courant de ses perversions. Ou de l'état lamentable de son couple.

Ils pouvaient discuter du dégoût d'un homme pour l'alcool, de ses penchants pour les cigares bon marché, de sa manière d'éviter de regarder les domestiques dans les yeux ou de fixer le sol quand il s'adressait à une femme. Ils évoquaient la façon dont il s'occupait de ses chevaux, de ses chiens et de ses serviteurs, mais ils abordaient rarement le fait qu'il puisse maltraiter sa femme.

A Washington, presque tous ses amis étaient des hommes. Jamais elle ne s'était confiée à des femmes, en premier lieu à cause de l'atmosphère délétère qui régnait au sein de la légation britannique. La neutralité dont il fallait faire preuve dans ce pays émotionnellement perturbé provoquait une tension telle que la moindre information devenait une arme.

De plus, si elle avait dévoilé l'état pitoyable de son mariage — et les raisons de cette situation —, Richard aurait sans doute été renvoyé au Royaume-Uni. On jugeait un homme à sa capacité à maîtriser ses impulsions. Au cours des deux dernières années à Washington, il avait semblé faire tout son possible pour ruiner sa vie, tandis qu'elle s'efforçait de faire en sorte que tout paraisse normal.

Aujourd'hui, cependant, ce qu'elle avait appris à Washington lui était plus utile que jamais. Elle ne parlerait pas à Lennox de ses fiançailles. C'était assez de savoir qu'il avait trouvé quelqu'un, une femme qui lui avait plu suffisamment pour qu'il lui propose le mariage.

Il n'empêche, elle aurait bien aimé savoir pourquoi il ne l'avait pas épousée, au bout du compte !

— Que vas-tu faire ? demanda-t-elle à Duncan, décidée à chasser Lennox de ses pensées. Tu ne peux pas continuer à faire tourner les filatures sans coton.

— Je sais, répondit-il, fourrageant dans ses cheveux. Je vais être obligé de mettre d'autres employés dehors.

— Ça changera quelque chose ?

— Non, pas si l'argent continue de sortir des caisses à cette vitesse. J'ai vendu la maison d'Edimbourg et j'ai mis en vente nos terres d'Angleterre. Il nous reste quelques parcelles de terrain dans la région d'Inverness mais, une fois qu'elles seront parties, nous n'aurons plus rien à vendre.

Il alla se poster devant la fenêtre qui donnait sur les usines. Autrefois, le bruit des métiers à tisser était si présent qu'il fallait hausser la voix pour s'entendre, même dans ce bureau. A présent, le calme était perturbant.

— J'aimerais pouvoir t'aider, dit-elle. Mais en rentrant à la maison je n'ai fait que vous ramener une bouche de plus à nourrir.

— Tu ne manges pas beaucoup, rétorqua-t-il en souriant.

Puis, plus sérieusement :

— Ce salaud ne t'a rien laissé ?

— Un simple viatique, qui a fondu à Washington. Lennox ne pourrait-il t'aider ?

Il lui décocha un regard si noir qu'elle faillit retirer sa question.

— Je n'accepte pas la charité de mes amis !

Et pourtant, s'ils ne trouvaient pas un moyen de se sortir de cette impasse, ils allaient devoir mendier dans la rue. Elle se garda bien d'énoncer à haute voix cette réflexion. Elle se contenta de le dévisager, la tête inclinée sur le côté. Puis, après un temps, elle demanda :

— Tu as une idée, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules.

— Dis-moi de quoi il s'agit.

— Le moment venu.

La discussion était close. Elle savait qu'elle pouvait parfois se montrer têtue, mais Duncan était intraitable. Il ne parlerait qu'une fois son plan accompli, pas avant.

Chapitre 11

Glynis entra dans sa chambre, dénoua lentement les rubans de son bonnet et s'assit lourdement au bout du lit, les mains sur les genoux.

A son retour, elle était restée sans voix face au sanctuaire que sa mère avait fait de sa chambre d'enfant. Tout y était resté absolument tel quel. Le bureau était toujours couvert de sa collection d'animaux miniatures. Elle avait retrouvé certains de ses trésors de petite fille : un galet lisse portant ses initiales gravées par Duncan, un minuscule voilier que Lennox lui avait donné quand elle avait onze ans, un lapin en peluche usé jusqu'à la trame qu'elle avait depuis qu'elle était bébé. Ses poupées, dont l'une borgne, étaient posées sur une commode, comme si elles attendaient que la fillette d'autrefois vienne jouer avec elles.

Depuis sa fenêtre, elle avait vue sur la colline, en face, et la maison qui y trônait. Combien d'heures avait-elle passées à ce même endroit, les yeux rivés sur Hillshead, à se demander ce que faisait Lennox ? Était-il rentré de Russie ? S'apprêtait-il à partir pour la France ? Chacune de ses journées semblait ponctuée de ses pensées pour lui.

Sa jeunesse pouvait excuser cette obsession. Elle était alors naïve et têtue. « Ecervelée » n'était pas le bon terme, car elle faisait également preuve d'arrogance. Elle était tellement imbue de sa prétendue connaissance du monde qu'elle ne s'était pas un instant imaginé qu'elle pouvait avoir tort, ou les autres raison.

Pauvre petite fille triste, qui avait appris tant de choses en si peu de temps, sans que personne ne l'en félicite...

Combien de temps resta-t-elle assise là, près de la fenêtre, elle l'ignorait. Une béance s'ouvrit en elle, une grotte remplie de souvenirs et de moments emprisonnés pour toujours dans son esprit.

Rien ne s'était passé comme elle l'avait envisagé. Tout avait changé. La vie était comme la Clyde, qui avait coulé le long des rives sans elle. Son père était mort. Duncan avait mûri. Sa mère avait vieilli. Et Lennox avait trouvé quelqu'un à épouser.

Qu'avait-elle espéré, durant toutes ces années ? Que les gens resteraient figés dans le temps ? Que personne ne vieillirait ou ne mourrait ? Qu'elle serait toujours, à son retour, la fille bien-aimée des MacLain ? Que les filatures resteraient prospères ?

Le monde était un territoire merveilleux et grandiose, au-delà des frontières de son pays. Il était également effrayant et dangereux. Les amis n'y étaient pas vraiment des amis. Et ceux qu'on croyait ses ennemis n'en étaient pas toujours. Elle s'était précipitée d'une existence idyllique dans une autre où les sourires ne voulaient rien dire, la politesse pouvait masquer la cruauté, où un homme n'était pas ce qu'il semblait être.

Pendant sept ans, elle avait joué un rôle, un rôle qui lui avait permis de survivre à Washington, et cette pensée la décontenança.

Qui était-elle vraiment, au-delà de ce personnage ?

Elle ne pourrait jamais redevenir l'ancienne Glynis. Outre les années qui avaient passé, elle en savait beaucoup trop, à présent, pour retrouver cette innocence. Elle traînait sa culpabilité comme un boulet.

Elle aurait voulu reprendre le cours de sa vie telle qu'elle l'avait laissée en quittant Glasgow. Retrouver l'espoir et les promesses qu'elle contenait alors. Elle aurait voulu revenir à cette insouciance — mais n'était-ce pas, justement, le souhait d'une écervelée ?

« Les oies sauvages ne pondent pas d'œufs de poule », avait coutume de dire Mabel. Voilà ce qu'elle avait été : une oie sauvage, une oie tout court : une gamine farouche dénuée de tout sens commun.

Elle se mit à tirer sur le lobe de son oreille et se ressaisit aussitôt.

« Les mauvaises habitudes sont l'apanage des petites gens, Glynis. »

Richard ne cessait de lui rappeler ses défauts, multiples, selon lui. Même maintenant qu'il n'était plus là, elle pouvait les énumérer sans difficulté. Comme elle aimait se lever tôt le matin, elle avait tendance à s'assoupir, lors des longues soirées officielles. Elle ne surveillait pas assez les domestiques. Elle riait sans retenue, lorsque quelque chose l'amusait — une tare pour laquelle il n'avait pas eu à la réprimander une seule fois au cours des deux dernières années de leur mariage, car il n'y avait rien d'amusant à vivre avec lui.

Il avait toujours semblé aveugle à ses qualités, en revanche. Elle avait cependant eu l'occasion de les exercer, durant leur vie commune. Elle apprenait vite. Elle était dotée d'une patience à toute épreuve. Elle était exceptionnellement douée pour gérer un budget et capable de pratiquer des économies avec la plus grande créativité. Elle savait jongler avec les chiffres et maîtrisait de nombreux sujets qui ennuyaient la plupart des gens.

C'était peut-être la raison de sa popularité à Washington. Elle se rappelait les chiffres et les faits qui ponctuaient la carrière des diplomates qu'elle fréquentait : la date à laquelle untel avait été nommé à son poste, ce qu'il y avait fait, la teneur de sa charge. Elle s'était aperçue que cela charmait la plupart des hommes, qu'elle se le rappelle si bien.

Elle ne craignait pas non plus les voyages. Les inconvénients et l'inconfort des longs déplacements ne la dérangeaient pas, et elle était fascinée par les paysages qu'elle voyait. Ses compagnons de route suscitaient sa curiosité : quel était le but de leur périple ? L'entreprenaient-ils dans la joie, ou bien avec appréhension ?

Elle avait envie d'en savoir plus sur les gens qui l'entouraient, et cela aussi était considéré comme un défaut par Richard.

Il aimait la critiquer, ce qui l'avait conduite à découvrir une autre qualité dont elle était pourvue : sa capacité à l'ignorer complètement.

Sa mère apparut soudain à la porte, la sortant de ses pensées.

— Tu crois que j'aurais dû réaménager ta chambre ? demanda-t-elle en entrant.

Elle s'approcha de la fenêtre pour redresser les rideaux, avant de vérifier qu'il n'y avait pas de poussière sur le bureau.

— Je n'ai jamais pu m'y résoudre, tu sais. Ça me faisait tellement de bien de venir ici et de t'imaginer là, en train de m'écouter ! Tu as toujours été d'une compagnie tellement agréable, depuis toute petite.

Le sourire de sa mère lui réchauffa le cœur. Elle l'avait toujours adorée. Pourquoi, quand elle

avait accepté la proposition de Richard, n'avait-elle pas pensé que cette union allait lui faire perdre ses parents ? Encore une question pour laquelle il n'y avait qu'une réponse : son propre égoïsme.

Ses pensées étaient alors centrées sur Lennox, à l'exception de tout le reste. Ce qui était injuste : on ne pouvait reprocher à une personne d'occuper l'esprit d'une autre. Elle avait beau l'avoir aimé de toute son âme, elle ne pouvait nier sa personnalité, ses responsabilités.

Ce n'était pas Lennox qui l'avait expulsée d'Ecosse, mais son orgueil.

Sa mère avança jusqu'au lit, attrapa le coin de la courteline et tira pour l'ajuster. Puis elle balaya les meubles du regard.

— Je devrais peut-être faire de cette pièce une chambre d'amis. Ou un salon de lecture où nous pourrions venir pour que Duncan ait un peu plus d'intimité.

Elle tendit la main vers un tiroir qui n'était pas aligné avec les autres, le sortit de son logement, puis l'y replaça. L'instant d'après, elle l'ouvrait de nouveau, puis se retourna avec un regard effaré.

— Glynis ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle tenait un objet entre le pouce et l'index.

— Un pistolet ! Dieu du ciel, ma chérie, pourquoi as-tu un pistolet ?

— C'est le Derringer de Richard, maman. Il se trouvait parmi les affaires qui m'ont été envoyées après son décès.

— Mais pourquoi aurait-il eu besoin d'une chose pareille ?

— Sans doute pour se protéger, quand il allait dans certains endroits. Le bordel qu'il fréquentait n'était pas situé dans les plus beaux quartiers de la ville.

D'un geste mécanique, sa mère laissa retomber l'arme dans le tiroir, puis elle plaqua la main sur la poitrine et la dévisagea bouche bée.

— Ne dis pas des choses pareilles, mon enfant. Comment ça, un *border* ?

Glynis ne pouvait pas croire qu'elle ignore ce que ce mot signifiait.

— Richard avait des goûts étranges, maman. C'est la façon la plus polie de le dire, en tout cas.

Elle ne comptait pas entrer dans les détails. Sa mère n'avait pas besoin de les connaître.

Cette dernière la considéra d'un air hésitant.

— Je ne l'ai jamais aimé, finit-elle par avouer. Il m'a déplu dès le jour de votre mariage. Et ce que tu en disais dans tes lettres... Je l'ai toujours considéré comme quelqu'un d'égoïste, de cupide et de méchant.

— Tu ne m'en as jamais rien dit !

Sa mère vint s'asseoir près d'elle sur le lit.

— Qu'étais-je censée dire, Glynis ? Tu avais décidé de l'épouser. Jamais je ne serais parvenue à te faire changer d'avis.

Était-elle réellement aussi bornée, à l'époque ? Apparemment, oui. Personne n'aurait pu la dissuader de revenir sur sa décision. Elle voulait à tout prix s'éloigner de Glasgow, de l'Ecosse et, avant tout, de Lennox.

Pourtant, durant toutes ces années, elle n'avait jamais rien perçu dans les lettres de sa mère qui ressemble à une critique envers Richard. Quand elle lui en fit la réflexion, celle-ci sourit.

— On se marie pour la vie, ma chérie. Je savais qu'il serait ton époux pour le restant de tes jours. C'est toi qui l'avais choisi.

Et ce fut un très mauvais choix, maman.

Elle se promit de retirer le Derringer du tiroir et de le ranger dans son réticule. Tant que Baumann était dans les parages, elle avait intérêt à rester sur ses gardes.

Le visage de sa mère s'assombrit et elle reprit :

— Que Dieu me pardonne, mais je suis heureuse que cet homme ne soit plus dans ta vie. Non que je souhaite à quiconque une mort prématurée, mais on peut dire que ce décès a été providentiel !

Oui, la mort de Richard avait été en effet la réponse à toutes ses prières.

— J'espère au moins que tu l'as sermonné en bonne et due forme. Que tu lui as jeté des objets à la tête. Comment a-t-il pu oser fréquenter un *bordel* !

Glynis sourit, amusée. Sa mère était adorable ! Dans son esprit, tout était noir ou blanc. Bon ou mauvais. Pour Eleanor MacLain, le gris n'existait pas.

— Je peux t'assurer que j'ai eu envie de lui lancer des assiettes à la figure, maman. Mais il était plus simple de laisser les choses suivre leur cours. Rien de ce que je disais n'affectait jamais Richard.

Elle n'aimait pas voir sa mère en colère, d'autant plus que c'était parfaitement inutile : là où Richard se trouvait à présent, aucune vengeance ne pouvait plus l'atteindre.

Sa mère se pencha sur elle pour repousser une mèche derrière son oreille.

— Est-ce qu'il t'a fait du mal ?

Glynis secoua la tête. Richard ne l'avait jamais blessée physiquement. Est-ce que ses critiques permanentes comptaient ? Et ses petits actes de cruauté consciente, comme lui refuser de se rendre en visite à Glasgow ? Il n'était même pas rentré en Angleterre à la mort de sa propre mère. Les rares émotions qu'il manifestait étaient réservées aux services diplomatiques.

— Je suis contente que ce soit fini et que tu sois rentrée, reprit sa mère. Ce qui est fait est fait.

Tournant la tête, Glynis l'observa.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que Lennox s'était fiancé ?

Elle n'eut pas tout de suite de réponse, et un long silence s'installa.

— Tu éprouves toujours les mêmes sentiments pour lui, n'est-ce pas ? demanda enfin sa mère.

— Non, la détrompa Glynis. Il s'est passé trop de choses. Je ne suis plus la même.

Elle eut en retour un coup d'œil sceptique.

— Ces fiançailles n'ont guère duré, Glynis. Du jour au lendemain, le mariage a été annulé.

— Duncan m'a dit qu'elle s'appelait Rose.

— Rose Hollis, oui. Je l'aimais bien.

Est-elle jolie ? Talentueuse ? Avait-elle embrassé Lennox ? L'avait-il serrée dans ses bras ? Autant de questions dont elle ne connaîtrait jamais les réponses. Elle allait devoir ravalier sa curiosité. Elle ne voulait pas qu'on creuse dans son passé, et il aurait été injuste de chercher à tout savoir de celui de Lennox.

La tête rejetée en arrière, elle se mit à regarder le plafond. Sans être triste, elle se sentait vide, comme si on avait soudain vidé la malle où elle avait remis soigneusement tous ses souvenirs. Il ne restait plus rien de la jeune femme impulsive qu'elle avait été.

Elle était Glynis Smythe, veuve de feu Richard Smythe, attaché à la légation britannique, hôtesse accomplie des hautes sphères de Washington. Et espionne hors pair.

Chapitre 12

Glynis ne s'était toujours pas remise de ce qu'elle avait découvert lors de sa visite aux filatures, à savoir que l'entreprise familiale était au bord de la faillite.

Duncan faisait tout son possible pour redresser la barre. Il était parti pour Londres la veille, officiellement dans le but de vendre quelques-unes de leurs propriétés anglaises. Il ne lui avait pas caché qu'il avait d'autres plans, mais ne lui en avait pas révélé la teneur.

Elle se leva et s'éloigna de son secrétaire, les mains posées sur le bas de ses reins pour s'étirer. Elle avait beau se plonger dans les chiffres des livres comptables, elle n'entrevoyait aucune issue favorable à la situation.

S'ils n'agissaient pas rapidement, les filatures allaient fermer. Duncan n'avait pu payer certains de leurs fournisseurs, et les salaires des employés leur coûtaient chaque jour une fortune. Même s'ils les licenciaient, il leur resterait une multitude de charges à régler, avant de mettre définitivement la clé sous la porte.

La famille MacIain rejoindrait alors le cercle des pauvres — nobles, fiers, mais désargentés.

Mourir de faim avec élégance n'avait absolument rien d'attrayant. Les derniers mois, à Washington, elle avait failli se retrouver dans cette situation. Elle avait dû renvoyer ses domestiques et quitter la maison louée par Richard. Pour économiser le peu d'argent dont elle disposait, elle avait pris une chambre dans un quartier moins huppé de la ville. Là, elle avait subsisté de l'unique repas compris dans le coût de sa pension, vendu ses robes et ses bijoux, et contacté chaque semaine la légation pour organiser son retour chez elle. Si les diplomates n'avaient pas pris en charge les frais de son voyage, elle n'aurait jamais pu rentrer en Ecosse.

Durant ces mois difficiles, elle avait fait le point sur ses compétences et posé sa candidature à des postes sans prétention, faisant fi de son orgueil. Mais personne ne voulait employer une femme pour tenir les comptes. Son expérience dans les filatures ne lui permettait d'exercer aucune activité lucrative à Washington. Elle était par ailleurs piètre couturière, ne savait pas tailler des bonnets, et elle ne pouvait pas travailler en usine, car il n'y en avait aucune dans les environs où elle puisse se rendre à pied.

Mais au moins elle était la seule bouche à nourrir. A Glasgow, il fallait faire vivre toute une maisonnée.

Duncan possédait encore quelques investissements en dehors des filatures qui leur permettraient de tenir quelques mois, mais ensuite ? La seule solution était qu'elle trouve un emploi. C'était d'autant plus nécessaire que, une fois la guerre terminée et le blocus levé, ils n'avaient aucune garantie de pouvoir acheter de nouveau du coton brut. Si les confédérés gagnaient, pourraient-ils

produire du coton et l'exporter à temps pour sauver les filatures ? Et, s'ils perdaient la guerre, l'Union allait-elle raser leurs plantations ?

Tout dépendait de l'issue de cette guerre civile, et l'ironie de la situation ne lui échappait pas : le conflit qui vidait les coffres des MacInain remplissait dans le même temps ceux des Cameron. Dans cette ville qui regorgeait d'hommes riches, Lennox était probablement le plus fortuné d'entre eux.

Était-il resté fidèle en amitié et soucieux du bien-être de son entourage ? Si tel était le cas, comment n'avait-il pas compris que Duncan avait besoin d'aide ? Pourquoi ne lui avait-il pas proposé de lui prêter de l'argent ?

Son frère n'irait jamais quémander, il était trop fier pour cela. Mais jusqu'où pourrait les mener cette fierté ?

Elle se leva, s'approcha de sa coiffeuse et posa les mains à plat sur le plateau, observant son reflet dans la glace. Ses joues s'étaient empourprées. Elle se brossa les cheveux, les rassembla en un chignon, disposa quelques pinces pour maintenir en place des mèches rebelles et appliqua un peu de baume sur ses lèvres.

Elle jeta un coup d'œil en direction de Hillshead. Envisageait-elle vraiment d'aller voir Lennox et de lui demander son aide ?

Le crépuscule descendait sur Glasgow, et elle se rappela les dizaines de fois où elle avait quitté la maison pour courir à Hillshead. Elle s'éclipsa par la cuisine, comme à l'époque, souriant à Mabel et Lily avant d'emprunter le chemin que Lennox et Duncan avaient creusé dans les herbes hautes quand ils étaient enfants.

Elle hésita un instant devant le pont, en bas de la colline. Il devait être reconstruit tous les deux ans, le ruisseau sortant de son lit durant plusieurs semaines, pour se transformer en rivière. Ce jour-là, l'eau gargouillait et gazouillait sur les pierres lisses, comme pour lui confier tous les secrets qu'elle avait recueillis depuis la dernière fois que Glynis avait franchi le pont.

Rassemblant ses jupes, elle les souleva pour éviter que le bas ne traîne par terre. Elle prit le sentier qui sinuait à travers les pins, s'emplissant les poumons de l'odeur vivifiante des arbres. Il faisait presque nuit, mais elle connaissait le chemin.

Le vent soupirait dans les branches qui bruissaient comme une nuée de commères.

Déjà, quelques fenêtres étaient éclairées à Hillshead, signe que l'heure n'était guère appropriée pour une visite — surtout la visite d'une femme à un homme. Cela dit, elle était veuve, et Lennox un ami de longue date.

Peut-être devrait-elle malgré tout attendre jusqu'au matin ?

Non, mieux valait y aller maintenant, tant qu'elle en avait le courage ! Elle tenait à expliquer à Lennox les difficultés qu'ils affrontaient ; il fallait qu'il comprenne. Si elle devait pour cela lui faire des politesses et des courbettes, qu'à cela ne tienne : n'avait-elle pas fait pire, à Washington ?

La maison évoquait une grande boîte ouverte dont l'arrière protégeait les trois jardins. Au deuxième étage, la terrasse de la salle de bal courait sur toute la largeur du bâtiment. A chaque extrémité, un escalier contournait, avant de le rejoindre, le jardin italien ponctué de fontaines, d'allées de gravier et de statues de marbre.

Au lieu de se présenter à l'entrée principale, ce qu'elle aurait dû faire si l'heure avait été plus convenable et que sa requête n'avait pas exigé la plus grande discrétion, elle se dirigea vers la porte située à l'arrière du manoir. Elle l'avait souvent empruntée quand elle était gamine et suivait pas à pas Duncan — au grand agacement de celui-ci —, ou lui servait de messenger.

La cuisinière était-elle toujours la même ? C'était autrefois une femme attachante, aux cheveux gris et au visage ridé, dont le sourire était contagieux. Chaque fois que Glynis venait à Hillshead, elle

lui offrait des pâtisseries. Parfois, Glynis s'en repaissait sur place, d'autres fois, elle les enveloppait dans son mouchoir et les offrait à Duncan pour le remercier de l'avoir envoyée là.

Les derniers rayons du soleil dansaient sur les plantes luxuriantes du potager. Oignons et poivrons, laitues et choux prenaient tant de place qu'ils en masquaient la terre brune. Dans une plate-bande séparée, les herbes aromatiques ondulaient allègrement dans la brise, égrenant dans l'air nocturne des notes de menthe et de romarin.

Le fantôme de la fillette qu'elle avait été marchait à côté d'elle, le visage illuminé d'un sourire radieux, les yeux pétillant d'impatience à l'idée de voir Lennox.

Avait-elle toujours été aussi éprise de lui ?

Oui.

Cette prise de conscience l'arrêta net dans son élan.

Cette visite était trop importante pour qu'elle la fasse sur un coup de tête. Il fallait qu'elle prenne son temps, qu'elle pèse ses arguments, peut-être même qu'elle prépare un bilan pour que Lennox l'examine.

Elle irait plutôt le voir sur les chantiers. Elle arborerait sa plus belle robe noire, celle ornée d'un col et de poignets blancs, son plus joli bonnet, au lieu de se présenter devant lui des bardanes plein les jupes et le chignon malmené par le souffle du vent.

C'était la meilleure conduite à tenir. Elle ne viendrait pas en quémandeuse, mais comme une égale, en femme du monde. Elle s'entretiendrait avec lui d'un problème financier, et non personnel.

Elle avait tellement envie de le voir qu'elle s'était conduite de façon impulsive, une fois encore. Elle s'était ruée à Hillshead comme elle l'avait fait si souvent autrefois.

Un banc de bois mal dégrossi trônait devant le pavillon du jardinier. Sur sa droite, le chemin se séparait en trois branches. L'une menait au potager qu'elle venait de dépasser. La deuxième sinuait jusqu'au jardin d'ornement. La troisième conduisait au jardin italien, avec ses fontaines et ses statues. Sur sa gauche s'étendait Glasgow. Depuis le promontoire où était bâtie la maison, on avait une vue magnifique sur la ville et la rivière Clyde.

Elle se dirigea vers le banc, ses chaussures faisant crisser le gravier. Elle s'y assit et contempla le paysage devant elle. Ses doigts caressèrent le bois noueux — une sensation familière.

Les pieds ramenés sous ses jupes, elle laissa les souvenirs affluer.

— Je veux construire les plus beaux navires de tous les océans, lui avait un jour dit Lennox, alors qu'ils étaient assis à cette même place.

Elle avait onze ans et elle était captivée par ses rêves d'avenir.

— Des navires que les gens reconnaîtront rien qu'en les voyant. Ils diront : « C'est Lennox Cameron qui a conçu ce bateau, et il a été construit par Cameron & Cie. »

Envoûtée, elle l'écoutait lui raconter ses projets. A sa connaissance, il les avait tous menés à bien.

A dix-sept ans, il avait annoncé qu'il partait en Russie et qu'il y resterait plusieurs mois. Pendant son absence, elle était venue régulièrement sur ce banc pour contempler la fenêtre de sa chambre et prier pour qu'il revienne vite.

C'était ici, aussi, qu'il lui avait parlé de ses études, de son voyage sur le continent, du fait qu'il aimait Paris — bien qu'il trouve cette ville moins impressionnante qu'Edimbourg. Elle avait quinze ans, alors, et lui vingt. Et pourtant, étrangement, c'était elle qui, aujourd'hui, avait le plus voyagé des deux.

Presque tous ses souvenirs d'enfance lui parlaient de Lennox, d'une façon ou d'une autre. Il faisait partie de sa vie, et elle ne pouvait pas davantage l'en évincer que Duncan ou ses parents.

La tête rejetée en arrière, elle contempla les étoiles qui sortaient timidement de derrière les nuages.

L'air sentait l'engrais, l'herbe coupée et le crépuscule. Jamais elle ne s'était sentie aussi loin de Washington.

— Glynis ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Pendant un instant, elle eut l'impression que Lennox s'était évadé de ses souvenirs. Lentement, elle tourna la tête. Il était là, dans l'ombre. Un homme, à présent. Un homme qui, en dépit de ses prières, avait encore le pouvoir de faire battre son cœur.

Pourquoi continuait-il de la fasciner ?

Était-ce sa façon de se déplacer, comme s'il commandait un équipage sur le pont d'un navire ? Sa silhouette, avec ses épaules carrées, ses longues jambes et son torse large et puissant ?

Elle l'avait vu presque nu, un jour. Elle avait seize ans. Duncan et lui étaient partis nager et, quand il avait émergé de la rivière en sous-vêtements, elle avait été incapable de détourner le regard, des palpitations plein le bas-ventre. Depuis ce jour, elle avait eu envie de le toucher, de poser les mains sur son torse, de faire danser ses doigts sur son corps.

Aujourd'hui encore, il lui évoquait des images qu'aucun autre homme n'avait jamais suscitées en elle : des draps froissés, des peaux moites, des baisers. Elle s'était souvent demandé ce qu'elle ressentirait avec lui — ses mains sur sa peau nue, l'abandon, les plaisirs de l'amour. Un monde nouveau, une expérience inédite, sans conteste.

Elle devait complètement le chasser de ses pensées ! De *ce genre* de pensées... Elle n'était pas venue ici pour le convoiter. Il fallait qu'elle se lève, tout de suite, et s'en aille, qu'elle s'en tienne à son intention de lui rendre visite sur les chantiers. Mais le passé l'avait rattrapée et l'emprisonnait à présent dans sa toile soyeuse. Elle n'avait pas envie de bouger, pas envie d'affronter la réalité du présent. Pendant quelques instants, elle voulait simplement retrouver l'innocence de la jeunesse.

— Je pensais à toutes ces fois où nous nous sommes assis sur ce banc, tous les deux, dit-elle. J'ai l'impression que c'était il y a une éternité. Tout était plus paisible, tu ne trouves pas ?

— Je n'en suis pas certain, dit-il, en se rapprochant. Nous étions des enfants. Nous avons peu de responsabilités. Tout paraît plus facile quand on n'attend rien de vous.

Des attentes — un mot qu'elle avait entendu trop souvent au cours des années écoulées. Elle ne voulait plus qu'on lui rappelle ce qu'on attendait d'elle. Qu'on la laisse seulement être une enfant pendant quelques instants, ne serait-ce qu'en souvenir !

— Tu te rappelles quand j'ai mis la ruche dans ton canot ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Et que tu es revenue le jour même avec l'onguent de ta mère ? Tes farces auraient été plus drôles, si tu ne les avais pas toujours regrettées.

— Je comprenais presque aussitôt que je n'aurais pas dû jouer ces tours pendables. J'ai passé une bonne partie de mon enfance à regretter les choses que j'ai faites.

— Et quand tu es devenue adulte ?

Pas question qu'elle réponde à cela.

— Tu ne t'es pas vengé, quand j'ai mis des orties dans ta veste... Je me suis toujours demandé pourquoi.

— Ça m'était interdit. D'abord, tu étais une fille. Ensuite, tu avais cinq ans de moins que moi et, surtout, Duncan était ton frère, et je lui avais fait un serment.

Elle lui décocha un coup d'œil étonné.

— Un serment ?

Il acquiesça.

— Il fallait que je pense à toi comme à Mary. Comme il se comportait toujours en gentleman avec ma sœur, je devais m'en souvenir et agir de même.

S'était-il souvenu de ce serment, dans l'antichambre ? L'avait-il encore considérée comme la petite sœur de Duncan ?

— Je dois admettre que j'étais un vrai garçon manqué, dit-elle.

— Oui ! approuva-t-il. Une calamité ! Une terreur !

Elle lui décocha un regard réprobateur.

— Tu n'étais pas parfait non plus, Lennox.

— En ce qui te concernait, j'étais la patience incarnée.

Elle ne trouva rien à répondre à cela : il avait raison.

— Je me souviens des moments que nous passions ici à regarder les étoiles, reprit-elle. Tu me parlais des navires merveilleux que tu construirais.

— Et toi, tu me racontais que tu voulais travailler aux filatures et devenir la comptable de ton père, répondit-il, venant s'asseoir près d'elle.

— Cette époque me manque. L'avenir semblait si prometteur, alors...

— Est-ce que tu as passé ces sept dernières années à essayer de rattraper ton enfance, Glynis ?

Sa question était plus proche de la vérité qu'il ne l'imaginait. Dès le lendemain de leur mariage, son époux l'avait mise au pas, un peu comme s'il dressait une jument pur-sang. Elle avait vu défiler bon nombre de professeurs qui avaient informé Richard que toutes les bonnes manières dont une dame doit être dotée faisaient défaut à sa nouvelle épouse.

Par orgueil, elle avait très vite retenu les leçons qu'on lui avait inculquées dans ce sens — et qu'à son avis elle maîtrisait déjà —, allant jusqu'à mémoriser les noms et titres de tous les membres de la légation britannique.

Elle n'avait plus le temps de se comporter en garçon manqué. Ni de se montrer rebelle. Tout ce qu'on attendait d'elle, c'est qu'elle apprenne. Lors de leur voyage au Caire, Richard était la seule personne qu'elle connaissait, et il voyait d'un mauvais œil le fait qu'elle puisse se lier d'amitié avec des passagers du bateau.

Pendant ces tristes journées, elle n'avait rien eu d'autre à faire qu'étudier. Et les plus grandes leçons qu'elle avait assimilées n'avaient rien à voir avec Le Caire, les services diplomatiques ou la meilleure manière de s'adresser à des chefs d'Etat. En cette première année de mariage, elle avait tiré de tous ces enseignements une conclusion beaucoup plus personnelle : jusque-là, elle n'avait été qu'une enfant gâtée, égoïste et bornée.

Cette prise de conscience, hélas, était venue trop tard et ne lui avait apporté que des remords.

Chapitre 13

— Tu ne m’as toujours pas dit pourquoi tu étais ici, Glynis.

Parfois, seule la vérité importait, aussi brutale soit-elle.

— Nous avons besoin d’aide, déclara-t-elle alors. Sans une injection de capitaux, les filatures vont fermer. Nous n’avons plus de coton et nous ne pouvons pas filer la paille.

Comme il ne réagissait pas, elle détourna le regard en direction du jardin. L’air était chargé des odeurs étrangement mêlées de la menthe et des oignons.

— Accorde un prêt à Duncan, poursuivit-elle, en se retournant vers lui. Vous êtes amis, Lennox. Lui t’aiderait, si tu en avais besoin.

— Je le lui ai déjà proposé, et il a refusé.

Elle aurait dû savoir qu’il n’aurait jamais abandonné Duncan. Et la fierté de son frère commençait à être pénible !

— Alors donne-le-moi. Je prétendrai qu’il s’agit d’un legs inattendu de la part de Richard, d’économies dont personne ne soupçonnait l’existence.

Il ne répondit pas. S’était-elle montrée trop directe ?

— Lennox, je ne t’aurais jamais demandé une chose pareille, s’il s’était agi seulement de notre famille. Mais les filatures emploient des centaines de personnes ! Si elles perdent leur travail, où trouveront-elles de quoi manger ? Comment paieront-elles leur loyer ?

— Tu mets ma moralité à l’épreuve, Glynis, c’est ça ? Soit je laisse les filatures sombrer dans la faillite, soit je masque ma générosité derrière ton saint mari ?

Ce commentaire la surprit tellement qu’elle se réfugia un instant dans le silence.

— Richard n’était pas un saint, objecta-t-elle après avoir pris une profonde inspiration. Je n’ai aucun bien, Lennox, sinon j’aurais tout vendu. Si tu ne veux pas nous donner directement de l’argent, engage-moi comme comptable. Mon père m’a formée à ce métier. Je suis très douée.

Elle se leva, mais Lennox resta sans bouger sur le banc, le bras allongé sur le dossier. Il faisait trop sombre pour qu’elle puisse déchiffrer l’expression de son visage. Elle aurait vraiment dû aller le voir à son bureau !

— Il ne t’a rien laissé ?

— Si... des regrets.

Qui se marie à la hâte se repent à loisir.

— Tu l’aimais ?

— Quelle importance ?

Si elle disait la vérité, lui accorderait-il ce prêt ? Combien était-elle prête à sacrifier pour

sauver les filatures ?

— Pourquoi l'as-tu épousé ?

Elle n'allait pas lui avouer qu'elle s'était mariée avec Richard à cause d'une rumeur — une simple rumeur qui l'avait chassée de Glasgow, en larmes et désespérée.

— Quelle importance ? répéta-t-elle. J'étais sa femme.

Il se leva, s'approchant d'elle avec sa grâce de toujours. Elle resta où elle était, se contentant d'incliner la tête, quand il ne fut plus qu'à un pied d'elle. A seize ans, il avait déjà cette taille. Il n'était alors qu'un jeune garçon dans un corps d'adulte. Aujourd'hui, c'était un homme à part entière.

— Duncan m'a dit que tu avais été fiancé. Pourquoi ne t'es-tu pas marié, Lennox ?

Il ne répondit pas. Il avait toujours été loyal à l'excès. C'était peut-être cette même loyauté qu'il éprouvait encore à l'égard de celle qui avait été sa fiancée.

— Je n'arrive pas à concevoir qu'une femme un tant soit peu sensée puisse rompre des fiançailles avec toi, lança-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

— Elle n'a pas rompu nos fiançailles. C'est moi.

— Qu'a-t-elle bien pu faire pour ça ? s'étonna-t-elle.

— Quelle importance ? répondit-il, répétant ses propres paroles.

Elle passa devant lui et alla se poster à la jonction des trois chemins. Par le passé, les Cameron faisaient planter des lanternes au bout de longues perches pour éclairer les jardins. Ce soir, c'était la lune qui s'en chargeait.

— Tu m'as manqué, lâcha-t-elle sans réfléchir.

Se tournant, elle affronta l'ombre de Lennox.

— Quand j'avais des soucis, je m'imaginais en train de te parler. Je me demandais ce que tu me conseillerais de faire.

— Je me souviens qu'enfant tu n'écoutais jamais mes conseils.

— Je l'ai pourtant fait, répliqua-t-elle en souriant. Plus souvent que tu le crois. Mais je ne te l'ai jamais dit.

— Quels soucis avais-tu, Glynis ?

Elle aurait préféré qu'il n'utilise pas ce ton, doux, presque tendre, comme s'il se préoccupait vraiment de ce qui lui était arrivé durant ces sept années. Comme s'il se souciait d'elle.

Dans un élan d'orgueil, elle redressa les épaules et chassa les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Il faut que je fasse quelque chose, Lennox. Les filatures vont fermer. Et si ça arrive Duncan sera dévasté.

— J'ai essayé de l'aider, dit-il, se rapprochant d'elle. Une bonne douzaine de fois.

Il était beaucoup trop près. Elle recula d'un pas.

Pourtant, autrefois, elle avait été téméraire, non ? Elle l'avait embrassé et s'en était souvenue pendant des années.

Alors, à l'encontre de tout bon sens, elle avança vers lui. Plaquant les mains sur son torse, elle se hissa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres sur les siennes.

Il fit glisser ses mains de ses coudes jusqu'à ses épaules, puis de son dos à sa taille.

Un frisson de plaisir l'envahit à la manière d'une brûlure, se propageant rapidement, semant des milliers de petites bulles pétillantes dans tout son corps. Elle était plus légère que l'air lui-même. Elle n'était plus que joie et rire, et seul le contact de Lennox l'ancrait encore à la terre.

Embrasser Lennox avait quelque chose d'une communion avec les éléments. Ses mains glissaient sur son dos, éveillant en elle deux sensations nouvelles : sous ses doigts, sa peau fourmillait, et le plaisir avait cédé la place à une envie dévorante.

Oh ! mon amour...

Elle resserra son étreinte autour de son cou.

A la réflexion, elle restait assez semblable à ses ancêtres. Quelques générations plus tôt, elle aurait été vêtue d'une jupe de plaid plissée maintenue par une broche aux armes de son clan. Forte, intrépide et fière, il lui aurait suffi d'un regard pour jeter son dévolu sur un homme. Un homme qui n'aurait plié devant aucun autre, mais qui aurait cédé devant elle.

Hélas, elle n'était pas une Highlander, mais une femme qui remettait à peine les pieds dans une ville industrielle et foisonnante, engoncée dans un corset et protégée des contacts par les cerceaux mouvants d'une crinoline et des couches de vêtements faits de soie plutôt que de tartan. Elle était une créature civilisée et elle le regrettait quelquefois.

Lennox était, autant qu'elle, un pur produit du XIX^e siècle, mais en cet instant tous deux cédèrent à la force des sens, oubliant les conventions.

De sa langue, elle lui caressa les lèvres, dans l'attente d'une réaction. Il l'attira plus près, écrasant ses seins contre son torse. Sa bouche était brûlante, sa langue jouait avec la sienne. Derrière les paupières baissées de Glynis, une pluie d'étoiles s'abattit.

Son corps tout entier était en train de fondre, dans une sensation de délice indescriptible qu'elle refusait de voir faiblir.

Elle plaqua les mains sur ses joues ; il avait la peau tiède, et sa barbe naissante lui griffait légèrement les paumes.

Leur baiser se fit plus profond et, en regard, le baiser de l'antichambre parut à Glynis une pâle imitation. Lennox se mit à lui caresser la nuque. Elle rejeta la tête en arrière, ouvrit la bouche pour mieux le goûter, s'emplissant les poumons de son odeur, tandis que sa langue la provoquait, qu'il lui mordillait les lèvres.

Ils ne rompèrent leur étreinte qu'au bout d'un long moment. Elle rouvrit les yeux, paupières battantes, étonnée de constater qu'elle avait les mains nouées autour de son cou, les doigts enfouis dans ses cheveux. Tout comme elle, il était hors d'haleine.

Qu'avait-elle fait ? Sans lâcher un seul mot, elle en avait beaucoup trop dit !

Elle le lâcha et recula.

Au cours de ces sept dernières années, beaucoup de choses avaient changé. Elle était capable de masquer presque parfaitement ses émotions. Elle savait gérer les situations les plus difficiles avec aplomb. Elle était rompue à cacher son abattement derrière un sourire. Elle avait épousé un homme aux goûts pervers et vécu dans une ville bouillonnant d'intrigues, où chacun s'était attendu à ce qu'elle échoue. Au lieu de cela, elle avait réussi. Elle avait charmé et amadoué des hommes et des femmes d'influence et de pouvoir.

Qui était Lennox Cameron, en comparaison ?

— Je n'aurais pas dû venir, dit-elle d'une voix qu'elle fut soulagée de trouver calme.

Elle n'aurait pas dû l'embrasser. Pas dû céder à la tentation.

Sans un regard en arrière, elle tourna les talons et s'éloigna.

* * *

— Je suis certaine que je vais détester Nassau ! déclara Lucy, péremptoire. Suis-je vraiment obligée de faire ce voyage avec vous ? Après tout, vous allez être très pris par toutes vos occupations. Pourquoi ne puis-je pas rester chez moi, à Londres, entourée de ma famille et de tout ce qui m'est cher ?

Gavin se détourna de l'armoire pour lui faire face. Il allait devoir trouver une autre façon de lui expliquer que l'avenir de son propre foyer était en péril, et que c'était pour cela qu'il était déterminé à forcer le blocus. Si la Confédération perdait la guerre, l'Union n'hésiterait pas à décimer le Sud. Il ne resterait plus rien de la vie que les sudistes avaient connue, qu'eux-mêmes avaient connue.

Lucy avait passé sa vie sous une monarchie parfaitement stable. La notion d'un pays luttant pour son identité lui était étrangère. Elle ne comprenait pas mieux pourquoi il tenait tant à diriger le *Raven*.

Jusqu'alors, toutes ses tentatives pour le lui expliquer avaient été vaines, mais il ne renonçait pas.

Elle était assise dans un fauteuil près de la fenêtre. Il s'approcha d'elle. S'il se montrait trop direct, elle lèverait les mains, hausserait les épaules et lui dirait d'un ton suppliant :

— Non, Gavin, je vous en prie ! Etes-vous vraiment obligé de me toucher sans cesse ?

Mais elle se comportait en lady, et il ne pouvait le lui reprocher. Depuis toujours, on lui disait que les hommes aimaient le plaisir physique, mais que les femmes, elles, ne faisaient que le subir.

— Vous serez en sécurité à Nassau, ma chérie. Il y a beaucoup d'Anglais, là-bas. Vous vous ferez des amis, et je viendrai vous voir chaque fois que je le pourrai. Si vous étiez à Londres, ce serait impossible.

— Vous pourriez venir m'y chercher une fois finie cette affreuse guerre.

Il s'arrêta à quelques pieds du fauteuil. Le moment qui séparait la fin du dîner et l'heure du coucher était toujours tendu. Durant toute la semaine, Lucy avait profité de ces quelques heures pour se disputer avec lui.

— Je pourrais rester en Ecosse.

— Je croyais que vous n'aimiez pas l'Ecosse, répondit-il, s'approchant un peu plus.

Lucy était une petite créature délicieuse, qui cachait d'étonnantes rondeurs sous ses vêtements. Il aimait la serrer contre lui et lui faire l'amour. Si seulement elle avait été dans le même état d'esprit !

Il avança encore d'un pas, ce qui lui valut un froncement de sourcils réprobateur.

— Laissez-moi tranquille, Gavin, dit-elle, se détournant pour regarder par la fenêtre. Allez faire ce que font tous les hommes quand vous ne jouez pas à la guerre ou que vous ne vous transformez pas en bêtes lubriques.

Il recula, les yeux baissés. Il pouvait aller dans la bibliothèque de Lennox, choisir un livre sur l'architecture des bateaux et s'offrir un peu de l'excellent whisky de son hôte. Il laisserait s'écouler quelques heures avant de rejoindre leurs appartements pour voir si sa femme était plus réceptive à ses caresses.

S'il l'emmenait voir le *Raven*, peut-être comprendrait-elle ? Une fois qu'elle aurait admiré le vaisseau et qu'il lui aurait expliqué dans les détails comment il allait battre à la course les bateaux de l'Union, elle prendrait conscience que forcer le blocus n'était pas une question d'orgueil mais de survie. Le sort de femmes comme sa mère et ses sœurs dépendait des vivres qu'il pourrait faire passer dans le Sud.

Il fallait qu'elle comprenne que sa cause était juste ! Alors, serait-elle moins réticente à l'idée de partir pour Nassau. Peut-être même lui ouvrirait-elle ses bras ? Elle l'enverrait se battre comme le faisaient toutes les femmes depuis l'aube des temps, avec un baiser et des souvenirs pour lui tenir chaud.

Jusque-là, il la laisserait tranquille derrière sa fenêtre.

Elle avait recommencé ! Elle était parvenue à l'ensorceler d'un baiser. Non, davantage qu'un baiser. Il avait été envoûté par ses paroles, par le ton doux et résigné sur lequel elle avait parlé de Washington.

Lennox demeura quelques minutes sur place, près du banc, puis emprunta dans l'obscurité le même chemin que Glynis.

Glasgow avait changé, en sept ans. Il voulait s'assurer qu'elle ne courait aucun danger sur le chemin qui la ramenait chez elle. Arrivé au sommet de la colline, il s'arrêta et observa le sentier, repérant de temps à autre l'éclat de ses manchettes blanches dans le noir. Quand la porte du manoir Maclain s'ouvrit, il laissa échapper un soupir.

Mais ne bougea pas.

Dix minutes plus tard, la chambre qu'il savait être la sienne s'éclaira.

Pourtant, il resta là.

Elle l'avait encore embrassé. Mais, cette fois, Glynis était une femme. Il ne s'était peut-être pas comporté en gentleman, mais il la sentait encore entre ses bras.

Elle y avait parfaitement trouvé sa place.

Il l'avait dans la peau, comme il avait l'Ecosse dans la peau. Elle faisait partie de lui. Une compagne enjouée, attentive et patiente ; une fillette qui s'était transformée en une femme sans qu'il s'en aperçoive. Qui l'avait pris de court en quittant Glasgow avant qu'il ne puisse réagir.

Pendant sept ans, il s'était senti affreusement seul, un sentiment qu'il n'avait avoué à personne. La seule qui aurait pu le deviner était Eleanor, qui insistait pour lui lire les lettres que sa fille lui envoyait. C'était une femme généreuse qui avait pris la place de sa propre mère. Si la situation avait été différente et que Glynis ne lui avait pas manqué à elle aussi, il aurait pu se confier à elle.

La lumière, dans la chambre, s'éteignit. Glynis était-elle en train de le regarder dans l'obscurité ? Se demandait-elle pourquoi il n'avait pas bougé, pourquoi il continuait de contempler sa fenêtre ?

Il voulait une explication, une réponse à ses questions.

Elle s'était montrée si curieuse au sujet de Rose...

Rose était une jeune femme charmante et douce, dotée d'un rire de clochette. Pourtant, un mois avant le mariage, il s'était aperçu qu'il ne pourrait pas l'épouser.

Elle l'écoutait lui parler de ses bateaux, mais jamais elle n'avait remis en question ses idées, ni ne l'avait questionné au sujet de ses plans. Il l'avait embrassée deux fois, mais n'en avait pas été aussi bouleversé que quelques minutes plus tôt.

Rose n'était pas Glynis.

Elle ne lui posait pas de défis. Elle n'éveillait pas sa curiosité. Elle n'avait jamais rien fait qui l'ait surpris. Elle ne lui avait pas causé d'insomnies, n'avait jamais semé le moindre tumulte dans sa vie.

Il n'était pas amoureux de Rose.

Cette pensée lui fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Il attendait Glynis.

Pendant tout ce temps, il n'avait fait que l'attendre.

Chapitre 14

— Voilà, monsieur. Le bateau est désert, vous pouvez y aller.

Lennox hocha la tête et remercia son contremaître.

Cette dernière inspection du *Raven*, il la ferait en solitaire. La veille, il avait emmené les contremaîtres des différentes équipes — chaudronniers, charpentiers, ajusteurs et jointeurs —, afin qu'ils lui fassent part de leurs commentaires et de leurs réserves.

Cette fois, il était seul pour faire ses adieux au vaisseau conçu dans son imagination, né sur le papier, puis bâti dans le bois et le fer. L'espace d'une heure ou deux, lui, le concepteur, le bâtisseur — la mère, en quelque sorte — prendrait congé de son œuvre.

Il inspira profondément, s'emplissant les poumons de l'odeur brute du bois fraîchement scié, du vernis, de la térébenthine et de la peinture — ces parfums qui étaient son quotidien, ceux de Cameron & Cie, et de la magie consistant à créer des navires capables de traverser tous les océans du monde.

S'il n'avait pas choisi de construire des bateaux, il aurait navigué. Mais il lui suffisait de se représenter les voyages de ses créations ou de s'imaginer ses cuirassés comme des fantômes sur l'océan, des forceurs de blocus trop rapides pour être arrêtés.

Il ne reverrait plus le *Raven* et ne naviguerait jamais à son bord. Il ne se tiendrait jamais en proue pour saluer le lever du jour. Il ne connaîtrait pas l'excitation de traverser une tempête, conscient que sa structure était capable de résister à tous les caprices de Dame Nature.

Il avait passé des heures à travailler les plans, à les modifier, à peaufiner les détails comme il ne l'avait fait pour aucun autre de ses navires. La silhouette de sa carène avait rendu le cuirassement difficile. Le *Raven* était fait pour voler au-dessus des vagues et, quand il avait enfin pris forme, Lennox s'était rendu compte qu'il avait réalisé son rêve.

Il était étrangement attaché à ce bateau et il avait de multiples raisons de vouloir qu'il réussisse sa mission. Il voulait que le monde sache combien les bateaux de Cameron & Cie étaient rapides et bien conçus ; il voulait également que le *Raven* parvienne à ramener du coton à Glasgow, afin que la moitié de la ville n'ait plus à souffrir de la guerre aux Etats-Unis. Il tenait aussi à ce que son père soit fier de lui.

Celui-ci éprouvait pour les navires un amour semblable. Même s'il ne pouvait plus voir le *Raven*, il pouvait le toucher, le sentir. Il avait promené ses mains calleuses sur le bois aplani et poncé. Il avait caressé la pièce cintrée sur laquelle on avait peint le nom du bateau. Puis, dans un silence aussi ensorcelant que celui qui précède les tempêtes, il avait souri, s'était tourné vers lui et avait simplement dit :

— Tu nous as fait honneur, Lennox.

A présent, il ne restait plus qu'à remettre ce vaisseau à Gavin.

Whittaker ressemblait à la plupart des forceurs de blocus qu'il avait rencontrés : plein d'assurance et téméraire à l'excès. Il avait déjà perdu un navire, préférant le faire s'échouer plutôt que de se rendre à un vaisseau de l'Union surgi du brouillard.

Il avait adapté son récit pour les oreilles féminines ou un public n'ayant aucune expérience de la navigation, mais Lennox avait lu entre les lignes : il savait que Gavin s'était conduit de façon presque suicidaire, dirigeant volontairement son navire sur un banc de sable plutôt que de laisser les forces de l'Union le capturer et l'utiliser contre la flotte confédérée.

Il espérait juste qu'il réserverait un meilleur traitement au *Raven* !

Lennox se tenait à présent en poupe, observant le démantèlement du pont reliant les deux quais de chaque côté de la coque. La taille du bateau avait rendu nécessaire la construction d'une nouvelle cale sèche. A présent, des navires plus petits — c'est-à-dire de taille moyenne — allaient prendre sa place.

L'enthousiasme que Lennox éprouvait face à cet accomplissement était tempéré par le fait qu'il n'avait personne avec qui le partager. Duncan était son meilleur ami, mais il ne voulait pas avoir l'air de se vanter en l'invitant à le rejoindre, compte tenu des difficultés que rencontraient actuellement les filatures.

Et Glynis ? Comment aurait-elle réagi, si elle avait été là ? Il l'imaginait rassemblant ses jupes et courant vers le gaillard d'avant, ou contemplant, émerveillée, les gigantesques roues à aubes.

Se serait-elle retournée vers lui, les yeux pétillants ? Se serait-elle écriée :

— C'est le bateau le plus magnifique que tu aies jamais construit, Lennox !

Il avait envie de le lui montrer. Il voulait lui prouver qu'il avait progressé, que son expérience et son talent s'étaient accrus.

Il voulait qu'elle soit fière de lui.

Il finit son inspection avec un sourire. Le *Raven* faisait déjà partie de son passé.

Glynis savait-elle qu'elle représentait son avenir ?

* * *

La routine tranquille du manoir MacInain était perturbée ce matin-là par des pleurs provenant du salon, entrecoupés de la voix calme d'Eleanor.

Glynis avait surpris assez de confessions éplorées pour savoir que les gens considéraient sa mère comme une femme dévouée, quelqu'un qui les comprenait sans les juger. Si quelque chose changeait dans la vie de la cuisinière ou d'une femme de chambre, elle était au courant la première.

Quand l'entretien avec la bonne fut terminé, Glynis entra dans le petit salon et prit sa mère dans ses bras. Cette dernière en parut surprise, puis ravie. Elle la considéra de son regard bleu plein de sagesse.

— Elle est dans une situation intéressante, la pauvre chérie. Et personne pour l'aider. Son ami est parti en mer.

— Nous aurons donc une bonne enceinte jusqu'à ce qu'elle accouche, commenta Glynis. Ensuite, que vas-tu faire ? Installer une nurserie au grenier ?

Sa mère sourit.

— Je vais y songer. Dieu merci, je n'ai pas eu ce problème avec toi !

Ce n'était pas faute de vouloir. Que dirait sa mère si elle lui avouait la vérité ?

Le sourire figé, Glynis se tourna vers la fenêtre. La journée promettait d'être belle et ensoleillée ; les collines de Glasgow étaient visibles, sans la moindre trace de brume ou de brouillard. Sur l'une d'elles, Hillshead était planté comme un aigle sur son aire.

Mabel, la cuisinière, passa la tête par l'entrebâillement de la porte. Son visage habituellement rond et souriant était plissé d'inquiétude.

— Tout va bien, Mabel, la rassura sa mère. Nous prendrons les choses comme elles viennent.

La cuisinière acquiesça.

— Vous êtes un don de Dieu, madame MacLain !

Eleanor sourit.

— La pauvre a juste besoin d'un mot gentil et d'un peu d'aide.

Comment avait-elle fait sans sa mère, toutes ces années, se demanda Glynis ?

Depuis son retour d'Amérique, elle avait découvert qu'elles avaient beaucoup en commun. Les mêmes goûts en matière de livres, de friandises, le même sens de l'humour. Sa mère aimait le thé et semait des tasses à moitié vides dans toute la maison, comme si elle avait été interrompue alors qu'elle était en train de les savourer. Glynis l'avait elle-même fait assez souvent et, chaque fois qu'elle tombait sur une de ces tasses, elle la rapportait à la cuisine en souriant.

— Tu m'as vraiment manqué, maman, dit-elle, prenant place à côté de sa mère.

— Toi aussi, ma chérie. T'avoir à la maison est l'une des plus grandes joies de ma vie.

Glynis songea alors qu'elle aurait dû se débrouiller pour trouver de l'argent, désobéir à Richard et venir lui rendre visite. Malheureusement, elle ne l'avait pas fait et elle regretterait toujours de n'avoir pas pu revoir son père avant qu'il ne meure.

— Tu as l'air fatiguée, Glynis. Tu n'as pas bien dormi ?

Elle secoua la tête.

— Non, pas trop.

Sa mère lui tapota la main.

— Nous allons trouver un moyen de nous en sortir. Les MacLain sont solides !

Glynis se força à sourire. Ce n'était pas la faillite probable des filatures qui avait causé son insomnie. Si elle n'avait pas trouvé le sommeil, c'était à cause de ce qu'elle avait fait la veille.

Elle se remémorait son abandon avec un sentiment de choc mêlé de désespoir. Son comportement n'était pas celui d'une veuve, c'était certain. Elle avait l'impression de répéter le passé, de redevenir l'adolescente de dix-neuf ans qui avait fui Glasgow pour se réfugier à Londres. Elle avait pourtant eu le temps d'apprendre, depuis, qu'on ne pouvait échapper à soi-même.

Elle n'était plus le garçon manqué, la fillette à l'esprit aventureux, la jeune fille qui avait énoncé des pensées déplacées au moment le plus mal choisi qui soit.

Dans sa maison de Washington, elle avait reçu de véritables personnages. Elle était réputée pour ses dîners. Elle y débattait des événements, des idées de l'époque. Elle avait appris à garder ses pensées intimes emprisonnées. Jamais elle n'avait prononcé une parole scandaleuse. Jamais elle ne s'était humiliée.

Que lui était-il arrivé, la veille ?

Elle était une femme du monde, sophistiquée, maîtrisant le décorum, dotée d'un certain aplomb. Elle sortait rarement de ses gonds, conservait en toutes circonstances une attitude irréprochable. Elle restait muette sur ses sentiments, ses pensées, sachant que les autres pouvaient s'en servir comme d'une arme contre elle.

Pourquoi, alors, avait-elle abaissé ses défenses devant Lennox ?

Pendant des années, Richard lui avait fait la leçon. Tout ce qu'elle faisait devait être parfait. Si

ce n'était pas le cas, il la faisait répéter, et répéter encore, jusqu'à ce qu'il soit certain que ce soit bien entré dans sa tête.

— Vous n'étiez pas attentive, quand l'ambassadeur de France a raconté son histoire, lui avait-il dit, le soir de sa mort.

— De quelle histoire s'agissait-il ?

— Peu importe. Votre regard ne doit jamais être dans le vague. Vous ne devez jamais avoir l'air de vous ennuyer, Glynis. Cette attitude donne une mauvaise image de moi. Vous devez être parfaite.

Combien de fois avait-elle entendu ce commentaire ? « Vous devez être parfaite. » Suffisamment pour qu'elle fasse inscrire la devise sur quelques coussins. Ou sur le dossier d'un prie-Dieu où s'agenouiller pour demander pardon.

Il y avait cependant trois domaines dans lesquels elle excellait, selon lui. Elle se vêtait bien et de façon peu coûteuse, car elle avait déniché une couturière de talent qui rêvait d'être sollicitée par les épouses des personnalités de Washington. Pour une somme modique, cette jeune femme copiait les robes en vogue et, en retour, Glynis faisait son possible pour soutenir ses activités.

Richard jugeait également qu'elle se tenait parfaitement à table. Faire usage des différents plats, assiettes, gobelets et couverts d'argent ne lui avait jamais posé aucun problème lors des dîners d'Etat ou des événements diplomatiques auxquels ils assistaient.

Au lit, il la trouvait parfaite parce qu'elle ne bougeait pas, ne parlait pas non plus pendant l'acte. Elle parvenait à endurer cette corvée en s'imaginant être une poupée inerte, dont il arrangeait la position à sa convenance.

Heureusement, après leur année au Caire, ils avaient cessé toute relation intime. Et, une fois à Washington, Richard avait complètement arrêté de fréquenter son lit.

— Ne voulez-vous pas avoir d'enfants ? lui avait-elle un jour demandé.

Il avait froncé les sourcils et pincé la bouche.

— Ce serait préjudiciable à ma carrière, Glynis.

Tout ce qu'il faisait devait promouvoir sa carrière. Sa garde-robe, ses lectures, ses connaissances n'avaient d'autre raison d'être que de servir ses ambitions diplomatiques.

Il ne se rendait pas compte que, s'il s'était montré moins obséquieux, il aurait pu grimper plus rapidement les échelons. Les gens qu'il admirait se moquaient de lui dans son dos. C'en était pitoyable...

A la maison, les choses étaient bien différentes. Il n'était plus la même personne. Pourtant, là aussi, il cachait sa véritable nature. Il ne se dévoilait jamais complètement à personne. Ses supérieurs auraient-ils été impressionnés d'apprendre à quel point il les avait tous menés en bateau ?

Elle s'était laissée prendre à son jeu, elle aussi, jusqu'à ce qu'elle aille trouver Baumann.

Etait-ce pour cela que Richard avait toujours tant insisté pour qu'elle soit parfaite ? Parce qu'il savait que lui ne l'était pas ? Avait-il honte de la personne qu'il était et des actes qu'il commettait ? Ou bien n'y réfléchissait-il même pas ?

Parfaite, elle était pourtant loin de l'être ! Il n'y avait qu'à voir ce qu'elle avait fait la veille ; elle s'était de nouveau humiliée devant Lennox. Elle sentit la brûlure de la honte remonter le long de son dos pour venir se loger à la base de son cou, nourrissant la rougeur qui lui avait envahi les joues. Même ses oreilles chauffaient.

Elle avait peur de l'avenir et se sentait frustrée de son incapacité à faire quoi que ce soit pour changer cet état de fait. Elle aurait voulu, en partie, redevenir une enfant, pour pouvoir se nicher entre les bras de sa mère, se laisser bercer, s'entendre dire qu'il n'y avait pas de monstres sous son lit, que son avenir était radieux, et que tout irait bien.

Mais elle savait ce qu'il en était. Elle avait été mariée à un monstre. Son futur était là, devant elle, incertain, et tout irait bien aussi longtemps qu'elle éviterait Lennox Cameron.

Elle allait devoir ravalier son orgueil blessé, recoller les morceaux, et faire en sorte de pouvoir sourire et lui demander des nouvelles de son père et de Mary sans piquer un fard, lorsqu'elle le reverrait.

Elle n'était plus une adolescente, mais une veuve expérimentée. Au lieu de fuir à Londres, elle resterait à Glasgow et suivrait le conseil d'un poète anglais du XVII^e siècle :

Bien vivre est la meilleure vengeance.

Pendant quelques mois, elle vivrait en ermite. Ensuite, peut-être jetterait-elle son dévolu sur un homme aux cheveux bruns et aux yeux brillants, dont la bouche susciterait en elle des pensées coupables. Elle badinerait, danserait avec lui, déploierait ses charmes dans l'espoir qu'il parvienne à détourner son attention du seul homme sur Terre capable de la réduire à la stupidité la plus complète.

— N'oublie pas que tu dînes chez Charlotte, ce soir, dit sa mère, la tirant de sa rêverie.

Elle hocha la tête. Si seulement elle pouvait trouver une excuse pour décliner cette invitation au dernier moment... Pourquoi diable l'avait-elle acceptée ?

— J'aimerais te donner un conseil, ma chérie, si tu me le permets. Je sais que c'est ton amie, mais... elle a la langue bien pendue.

— Ça a toujours été le cas, répondit Glynis. Depuis que nous sommes enfants, je prends garde de ne rien lui confier, à moins d'avoir envie que tout Glasgow soit au courant dès le lendemain.

— Je l'ignorais.

— La plupart des femmes de Washington étaient comme Charlotte. En société, elles semblaient toutes très polies et pleines de retenue, mais elles ne vivaient que pour propager des ragots. Elles pouvaient ruiner une réputation d'un simple sourire.

— Quelles femmes affreuses !

— Quand je suis arrivée, j'avais l'impression d'être un lapereau au milieu d'une bande d'aigles affamés. Elles étaient toutes prêtes à me mettre en pièces.

Sa mère écarquilla des yeux stupéfaits.

— Tu ne me l'as jamais dit ! Dans tes lettres, tu ne parlais que de ce que tu faisais, des gens que tu rencontrais. Était-ce si terrible ?

— Instructif, plutôt, répondit Glynis de façon évasive.

Elle avait en effet beaucoup appris, en vivant à Washington. Et elle était heureuse d'avoir retenu ces leçons, qu'elles concernent les autres ou elle-même.

— Après ça, reprit-elle, je pense pouvoir affronter Charlotte.

A Glasgow, elle était chez elle, et elle ne se cacherait plus, ne s'enfuirait plus — plus jamais.

Chapitre 15

— Oh ! Glynis, il y a si longtemps que j'attends cette soirée ! Je suis tellement heureuse que tu sois là !

Refermant la porte derrière elles, Charlotte lui sourit de toutes ses dents.

Glynis se demanda si la robe bleu foncé qu'elle avait revêtue, avec ses boutons argentés, n'était pas trop festive. Sa mère avait affirmé qu'elle était tout à fait décente pour une femme sortant de deuil. Sa toilette était certes plus habillée que celles qu'elle portait en journée, mais moins révélatrice qu'une robe de bal. Ses épaules et son décolleté étaient couverts, au point qu'elle ressemblait à une femme se rendant à la messe.

— Je te présente Archibald, dit Charlotte, poussant vers elle un homme corpulent entre deux âges. Il n'a pas eu le plaisir de te rencontrer à Hillshead.

— Nous nous sommes déjà vus, lui rappela Archibald, en s'inclinant devant elle. Vous aviez seize ans. Mon oncle était propriétaire de la confiserie au coin de Trongate. Depuis, je l'ai reprise.

— Et il en a fait une réussite ! souligna Charlotte, prenant son mari par le bras, avant de s'appuyer contre lui.

Son visage joufflu s'arrondit encore avec son sourire.

— Archie a ouvert trois magasins de plus et il songe à en implanter un autre à Edimbourg.

— J'imagine qu'il y aura toujours des amateurs de friandises, commenta Glynis.

Charlotte acquiesça avec vigueur.

— Exactement ! Même quand les temps sont difficiles, personne ne se refuse un peu de chocolat.

Si les temps difficiles étaient arrivés à Glasgow, on n'en distinguait nulle trace dans cette maison du West End. Chacune des pièces que Glynis traversa était surchargée de meubles, et des monceaux de bibelots occupaient les tables. Elle garda les mains bien à plat sur sa jupe pour essayer de se faire toute petite malgré sa crinoline, tandis qu'elle entra dans le salon.

Elle pila sur le seuil, et Archibald, qui était sur ses talons, lui rentra dedans. Il s'excusa abondamment, tandis qu'elle contemplait les personnes en face d'elle.

Les deux hommes se levèrent en la voyant.

— Tu connais Lennox, bien sûr, dit Charlotte avec une mimique coquette.

Glynis afficha un sourire contraint et le salua d'un signe de tête.

— Et voici ses invités, Gavin et Lucy Whittaker.

Ravalant un soupir, elle sourit au couple.

— Nous avons été présentés à Hillshead, et je suis heureux d'avoir ce soir l'occasion de faire plus amplement connaissance avec vous, madame Smythe, dit M. Whittaker avec un grand sourire.

— Vous venez de Géorgie, n'est-ce pas, monsieur Whittaker ? demanda-t-elle.

— En effet, madame. Comment le savez-vous ?

— J'ai vécu un certain temps à Washington, mais beaucoup de mes connaissances venaient du Sud, lui expliqua-t-elle, tout en se dirigeant vers l'extrémité du canapé — aussi loin que possible de Lucy. C'est devenu un jeu pour moi de différencier l'accent du Mississippi de celui de la Géorgie.

— Alors laissez-moi vous féliciter pour votre oreille, dit-il, en inclinant la tête. La plupart de mes compatriotes ne parviennent pas à faire la différence.

— Moi, je trouve que vous avez tous un accent bizarre, intervint Lucy. Surtout vous autres, Ecossais.

Glynis sentit ses lèvres se mettre à trembler, mais elle s'efforça de conserver un sourire affable, se souvenant des innombrables règles qu'on lui avait inculquées. « Il faut en toutes circonstances accepter les caractéristiques de ceux qui ne partagent pas notre culture. » Certes, Richard parlait alors de représentants du continent africain, non d'une Anglaise, mais Glynis décida de suivre malgré tout ce conseil.

L'air supérieur qu'affichait Lucy lui rappelait l'attitude hautaine des grandes dames de Washington devant lesquelles elle n'avait pourtant jamais daigné s'embarrasser de courbettes.

Elle serra les mains autour de son réticule, ignorant la moue chagrine de Lucy, puis complimenta Charlotte sur le décor de la pièce. Un mensonge poli qui parut ravir son hôtesse.

Une tapisserie à motifs verts recouvrait les nombreux fauteuils et le canapé, mais leur nuance n'était pas tout à fait assortie au vert émeraude des draperies de soie parant les murs. Pas plus que les rayures d'un vert encore différent des trois ottomanes. Quant à la robe de Charlotte, verte évidemment, elle jurait affreusement avec l'ensemble.

Un incroyable bric-à-brac jonchait la moindre surface plane, agrémenté de coupelles de pots-pourris qui exhalaient d'agressives odeurs de santal. Glynis avait l'impression d'être piégée à l'intérieur d'une plante saturée de bile qui rétrécissait et l'oppressait à chaque seconde qui passait.

Elle décocha un regard en coin à Lennox. Il était vêtu de noir, et sa chemise blanche immaculée était ornée d'un plastron plissé et de boutons argentés.

Elle enfouit nerveusement les mains dans les plis de sa jupe puis, se reprenant, les ressortit, avant de contempler le portrait de Charlotte et de son mari accroché au-dessus de la cheminée. Le mur opposé était chargé de peintures représentant leurs enfants, et elle se concentra sur elles. Avec leur visage rond et leur bouche crispée, ils ressemblaient tous à leurs parents.

— Allez-vous retourner à Washington, madame Smythe ?

Elle se tourna pour répondre à M. Whittaker. Son regard chaleureux était en accord avec son sourire enfantin et charmeur. Elle eut cependant le sentiment qu'en dépit de son attitude désarmante et directe, ce n'était pas un homme à sous-estimer.

— Je ne quitterai plus l'Ecosse, répondit-elle. Je m'aperçois que je n'ai plus autant le goût des voyages qu'avant. Et vous ? Rentrez-vous bientôt en Amérique ?

— Bientôt, en effet, dit-il avec un sourire qui s'adressait aussi à Lennox. J'apprécie beaucoup l'Ecosse, mais j'ai beaucoup à faire chez moi.

Etre un capitaine de l'armée confédérée, par exemple.

Archibald MacNamara choisit cet instant pour poser à son tour une question :

— Avez-vous été gêné par les feux le long de la Clyde, Lennox ?

Celui-ci secoua la tête.

— Des feux ? répéta Glynis.

— Des incendies criminels, expliqua Lennox d'une voix tendue. Destinés à éliminer les bateaux

que nous construisons.

— D'après ce qu'on m'a dit, deux d'entre eux ont été détruits, poursuivit le mari de Charlotte. Ils ont brûlé jusqu'à la coque.

Lennox conservait un visage impassible, et son regard ne dévoilait rien de ses pensées. Il ne fit aucun commentaire. Si elle ne l'avait pas aussi bien connu, elle aurait pu croire que cette affaire ne l'affectait aucunement.

Il était en colère, pourtant. Était-ce parce que Archibald MacNamara avait évoqué le sujet ? Ou bien parce qu'il était inquiet pour les navires de Cameron & Cie ?

— On a parlé de meurtres, aussi, ajouta Charlotte dans un murmure choqué, le regard luisant d'excitation.

Elle avait toujours eu un côté sanguinaire. Elle adorait les ragots et les récits de mésaventures.

— Voilà pourquoi je suis content de ma canne, dit Gavin Whittaker.

Il poussa un petit bouton discret sur l'objet qui libéra une longue lame.

— Vous ne pensez tout de même pas que vous aurez à vous servir de ceci ? s'exclama Archibald.

— On ne sait jamais, monsieur. Nous vivons en des temps dangereux.

Les meurtres n'étant pas un sujet adapté à un dîner, la conversation dériva, laissant Glynis perdue dans ses pensées.

Baumann était-il assez désespéré pour être à l'origine de ces incendies ? Ou même pour avoir tué, si Charlotte disait vrai ?

Quand elle releva la tête, elle surprit, posé sur elle, le regard perçant de Lennox. Malgré l'habitude qu'elle avait d'être dévisagée par des personnages intimidants, quelque chose dans son expression lui fit détourner les yeux.

Elle se sentit rougir et se mit à se masser le lobe de l'oreille. Puis, se reprenant, elle reposa les mains sur ses genoux.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Ecosse ? demanda-t-elle à Gavin Whittaker.

— Quelques mois, répondit-il avec un regard à sa femme. J'ai rencontré mon épouse à Londres, juste avant d'arriver ici.

— Comment trouvez-vous Glasgow ? s'enquit-elle, se demandant s'il allait se lancer dans le même type de diatribe que Lucy.

A sa grande surprise, il lui répondit :

— J'apprécie beaucoup cette ville, madame Smythe. Surtout depuis que j'ai réussi à cerner votre accent.

Elle lui retourna son sourire. Se doutait-il que les Glaswégiens trouvaient sa façon de parler tout aussi étrange ?

Depuis que Richard s'était acharné à effacer de sa voix toute trace de ses origines écossaise, elle avait l'oreille exercée à repérer l'accent des autres. Il n'y avait plus que quand elle était fatiguée que ses « r » recommençaient à rouler légèrement, trahissant sa langue d'origine. Le reste du temps, elle semblait aussi anglaise que la femme d'un diplomate britannique se devait de l'être.

— Le temps ici est affreux, intervint alors Lucy. Il pleut constamment.

— A Washington, c'était bien pire, rétorqua-t-elle, agacée par les jérémiades permanentes de la jeune femme. Humide en été, et pluvieux au printemps.

— Et Londres est souvent sous la brume, fit remarquer Lennox.

Glynis lui décocha un regard inquisiteur. De qui se moquait-il ? De Lucy, ou bien d'elle ?

A cet instant, Charlotte vint les rejoindre pour s'asseoir avec eux sur le canapé.

— Depuis combien de temps n'avons-nous pas été réunis ainsi ? Beaucoup trop, si vous voulez mon avis.

Elle ajouta à l'intention de Gavin Whittaker :

— Nous étions tous les meilleurs amis du monde quand nous étions enfants, vous savez...

Les coins de la bouche de Lucy s'affaissèrent, tandis que son regard papillonnait dans la pièce. Celle de Lennox esquissa un sourire. Gavin Whittaker, adoptant une expression pleine d'intérêt, se pencha pour s'adresser à leur hôtesse.

— Il n'y a donc pas si longtemps que ça, madame MacNamara.

Charlotte rosit et agita les mains dans le vide.

Les hommes du Sud étaient des flatteurs invétérés — un talent qu'on leur inculquait sans doute au berceau.

De nouveau, Glynis croisa le regard de Lennox et détourna les yeux. Pas question qu'il s'aperçoive qu'elle gardait encore aussi vivace le souvenir de leur baiser.

Elle était devenue experte dans l'art d'ignorer la difficulté ou le malaise.

Une domestique apparut sur le seuil, et Charlotte se leva, désignant d'un geste une autre partie de la maison.

— Et si nous passions à la salle à manger ?

Si l'ensemble de la demeure semblait surchargé, la salle à manger l'était plus encore. Deux armoires se serraient là où une seule aurait suffi, débordant d'argenterie et de vaisselle en cristal exposées derrière leurs portes vitrées. Le manteau de marbre rose de la cheminée, située à l'extrémité de la pièce, était encombré d'une collection de bergères et de moutons de porcelaine. Glynis en dénombra neuf avant d'être conduite à sa place, en face de Lennox.

Elle n'avait jamais vu de table aussi grande dans une maison particulière. Elle était constituée d'un long rectangle de bois et d'énormes pieds ornés de fioritures, de fleurs et d'animaux gravés, qui occupaient chacun le même volume que les chaises aux allures de trônes.

Gavin Whittaker murmura quelque chose qui ressemblait à un compliment.

— Mon Archibald l'a fait faire spécialement pour moi, confia Charlotte.

Le plateau du meuble était peut-être du même acajou flamboyant que ses pieds, mais les chemins de table en dentelle, l'argenterie, les chandeliers, coupes, pichets, salières et poivrières individuelles qui le recouvraient empêchaient Glynis d'en être certaine. Chaque couvert comprenait une assiette de service, une pour le pain et le beurre, une troisième qu'elle supposait être une assiette à dessert — bien que cet usage de la disposer avant même le début du dîner soit assez étonnant. Il y avait en outre trois verres, un support de cuillers, un autre pour les fourchettes, une tasse, une soucoupe et un rince-doigts.

Elle n'avait jamais rien vu de tel. Même la reine n'était sans doute pas aussi bien équipée !

Les fenêtres donnaient probablement sur la façade avant de la maison, mais les rideaux rouge vif — enfin quelque chose qui n'était pas vert — étaient hermétiquement clos. Le tapis sous ses pieds était de la même teinte et tissé de fleurs rappelant celles qui ornaient les pieds de la table.

Charlotte jetait à ses invités de brefs coups d'œil, dans l'expectative. Alors, en souvenir de leur amitié d'enfance, et un peu par compassion, Glynis lui adressa le compliment qu'elle attendait.

— Quelle table exquisite, Charlotte.

A son grand soulagement, les autres convives lui firent écho, même Lucy.

Archibald MacNamara prit place à sa droite, au bout de la table ; il se révéla volubile, et Glynis n'eut pas besoin de participer à la conversation autrement que par un signe de tête de temps à autre.

Le dîner s'ouvrit sur une soupe de poisson, suivie de côtes de porc farcies de boudin noir de

Stornoway et de sauge.

Glynis se concentra sur son assiette, ignorant le reste de la tablée, bafouant toutes les règles d'étiquette qu'elle avait apprises. Les rares fois où elle parlait, c'était pour féliciter Charlotte de la qualité de sa cuisine. Cela dit, on ne pouvait pas non plus dissenter pendant des heures de légumes blanchis et de sauce moutarde. A sa surprise, les domestiques servirent encore deux plats, dont un haggis accompagné de purée de navets et de sauce à l'oignon.

Elle laissait la conversation suivre son cours autour d'elle, s'efforçant de ne pas réagir aux regards de Lennox ou au silence irrité de Lucy. Celle-ci repoussait la nourriture sur le bord de son assiette de façon insultante. Même si elle n'aimait pas ces plats, elle aurait au moins pu en avaler quelques bouchées pour faire plaisir à Charlotte.

Gavin Whittaker, lui, semblait beaucoup s'amuser. Non seulement il commentait le repas avec verve, mais il s'engagea avec le maître de maison dans une discussion enflammée opposant l'histoire de l'Ecosse à celle de l'Amérique.

D'un point de vue linguistique, ce dîner rappelait à Glynis Washington. Les voyelles très ouvertes de Gavin Whittaker trahissaient ses origines du sud des Etats-Unis ; sa femme parlait comme la Londonienne qu'elle était. Les MacNamara étaient de véritables Glaswégiens. Quant à elle, bien que née à Glasgow, elle avait été entraînée à s'exprimer avec un accent britannique. Lennox lui-même prononçait certains mots avec des intonations russes ou françaises, car il maîtrisait parfaitement ces deux langues.

Pourtant, il parlait peu, se contentant de la dévisager la plupart du temps.

Avait-elle quelque chose entre les dents ? Une verrue lui avait-elle poussé au bout du nez ?

Le repas en devenait presque drôle. Lennox avait les yeux rivés sur elle, tandis que Lucy les contemplait tous deux d'un air furieux. Gavin conversait tour à tour avec Charlotte et son mari, et tous trois étaient complètement inconscients des tensions autour d'eux. Au moins, Baumann n'était pas là pour lui adresser des regards pleins de sous-entendus ! Cela aurait été le comble.

Pourquoi Lucy arborait-elle cette moue dégoûtée ? Que lui avait-elle fait, à part supporter son attitude grossière ? Les Whittaker n'étaient-ils pas censés quitter bientôt l'Ecosse ?

Elle aurait pu poser la question à Lennox, mais il lui aurait sans doute adressé les mêmes regards réprobateurs que Lucy. Quand il s'agissait de son bateau, il se montrait extrêmement sensible, mais elle pouvait le comprendre.

Etait-il en danger ? Prenait-il assez de précautions ? Il avait toujours été un peu casse-cou. Ou, plutôt, extrêmement déterminé. Quand il était persuadé d'être capable de mener à bien un projet, d'atteindre des résultats, il s'y investissait avec une intensité qui suscitait l'admiration.

Soudain, une pensée la troubla. Il ne l'avait pas quittée des yeux de toute la soirée. Et, quand leurs regards se croisaient, il lui souriait avec une expression de défi sur le visage.

Elle le connaissait assez pour deviner qu'il poursuivait un objectif. Et cet objectif, c'était elle.

Chapitre 16

Lennox n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était en train de manger. Et peu lui importait, à vrai dire. Il faisait de son mieux pour manifester un semblant d'intérêt pour les conversations autour de lui, mais en réalité il n'avait envie que d'une chose : regarder Glynis.

Quand elle était enfant, elle était particulièrement turbulente, sauvage comme le vent, aussi farouche que ses ancêtres. Les MacIain étaient venus des Highlands poser leur empreinte sur le monde. Elle avait hérité d'eux son orgueil et son esprit rebelle. Eleanor et Hamish semblaient parfois surpris de la présence autour d'eux de cette jolie créature indomptable.

Depuis qu'elle était revenue à Glasgow, il avait l'impression qu'on l'avait fait entrer de force dans un moule pour qu'elle devienne un modèle de décence.

Enfin, du moins, jusqu'à ce qu'elle l'embrasse...

Dans son esprit, elle était restée telle que le soir du baiser qui avait précédé sa fuite — jeune, belle et prête à tout. Il n'avait pas imaginé que ces sept années loin de Glasgow l'auraient dotée d'une circonspection dont elle n'avait jamais fait montre jusqu'alors. Même son attitude était plus discrète, comme si elle craignait d'attirer l'attention sur elle. Elle ne trahissait pas facilement ses émotions. Pourtant, derrière ce vernis nouveau, il devinait qu'elle était toujours Glynis et qu'elle pouvait encore le surprendre.

Ce nouveau baiser en était la preuve.

* * *

Quand le dessert fut servi — un posset au citron accompagné de biscuits —, Glynis faillit battre des mains : encore une petite heure, et elle pourrait décentement quitter les lieux.

Mais Charlotte avait d'autres projets.

Lorsqu'ils se levèrent de table, au lieu de les conduire au petit salon, cette dernière insista pour leur montrer le grand patio éclairé de lanternes et la vue sur les collines de Glasgow.

Glynis marmonna des compliments de circonstance devant les plantes vertes, puis retourna dans le salon aussi vite qu'elle le put. Elle se posta devant la cheminée éteinte, les yeux rivés sur les chenets de laiton. Bientôt, quelqu'un entra dans la pièce. Elle releva la tête. C'était Lennox.

Il ressemblait aux bateaux à vapeur qu'il construisait : fier, presque écrasant, capable de dominer les océans. Peut-être donnait-il à ses créations quelque chose de lui-même, un peu comme un peintre insuffle son essence à ses toiles, ou un auteur son âme à ses écrits.

Elle n'aurait pas dû rester seule avec lui. La veille, elle l'avait embrassé. Qu'allait-elle faire à

présent ? Se jeter sur le canapé et exiger qu'il la fasse sienne ?

Comment réagirait Charlotte, si elle assistait à pareille scène ? Hurlerait-elle ? Glynis n'avait aucune peine à imaginer la tête qu'elle ferait, en tout cas.

— Pourquoi souris-tu ? s'enquit Lennox.

Pas question qu'elle le lui dise. A la place, elle lui demanda :

— Tu as admiré le jardin, comme il se doit ?

— Admiré, encensé, admiré et encensé encore un peu. J'ai aussi remercié Charlotte pour le dîner et ajouté quelques compliments sur la cuisine pour faire bonne mesure.

Ils échangèrent un regard intense, et elle détourna les yeux la première, la bouche soudain sèche.

Il n'aurait pas dû l'affecter ainsi.

— J'ai rencontré M. Lincoln, tu sais, dit-elle alors. C'est un homme d'une exceptionnelle gentillesse. Il voulait savoir où j'avais grandi, et à quoi ressemblait l'Ecosse.

— Alors que moi, je ne suis pas exceptionnellement gentil, c'est ce que tu veux dire ?

— Je n'ai entendu personne dire de mal de toi. Au contraire, les gens ne tarissent pas d'éloges à ton sujet. Tu paies mieux tes ouvriers que les autres entreprises navales. Tu donnes à de nombreuses œuvres de charité. J'irais même jusqu'à dire que tu nourris les pauvres, et ce en tout anonymat. Tu es un parangon de vertu, Lennox, et tout le monde en est réduit à devoir t'admirer.

— Tout le monde sauf toi... A côté des grands de ce monde que tu as rencontrés, je dois faire bien pâle figure !

— Détrompe-toi ! De tous les gens que j'ai côtoyés, tu es sans doute la personne la plus mémorable.

Etait-elle vraiment obligée de confesser pareille chose ?

Certes non, car elle vit aussitôt le regard de Lennox s'allumer, et se creuser dans sa poitrine un vide douloureux qui lui fit prendre conscience qu'en sa compagnie elle se conduisait comme une idiote.

Elle alla s'asseoir sur le canapé, et il l'y rejoignit. Il aurait mieux valu qu'il prenne place dans le fauteuil en face d'elle, ou à l'autre bout du sofa. Il était assez près pour la toucher. Assez près pour l'embrasser, si elle se penchait un peu.

Elle ferma les yeux, inspira profondément et tenta de reprendre son sang-froid.

— Je pourrais dire la même chose de toi, Glynis. Tu es l'une des femmes les plus mémorables que j'aie jamais connues. Tu pourrais même figurer en tête de ma liste.

Elle rouvrit les yeux d'un coup. Pourquoi ces mots la mettaient-ils dans tous ses états ?

Heureusement, Gavin Whittaker choisit ce moment pour faire irruption dans la pièce.

— J'imagine que ce jardin doit être bien agréable à la lumière du jour, déclara-t-il, même si je suis incapable de distinguer une rose d'une capucine ! Lucy affirme que les jardins de sa maison de Londres sont beaucoup plus impressionnants.

Ils bavardèrent de plantes durant quelques minutes, puis Gavin s'éloigna pour admirer une collection de boîtes à musique, à l'autre bout du salon.

— Est-ce que cette femme est vraiment aussi détestable ? demanda Glynis à voix basse. Ou bien c'est moi qui ne parviens pas à voir ses qualités ? Son mari semble l'adorer.

— Les hommes sont souvent aveugles, répondit Lennox. Surtout vis-à-vis des femmes qu'ils adorent.

Leurs regards se croisèrent de nouveau.

Lennox avait-il adoré Rose ? Et, dans ce cas, pourquoi avait-il rompu leurs fiançailles ? Les commères de Glasgow avaient dû en faire des gorges chaudes. Est-ce que cela l'avait affecté ?

— A présent, j'ai une petite surprise pour vous, annonça alors Charlotte en entrant dans la pièce, suivie de quatre enfants dont deux semblaient être du même âge.

A son grand déplaisir, Glynis apprit que la progéniture de la maisonnée allait leur offrir un petit divertissement. Les plus jeunes rechignèrent et gémirent pendant tout le spectacle orchestré par des parents rayonnant de fierté.

A Washington, les soirées étaient plus conventionnelles. Il était rare qu'on voie ou entende les enfants des élites de la société. Il s'était parfois écoulé des mois avant que Glynis ne découvre que certaines des femmes qu'elle fréquentait étaient mères de famille.

Elle applaudit quand les chants discordants du clan MacNamara se turent, à la fois pour manifester son appréciation face à la volonté des parents, et son soulagement que les enfants aient fini leur numéro.

Mais elle se trompait. Charlotte annonça en effet que son fils aîné allait leur réciter un poème.

En souvenir de leur amitié passée, Glynis demeura impassible. Elle avait subi plus d'un récital de diva, à Washington. Le dernier auquel elle avait assisté, la veille de la mort de Richard, était celui d'une soprano qui chantait des airs de guerre. Sa version suraiguë de *L'Hymne de la bataille de la République* lui avait cassé les oreilles.

Et voilà qu'à présent le malheureux gamin avait oublié la fin du poème que lui soufflait sa mère et semblait au bord des larmes.

Elle croisa le regard de Lennox. Sans doute se demandait-il lui aussi quand il allait enfin pouvoir s'échapper. Ses lèvres frémirent, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Ils applaudirent de nouveau, et on emmena les enfants se coucher. Pendant l'absence de sa femme, Archibald se dirigea vers un buffet, accompagné d'une bonne. Gavin et Lennox discutaient du *Raven*. Ce fut cet instant que choisit Lucy pour se pencher vers elle.

— Vous n'êtes pas celle que vous semblez être, madame Smythe, lui dit-elle.

Toute sa beauté avait cédé la place à une expression venimeuse.

— Je vous demande pardon ?

— Tout le monde pense que vous êtes une personne gentille et décente, mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Glynis considéra Lucy, s'efforçant de dissimuler une sourde inquiétude. Que savait-elle ? Elle ne pouvait rien savoir, à moins d'avoir parlé avec Baumann, et elle doutait que celui-ci se confie à la femme d'un capitaine confédéré.

— Je vous ai vue. Vous l'embrassiez, dit-elle avec un regard éloquent en direction de Lennox, toujours absorbé dans sa conversation avec Gavin Whittaker.

L'apparition de la bonne épargna à Glynis d'avoir à répondre. Elle lui tendait un plateau rempli de friandises, production de l'entreprise de leurs hôtes. Comme Archibald la regardait d'un air ravi, elle n'eut d'autre choix que d'en accepter une. Le chocolat était si sucré qu'elle en eut mal aux dents, mais elle se fendit néanmoins d'un compliment approprié.

Elle évita soigneusement de regarder en direction de Lucy. Avec un peu de chance, celle-ci quitterait Glasgow d'ici quelques jours. Le plus tôt serait le mieux.

Au moment où elle réfléchissait à un prétexte acceptable pour prendre congé, Lennox se leva et s'excusa de devoir partir.

— Oh ! mon cher Lennox, je comprends ! s'exclama Charlotte. Vous êtes tellement occupé, en ce moment ! Je suis enchantée que vous ayez pu vous joindre à nous, même si ce n'était pas assez long.

— Eh bien, nous allons devoir mettre les voiles, nous aussi, annonça Gavin, tendant la main à sa femme. Tous nos remerciements pour ce dîner. Et pour le spectacle des petits.

Lucy adressa une dernière grimace à Glynis, puis se leva, et quitta la pièce en compagnie des deux hommes.

Une règle officieuse, chez les personnes bien élevées, voulait qu'après le départ du premier invité le suivant laisse passer un délai raisonnable avant de prendre congé à son tour. Sinon, l'hôtesse pouvait avoir l'impression que tous ses convives disparaissaient en masse.

Lennox lui lança un petit sourire ironique, content, manifestement, de l'avoir piégée encore quelque temps en compagnie des MacNamara.

La maison parut étrangement vide après ce départ. Glynis accepta une nouvelle tasse de thé, écouta Archibald pontifier sur les ravages de l'alcool dans les familles et Charlotte lui parler de ses enfants.

Pendant tout ce temps, elle s'interrogea au sujet de Lucy. Si un simple baiser avait suffi à la scandaliser, il était heureux que les choses ne soient pas allées plus loin !

Si Lennox en avait manifesté l'envie, elle aurait été assez stupide pour s'allonger avec lui sur l'herbe du jardin. Cette pensée aurait dû l'emplir de honte mais, étrangement, ce ne fut pas le cas.

De toute évidence, la Glynis qu'elle était à dix-neuf ans n'avait pas entièrement disparu.

Chapitre 17

— Crois-tu que le voyage de Duncan à Londres sera couronné de succès, ma chérie ?

Glynis échangea un regard avec sa mère, envisagea de lui dire le fond de sa pensée, puis se résigna à arranger un peu la vérité.

— Je suis sûre que oui.

— L'idée de vendre ces terrains me déplaît, mais les temps sont difficiles.

Glynis hocha la tête. Elle ne pensait pas que son frère soit parti vendre des terres, mais il ne lui avait rien confié de ses véritables projets.

Il était encore tôt, ce jour-là, mais comme le sommeil l'avait désertée elle s'était glissée dans la cuisine à l'aube... pour découvrir que sa mère et Mabel avaient eu la même idée qu'elle.

A présent, Eleanor et elle s'attardaient autour de la table, faisant la liste des économies qu'elles pourraient réaliser. Mabel travaillait derrière elles, et l'air était chargé d'une bonne odeur de scones.

Pour commencer, ils pourraient limiter leur consommation de bœuf, ne cuire de pain qu'une fois la semaine, et réduire leurs dépenses de vêtements.

— J'ai passé commande d'une nouvelle robe, dit sa mère. Je vais l'annuler.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Mais peut-être que ce sera la dernière, d'accord ?

Sa mère acquiesça avant d'enchaîner :

— Nous devons garder Mary. Sinon, qui sait ce qu'il adviendra de la pauvre fille ? Elle n'a pas de famille, et maintenant qu'elle attend un enfant...

Il n'était pas non plus question de se séparer de Mabel et Lily. Il y avait longtemps qu'elles n'étaient plus de simples domestiques, mais des amies.

Si seulement Duncan avait accepté que Lennox lui prête de l'argent, elles n'en seraient pas là ! Elle aurait dû mettre plus d'énergie à convaincre Lennox, songea Glynis. Peut-être aurait-elle dû lui offrir quelque chose en échange ?

Si tu sauves les filatures, je serai ta maîtresse.

Qu'aurait-il répondu à cela ?

Au lieu d'une honte légitime, cette pensée éveilla en elle une vague d'excitation.

Aurait-il accepté son offre ? Se serait-il montré intéressé ? Et si elle la lui faisait maintenant ? Ce ne serait pas un sacrifice pour elle, pas si faire l'amour avec lui se passait comme elle l'avait imaginé pendant sept ans. Que ressentirait-elle, quand ses mains se poseraient sur son corps ? Quand il l'embrasserait partout ?

Elle pressa ses paumes contre ses joues en feu. Il fallait qu'elle cesse de penser à lui !

Quand Mabel lui fit passer une assiette de scones aux raisins, elle l'accepta avec gratitude.

— Je pense que tu fais les meilleurs scones du monde, lui dit-elle. Je pourrais en manger une douzaine par jour.

— Ça ne vous ferait pas de mal, miss Glynis. Vous êtes un peu maigrichonne.

Mabel et sa mère la considérèrent en souriant. Elle n'allait pas leur avouer qu'au cours des derniers mois qu'elle avait passés à Washington, elle était presque morte de faim. Elle ferait tout pour leur épargner le même sort.

La veille au soir, Lennox s'était montré charmant, fascinant et beaucoup trop séduisant.

« Je pourrais dire la même chose de toi, Glynis. »

Qu'entendait-il par là ?

Non, non, il ne fallait pas qu'elle pense à lui ! Il n'existait pas.

Elle peindrait toutes les fenêtres en noir pour ne plus voir Hillshead. Elle porterait des bouchons dans les oreilles pour ne plus entendre résonner son nom. Elle implorerait sa mère et Duncan de le traiter comme s'il était atteint de la lèpre. Leur demanderait d'agiter une cloche quand il approcherait.

Impur, impur !

Elle avait vécu sept ans sans le voir. Certes, elle pensait à lui de temps à autre, mais seulement quand elle avait le mal du pays. Ou quand un morceau de musique la rendait nostalgique. Ou qu'elle se sentait mal et avait envie de pleurer. Ou quand l'aube se levait sur Washington et que ses teintes rose et bleu lui rappelaient le ciel d'Ecosse. Ou dans la foule, quand elle était cernée de monde, mais se sentait curieusement aussi seule que sur une île déserte.

Sinon, il était complètement absent de ses pensées.

Elle ne put s'empêcher de se remémorer son sourire, la façon dont ses yeux brillaient quand il était amusé, le son de sa voix...

Elle voulait l'entendre rire de nouveau. Cette fois, elle poserait la main sur son torse pour sentir les vibrations de ce rire et le battement rassurant de son cœur. Elle voulait le charmer, l'enchanter, le faire sourire.

Et, plus que tout, elle voulait l'embrasser encore.

Elle n'osait pas imaginer ce que Lucy Whittaker aurait dit, si elle l'avait embrassé plus d'une fois.

Ne plus penser à lui...

Elle devait se concentrer sur sa tâche du moment : s'assurer que leur foyer subsiste malgré un budget réduit.

Elle montra sa liste à sa mère, ainsi que les sommes qu'elle avait calculées. Si elles économisaient un peu sur la nourriture, vendaient l'une des calèches et deux des chevaux, elles parviendraient à réduire leur budget mensuel de vingt-cinq pour cent.

Eleanor coula un regard discret en direction de Mabel.

— Et nous n'aurions pas besoin de réduire le personnel ? demanda-t-elle à voix basse.

— Pas dans l'immédiat.

Cela dit, si la situation ne s'améliorait pas, elles devraient à terme se séparer de tous les employés. Ce serait cela, ou mourir de faim tous ensemble.

Sa mère hochait la tête et soupira.

— Ce n'est pas la faute de Duncan, dit Glynis, se sentant obligée de défendre son frère.

Eleanor lui tapota la main.

— Bien sûr que non, ma chérie ! Je le sais. Si seulement je pouvais faire quelque chose de plus ! Glynis se demanda comment aurait réagi sa mère si elle avait dit la même chose. Ou qu'elle lui

avait avoué qu'elle était disposée à jouer les filles de joie pour sauver les filatures.

Cela pouvait sembler altruiste, mais ce n'était que l'expression de son envie véritable : elle voulait que Lennox la fasse sienne, qu'il la renverse par terre ou sur un lit, qu'il mette fin à toutes ces années de curiosité et d'interrogations. Avec lui, l'amour physique ne la dégoûterait pas. S'il la touchait, elle n'éprouverait pas le besoin, ensuite, de se récurer le corps pendant des heures.

En entendant le heurtoir de la porte d'entrée, elle jeta un regard interrogatif à sa mère.

— Tu attends quelqu'un ?

— Pas si tôt, non...

Plutôt que d'envoyer Lily ouvrir, Glynis se leva et traversa le hall. Elle ouvrit la porte et considéra l'homme qui se tenait entre les colonnes grecques, le ventre soudain noué.

— Que venez-vous faire ici, Baumann ? demanda-t-elle.

* * *

Lennox avait commencé sa journée dès l'aube, ce qui n'avait rien d'inhabituel. La liste des tâches à effectuer avant de remettre le *Raven* à Gavin s'était accrue de façon exponentielle au cours des derniers jours.

Tandis qu'il traversait les écuries, il croisa la cuisinière. Il fut étonné de la trouver les larmes aux yeux.

— Que se passe-t-il, Peggy ? demanda-t-il.

C'était une femme de petite taille dotée d'épais cheveux blancs qu'elle coiffait en une longue natte. De petites mèches rebelles s'en échappaient toujours, cernant son visage fripé d'un halo.

— C'est Garrison, monsieur. Il a une vilaine toux. J'ai essayé le remède de ma mère, mais il continue de tousser.

— Je vais envoyer mon médecin l'examiner, dit-il.

Elle soupira.

— On m'a dit qu'un sirop anglais le soignerait.

— Voyons d'abord ce que dit le médecin.

Elle acquiesça.

Garrison était son mari. Il avait travaillé pour Cameron & Cie pendant des années, avant de prendre sa retraite, quelques mois plus tôt. Il était un sculpteur sur bois de talent et avait réalisé les balustrades des ponts de tous les navires, les ornements des gouvernails et les décorations des cabines du capitaine. Quand Lennox était enfant, Garrison lui sculptait de petits animaux, des miniatures parfaites. Il les avait toujours, soigneusement entreposées dans un coffre au grenier.

— Je vais lui envoyer mon médecin, ne vous inquiétez pas.

Peggy hochait la tête avec un sourire tremblant.

Il lui tapota maladroitement l'épaule, puis s'éloigna vers son attelage.

L'air était humide, et le ciel chargé de nuages menaçant de se transformer en orage. La pluie ne les empêcherait pas d'apporter la touche finale au *Raven*. La peinture était finie et avait eu quelques jours pour sécher, aussi l'humidité ambiante ne risquait-elle pas d'abîmer la dernière couche.

Plus rien ne retardait désormais la remise du vaisseau à la Confédération.

— Où allons-nous, monsieur ? demanda le cocher, planté devant la portière ouverte.

— Chez les MacLain.

Tim acquiesça.

Les soucis de Duncan le perturbaient énormément. Il en connaissait assez sur les filatures pour

savoir que si les métiers Lancashire n'étaient pas entretenus régulièrement, d'autres problèmes pouvaient surgir avant qu'on les remette en service. Il doutait que Duncan ait les moyens financiers d'entreprendre les travaux nécessaires et le soupçonnait de puiser dans ses fonds personnels pour soutenir les usines.

Son orgueil dressait un mur entre eux, un mur que Lennox avait bien l'intention d'abattre. Il était assez tôt pour intercepter son ami avant qu'il ne se rende aux filatures.

Quelques minutes plus tard, sa calèche ralentit devant la maison. Glynis se tenait devant la porte d'entrée et n'y était pas seule.

Que diable faisait Baumann chez elle ? Et, plus important, pourquoi parlait-elle avec un homme qu'elle affirmait mépriser ?

* * *

— Vous n'êtes pas le bienvenu ici, Baumann.

— Si je pensais que vous étiez sérieuse, je serais vexé, Glynis, répondit-il, scrutant l'intérieur du manoir derrière elle. Vous ne m'invitez pas à entrer ?

— Non.

— Quel dommage ! Je n'ai pas eu la chance de rencontrer votre mère.

— Allez-vous-en ! Partez de chez moi. De Glasgow. D'Ecosse.

Son sourire ne s'évanouit qu'un instant. Sa moustache semblait avoir une vie propre ; elle se redressait quand il souriait, s'aplatissait quand il était sérieux. Elle s'était souvent surprise à l'observer pour juger de son humeur.

— Une cité très prospère, Glasgow... Rien à voir avec Londres ou Paris, mais elle a son charme.

— Vous vous sentiriez peut-être plus à l'aise à Londres ou à Paris. En ce qui me concerne, rien ne me ravirait davantage que de vous voir décamper d'ici.

— Me privant ainsi du plaisir de votre compagnie ?

Comme elle lui adressait un regard noir, sa moustache s'aplatit légèrement.

— Pourquoi êtes-vous à Glasgow ?

— Pour récolter des informations. Vous savez combien j'aime les informations.

— Non.

Sa réponse ne sembla pas le désarmer le moins du monde.

— Nous ne sommes plus à Washington, insista-t-elle. Je ne vous dois rien.

— Notre relation n'est pas une question de dettes, Glynis, mais de réciprocité.

Elle eut un rire sans joie.

— C'est ce dont vous essayez de vous convaincre ? Si c'est le cas, vous êtes un imbécile. Il fallait que je vous fournisse ces informations parce que vous m'aviez menacée d'aller expliquer à la légation britannique pourquoi je me suis adressée à vous, la première fois.

— Aviez-vous peur qu'on vous renvoie chez vous déshonorée ? C'est à votre mari qu'on aurait dû infliger pareil traitement, et vous le savez aussi bien que moi.

— Je n'ai pas l'intention de vous parler davantage, Baumann, dit-elle, en reculant.

Alors qu'elle allait lui refermer la porte au nez, il la plaqua contre le battant.

— Il me faut des informations sur Cameron & Cie.

Elle le dévisagea, affichant un calme qu'elle était loin d'éprouver.

— Et vous croyez que je vais vous aider ?

— Je suis diplômé de West Point. Ça vous dit quelque chose ?

Comme elle secouait la tête, il poursuivit :

— C'est une académie militaire. Je m'attendais à ce qu'on me confie mon propre régiment au début de la guerre. A la place, mes supérieurs m'ont envoyé à Washington pour y livrer une guerre d'une tout autre sorte.

— Parce qu'il y a différentes sortes de guerre ?

Sa question arracha à Baumann un petit rire.

— Vous devriez le savoir mieux que n'importe quelle femme ! Il y a la guerre des idées, qui consiste à maintenir la cohésion d'un pays. Il y a la guerre souterraine, où un camp essaie de deviner ce que l'autre camp va faire avant qu'il entre en action.

— Vous êtes donc engagé dans une guerre souterraine et vous essayez de deviner ce que fait la Confédération, c'est ça ?

— Je sais parfaitement ce que fait la Confédération, Glynis. Je sais également ce que fait Cameron & Cie. Mon frère est capitaine de bateau. Cameron fournit des vaisseaux aux Confédérés, ce qui met mon frère et les gens de l'Union en danger. Ce qui contribue également à propager la guerre.

Elle l'étudia dans la lumière du matin. Pourquoi jugeait-il nécessaire de s'expliquer ? Pensait-il que cela l'intéressait ? Jusqu'alors, il n'avait jamais justifié ses actes, et à présent il était trop tard. Elle le connaissait trop bien. Il se montrait charmant, mais savait également utiliser la menace. Il lui évoquait une araignée, attendant patiemment qu'une proie se prenne dans sa toile.

— De nombreuses personnes croient en votre cause en Ecosse, Baumann. Mais tout autant croient en celle de la Confédération.

— Vous n'êtes pas obligée d'accepter. A moins, bien entendu, que vous souhaitiez que vos amis et votre famille apprennent comment vous m'avez aidé à Washington. Qu'est-ce que ça ferait de vous ? Une espionne. Imaginez leur réaction.

Elle n'avait pas besoin de l'imaginer. Duncan la regarderait comme s'il lui avait poussé une seconde paire de bras. Sa mère trouverait un moyen de justifier ses actes, mais son regard serait plein de déception. Et Lennox ? Elle ne supportait pas d'imaginer ce qu'il pourrait en penser.

— Que voudriez-vous savoir ?

Il sortit un morceau de papier de sa poche intérieure et le lui tendit.

— Voici mon adresse. Je veux savoir tout ce que vous pourrez découvrir concernant le *Raven*, leur dernier bateau. Ils doivent le remettre très bientôt aux Confédérés.

Son affinité pour les chiffres lui avait été utile à Washington. Elle se souvenait facilement des détails, surtout des mesures.

Prévoyait-il un sabotage ? Elle soupçonnait que oui, car les questions qu'il lui posa ensuite concernaient la sécurité du bateau : combien de sentinelles étaient affectées à sa surveillance ? Où se trouvait leur poste ?

Il se pencha sur elle, tout près, au mépris des convenances.

— Oh ! souffla-t-il. Vous portez le parfum que j'aime. C'est une odeur qui vous va bien, Glynis. Terrestre et mystérieuse à la fois.

Elle ne broncha pas, appelant à la rescousse des années de pratique.

— Ecartez-vous de moi, Baumann.

A sa surprise, il obtempéra.

— Je ne peux pas faire ça, dit-elle encore.

— Mais il le faut. Nous avons conclu un marché, vous et moi.

— Et quelle est ma part de ce marché ?

— La paix, répondit-il du tac au tac. Une fois que j'aurai accompli ma mission ici, je quitterai l'Ecosse ou, du moins, Glasgow. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi, ma chère.

Elle ne le croyait pas. Ce n'était pas la première fois qu'il lui faisait pareille promesse, des mots destinés à apaiser ses inquiétudes. Mais à chaque fois il avait refait surface.

Quel était ce dicton, déjà ? « Quand on dîne avec le diable, il faut une longue cuillère. » Quoi que dise Baumann, quel que soit le charme qu'il déploie, elle ne pouvait le croire.

Si elle cédaient encore une fois — la dernière —, les conséquences en seraient encore plus désastreuses qu'à Washington.

Elle ne pouvait pas le laisser faire de mal à Lennox.

Rangeant le papier dans sa poche, elle lui dit :

— Je ferai ce que je peux. Donnez-moi un peu de temps.

La bouche de Baumann se pinça, et son visage tout entier se crispa.

— C'est la seule chose dont je ne dispose pas. Il me faut ces informations d'ici un ou deux jours.

Elle hocha la tête et se força à sourire. Elle allait donc devoir agir vite.

Une calèche ralentit à ce moment-là devant la maison. Elle reconnut aussitôt les lanternes en forme d'ancre et sa peinture noire. Lennox l'observait depuis la vitre, le visage inexpressif.

Les secondes s'écoulèrent lentement. Son estomac se noua. L'instant était décisif et désespéré.

Elle s'attendait à ce qu'il reparte mais, à son grand étonnement, la voiture s'arrêta et il en sortit. Il se dirigea vers elle d'un pas déterminé qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments : il était furieux.

— Si j'étais vous, je partirais, dit-elle à Baumann, sans quitter Lennox des yeux.

Baumann ne semblait pas perturbé le moins du monde, preuve de sa bêtise. Tout comme le fait qu'il se retourne pour sourire à Lennox.

Elle savait exactement ce qui allait se passer.

Lennox attrapa Baumann par le revers de sa veste et le plaqua contre l'un des piliers de l'entrée.

Elle avait toujours considéré Baumann comme quelqu'un de massif, mais à côté de Lennox il lui semblait maintenant presque petit.

— Que faites-vous ici ? demanda Lennox d'une voix aussi calme et posée que s'il s'était trouvé dans un salon.

Pris de court, Baumann semblait commencer à prendre conscience du danger dans lequel il se trouvait. Ses yeux s'écarquillèrent légèrement.

— Lâchez-moi, Cameron.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas dit pourquoi vous êtes là et pourquoi vous ennuyez Glynis.

— Nous sommes de vieilles connaissances.

Lennox se tourna vers elle :

— L'as-tu invité ?

Elle secoua la tête.

— Veux-tu qu'il reste ?

— Pas spécialement, mais lâche-le. Je n'ai pas besoin que tu le roues de coups pour moi.

Les yeux de Baumann s'écarquillèrent plus encore. Parfait... Il était temps qu'il se sente un peu mal à l'aise. Elle faillit demander à Lennox de lui décocher un ou deux coups de poing.

Celui-ci relâcha suffisamment sa prise pour que Baumann glisse légèrement le long du pilier, parvienne à lisser sa veste, et retrouve un peu de dignité.

— Que faites-vous ici ? répéta Lennox.

— Ça ne vous regarde pas.

Lennox se tourna vers Glynis, qui se contenta de secouer la tête. Elle n'était pas en position de lui fournir davantage d'explications.

— Je crois que vous devriez partir, tous les deux, dit-elle.

— Comme tu veux, répondit Lennox d'un ton sec, une expression indéchiffrable dans le regard.

Baumann s'en alla le premier, et tous deux le suivirent des yeux, tandis qu'il regagnait son attelage. Il ne se retourna pas pour la regarder ou lui donner davantage d'instructions, mais elle savait qu'il attendait d'elle qu'elle accède à sa demande. Sinon, tout Glasgow serait au courant de ce qu'elle avait fait à Washington.

Sitôt qu'elle fut seule avec Lennox, les mots faillirent jaillir de sa bouche. Hélas, cette confession ternirait à jamais son image à ses yeux. Il ne comprendrait pas. Comment quiconque aurait-il pu comprendre, d'ailleurs ? Ou alors il comprendrait, mais la mépriserait pour ses actes.

Quelques secondes plus tard, il avait disparu, lui aussi, et elle resta sur le seuil à regarder sa calèche s'éloigner.

Elle n'aurait pas dû rentrer en Ecosse, mais elle n'avait pas eu la force de rester à l'étranger. Elle pouvait toujours quitter Glasgow, bien sûr, mais comment se quitter elle-même ?

Chapitre 18

Assise devant sa coiffeuse, Lucy contemplait le reflet pâle de son visage. Dans quelques jours, elle embarquerait sur cet affreux bateau pour traverser la moitié du monde.

Une épouse devait suivre son mari partout où il allait sans jamais se plaindre, et peu importait qu'elle doive abandonner tout ce qui comptait pour elle. Sa propre mère avait quitté la Cornouailles pour venir vivre à Londres, mais ce n'était pas la même chose, n'est-ce pas ? Elle-même avait été arrachée à Londres et forcée à passer des mois dans ce pays épouvantable.

D'ici quelques jours, Gavin prendrait possession du *Raven*. Il n'arrêtait pas de parler de ce bateau. Sa vitesse... son ballast, sa cale... Il en parlait comme d'une créature vivante ! Elle lui avait demandé pourquoi il faisait toujours référence au *Raven* comme à une entité féminine.

— Parce que les navires sont comme des femmes, lui avait-il répondu.

Puis il s'était approché d'elle, lui avait mordillé l'oreille, dérangeant ses cheveux, qu'elle venait de coiffer. Elle n'avait pas de bonne pour l'assister alors qu'elle en réclamait une. « Quand nous serons installés en Amérique », lui avait promis Gavin. Une déception de plus dans ce mariage insatisfaisant à tous points de vue.

Pourtant, avec ses cheveux blonds, c'était un homme séduisant, et son accent ne la hérissait pas autant que celui des gens d'ici. Au début de leur mariage, elle était heureuse, d'autant plus que, manifestement, il l'idolâtrait.

Qui d'autre aurait pu convaincre ses parents de la laisser se marier aussi vite ? Sa mère l'adorait, et son père le respectait.

Jamais elle n'aurait envisagé que Gavin puisse l'aimer à l'excès. Chaque soir, quand elle se retirait, elle était obligée de lui dire qu'elle était indisposée, sans quoi il aurait dormi dans son lit nuit après nuit.

Il était aussi licencieux que Lennox Cameron.

A l'avenir, quand on évoquerait devant elle les chantiers navals, elle dirait que, si son mari n'avait que des louanges à apporter à la qualité de leurs bateaux, elle-même n'appréciait guère la personnalité de son propriétaire. Lennox Cameron, à sa grande déception, s'était révélé un homme dénué de morale. Il s'était conduit comme un satyre. Imaginez un homme tripotant une femme dans un jardin où n'importe qui pouvait les surprendre !

Quant à Glynis Smythe, ce n'était pas non plus un parangon de vertu. Elle s'était laissé faire sans protester. D'ailleurs, de là où elle-même se trouvait, elle aurait pu jurer que c'était Glynis qui avait commencé ce baiser !

Les gens de Glasgow n'en savaient pas assez sur leurs citoyens les plus éminents.

Encore quelques jours, et elle quitterait l'Ecosse à jamais, Dieu merci ! Plus rien ne pourrait la forcer à remettre les pieds chez ces barbares !

Elle ignorait tout de Nassau, et quand elle interrogeait Gavin il lui répondait simplement de ne pas s'en faire, qu'il était certain qu'elle allait adorer cet endroit.

Pour sa part, elle était persuadée qu'il n'en serait rien.

* * *

Une fois arrivé aux chantiers, Lennox envoya Tim chez son médecin pour lui demander de passer voir Garrison. Puis il se rendit dans son bureau, saluant au passage les dessinateurs déjà perchés sur leur tabouret. Il étudia une à une les dernières modifications apportées au bateau qu'ils étaient en train de concevoir, répondit aux questions et félicita les efforts d'un jeune homme en particulier, une nouvelle recrue d'à peine dix-sept ans. Allan était sujet aux plaisanteries depuis son embauche, un mois plus tôt, mais il avait peu à peu cessé de rougir et s'était mis à faire preuve d'une certaine répartie.

Gavin était assis à son bureau. A son approche, il leva les yeux de ses plans et se redressa.

— Je suis vraiment déçu de ne pas pouvoir vous voir construire ce nouveau bateau, Lennox !

Il avait beau agir en dilettante, avec sa canne et son accent traînant, il était au fond un véritable marin. Il connaissait les bateaux.

— A votre avis, sera-t-il l'égal du *Raven* ? demanda Lennox, lui faisant signe de se rasseoir, tandis que lui-même prenait place sur la chaise à côté du bureau.

— Aucun navire n'égalera jamais le *Raven*, affirma Gavin avec l'orgueil légitime d'un capitaine prêt à prendre les commandes d'un vaisseau construit par Cameron & Cie.

Pendant quelques minutes, ils discutèrent des plans étalés sur le bureau. Lennox prit note des commentaires de Gavin concernant l'inclinaison du pont et le placement du gaillard d'avant.

On lui avait commandé deux forceurs de blocus supplémentaires, des vaisseaux capables non seulement de battre de vitesse la flotte de l'Union, mais aussi de transporter mille huit cents ballots de coton lors de son retour. Quant au voyage aller, il imaginait déjà ce que le *Raven* pouvait transporter : des armes et des munitions, des vivres, et tout ce qui pouvait faciliter la vie tourmentée des gens du Sud.

Il se leva et alla se poster à la fenêtre pour contempler le *Raven*. Il avait fait ses essais en mer avec succès. Toutes les réserves étaient levées, et aucune correction n'était nécessaire. Chaudières et roues latérales avaient été inspectées, et la navigabilité du bateau ne faisait aucun doute.

Dès le lendemain, il le remettrait à Gavin. Et, dans quelques jours, il le regarderait le piloter le long de la Clyde, en direction de la mer. Il serait soulagé de faire ses adieux à Lucy Whittaker, mais il ne pouvait en dire autant de Gavin.

De trop nombreuses morts étaient survenues ces six derniers mois le long de la Clyde. Même les constructeurs les plus modestes ressentaient cette tension, comme si les Américains menaient leur guerre sur le cours de la rivière.

Un colonel de l'Union, employé par une entreprise de Londres, avait été tué une semaine plus tôt — Lennox l'avait appris quelques jours auparavant. Manifestement, l'homme était tombé d'un bateau, s'était cogné la tête puis noyé. Le fait que personne n'ait été témoin de l'accident était en soi suspect. En outre, ce colonel n'était pas censé se trouver à bord de la *Mary Anne*.

Ce décès portait à quatre le nombre des Américains qui avaient péri près de Glasgow, au cours de l'année écoulée.

Ce dernier mort était-il un associé de Baumann ? Cette question le taraudait, et tant d'autres : pourquoi Glynis discutait-elle avec un espion de l'Union ? A l'en croire, elle ne voulait plus le revoir. Alors pourquoi Baumann s'était-il rendu chez elle ?

Mais la véritable question était peut-être la suivante : pourquoi avait-il le sentiment d'avoir été trahi ?

Glynis était-elle en cheville avec cet homme ? Etait-elle un agent de l'Union ? Si oui, quelle était sa mission ? Etait-elle censée le séduire ? Lui faire perdre la tête, jusqu'à ce qu'il soit incapable de parler et, à plus forte raison, de construire des bateaux ? Etait-ce pour cela qu'elle l'avait embrassé dans le jardin ?

Avait-elle l'intention de l'ensorceler ? Auquel cas, elle avait parfaitement atteint son but. D'emblée, il avait été fasciné de voir cette femme incroyablement calme redevenir la jeune fille qu'il avait connue. A plusieurs reprises, depuis son retour en Ecosse, il avait cru en déceler des traces, très fugaces. Son regard posé sur lui, étincelant un instant, puis s'éteignant, reprenant l'impassibilité qu'affichait la très convenable Mme Smythe.

Glynis... Glynis... Que diable vais-je faire de toi ?

Chapitre 19

La pluie s'était mise à tomber dans la nuit, et rien ne laissait supposer qu'elle s'arrêterait de sitôt. Aussi Glynis avait-elle envie de s'attarder au lit, les couvertures ramenées sur la tête, plutôt que s'aventurer dehors. Mais, après ce qui s'était passé la veille, il fallait qu'elle fasse preuve d'un peu plus de courage : elle devait s'expliquer auprès de Lennox.

Après s'être habillée, elle se glissa hors de la maison et se dirigea vers les écuries. Là, elle se mit en quête d'un des cochers.

— J'aimerais aller aux chantiers, Thomas. Chez Cameron & Cie.

L'homme leva un sourcil étonné et ne fit pas mine d'ouvrir la portière de la calèche.

L'écurie dégageait une odeur de cire mêlée d'une pointe de kérosène. Mélangeait-il les deux pour que la peinture de la voiture soit aussi brillante ?

— Nous sommes dimanche, lui fit-il remarquer avec un léger sourire.

Elle hocha la tête. C'était précisément pour cela qu'elle voulait se rendre aux chantiers : elle était certaine d'y trouver Lennox seul. Elle n'était pas assez stupide pour retourner à Hillshead. Et elle ne souhaitait pas lui rendre visite alors qu'il était entouré d'autres gens. Elle avait une confession à lui faire et ne voulait aucun témoin.

— Je vous connais depuis que vous êtes toute petite, miss Glynis. Et maintenant vous êtes une femme, vous avez beaucoup voyagé. Mais je me soucie de mes chevaux et des calèches que votre famille me permet de conduire. Quel homme serais-je, si je ne prenais pas le même soin de vous ? Les chantiers ne sont pas un endroit sûr pour une dame, la plupart du temps. Et le dimanche, c'est encore plus dangereux.

Sous son bonnet, elle avait dans les cheveux une épingle de la taille d'une dague. Et, quoi qu'il en soit, rien n'allait entamer sa détermination.

— Thomas, je peux vous assurer que je serai en sécurité.

Il secoua la tête.

— Dans ce cas, j'irai à pied. Ça ne me prendra qu'une heure ou deux.

Elle n'avait pas prévu de parcourir une telle distance sous la pluie, mais si elle y était obligée elle le ferait.

— Mais c'est que vous en seriez capable ! s'écria Thomas. Vous avez toujours été têtue comme une mule !

Une obstination qui lui avait valu des ennuis plus d'une fois. Cela serait peut-être le cas aujourd'hui encore, mais il fallait qu'elle parle à Lennox. Sa conscience la taraudait. Quoi qu'il advienne, il devait connaître la vérité.

Thomas poussa un profond soupir.

— C'était bien triste sans vous ici, miss Glynis.

Puis il lui sourit, et elle fit de même.

Au dernier recensement, il y avait plus de vingt chantiers navals aux alentours de Glasgow. Certains étaient situés plus en aval, mais les fonderies qui fournissaient les matériaux étaient implantées dans la ville même. Chaque jour, elles crachaient leur production d'équipements de cuivre et de laiton, leurs chaudières et leurs moteurs — tous les composants nécessaires à la fabrication de nouveaux cuirassés. L'air qui flottait au-dessus de Glasgow était en permanence chargé de fumée et s'éclaircissait quand on se dirigeait en aval de la Clyde.

Dans le silence de ce dimanche après-midi pluvieux, les chantiers semblaient fantomatiques. Les lumières des boutiques du quai se reflétaient sur les pavés. Cela sentait la pluie et la Clyde — une odeur familière que Glynis avait pourtant oubliée durant des années.

Thomas arrêta les chevaux devant l'immense bâtiment qui abritait les bureaux de Cameron & Cie.

— Je vous accompagne ? proposa-t-il.

Glynis frémit à cette idée — en aucun cas elle ne voulait faire cette pénible confession devant témoin.

Ouvrant son parapluie, elle lui sourit :

— Merci, Thomas. Je vais me débrouiller seule.

Se contentant de secouer la tête, il remonta sur son siège.

Elle venait rarement ici, mais savait que l'unique entrée se situait côté docks. Une calèche arrêtée non loin de là la rassura sur le fait que Lennox était à son bureau. Elle avança vers l'entrée sous une pluie battante.

Pitié, faites qu'il ne me haïsse pas !

Elle avait vécu sept ans sans l'opinion de Lennox. Pourquoi cette opinion était-elle soudain devenue aussi importante ? Était-ce parce qu'il se révélait être la seule personne à la connaître réellement ?

Il avait été témoin d'un nombre incalculable de scènes embarrassantes, quand elle était enfant. Il l'avait relevée quand elle avait été désarçonnée par son cheval, s'était moqué d'elle quand elle se couvrait de boue et avait pudiquement détourné le regard, le jour où elle était tombée d'un arbre et avait déchiré sa robe.

Pour autant, il ne l'avait jamais vue dans ses plus beaux atours, à Washington, les cheveux impeccablement coiffés par un expert. Il n'avait jamais été témoin de son entrée dans une salle de bal, sous les regards admiratifs des hommes. Jamais il n'avait entendu les compliments outrés qu'on lui faisait.

S'il doit me haïr, faites au moins que ça ne dure pas longtemps. Ou, si ce n'est pas possible, faites que je m'en moque. Faites que ce qu'il pense de moi me soit aussi indifférent que lorsqu'il s'agissait de Richard.

Chaque fois que Richard se déclarait satisfait d'elle, il se félicitait en réalité lui-même de l'avoir choisie comme épouse. Il avait créé une marionnette docile, capable de pénétrer dans une pièce pleine de gens influents et de faire preuve de repartie dans n'importe quelle conversation. Elle pouvait discuter avec un Allemand lubrique, un Français obséquieux, ou parler histoire avec un Grec.

Si Lennox décidait de la haïr, il faudrait bien qu'elle trouve un moyen de le supporter.

La pluie frappait le pavé, alternant les rythmes lourds et les cadences légères, comme un enfant bruyant auquel ses parents auraient intimé l'ordre de se calmer. L'instant d'après, le tintamarre

revenait, pour s'atténuer de nouveau.

Malgré son parapluie, la pluie s'infiltrait dans son cou, lui coulait sur le visage et détrempait ses bas. Elle éternua, surprise par la fraîcheur de l'air, peu habituelle en été, et resserra les bras contre ses flancs. Le vent humide avait des accents glacés qui rappelaient que l'hiver n'était pas si loin, et semblait lui conseiller de profiter des belles journées avant qu'elles ne disparaissent.

Il faisait presque aussi sombre qu'en pleine nuit. Elle aurait aimé que les lampes le long du quai soient allumées, ou que les docks soient moins déserts. Ce silence l'angoissait : elle avait l'impression d'être seule au monde.

Thomas avait raison. Elle entraît là dans un milieu d'hommes, où les femmes n'étaient pas les bienvenues.

Elle s'arrêta un instant pour regarder la partie des docks qui appartenait à Cameron & Cie. Une nuée de mâts se dressait vers le ciel, masquant l'essentiel de la vue sur la Clyde.

Elle monta les marches menant aux bureaux dans des relents de poisson mort et une odeur de vernis chaude et épaisse qui évoquait le caramel, puis frappa à la porte. Comme Lennox ne répondait pas, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. L'intérieur était plongé dans l'obscurité. Il faisait si sombre dehors que, s'il y avait eu quelqu'un à l'intérieur, il n'aurait pas manqué d'allumer les lampes.

Lennox n'était pas là.

Elle fut assaillie d'un soulagement mêlé de regret. Elle n'allait pas être obligée de lui parler tout de suite de Washington. Mais il faudrait qu'elle le fasse bientôt. Plus elle attendrait, plus elle se tourmenterait.

Devait-elle l'attendre ?

Le vent se mit à souffler plus fort, et la pluie lui fouetta le visage tandis qu'elle se tournait pour repartir. Elle s'immobilisa soudain. Ce long navire gris acier devait être le *Raven*... Il se fondait si bien dans la lumière vague de cet après-midi pluvieux qu'il semblait faire partie des éléments.

Elle se souvint de certaines conversations évoquant le blocus, long de trois mille cinq cents miles. Pour rallier un port du Sud, un capitaine confédéré n'avait que deux possibilités : se glisser dans la nuit et le brouillard sans être repéré, ou bien être plus rapide que les bateaux de l'Union.

Le *Raven* avait l'air capable des deux.

Il était sublime, tout en lignes nerveuses, comme s'il attendait la prochaine vague, malgré les amarres qui le retenaient à quai. Il donnait le sentiment de vouloir défier le vent à la course et paraissait avide de sentir la puissance de la mer sous sa coque.

Glynis redescendit les quelques marches qui menaient à l'entrée des bureaux et se dirigea vers la passerelle. Elle n'était jamais montée à bord d'un bateau construit par Cameron & Cie — sauf si elle comptait la barque de Lennox, quand ils étaient enfants.

En mettant le pied sur le *Raven*, elle ferait fi d'une superstition qui voulait que les femmes portent malheur à bord d'un bateau, à moins qu'elles ne soient mariées et accompagnées de leur époux.

— Et les figures de proue ? avait-elle autrefois demandé à Lennox. Ce sont bien des femmes, non ?

— C'est différent, avait-il répondu, piquant un fard.

Elle avait attendu en vain qu'il s'explique. Bien plus tard, quelqu'un — elle ne se rappelait plus qui — lui avait révélé que la poitrine dénudée des figures de proue était censée apaiser les fureurs de la mer, et leurs yeux surveiller le danger.

Une femme de chair et de sang, en revanche, ne pouvait que provoquer tempêtes et désastres.

Les marins étaient des gens superstitieux, lui avait dit Lennox. Tout ce qu'elle savait des bateaux et de la mer, c'était lui qui le lui avait appris. Durant la traversée pour Le Caire, puis pour l'Amérique, elle avait remarqué un certain nombre de détails qu'elle avait eu envie d'évoquer avec lui... jusqu'à ce qu'elle se souvienne qu'il faisait désormais partie de son passé, en aucun cas de son présent, encore moins de son avenir.

Traversant la passerelle, elle accéda au pont mouillé et glissant d'un pas prudent. Elle s'attendait à sentir le balancement léger de l'océan sous ses pieds, mais le *Raven* était aussi inébranlable qu'un bâtiment de brique, et aucune vague ne semblait pouvoir le faire tanguer.

On bâtissait de merveilleux bateaux sur la Clyde. Certains avaient même été transportés en Amérique dans des caisses, pour être assemblés sur le Mississippi. Il y avait partout dans le monde des navires de la Clyde ; tous étaient synonymes d'élégance, de vitesse et de savoir-faire. Mais elle avait le sentiment que le *Raven* était le plus sublime d'entre eux, un navire pourtant construit pour la guerre.

Soudain, le ciel se fendit en deux, et un claquement assourdissant retentit en même temps qu'un éclair zébrait l'obscurité. Il ne s'agissait pas d'un orage anodin, mais bel et bien d'une tempête écossaise destinée à détremper la terre et à la purifier. Le vent giflait le pont et sifflait à travers le gréement. La pluie lui frappait le visage, et le tonnerre grondait, annonçant l'arrivée de l'orage avec la même énergie que les trompettistes de la reine.

Elle tourna le dos au vent, s'arrêta et regarda autour d'elle.

La main qui tenait son parapluie retomba soudain. Son cœur s'emballa d'un coup, et son esprit se mit à hurler.

Elle recula cependant calmement d'un pas et se força à respirer.

Un corps gisait à ses pieds. Pendant un instant de terreur absolue, un instant qui lui sembla durer une éternité, elle crut qu'il s'agissait de Lennox, mais ses yeux lui affirmèrent bientôt qu'il n'en était rien. Cet homme avait les cheveux blonds.

Elle l'examina.

Il était étendu sur le pont, les yeux ouverts et fixés sur les nuages sombres au-dessus de lui. Ses jambes étaient écartées et tendues, ses bras reposaient le long de ses flancs, et l'une de ses mains semblait vouloir atteindre quelque chose. Le sang, dilué par la pluie, formait une flaque près de son corps, emportée en rigoles le long du pont.

Était-il mort ? Il en avait tout l'air. Mais s'il ne l'était pas ? S'il était mourant, il fallait qu'elle appelle à l'aide ou fasse quelque chose.

A Washington, il y avait eu des appels à volontariat pour que les femmes s'engagent comme infirmières. Dieu merci, son statut de femme de diplomate britannique et la neutralité qui y était rattachée lui avaient épargné cet enfer : elle n'avait pas envie de voir défiler les blessés et les horreurs de la guerre.

A présent, elle n'avait plus d'excuse. Il fallait qu'elle agisse.

Le temps s'arrêta, se transformant en une masse gélatineuse qui n'était pas sans lui évoquer les aspics de Mabel. Elle détestait l'aspic — drôle de pensée, songea-t-elle, alors qu'elle avait sous les yeux un homme baignant dans son sang.

Prenant sur elle, elle avança jusqu'à lui, posa son parapluie, et s'agenouilla, le regard rivé sur le manche de canne saillant de son torse. Il semblait un peu étonné, comme si la mort lui avait tapoté sur l'épaule par surprise.

Il pleuvait dans ses yeux grands ouverts. Il était impossible qu'il soit vivant, mais elle tendit pourtant le bras pour lui secouer doucement l'épaule. Non, ce geste ne l'aiderait pas. Elle posa ses

doigts tremblants dans son cou, à la recherche de son pouls.

Sa peau était froide, et elle ne sentit aucune pulsation.

Quand elle retira la main, elle s'aperçut que ses doigts étaient tachés de sang.

Une nausée la secoua.

Elle s'essuya sur sa jupe, dont l'ourlet était gorgé de sang. Les larmes lui montèrent aux yeux d'un coup, et elle sentit sa gorge se serrer au point qu'elle eut du mal à respirer. Elle dut faire un effort surhumain pour se relever.

— Glynis ?

Elle se retourna avec le sentiment que la fatalité venait de s'abattre sur elle.

A travers la pluie qui s'était atténuée, elle vit Lennox debout sur la passerelle, sans parapluie. Le vent soulevait ses cheveux, et elle aurait voulu immortaliser dans un portrait l'image de cet homme puissant, autoritaire et un peu décoiffé.

— C'est du sang ? demanda-t-il, s'élançant vers elle.

Elle s'écarta pour qu'il puisse voir le corps de Gavin Whittaker.

Il s'arrêta brusquement, regarda le mort, puis reporta les yeux sur elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas. Je viens de le trouver.

Il lui décocha un regard étrange, puis s'agenouilla pour prendre le pouls de Gavin, comme elle l'avait fait un instant auparavant.

Ce dernier était bien mort, et toutes ses prières ne le ramèneraient pas à la vie.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il en tournant la tête, les yeux brillants dans la lumière ténue.

— J'ai aperçu le bateau. Je voulais le voir de plus près.

Elle n'y tenait plus. Si elle continuait de regarder tout ce sang, elle allait faire un malaise.

Il balaya les alentours du regard.

— Où sont les gardes ?

— Je n'ai vu personne.

— C'est étrange, dit-il en se redressant. A moins que Gavin ne les ait renvoyés. Tu es sûre de ne rien savoir de plus, Glynis ?

Elle secoua la tête.

— Pourtant, il y a quelques jours, tu discutais avec Baumann. De quoi parliez-vous ?

Elle serra ses bras autour d'elle, le regard rivé à celui de Lennox.

— Tu crois que je suis une espionne de l'Union et que j'avais pour mission de tuer Gavin ? Tu crois sincèrement que je pourrais tuer un être humain, Lennox ?

— Non, bien sûr, mais je pense que tu sais quelque chose que tu ne dis pas.

L'expression de son visage restait dure, son regard froid.

Elle croisa les bras, comme pour dresser une barrière entre eux. Elle grelottait de plus belle, et le vent glacé lui arrachait de violents frissons. Son estomac se révoltait, ses lèvres étaient engourdis, et ses jambes menaçaient de se dérober sous elle.

Elle avait ressenti la même chose, lorsque la police était venue lui annoncer l'accident de Richard. Cette nuit-là, déjà, il pleuvait, et chaque coup de tonnerre semblait souligner les paroles du policier.

— Je suis désolé, madame Smythe, nous n'avons rien pu faire. Le chauffeur affirme qu'il a vu votre mari au dernier moment, et qu'il était trop tard. Avec toute cette pluie, c'est compréhensible.

Elle se reprit, chassa ce souvenir.

— Il faut le dire à Lucy. Quelqu'un a assassiné son mari.

Puis, fronçant les sourcils, elle précisa :

— Et ce n'est pas moi, Lennox !

— Tu ne m'as toujours pas expliqué ce que tu faisais ici, Glynis.

Elle secoua la tête. Elle ne pouvait pas tout lui avouer maintenant, pas avec Gavin qui gisait à leurs pieds. Devait-elle avoir *aussi* cette mort sur la conscience ? Baumann était-il responsable de ce crime ?

Lennox tendit la main pour lui toucher les cheveux, et elle se rendit compte alors qu'ils s'étaient échappés de son chignon. Il écarta des mèches trempées de son visage avec une tendresse qui lui fit fermer les yeux.

Elle aurait voulu être ailleurs. Quelque part où la mort ne rôdait pas, où il n'y avait pas de secrets, où Lennox ne la soupçonnait pas.

— Glynis...

« Glynis, faites attention à votre tenue. » « Glynis, vous ne pouvez pas me dire pareilles choses. » « Glynis, savez-vous à quel point votre conduite est choquante ? »

Combien de fois Richard lui avait-il fait ce genre de réflexions ?

Rouvrant les yeux, elle fit un pas en arrière. Quelle idiote elle faisait de se laisser bouleverser par Lennox en un moment pareil ! Le meurtrier n'était peut-être pas loin.

Elle était rentrée en Ecosse refroidie, et pourtant le contact de sa main sur sa joue suffisait à anéantir tout bon sens chez elle.

— Je ne l'ai pas tué, Lennox.

— Je ne pensais pas que c'était le cas. Est-ce que tu as vu quelque chose ou quelqu'un ?

Elle répondit par la négative.

— Tu travailles pour Baumann ?

— Non ! cria-t-elle presque, soulagée de dire la vérité.

— Pourquoi es-tu venue ici ?

— Je te l'ai dit. Je voulais voir le bateau.

Ce fut au tour de Lennox de secouer la tête.

— Pourquoi es-tu venue aux chantiers ?

— Pour te parler.

La vérité, encore.

— De quoi ?

Elle baissa le regard. Pourquoi le lui avoir avoué ? Il ne fallait pas qu'elle parle, les mots étaient un filet qui se resserrait autour d'elle, et elle avait l'impression d'être un poisson qui suffoque.

— Peu importe, finit-elle par lâcher, se détournant des rigoles de sang mêlé de pluie qui couraient sur le pont.

Le *Raven* était-il maudit, à présent qu'un meurtre avait été commis à son bord ? Les marins de l'équipage allaient-ils désormais croire qu'il portait malheur ?

Elle leva les yeux sur Lennox, qui continuait de la dévisager avec attention. Elle n'avait pas d'autre explication à lui donner.

Comment la situation était-elle devenue aussi désastreuse ? Elle était partie pleine de bonnes intentions. Mais Burns, un poète écossais, n'avait-il pas écrit que « les plans les mieux conçus des souris et des hommes souvent ne se réalisent pas » ?

Comme il avait raison !

Chapitre 20

Lennox envoya son cocher chercher la police. En attendant l'arrivée des agents, il invita Glynis à monter dans les bureaux.

La dernière fois qu'elle y était venue, c'étaient de petites pièces en enfilade qui faisaient de l'endroit un véritable dédale. Depuis, les cloisons avaient été abattues pour former un large espace rectangulaire.

Une table de travail imposante, cernée de trois chaises pour les visiteurs, trônait au fond. Six tables de dessin étaient disposées sur trois rangées au milieu de la pièce, chacune couverte d'un plan.

Glynis s'arrêta près de la plus proche pour étudier le dessin, mais ne comprit rien à ce qu'elle voyait.

— Ce sont les plans de la structure d'une nouvelle coque, lui expliqua Lennox.

Elle fit le tour des autres tables.

— Ce sont tous des bateaux différents ?

— Il n'y en a que deux. Les autres sont des plans alternatifs du même vaisseau.

— Sur combien de bateaux travaillez-vous en même temps ?

— Le *Raven* a monopolisé l'essentiel de nos ressources, mais en général nous travaillons sur trois à quatre bateaux à la fois.

Autant que cela ? Cameron & Cie était en effet devenu une vaste entreprise !

Une cloison vitrée surplombait le quai et le tour de la porte. Par beau temps, le soleil devait inonder la pièce et la réchauffer en hiver. D'ici, Lennox voyait l'essentiel des docks et les abords des bureaux du côté des quais.

Elle l'imaginait assis sur l'un des hauts tabourets, concentré sur le plan devant lui. Les heures passaient sans qu'il y prenne garde, et peu lui importait sans doute, tant qu'il pouvait tirer de son imagination quelque chose de concret.

Durant son enfance, elle l'avait souvent surpris à griffonner sur des bouts de papier. Quand elle demandait à voir, il lui montrait à contrecœur des dessins de mâts ou de coques.

Elle délaissa les tables et s'approcha des étagères peintes en blanc qui occupaient les deux autres murs. Chaque compartiment était occupé par une petite maquette de bateau, si parfaitement réalisée qu'elle en resta muette d'admiration.

— Je peux en prendre une pour la regarder ? finit-elle par demander.

Il acquiesça.

Posant son parapluie par terre, elle en saisit une à deux mains, délicatement. Sur la proue figurait un nom en lettres cyrilliques.

— C'est un navire russe ?

Il hocha de nouveau la tête.

Depuis les cheminées jusqu'au capitaine sur le pont, tout était parfaitement sculpté. Elle caressa la coque du bout du doigt.

— Qui les a faites ?

Lennox possédait-il un talent qu'elle ne lui connaissait pas encore ?

— Garrison McPherson. Il a travaillé aux chantiers pendant des années.

Elle reposa avec précaution le modèle réduit dans sa case et reprit son parapluie, puis elle examina les autres compartiments.

— Ce sont tous des bateaux construits par Cameron & Cie ?

— Pas tous, mais la plupart, oui. Ici et en Russie.

— Je me suis toujours demandé pourquoi ton père a décidé de créer des chantiers en Russie.

— Parce qu'on l'a sollicité, répondit Lennox. Je suppose qu'on va toujours là où on est attendu.

Elle aurait eu bien des commentaires à faire à ce sujet, mais décida de s'abstenir.

— La Russie lui a manqué, quand il a vendu ses chantiers ?

— Pourquoi toutes ces questions, Glynis ?

Elle lui décocha un regard surpris. Ne savait-il donc pas qu'elle avait toujours été fascinée par tout ce qui le concernait ?

— Les gens qui pensent que les hivers écossais sont rudes n'ont jamais mis le pied en Russie, finit-il par dire.

Elle traversa la pièce pour s'approcher de l'autre mur. Les compartiments des étagères étaient vides. Lennox voyait loin.

— Où est la maquette du *Raven* ?

— Elle n'a pas encore été faite.

Elle le dévisagea, étonnée par son changement de ton.

Puis son attention fut attirée par un autre bateau, qui lui rappelait le *Raven*. Il paraissait s'élancer comme pour prendre le vent de vitesse, prêt à défier à la course tout ce qui se trouverait sur les eaux.

— La *Diabliesse* ?

— Un bateau que nous n'avons jamais construit. Il n'a aucune application pratique. Or, de nos jours, un vaisseau doit avoir une utilité.

— On dirait un cygne fendant les eaux. Un bateau vapeur doté de la grâce d'un clipper.

— Tu as étudié les bateaux ?

Elle l'avait fait, autrefois, dans l'espoir de l'impressionner par ses connaissances.

— Je l'ai dessiné après ton départ pour Londres, dit-il en la rejoignant.

Et il l'avait baptisé la *Diabliesse*... Que devait-elle comprendre ? Ce nom résumait-il ce qu'il pensait d'elle ? Elle se demanda si elle devait en être irritée ou flattée.

— Tu veux t'asseoir ?

— Non, merci.

Elle préférait continuer de bouger, rester active — tout sauf penser à la mort de Gavin.

Elle aurait dû fondre en larmes ou s'évanouir. Agiter faiblement son mouchoir en clamant qu'elle avait des vapeurs... Manquait-elle de féminité en ne se conduisant pas en créature fragile ? Était-ce pour cela que Lennox l'observait avec cet air préoccupé ?

Les minutes s'écoulèrent en silence. C'était le moment de lui dire ce qu'elle était venue lui expliquer en se rendant aux chantiers. Autant lui débiter d'un trait cette affreuse histoire, et alors le

verdict tomberait, Lennox l'accepterait ou la repousserait.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et la grâce fut rompue.

— Monsieur Cameron ?

Un homme s'avança, suivi d'un autre, et ils se présentèrent : ils étaient des représentants de la police de Glasgow. Tous deux avaient des allures de débardeurs — les épaules et le torse larges, la démarche chaloupée des hommes rompus au rythme de l'océan. Avaient-ils autrefois été marins ?

Le plus jeune des deux arborait barbe et moustache ; l'autre, dont les tempes grisonnaient, ne portait qu'une moustache.

Lennox les conduisit jusqu'à son bureau, dans un coin de la grande pièce. Glynis s'assit sur l'une des chaises au dossier raide, soulagée de ne pas devoir se percher sur l'un des hauts tabourets. Lennox prit place dans le fauteuil massif derrière sa table de travail, tandis que l'un des policiers, le plus jeune, s'asseyait face à lui. Le plus âgé, resté près de la fenêtre, lui demanda alors :

— Qui est le défunt, monsieur Cameron ?

— Gavin Whittaker. Il est employé par Fraser Trenholm & Cie à Liverpool, mais il représente le gouvernement des Etats confédérés. Je lui ai remis le *Raven* hier et je m'attendais à ce qu'il appareille d'ici deux jours.

Le policier acquiesça.

— Encore un Américain, commenta son collègue.

— Et c'est vous qui l'avez trouvé, mademoiselle ? demanda le premier.

— *Madame*, corrigea Lennox. Mme Smythe. Mme Smythe est la veuve de l'attaché de la légation britannique à Washington.

— Vous venez des Etats-Unis, madame ?

Glynis sentit l'embarras la gagner. Il n'était jamais bon d'attirer l'attention sur soi et, à cet instant précis, elle était péniblement consciente que trois hommes avaient le regard rivé sur elle.

— Oui, confirma-t-elle. Mais je suis glaswégienne et je suis rentrée depuis peu en Ecosse.

— Que faisiez-vous sur ces chantiers un dimanche ?

Je suis venue me confesser. Je voulais tout avouer à Lennox, en lui présentant les choses de telle sorte qu'il comprenne et, si possible, me pardonne.

— Je suis venue voir le *Raven*, répondit-elle sans se démonter. Je savais que le bateau quitterait bientôt les quais et je voulais y jeter un coup d'œil.

Si l'on faisait montre d'assez d'aplomb, on pouvait affronter n'importe quelle situation. Le menton relevé, elle soutint leur regard sans faiblir. Peu importait qu'ils la croient. Elle n'avait aucune influence sur leur jugement, mais elle pouvait modifier la perception qu'ils avaient d'elle par son attitude.

L'un des policiers se tourna vers Lennox :

— Saviez-vous que Mme Smythe serait ici, monsieur ?

— Je travaille souvent le dimanche, répondit-il, éludant la question. Et je vous serais reconnaissant de ne pas me dénoncer à mon pasteur.

Les deux hommes sourirent.

— M. Whittaker était-il mort quand vous l'avez trouvé, madame Smythe ?

— Oui.

Elle enjoignit à son estomac de ne pas se rebeller. Elle allait devoir trouver un moyen de refouler les images de ce bain de sang dans un recoin inaccessible de sa mémoire.

— Avez-vous vu quelqu'un d'autre à bord du bateau ?

— Non. Et je n'ai rien entendu non plus.

— L'arme du crime est un couteau d'aspect particulièrement menaçant. L'aviez-vous vu auparavant, madame ? demanda alors le plus jeune des deux policiers.

— Quiconque avait rencontré Gavin aurait pu le voir, intervint Lennox. Il était toujours prêt à le dégainer. Cette lame faisait partie d'une canne dont il ne se séparait jamais.

Glynis serra ses mains l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler.

La discussion porta ensuite sur les sentinelles censées surveiller le *Raven*. Tout en écoutant, elle prit conscience que Lennox manipulait subtilement la conversation. Il confia aux deux agents que, suite aux récents incendies criminels qui avaient eu lieu sur la Clyde, trois hommes avaient été postés sur le *Raven*. Ces gardes devaient avoir été congédiés par Gavin.

Elle-même, ajouta-t-il, avait simplement eu la malchance de tomber par hasard sur le corps de M. Whittaker. Elle s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment.

— Si vous n'avez pas d'autre question, conclut-il, j'aimerais raccompagner Mme Smythe chez elle. Inutile de vous dire combien elle a été choquée de découvrir le corps de ce malheureux M. Whittaker...

Le plus âgé des policiers avança jusqu'au bureau.

— Merci, monsieur Cameron, dit-il. Et à vous aussi, madame Smythe.

Glynis inclina légèrement la tête, reproduisant l'attitude majestueuse que Mme Lincoln avait coutume d'adopter. Pendant que Lennox raccompagnait les policiers à la porte, où ils continuèrent à discuter quelques minutes, elle resta assise. Que leur disait-il ? Quelles questions posaient-ils ? Le nom de Baumann avait-il été prononcé ?

Le bas de sa jupe, taché de sang, traînait par terre. Elle détourna les yeux, saisie d'un haut-le-cœur. La pluie s'était infiltrée dans tous ses vêtements, jusque dans son corset. Sa peau était couverte de chair de poule, et elle frissonnait de façon incontrôlable. Mais ce n'était qu'un malaise passager sans grande importance, vraiment, en regard de l'assassinat de Gavin Whittaker.

* * *

— Je n'ai pas besoin d'escorte, Lennox, dit-elle d'un ton las.

— Quel dommage ! Si tu en avais amené une, ne serait-ce que ta bonne, elle aurait pu te servir d'alibi, commenta-t-il, en fermant son bureau à clé, avant de la suivre dans l'escalier.

Comme elle faisait la moue, il lui sourit.

— Ils te faisaient presque des courbettes. « Oui, monsieur Cameron. Bien sûr, monsieur Cameron. » Pourquoi ces policiers étaient-ils aussi obséquieux ?

— Peut-être parce qu'ils ne pensent pas que j'ai tué Gavin ?

— Même si c'était le cas, je doute qu'ils t'auraient arrêté. Après tout, tu es Lennox Cameron de Cameron & Cie.

— Ils ont été tout aussi prévenants avec toi, Glynis.

— A cause de toi.

Il n'essaya pas de la détromper. Il aurait fait tout ce qui était en son pouvoir pour la protéger.

La police, à présent, était en train d'enlever le corps, ce qui signifiait qu'il lui restait une dernière chose à faire.

Il s'arrêta pour parler à Daniel, le cocher qui avait conduit Gavin aux chantiers. Après lui avoir résumé les faits, il le renvoya à Hillshead. Arrivé devant la voiture de Glynis, il demanda à Thomas de les suivre, puis prit Glynis par le bras pour la conduire à sa propre calèche, en face du fourgon de police.

— Tu n’as pas besoin de me raccompagner chez moi, Lennox, répéta-t-elle. J’ai traversé l’océan seule. Je dois pouvoir me débrouiller sur cette distance.

— Tu étais aussi indépendante que ça, à Washington ?

Elle eut un sourire étrangement triste.

— Je jouais un rôle en permanence. Ma personnalité changeait selon la situation. J’étais autonome quand elle l’exigeait. S’il semblait plus judicieux d’avoir l’air fragile, je jouais les femmes sans défense.

— Et ici ? Tu es aussi bonne actrice que là-bas ?

Elle lui décocha un regard courroucé qui lui rappela la Glynis de son enfance.

— Ici, je me contente d’être moi-même.

— Quelle version de toi-même ? demanda-t-il sans réfléchir. La jeune fille que j’ai connue, ou la femme secrète ?

Elle ne répondit pas.

Il ne l’avait jamais vue aussi malheureuse. Il avait envie de la prendre dans ses bras, de trouver une couverture et de la réchauffer, puis d’effacer de son esprit tout ce qui s’était passé au cours des dernières heures.

Elle paraissait tellement tendue qu’elle semblait prête à se briser comme une porcelaine au premier contact ! Son visage, parfaitement impassible, ne trahissait aucun de ses sentiments. Seuls ses yeux étaient en mouvement, ils papillonnaient, bougeaient sans cesse, incapables de se poser nulle part.

— Comment ton mari est-il mort ? Pas à bord d’un bateau ?

Elle lui adressa un regard furtif avant de se détourner.

— Non.

— Tu m’as expliqué, c’est vrai... Il est mort dans un accident, c’est bien ça ?

Enfin, il avait réussi à croiser son regard.

— Oui, c’est ça. Tu crois vraiment que j’ai assassiné Gavin, Lennox ?

Il savait qu’elle ne l’avait pas tué. Personne ne pouvait changer à ce point. Pour autant, il soupçonnait qu’elle lui cachait quelque chose.

— Tu ne m’as toujours pas dit pourquoi tu discutais avec Matthew Baumann, l’autre jour, sur le pas de ta porte.

Cette question le tracassait depuis un bon moment.

Elle resserra les bras autour de son corps, tourna la tête vers la vitre de la calèche et répondit sans le regarder :

— Il est venu sans que je l’y invite. Je lui ai dit de partir. Ce n’est pas ma faute si ses manières sont déplorables. Je n’ai aucune envie de le revoir.

— Et tu ne sais pas pourquoi il voulait te rencontrer ?

— Pour me donner des instructions pour le meurtre de Gavin Whittaker, bien sûr, répliqua-t-elle avec un petit sourire étrangement dénué d’humour.

— Tu ne trouves pas un peu déplacé de plaisanter sur un sujet pareil ?

De nouveau, elle détourna la tête, jetant machinalement un coup d’œil à l’extérieur.

— Je me suis aperçue que l’humour est parfois le seul moyen de supporter certaines situations.

De quelles situations parlait-elle ? S’il lui posait la question, lui répondrait-elle ?

— Je peux t’assurer que je n’ai pas besoin que tu me raccompagnes jusqu’à la porte, dit-elle quand ils furent arrivés devant la maison.

— Je suppose que non. Mais j’ai besoin de ta mère. Si je dois annoncer à Lucy Whittaker ce qui

est arrivé à son mari, j'aimerais autant qu'Eleanor soit à mes côtés.

Glynis se contenta de hocher la tête. Puis elle ouvrit la portière et sauta à bas de la voiture. Il la regarda faire, un rien agacé, et très inquiet pour elle.

Chapitre 21

— Merci de bien vouloir m'aider, Eleanor.

Eleanor lui sourit et lui tapota le bras avec affection, comme à l'époque où il était enfant.

Lennox aurait adoré avoir une mère comme elle. Quels que soient les ennuis dans lesquels Duncan se fourrait quand il était plus jeune, personne n'avait jamais douté qu'elle l'aimait profondément.

— Le pire, lui avait un jour confié Duncan, c'est quand je la déçois. Ça se voit dans ses yeux, et je me sens aussi misérable qu'un ver de terre, parce que je sais que je l'ai blessée.

Lui avait douze ans, quand sa propre mère était partie. Pendant des années, elle lui avait envoyé une lettre pour son anniversaire, puis un jour il n'avait plus rien reçu. Il ignorait si elle était morte, ou si elle avait simplement perdu tout intérêt pour lui.

— Pauvre petite, dit Eleanor. Si jeune, et déjà veuve !

— Certes.

Lennox se garda d'avouer qu'à son avis Lucy ne pleurerait sans doute pas son époux bien longtemps. Gavin était-il conscient de l'insensibilité de sa femme ?

— Je suis horrifiée à l'idée que Glynis ait vu une chose pareille ! Que faisait-elle là-bas, Lennox ?

— Je l'ignore.

— Tu ne la soupçonnes tout de même pas ?

— Pas de meurtre, en tout cas, répondit-il avec un regard appuyé. Mais elle sait quelque chose et elle refuse de le dire.

Il l'avait vue en compagnie de Baumann. Cela l'avait troublé, mais pas autant que de sentir que Glynis avait un secret. Il aurait voulu la prendre dans ses bras pour la réconforter et, en même temps, exiger qu'elle lui révèle ce qui semblait tant la terrifier.

Ses propres émotions, pour le moment, étaient trop volatiles. En premier lieu, il ressentait de la colère, parce qu'on avait tué Gavin. D'emblée, il avait imputé ce meurtre à Matthew Baumann et avait confié ses soupçons à la police. Il éprouvait également du chagrin — un homme qu'il commençait à considérer comme un ami avait été injustement assassiné. Enfin, il était irrité que Glynis refuse d'être honnête avec lui. Il avait bien vu qu'elle était terrifiée, et pas uniquement à cause du meurtre de Gavin.

— Elle a changé, dit Eleanor, comme si elle avait lu dans ses pensées. Elle n'est plus la même. Mais ne peut-on en dire autant de nous tous ?

— Avez-vous beaucoup changé en sept ans ?

Elle sembla soupeser sa question avant de lui adresser un sourire un peu triste.

— Je crois que oui. Depuis que mon cher Hamish est parti... On se dit toujours que ce sera plus facile le lendemain. On se réveille en pensant que la journée sera belle, et puis tout revient d'un coup : il n'est plus là, et il va falloir affronter une nouvelle journée sans lui. Ça vous change une personne.

Elle joignit les mains devant elle, et il fut stupéfait de découvrir qu'elles tremblaient. Il ne l'avait jamais vue désabusée ou bouleversée. Il se prit à regretter de lui avoir demandé de l'accompagner, mais la situation était délicate et exigeait la présence pleine de tact d'une femme d'expérience.

— Elle était mariée à un homme affreux, poursuivit-elle.

Il fallut un moment à Lennox pour prendre conscience qu'elle parlait toujours de Glynis, et non de Lucy Whittaker.

— Je n'ai appris que très récemment combien Richard Smythe était terrible. Ma petite fille chérie n'aurait jamais dû épouser un homme pareil.

Comme il ne savait que répondre, il se réfugia dans le silence.

— J'ai prié pour qu'elle ait un enfant. Les enfants illuminent la vie. Mais maintenant je suis heureuse que Richard Smythe n'ait pas laissé de progéniture.

Il aurait voulu lui demander ce qu'elle savait, mais il valait mieux qu'il ne fasse aucun commentaire sur le mariage de Glynis. Ni même qu'il pense qu'elle avait un jour été mariée.

— J'imagine qu'elle va le prendre mal...

Cette fois, elle parlait de Lucy.

— En effet. Et, bien que ça puisse sembler peu charitable de ma part, je crois que le mieux serait qu'elle quitte ma maison et prenne une chambre dans un hôtel.

— Il n'en est pas question ! protesta Eleanor. Nous allons l'accueillir chez nous. Elle occupera l'une des chambres d'amis. Ma maison est loin d'être aussi vaste que Hillshead, Lennox, mais elle est assez grande pour recevoir une invitée.

— Vous êtes sûre ? demanda-t-il, dubitatif.

Elle acquiesça.

— Vous êtes d'une grande bonté, dit-il, alors que la calèche arrivait devant Hillshead. Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'apprécie votre geste.

— Je t'ai toujours considéré comme mon second fils, Lennox. Pourquoi ne t'aiderais-je pas, si c'est en mon pouvoir ?

Le tonnerre grondait alentour, comme pour annoncer que l'orage n'en avait pas fini avec eux.

Il sortit de la voiture et la contourna pour aider Eleanor à descendre. Elle arborait un sourire un peu forcé, et il eut soudain envie de s'excuser d'avoir réclamé son assistance.

— Allons accomplir notre affreuse mission, dit-elle.

* * *

La suite que Lennox avait octroyée à ses invités était aussi grande que celle qu'Eleanor occupait chez elle. Les pièces étaient peut-être un peu plus confortables, et elle ne disposait pas de salle de bains adjacente à sa chambre à coucher — ce qui était une bonne chose, dans la mesure où le gel avait fait éclater la plomberie l'hiver précédent. Elle n'avait pas non plus une aussi belle vue ; ces appartements donnaient en effet sur les jardins de Hillshead, à peine visibles à travers le rideau de pluie qui les obscurcissaient.

Le canapé et les deux fauteuils étaient tapissés d'un motif bleu pâle et corail, tout comme les dessus de fenêtre. Les rideaux étaient également bleus, et des nuances corail sur les coussins, les repose-pieds et tapis rappelaient celle des meubles.

Eleanor se demanda qui avait décoré les pièces avec une sensibilité si féminine.

Ils avaient frappé à la porte du salon, et Lucy était venue ouvrir. Elle les avait d'abord dévisagés tour à tour, manifestement stupéfaite de les trouver là tous les deux. Elle n'avait rien dit tandis qu'Eleanor la prenait par la main pour la faire asseoir sur le canapé et s'asseyait près d'elle.

— Je crains que nous n'ayons de mauvaises nouvelles, Lucy. Monsieur Whittaker n'est plus.

Lucy la considéra en clignant des yeux d'un air incrédule.

— Il n'est plus quoi ? demanda-t-elle, se tournant vers Lennox.

— Il est mort, dit-il alors.

C'était brutal, mais franc.

— Bien sûr que non, il n'est pas mort !

Cela se présentait mal. Lucy, à présent veuve, semblait refuser d'accepter la situation.

— Je crains que ce ne soit vrai, ma chère Lucy, reprit doucement Eleanor.

— Bien sûr que non ! répéta cette dernière, fronçant les sourcils, avant de s'adresser à Lennox : Gavin est aux chantiers, ou bien dans votre bibliothèque. En tout cas, il n'est pas mort.

Sans doute allaient-ils devoir l'emmener voir le corps de son mari pour qu'elle comprenne vraiment. Lorsque la mort frappait au hasard, emportant un proche à la manière d'un aigle affamé, seule la vision du défunt rendait le décès réel pour son entourage. Hamish avait été emporté au travail, dans son bureau, aux filatures. Au moins, il n'avait pas été seul. Duncan était avec lui, et il l'avait ramené à la maison pour qu'elle le voie une dernière fois.

Gavin non plus n'était pas seul, hélas : son meurtrier était là. A cette pensée, Eleanor frissonna.

Quelqu'un l'avait-il suivi depuis l'Amérique ? Le malheureux avait-il été détroussé ? Les autorités le découvriraient bien assez tôt. Elle n'avait pas besoin de se tracasser avec de tels détails, alors qu'elle pouvait venir en aide à Lucy de bien d'autres façons.

— Demain, je suis sûre que vous pourrez aller le voir, ma chère petite.

Lucy la dévisagea sans comprendre. Parfois, un gros choc émotionnel avait ce genre d'effet.

— Nous allons nous occuper de vous. J'ai une délicieuse tisane de mûres à la maison. Une fois que vous serez bien installée chez nous, je vous en apporterai, avec les scones de Mabel. Ce sont les meilleurs de tout Glasgow.

— Pourquoi dites-vous ça ? Je ne compte pas bouger d'ici.

— Mary et son père ne sont pas là, ma chère enfant. Et vous êtes sous le toit d'un homme célibataire. Si vous restez à Hillshead, les gens vont jaser. Malheureusement, les rumeurs vont vite à Glasgow. Il faut penser à votre réputation.

— Je viens de perdre mon mari, et vous voulez que je fasse mes bagages et que je parte ? Ce soir ?

Lucy s'était exprimée d'une voix si aiguë qu'Eleanor eut la sensation qu'un crabe lui remontait le long de l'échine en lui pinçant la peau au passage. Elle pressentit alors que le malheureux Gavin Whittaker n'aurait pas de la part de son épouse les larmes que sa disparition méritait.

— Nous serions enchantés de vous accueillir chez nous, poursuivit-elle malgré tout. La maison n'est pas aussi spacieuse que Hillshead, mais nous disposons d'une très jolie chambre d'amis. Ce serait vraiment la meilleure solution.

— Vous vous souciez de ma réputation ?

Eleanor hocha la tête, soulagée que Lucy comprenne la situation. Lennox était un homme connu

du tout-Glasgow, et l'un de ses citoyens les plus prospères. S'il se retrouvait à cohabiter avec une femme seule, même frappée d'un récent veuvage, les gens n'hésiteraient pas à en faire des gorges chaudes.

Lucy les considéra, les yeux secs et plissés, la bouche pincée et les pommettes en feu.

— Nous voulons ce qu'il y a de mieux pour vous, ma chère, insista-t-elle.

— Si la réputation des gens vous chagrine à ce point, madame MacLain, que croyez-vous que diraient les gens, s'ils apprenaient que votre fille embrasse passionnément Lennox dans son jardin ? Sa réputation ne semblait pas l'embarrasser, à ce moment-là !

L'espace de quelques secondes, de quelques minutes peut-être, Eleanor resta sans voix. Elle sentit une vague de chaleur la traverser de part en part.

— Je vous demande pardon ? parvint-elle enfin à articuler.

— Votre fille était dans le jardin avec Lennox, l'autre soir. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'ils ont copulé derrière les buissons. Que pensez-vous que le tout-Glasgow dirait de ça ?

De toute évidence, Lucy semblait prête à partager les informations qu'elle avait à ce sujet avec quiconque serait prêt à lui tendre l'oreille. Eleanor n'était pas du genre à se laisser intimider, mais en entendant Lucy elle sentit son cœur se mettre à battre la chamade. Elle était toujours parvenue à demeurer enjouée même dans les situations les plus difficiles. A présent, pourtant, elle avait toutes les peines du monde à sourire, priant intérieurement pour trouver une réponse adéquate aux assertions de cette femme.

Elle sentait la présence tendue de Lennox à côté d'elle. Elle savait, sans le regarder, qu'il avait posé sur Lucy son regard le plus noir.

Celle-ci gardait la tête haute, drapée dans une vertu autoproclamée, alors qu'elle était en réalité une mégère dotée d'une langue de vipère.

Comment pouvait-elle inviter cette femme chez elle ? Elle osait à peine imaginer ses relations avec Glynis, qui ne méritait pas d'être agressée sous son propre toit.

— Compte tenu des circonstances, dit-elle enfin, en se levant, il vaudrait peut-être mieux que nous vous conduisions à l'hôtel. Il paraît que le Lafayette est un endroit charmant.

Elle consulta Lennox du regard ; il acquiesça.

— Je n'irai nulle part ! affirma Lucy.

Lennox eut un sourire si froid qu'Eleanor sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Bien sûr que si, dit-il. Même si, pour ça, je dois vous soulever sur mon dos et vous y porter moi-même.

Lucy qui n'avait, jusqu'alors, pas versé une larme, choisit cet instant pour se mettre à pleurer.

Chapitre 22

Avant de partir à Hillshead avec Lennox, sa mère avait envoyé Lily faire couler un bain pour Glynis, et Mabel lui préparer un dîner léger. Le bain lui ferait sans doute un bien immense, car depuis qu'elle avait quitté les chantiers elle n'avait cessé de frissonner. En revanche, elle ignorait si elle serait capable d'avaler quoi que ce soit.

Elle monta l'escalier pour rejoindre sa chambre avec la plus grande attention. Si elle se concentrait sur les marches, elle ne penserait à rien d'autre. Pas à Lennox, parti annoncer à Lucy Whittaker que son mari était mort. Pas à Gavin étendu sur le pont du *Raven*. Et certainement pas à la mare de sang qu'il avait laissée derrière lui.

Elle retira sa robe, craignant que la pluie ne l'ait définitivement gâchée. Heureusement, Lily faisait des miracles — peut-être pourrait-elle lui redonner vie et éviter que des auréoles plus claires ne constellent le tissu noir.

Comme on frappait à la porte, elle attrapa son peignoir, s'en ceignit, puis alla ouvrir.

— Votre bain est prêt, Glynis, annonça Lily.

Avant qu'elle ait eu le temps de la remercier, Mabel apparut au sommet des marches, le souffle court d'avoir monté l'étage, les bras chargés d'un plateau qu'elle vint déposer sur le banc, au bout du lit.

Avait-elle vidé le garde-manger ? Elle avait apporté une théière, une tasse et sa soucoupe, un bol de ragoût, quatre tranches de pain beurrées, des légumes verts, et assez de desserts pour nourrir toute la maisonnée.

— J'ai toujours pensé que les douceurs faisaient du bien quand la journée avait été un peu rude, déclara Mabel.

« Rude » était effectivement le terme approprié, songea Glynis.

— N'hésite pas à sonner si tu as besoin de quoi que ce soit. Lily ou moi te l'apporterons tout de suite.

Glynis ravala ses larmes.

— Merci à vous deux.

Mabel hocha la tête et murmura quelque chose à Lily, puis toutes deux la laissèrent.

Elle referma la porte et s'appuya au battant. Là, elle pressa les doigts sur ses yeux, s'efforçant de soulager la brûlure de larmes contenues.

Gavin Whittaker n'était plus, et cela lui rappelait d'autres morts, des morts qu'elle avait sur la conscience.

Au début, comme n'importe qui d'autre à Washington, elle avait été prise dans un tourbillon de

paroles et d'émotions. Elle avait rencontré de beaux jeunes hommes en uniforme, leur avait souhaité bonne chance et les avait embrassés sur la joue avant qu'ils ne partent au front.

Aucun d'eux n'en était revenu.

Au fil des mois, elle avait commencé à considérer la guerre comme la gueule béante d'un animal qui avalait les hommes sans distinction d'âge. L'enthousiasme et l'énergie débordante qui agitait Washington les premiers temps de la guerre s'étaient transformés en une terreur qui accompagnait chacune des premières lueurs de l'aube, et durait jusqu'au coucher du soleil : de quelles nouvelles batailles serait-il question dans les journaux ? Combien d'hommes allaient encore mourir pour une cause que chaque camp estimait juste ?

Officiellement, on avait demandé à la légation britannique de rester neutre, mais cette neutralité en avait fait la dépositaire de bien des secrets. Comme l'avait un jour dit Baumann, la légation était même devenue un nid à espions. Grâce aux sujets anglais qui habitaient les Etats du Sud, elle était au courant des conditions de vie au sein de la Confédération. Elle recevait des comptes rendus des attaques, et chacun recelait des informations stratégiques.

Baumann lui avait répété plus d'une fois qu'elle était son agent le plus précieux. Elle organisait des réceptions prisées et, de temps à autre, des thés où les conversations se révélaient passionnantes, mais pour les membres de la légation elle demeurait aussi insignifiante qu'invisible. Autour d'elle, les gens ne surveillaient pas leurs paroles. La nature obséquieuse de Richard renforçait cette tendance, car il semblait évident que l'épouse d'un attaché britannique aussi ouvertement servile ne pouvait pas colporter de rumeurs.

Les remarques les plus anodines s'avéraient précieuses. Un jour, par exemple, elle avait entendu un homme évoquer un autre attaché qui vivait en Géorgie. Un simple commentaire sur son style de vie prouvait de façon irréfutable que la Confédération recevait de l'aide de l'Europe. Lors du renforcement du blocus, Baumann lui avait affirmé qu'elle avait joué un rôle clé dans cette décision.

Il ignorait qu'elle était bien loin de tout lui dire. Pour s'assurer de son silence, elle lui avait, à contrecœur, fourni des bribes d'informations, mais elle prenait soin de garder pour elle les éléments les plus potentiellement destructeurs.

Après la mort de Richard, elle avait refusé de continuer à l'aider. Comme elle ne faisait plus partie des cercles intimes de la légation, il n'avait plus la moindre prise sur elle. Elle avait cessé de fréquenter les femmes influentes de Washington, et peu lui importait qu'on la renvoie chez elle dans le déshonneur le plus absolu. Il pouvait bien raconter cette histoire sordide à qui bon lui semblait.

Mais, aujourd'hui, il était à Glasgow et il la menaçait de nouveau. Cet homme était un parasite dont il semblait impossible de se débarrasser. Cette fois, pourtant, elle était décidée à refuser son chantage.

Hélas, au moment où elle s'apprêtait à révéler toute la vérité, un homme avait été assassiné.

* * *

Dans la calèche qui les menait à l'hôtel, le silence était aussi pesant que dans une tombe. Lennox songeait qu'il n'avait jamais vécu de situation aussi inconfortable, assis en face de ces deux femmes dont aucune ne daignait lui accorder d'attention.

Eleanor arborait un sourire figé et évitait soigneusement de le regarder en face.

La crise de larmes de Lucy avait pris fin aussitôt qu'elle avait compris qu'il était déterminé à ne plus l'héberger. Avec ses yeux plissés, sa bouche pincée et ses joues marbrées de rouge, elle ressemblait à un écureuil en colère. Les rares fois où elle avait levé les yeux sur lui, il s'était attendu

à être consommé sur place.

L'hôtel Lafayette était situé dans le centre de Glasgow. C'était un bâtiment clinquant qui s'ouvrait sur une réception dotée d'arches immenses et d'un large escalier de marbre rose menant aux deux étages.

Lennox prit une suite pour Lucy sans se préoccuper de son prix. Il exigea du concierge qu'au vu de la récente tragédie qui venait de la frapper, on prenne particulièrement soin d'elle. L'homme se montra compréhensif et promit de lui faire monter un plateau du salon de thé et de lui réserver la meilleure salle de bains. Il accepta également de lui faire envoyer un chasseur deux fois par jour afin de s'assurer qu'elle n'avait besoin de rien. S'il se demandait pourquoi Lennox était prêt à dépenser autant d'argent pour le confort de Lucy Whittaker, il n'en montra rien.

Dix minutes plus tard, il emboîta le pas à Lucy et Eleanor dans l'escalier. Derrière lui, deux porteurs suivaient avec difficulté, chargés des bagages encombrants de Lucy.

Peut-être aurait-il dû vérifier qu'elle n'avait pas emporté avec elle des objets lui appartenant. Si c'était le cas, cependant, ce serait un piètre prix à payer pour être enfin débarrassé d'elle.

Une fois dans la chambre, Eleanor mit un point d'honneur à souligner toutes les commodités dont Lucy disposait.

— Regardez, vous avez un lavabo. Et de la fenêtre vous avez une très jolie vue de Glasgow.

Puis, enfouissant les deux mains dans le matelas :

— Le lit me semble tout à fait confortable.

Se redressant, elle ajouta encore :

— Cela dit, vous risquez de ne pas beaucoup dormir cette nuit. Après une tragédie pareille, les premières semaines vont être terribles pour vous.

— Je ne resterai pas longtemps ici. Je rentre chez moi.

Lennox aurait sincèrement voulu ressentir un peu de compassion pour elle. Après tout, son mari venait de mourir. Si elle n'avait pas exprimé son chagrin aussitôt, c'était peut-être à cause du choc. Qui était-il pour juger de pareilles choses ?

— Je comprends que vous souhaitiez regagner Londres au plus tôt, dit-il, mais vous n'allez pas pouvoir quitter Glasgow tant que l'enquête est en cours.

Les joues de Lucy virèrent au pourpre. Elle le considéra en serrant les poings, comme si elle envisageait de le frapper.

— Je hais l'Ecosse ! siffla-t-elle. Je déteste tout, ici ! Vous ne savez pas parler correctement et vous mangez n'importe quoi.

Lennox nota mentalement de demander au personnel de l'hôtel de ne lui faire servir que des petits déjeuners anglais.

— Combien de temps vais-je devoir rester dans cet affreux endroit ?

Etait-elle consciente qu'il souhaitait son départ aussi ardemment qu'elle ?

— Moins d'un mois, je pense.

— Un mois ? Il va falloir que je vive encore un mois dans cet enfer ? !

Sa voix était montée d'une octave, et il s'attendit à ce qu'elle éclate en sanglots.

— Voulez-vous que j'envoie l'une de mes employées pour vous tenir compagnie ? demanda Eleanor. Il vous faut quelqu'un pour vous faire les courses.

— J'ai besoin d'une bonne, déclara Lucy, qui avait retrouvé son timbre de voix habituel.

— Dans ce cas, je vous enverrai Lily demain matin à la première heure. Elle est merveilleuse.

Comme Lucy ne réagissait pas, Eleanor reprit :

— Il vous faudra de quoi écrire, bien sûr. Et vous allez avoir besoin d'envoyer un télégramme

pour informer votre famille de la tragédie.

— Vous voulez bien vous charger d'avertir l'employeur de M. Whittaker, Lennox ? lui demanda alors Eleanor, s'adressant à lui pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté Hillshead.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Il me faut également nouvelle garde-robe, dit Lucy. Je dois porter le deuil, et il n'est pas question que je teigne mes robes.

Eleanor le consulta du regard, et il hocha de nouveau la tête. Pourquoi avait-il le sentiment d'acheter le silence de Lucy ? Qu'est-ce qui lui garantissait qu'elle n'allait pas, malgré tout, propager de rumeurs les concernant, Glynis et lui ?

— Allez-vous-en, maintenant, dit Lucy, sans chercher à atténuer la grossièreté de ses manières. Je n'en peux plus de vous autres, Ecossais.

Se retournant sans un mot, elle entra dans la chambre et referma brusquement la porte derrière elle.

* * *

— Il y a une explication à ce qu'elle a vu, commença Lennox, quand ils furent seuls dans la calèche.

Eleanor sourit.

— J'en suis absolument certaine. Tout comme je suis certaine qu'elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour grossir les faits.

— J'en conviens. Que dois-je faire ?

Eleanor tourna la tête pour contempler la nuit pluvieuse à travers la vitre.

— Prier ne peut pas faire de mal. Je suis persuadée qu'elle va s'employer à ternir votre réputation.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète.

Eleanor prit une profonde inspiration, ferma les yeux et fit une brève prière, s'exhortant cette fois à la patience. Qu'allait-elle faire de ces deux-là ? Puis elle se tourna de nouveau vers Lennox. Il soutint son regard. Il avait toujours été franc, même quand il était enfant, et il avait toujours assumé la responsabilité de ses erreurs. Les années passant, il était devenu un homme terriblement séduisant qui fascinait sans nul doute la plupart des femmes.

Toute petite, Glynis était tombée en adoration devant lui. A l'époque, Eleanor s'était dit qu'il s'agissait d'une obsession de jeunesse, que cela lui passerait avec le temps. Son aveuglement lui avait valu de perdre sa fille pendant sept longues années.

Elle ne commettrait pas deux fois la même erreur.

La fascination qu'éprouvait Glynis pour Lennox remontait à loin. Elle n'avait que deux ans lorsqu'elle avait commencé à tendre les bras vers lui, hurlant son nom dans son langage de bébé à peine intelligible.

Lennox s'était toujours montré doux avec elle, la prenant dans ses bras et la ramenant à elle un nombre incalculable de fois.

Glynis affirmait qu'il s'était passé trop de choses pour qu'elle continue d'éprouver pour lui les mêmes sentiments qu'avant, mais elle n'en croyait rien. Une mère voit et sent ces choses-là. En premier lieu, Glynis changeait d'attitude chaque fois qu'on prononçait le nom de Lennox devant elle. Elle rougissait, évitait généralement le regard de son interlocuteur, se concentrant sur le sol ou un point au loin, comme si elle cherchait à masquer ses émotions. Ensuite, elle avait bien vu son

expression, quand Glynis l'avait questionnée au sujet des fiançailles de Lennox.

Sept ans s'étaient écoulés, certes. Les circonstances avaient changé, c'était vrai également. Mais Eleanor savait reconnaître l'amour quand elle le voyait, elle n'était pas si vieille.

Elle savait aussi reconnaître les signes de détresse, et Glynis était clairement malheureuse. Pire encore, elle soupçonnait que sa fille l'avait été pendant sept ans.

— Est-ce que tu as embrassé Glynis, Lennox ?

— Oui.

Elle hocha la tête. C'était bien ce qu'elle pensait.

N'importe qui, en les voyant, était capable de sentir la tension entre eux, et les étincelles qu'elle produisait. Et cette tension existait depuis que Glynis avait dix-sept ans et que Lennox avait cessé de la regarder comme une enfant.

— Il faut qu'il ferme la bouche, avait un jour plaisanté Hamish à son sujet. Sinon, sa langue va tomber, et il va marcher dessus !

A l'époque, Glynis avait dix-huit ans, et ils revenaient tout juste d'un séjour à Edimbourg. Eleanor avait encore en mémoire l'expression de Lennox quand il avait découvert Glynis dans sa nouvelle toilette jaune, des fleurs estivales dans les cheveux.

Que dirait Hamish de la situation présente ?

— Vous avez dit que Smythe était un homme affreux. Qu'entendiez-vous par là ?

Eleanor réprima un sourire ; elle s'attendait à ce qu'il lui pose cette question.

— Je n'aurais jamais dit de mal de Richard Smythe de son vivant. Après tout, c'était l'époux de Glynis. Mais ce n'est pas à moi de t'en dire plus sur le sujet. Si tu veux des détails, il faudra que tu les demandes à Glynis. Quoi qu'il en soit, ce que j'ai appris sur lui ne m'incite pas à l'apprécier.

— Lui a-t-il fait du mal ? demanda-t-il encore, la voix chargée d'appréhension.

— Pas plus que n'importe quel autre mauvais mari avec sa femme.

Ou vice versa, songea-t-elle, pensant à Lucy.

Elle observa Lennox à la dérobée. Glynis allait peut-être enfin trouver le bonheur... Mais pour cela il faudrait que Lennox se montre moins obstiné qu'elle. Elle n'avait jamais vu deux personnes entretenir un malentendu avec autant de détermination !

En vérité, elle aurait aimé lui donner une bonne tape sur la tête et lui dire :

— Lennox Cameron, je sais que tu es amoureux de Glynis. Il t'a peut-être fallu quelques années pour t'en apercevoir, mais à présent il est temps de prendre le taureau par les cornes et de te déclarer. Assez perdu de temps !

Elle ne pouvait faire cela, bien entendu. Lennox était un homme, à présent, plus un garçonnet qu'on gourmande. Elle doutait par ailleurs qu'il écoute ses conseils, même s'agissant de Glynis.

Elle allait donc devoir s'occuper de sa fille pour commencer. La manipulation, quand on l'exerçait pour une bonne cause, n'était pas nécessairement une mauvaise chose. Parfois, il fallait employer les grands moyens pour avancer.

S'ils se mariaient, par exemple, ils seraient bien obligés de communiquer l'un avec l'autre. Une fois la porte de leur chambre refermée sur eux, il pouvait se nouer toutes sortes d'alliances.

Elle ferait ce qu'elle pourrait ; ensuite, à eux de jouer. D'ici là, ils avaient une autre épine dans le pied.

— Pour l'amour du ciel, soupira-t-elle, fais ce que tu peux pour qu'on découvre au plus vite qui a tué ce pauvre Gavin. Plus vite Lucy quittera l'Ecosse, mieux nous nous en porterons tous !

Chapitre 23

— Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? demanda Glynis, tout en évitant le regard de sa mère.

Cette dernière était assise dans son fauteuil préféré, sirotant calmement son thé. De temps à autre, elle parcourait le petit salon du regard, s'arrêtant sur le portrait de son mari, peint quelques années avant sa mort, et souriait, avant de hocher la tête, puis de se concentrer de nouveau sur son thé.

Glynis, quant à elle, était tout, sauf calme. Comment pouvait-elle être sûre que Lucy n'allait pas raconter à tout le monde ce qu'elle avait vu ?

— Ça ne te suffit pas, Glynis ? Elle vous a vus vous embrasser, Lennox et toi. Et j'imagine qu'il ne s'agissait pas d'une simple bise sur la joue.

Glynis baissa les yeux sur sa tasse, mal à l'aise. Après sept ans de mariage et deux de veuvage, être grondée par sa mère lui faisait un drôle d'effet. D'autant plus qu'elle n'avait commis aucune faute qui le justifie.

— Je suis allée à Hillshead pour lui demander de l'aide, dit-elle.

Sa mère ouvrit de grands yeux.

— Vraiment ?

Elle acquiesça.

— C'est sans doute l'homme le plus riche de Glasgow à l'heure qu'il est. Je pensais qu'il consentirait à faire un prêt à Duncan.

— Duncan n'accepterait jamais ça de la part d'un ami.

Glynis reprima un soupir. De toute évidence, elle était la seule, dans cette famille, à être prête à sacrifier son orgueil pour des questions de survie.

— Une chose entraînant une autre..., poursuivit-elle.

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. En outre, son passage à Hillshead n'ayant pas obtenu le résultat escompté, il lui semblait injuste qu'il en résulte tout un scandale.

— Je voudrais juste que tu te rappelles deux choses, ma chérie. Glasgow, à plus d'un titre, est un petit village. Les commérages y circulent plus vite que nulle part ailleurs. Tu viens juste de rentrer au pays et tu restes un sujet de conjectures pour la plupart des Glaswégiens.

— Quel est le second point ?

— Autrefois, les rumeurs auraient pu t'épargner, en tant que Maclain. Mais les choses ont changé. Les filatures sont en difficulté, et beaucoup d'employés ont perdu leur travail. Les gens risquent de porter sur toi un regard encore plus dur que sur une étrangère.

— Lucy vient juste de perdre son mari. Je trouve que c'est ce qui devrait la préoccuper, et non

les rumeurs qu'elle pourrait répandre sur notre compte, à Lennox et à moi.

Sa mère la considéra par-dessus sa tasse.

— Ce pauvre homme a été abandonné sous la pluie comme un animal mort, poursuivit Glynis d'une voix dont elle maîtrisait mal le tremblement.

Elle était incapable d'oublier les yeux de Gavin grands ouverts sur le ciel et frappés par la pluie.

Sa mère reposa sa tasse.

— Ma pauvre chérie ! Je suis désolée que tu aies dû subir ça.

— Tu crois que les gens vont l'écouter ? Elle ne s'est pas cachée de la piètre opinion qu'elle avait de nous tous.

Sa mère haussa les épaules.

— Si Duncan est obligé de licencier de nouveaux employés, l'opinion générale risque de se retourner contre toi. Et les gens l'écouteront.

Glynis se pencha pour prendre sa tasse sur le plateau.

— Même si c'est le cas, maman, qu'est-ce que ça peut faire ? Je me fiche des ragots.

— C'est ton ignorance qui parle, non ton bon sens. Tu n'as jamais vécu sous l'opprobre général. Tu n'es jamais allée au marché pour t'apercevoir que tout le monde te tournait le dos. Tu n'as jamais vu les gens se taire d'un coup au moment où tu entrais dans une pièce. Ou se mettre à chuchoter dans ton dos.

— Est-ce que ça t'est arrivé ? demanda Glynis, étonnée.

— Non, mais j'ai vu l'effet que ça peut avoir sur d'autres femmes. Et je ne veux pas qu'une chose pareille t'arrive. Aussi, je t'en supplie, sois plus prudente dans tes agissements.

Glynis se rappela alors l'un de leurs voisins, quand elle était enfant. Le garçonnet collectionnait les insectes et prenait plaisir à montrer ses trophées à toutes les petites filles sur qui il tombait. Certaines d'entre elles criaient et prenaient leurs jambes à leur cou. Elle, elle s'était toujours efforcée de les examiner calmement, pleine de pitié pour les malheureux insectes qui se débattaient en vain.

A cet instant précis, elle se sentait exactement comme eux.

Sa mère soupira et leva les yeux au plafond.

— Je n'ose imaginer ce que dirait ton père.

Glynis se sentait suffisamment humiliée pour ne pas ajouter à ce fardeau le spectre de Hamish MacLain.

— Il m'en a voulu de m'être mariée aussi vite ?

Son père était venu à son mariage, mais s'était contenté de la serrer dans ses bras au moment des adieux. Pourtant, c'était un homme aux opinions tranchées qui n'aurait pas fait mystère de ses sentiments devant sa femme.

— Ton père n'aurait jamais pu t'en vouloir, répondit calmement sa mère. Il t'adorait. Mais je ne te cache pas qu'il était déçu. Il ne trouvait pas Richard assez bien pour toi.

— Lucy va peut-être se fatiguer de cette histoire, avança Glynis. Ou trouver quelqu'un d'autre à haïr.

Sa mère lui adressa un regard éloquent qui signifiait qu'elle n'en croyait rien.

— Que dois-je faire, à ton avis ? Je doute que Lucy m'écoute si j'essaie de lui parler.

Sa mère secoua la tête avec conviction.

— N'y pense même pas ! Ça ne ferait qu'envenimer la situation. Nous devons continuer de vivre la tête haute.

A cet instant, Mabel apparut dans la pièce, une expression préoccupée sur le visage.

— Je vous demande pardon, madame, mais c'est au sujet de Lily.

— Lily ? Je l'ai envoyée auprès de Mme Whittaker pendant quelques jours.

— Justement, madame... Elle est revenue.

— Que se passe-t-il ?

Mabel recula, poussant Lily devant elle.

— Oh ! madame, je suis obligée d'y retourner ? demanda cette dernière, en se tordant les mains.

Elle avança d'un pas hésitant et s'arrêta devant Eleanor. Elle semblait avoir été surprise par une pluie battante. Elle avait des mèches de cheveux plaqués sur le visage, sa jupe était trempée, et son tablier, habituellement raide d'amidon, pendait lamentablement, chiffonné. Elle reprit la parole, les yeux remplis de larmes :

— Mme Whittaker n'est pas contente de moi. Je ne lui ai pas apporté son thé assez vite et je n'ai pas défait ses bagages de la façon qu'elle voulait.

Les yeux baissés sur le tapis, elle s'interrompit un instant avant de relever la tête et de reprendre :

— Je lui ai dit que je n'étais pas camériste, madame, mais elle m'a forcée à la coiffer.

Réprimant un hoquet, elle s'essuya les yeux avec un coin de son tablier et poursuivit :

— Je me suis excusée des dégâts, mais elle m'a hurlé après pendant une heure.

— Ce n'est pas digne d'une lady, commenta Mabel.

Les larmes avaient jailli des yeux de Lily et coulaient sur ses joues empourprées. Mabel avança d'un pas et lui passa un bras protecteur autour des épaules.

Eleanor ne réprimanda pas la cuisinière en lui disant que même dans les situations les plus difficiles il fallait faire montre de charité. De toute évidence, elle avait compris qu'il était inutile de prendre la défense de Lucy.

— Il faut que j'y retourne, madame ?

— Non, Lily. Tu n'es pas obligée d'y retourner.

La bonne esquissa une révérence, et son sourire évoqua à Glynis un rayon de soleil au milieu de la pluie.

— Merci, madame, dit Mabel. Si le monde était aussi gentil que vous, il ferait bon vivre !

A côté d'elle, Lily hocha la tête avec emphase.

— Mme Whittaker est sans doute effondrée par la mort de son mari.

— Elle n'a même pas pleuré, madame, rétorqua Lily, avant de jeter un coup d'œil en direction de Glynis. Je crois qu'elle ne vous aime pas, miss Glynis. Elle a dit de vilaines choses à tous ceux qui passaient, même aux femmes de chambre de l'hôtel. Comme disait ma grand-mère, c'est toujours la pire vache du pré qui meugle le plus fort !

Frottant ses joues rougies, Lily se dirigea vers la porte. Là, elle ramassa quelque chose et revint se planter devant Eleanor.

— J'allais le jeter, dit-elle, mais je me suis rappelé que c'est votre parapluie préféré.

Eleanor hocha la tête et prit l'objet qu'elle lui tendait.

Lily esquissa une nouvelle révérence, et Mabel et elle quittèrent la pièce.

— Parfois, les gens ignorent la main qu'on leur tend, commenta Eleanor, posant le parapluie à côté du canapé. Mais je suis certaine que l'aide que nous offrons à Lucy n'est pas vaine.

— Je crains de ne pas partager ton point de vue, maman. Certaines personnes sont incapables de reconnaître la gentillesse. Ou alors elles essaient d'en tirer profit.

— Tu es déjà bien cynique pour ton âge, Glynis ! s'étonna sa mère, amusée.

Réaliste, corrigea Glynis pour elle-même.

— Pourquoi Lucy avait-elle ton parapluie ? demanda-t-elle.

— Il a commencé à pleuvoir quand nous sommes partis de Hillshead, et elle n'en avait pas. J'ai beau ne pas apprécier cette femme, je ne pouvais décemment la laisser se tremper au risque qu'elle attrape froid.

— Imagine ses jérémiades dans ce cas ! « C'est ce sale temps écossais ! En Angleterre, la pluie n'est jamais aussi mouillée ! »

Glynis secoua la tête, désabusée. Dans ses meilleurs moments, Lucy était désagréable. Malade, elle devait être proprement insupportable.

— Espérons que ça n'arrive pas, soupira Eleanor. Et que nous apprendrons très vite qui a tué ce pauvre Gavin Whittaker.

Glynis opina sans répondre. Baumann était-il toujours à Glasgow ? S'il disparaissait pour ne jamais revenir, quel soulagement ce serait pour elle ! Sinon, il risquait de raconter à tout le monde ce qui s'était passé à Washington.

Elle n'aurait plus alors à se soucier des ragots que pouvait colporter Lucy Whittaker. Parce que les secrets que détenait Matthew Baumann étaient bien pires.

* * *

Les filatures Maclain, quatre imposants bâtiments de brique rouge surmontés de toits noirs et de fenêtres en enfilade, s'étendaient le long de la rue Dongegal. Certaines des fenêtres étaient ouvertes, laissant entrer l'air frais de ce matin d'été.

Les métiers à tisser disposés dans l'espace désert évoquaient des squelettes, à présent qu'ils étaient dépouillés de fil de coton ou de tissu. La dernière fois que Lennox y était passé, les employés allaient et venaient dans les allées, certains munis de longs bâtons dont ils se servaient pour débloquer les métiers enrayés.

Ce jour-là, se rappelait-il, les fibres de coton flottaient dans l'atelier comme des flocons de neige. Aujourd'hui, l'air était limpide.

Il salua d'un signe de tête l'employé à l'entrée, inscrivit son nom sur le registre et précisa qu'il venait voir Duncan. Comme l'homme lui demandait s'il connaissait le chemin, Lennox songea qu'il y avait trop longtemps qu'il n'était venu à l'usine. Autrefois, il y allait aussi souvent que Duncan se rendait aux chantiers. Quand cela avait-il cessé ? Tous deux étaient certes très pris par leurs affaires, mais leur amitié n'aurait pas dû en souffrir.

Il monta les deux volées de marches jusqu'aux bureaux en cursive qui donnaient vue sur l'atelier en contrebas. Là, il parcourut tout le couloir, frappa à la dernière porte, puis entra à l'invitation de Duncan.

Cette pièce, au moins, n'avait pas changé. Il soupçonnait que Duncan, par respect pour son père autant que pour son amour des traditions, ne l'aurait modifiée pour rien au monde.

— Où étais-tu ? demanda-t-il sans préambule.

— A Londres, répondit Duncan en fronçant les sourcils. Suis-je obligé d'avoir ta permission pour quitter Glasgow ?

— Bien sûr que non ! Je voulais juste te parler.

— Si c'est pour cette histoire de prêt, ne te donne pas cette peine.

— Tu as trouvé une solution ? C'est pour ça que tu étais à Londres ?

— Ça ne te regarde pas, Lennox.

Sur ce point, au moins, Duncan restait cohérent.

— Entendons-nous sur un prêt à court terme, disons sur un an. Juste de quoi entretenir les métiers à tisser et garder tes employés.

Duncan lui adressa un regard froid et pinça les lèvres.

— Au nom de notre amitié, je ne te jetterai pas en bas de l'escalier.

— J'aimerais bien voir ça ! contra Lennox, en venant se planter devant le bureau. Combien de temps vas-tu faire ta tête de mule ?

— Jusqu'à ce que je sois six pieds sous terre.

Lennox n'en attendait pas moins de sa part. Au moins, il aurait essayé. Il avait dit ce qu'il avait à dire concernant ce prêt. A présent, il avait un autre sujet à évoquer.

— Tu ne vas certainement pas tarder à entendre certaines choses sur ta sœur et moi..., commença-t-il.

Duncan le dévisagea en silence. Les secondes s'écoulèrent sans qu'il daigne ouvrir la bouche. Lennox avait rarement été l'objet de son irritation et il trouvait cette position hautement inconfortable.

— Tu es déjà au courant, devina-t-il.

— Ton invitée est très bavarde.

— Ce n'est plus mon invitée, Dieu et ta mère en soient loués ! Elle n'habite plus à Hillshead, mais à l'hôtel Lafayette.

— Est-il vrai que Glynis et toi avez eu des relations, au sens biblique du terme, dans les jardins de Hillshead ?

— Seigneur, c'est ce qu'elle raconte ?

Duncan acquiesça.

Il s'était écoulé une semaine. Une seule semaine, et les rumeurs allaient déjà bon train. Au cours des derniers jours, il avait affronté assez de regards entendus pour toute une vie. Les hommes lui adressaient des clins d'œil complices, un petit signe de tête, un sourire. « Bon boulot, mon garçon », semblaient-ils dire, sans qu'il puisse répondre. Il avait envie de frapper quelqu'un. Il n'avait jamais levé la main sur une femme, et il n'allait pas commencer maintenant. Cela dit, plus tôt il parviendrait à évacuer Lucy Whittaker de Glasgow, mieux il se porterait.

Si ces rumeurs étaient arrivées jusqu'à lui, Glynis les avait forcément entendues, elle aussi. Et il préférerait mourir plutôt que de lui faire du mal.

— C'est vrai ? demanda Duncan.

— Que j'ai des relations « bibliques » avec Glynis ?

Duncan se carra sur son fauteuil et lui décocha un regard acéré.

— Il s'agit de ma sœur, Lennox, je ne vais pas user de termes crus.

— Non, dit Lennox, répondant à sa question. Ce n'est pas vrai.

— Dans ce cas, pourquoi ces rumeurs ?

Lennox ignorait comment il allait pouvoir expliquer ce qui s'était passé au cours des dernières semaines. Le retour de Glynis à Glasgow avait semé chez lui confusion et déception. Si l'on y ajoutait un meurtre, Matthew Baumann et Lucy Whittaker, on pouvait considérer qu'il se trouvait dans une situation inextricable. Et un peu de franc-parler ne nuirait pas.

— Je vais l'épouser, dit-il. Je voulais juste que tu sois au courant.

Il allait d'abord devoir convaincre la principale intéressée, mais elle lui avait fourni elle-même les arguments susceptibles de la persuader d'accepter. Pour une fois, l'entêtement de Duncan se révélerait utile.

— Tu me mets devant le fait accompli, au lieu de venir me demander, en tant que chef de

famille, si je consens à te donner sa main ?

Le sourire de Lennox se figea, et il hocha imperceptiblement la tête.

— C'était maladroit de ma part, j'en conviens. Laisse-moi reformuler ma phrase : j'aimerais épouser ta sœur, Duncan. Consens-tu à cette union ?

Pendant quelques instants, Duncan garda le silence. Le visage sombre, il l'étudiait avec une intensité perturbante.

— Pourquoi ? demanda-t-il enfin.

— Pourquoi ? répéta Lennox. Comment ça, pourquoi ?

— Es-tu amoureux d'elle ?

Comment répondre à cette question ? Il n'était pas certain de vouloir faire étalage de ses sentiments. S'il devait le faire, ce serait devant Glynis.

— Elle a toujours été amoureuse de toi, tu sais, continua Duncan.

— Quoi ? !

— En tout cas, il y a sept ans, elle l'était encore. Ne me dis pas que tu l'ignorais ?

Lennox eut l'impression que le sol s'ouvrait sous ses pieds. Il s'assit lourdement et regarda fixement Duncan.

— Non, je ne le savais pas.

Duncan secoua la tête.

— Pour un homme de ton intelligence, c'est incroyable comme tu es bête ! commenta-t-il d'un ton léger.

— Elle pensait que j'allais épouser Lidia Bobrova, murmura Lennox, se remémorant soudain la question de Glynis à la nécropole. Tu le savais ?

— Je ne l'ai appris qu'il y a quelques jours.

Glynis l'avait aimé ? L'aimait-elle encore ?

— Tu es mon ami, reprit Duncan, en se levant. Je te considère comme mon frère.

Il contourna le bureau tandis que Lennox se levait à son tour. Duncan lui étreignit alors l'épaule et, pendant quelques instants, ils se dévisagèrent sans rien dire.

— Si tu lui fais du mal, Lennox, finit par le mettre en garde Duncan, je me chargerai moi-même de te le faire regretter !

* * *

Duncan regardait à la dérobée sa mère assise à sa place préférée sur le canapé. Une tasse de thé à moitié vide était posée sur la table à côté d'elle. Trop absorbée par son ouvrage, elle l'avait laissé refroidir.

S'il en croyait la routine de ces dernières années, Lily allait entrer dans le petit salon d'ici quelques minutes pour apporter une nouvelle théière brûlante et débarrasser la première tasse en pépiançant comme une mère poule.

Glynis s'était retirée dans sa chambre pour lire, marmonnant un commentaire au sujet du roman qu'elle avait commencé. « Cette pauvre fille est trop bête pour mériter le prince », avait-il compris. Il n'avait pas réclamé d'explications. Il ne lui avait rien dit non plus au sujet de la visite que lui avait rendue Lennox dans la matinée. Celui-ci dirait ce qu'il avait à dire le moment venu.

Sa mère coupa le fil d'un coup de dent, plia le vêtement qu'elle avait fini de ravauder, puis leva la tête pour le regarder.

— Nous ne pouvons vraiment rien faire ? Trouver un arrangement ? Déposer une requête auprès

de quelqu'un d'influent ?

Duncan réprima un sourire.

— Je crains que non. En ce moment, les relations diplomatiques entre l'Amérique et nous sont tendues, à tout le moins.

— Je ne vois pas pourquoi tout le monde serait obligé de souffrir, lança sa mère d'un air désabusé. Ils ne peuvent pas vendre leur coton, et nous ne pouvons pas l'acheter. Quelle affreuse situation !

La situation était même pire qu'elle ne l'imaginait. Si la guerre civile américaine ne prenait pas fin d'ici trois mois, il serait obligé d'appliquer sa propre stratégie pour sauver les filatures. Une solution risquée, mais il n'en avait pas d'autre.

— Beaucoup de choses peuvent être résolues par le dialogue, Duncan. Cela dit, il y a aussi des moments où l'on parle beaucoup trop.

Elle soupira, et il fronça les sourcils, dans l'expectative. Elle attrapa un autre vêtement et l'examina avec attention. En s'apercevant qu'il s'agissait d'un pantalon de femme, il détourna vivement le regard.

— Je crains que cette situation doive être réglée avant qu'elle n'empire, reprit-elle avec un nouveau soupir.

— Tu parles des ragots ?

— Tu les as entendus, toi aussi ? demanda-t-elle, posant les mains à plat sur le linge.

Il acquiesça. A l'usine, les bruits avaient toujours circulé bon train. Son père était plus doué que lui pour les faire taire.

— Cette Lucy Whittaker fait circuler les rumeurs les plus excentriques, Duncan. Elle prétend que Glynis a séduit Lennox et qu'il l'a pratiquement violée dans les jardins de Hillshead.

Il avait déjà entendu une version de ces racontars, mais rien d'aussi radical.

— Je crains qu'ils ne se soient en effet retrouvés dans les jardins et un peu embrassés, poursuivit-elle, le regardant bien en face. Mais, les connaissant, je suis certaine qu'ils ne sont pas allés plus loin. Cela dit, cette femme semble bien décidée à traîner la réputation de ta sœur dans la boue.

— Je ne prêterais pas trop foi à ces rumeurs, dit-il. Glynis a toujours beaucoup fait parler d'elle, même quand elle était enfant.

Sa mère posa son ouvrage et le dévisagea.

— Duncan Maclain, tu ne te soucies donc pas de la réputation de ta sœur ?

— A ta place, je ne m'en ferais pas trop, maman. Je crois que tout est en train de s'arranger.

— Qu'entends-tu par là ?

Il n'avait pas l'intention de trahir la confiance de Lennox, mais il s'agissait de sa mère.

— Disons simplement que Lennox a un plan.

— Vraiment ? demanda-t-elle dans un battement de paupières.

Il hocha la tête.

L'instant d'après, il fut surpris de la voir lui décocher un sourire rayonnant.

Chapitre 24

— Charlotte est ici, annonça Eleanor, en entrant dans la chambre de Glynis.

Celle-ci posa sa brosse à cheveux sur la coiffeuse et se tourna vers sa mère.

— Je ne l'attendais pas, murmura-t-elle avec un sentiment d'appréhension. C'est toi qui l'as invitée ?

Eleanor secoua la tête.

— Je pense qu'elle a eu vent des rumeurs et qu'elle est venue faire sa propre enquête.

Depuis une semaine, elles avaient reçu la visite de plus d'une douzaine d'amies ou connaissances d'Eleanor. Comme sa mère avait insisté pour qu'elle soit présente à chaque fois, Glynis avait dû supporter le regard de ces femmes sur son ventre. Charlotte allait-elle faire de même, se demandant quand elle allait accoucher ?

— Que diable vais-je pouvoir lui dire ? demanda-t-elle, jetant un regard affolé à sa mère.

Eleanor soupira et s'assit au bord du lit.

— Son mari est très connu à Glasgow, Glynis. Charlotte se considère elle-même comme un personnage important.

C'était un phénomène curieux qu'elle avait eu l'occasion d'observer à Washington. Elle avait même entendu quelqu'un appeler cela le Pouvoir de l'oreiller.

— Ne lui dis rien qui puisse la vexer, sinon elle racontera tout à son mari. Il lui suffira de deux mots glissés à l'oreille quand il s'endort ou qu'elle vient le réveiller avec une tasse de thé.

Charlotte pouvait en effet se conduire en véritable tyran.

— Quand l'enquête s'achèvera-t-elle ?

— D'ici deux semaines, d'après ce qu'on m'a dit.

— Et ensuite Lucy sera autorisée à quitter Glasgow ?

— J'irai à la gare et la mettrai dans le train moi-même s'il le faut !

Glynis réprima un sourire et considéra son reflet dans le miroir. Depuis quelques jours, elle était pâle. Son regard était sombre, et elle avait des cernes noirs sous les yeux. Entre ses soucis à propos des filatures, Baumann, et les racontars de Lucy, elle avait du mal à trouver le sommeil.

— Eh bien, je ne vois pas ce que nous pouvons faire de plus, n'est-ce pas ? Je verrai donc Charlotte. Je pourrai toujours lui demander des nouvelles de ses enfants. Elle est tellement fière d'eux !

Depuis quand sa vie était-elle devenue si compliquée ? Washington était un repaire de commères, et elle avait toujours pris soin de ne pas se mettre dans des situations susceptibles d'être mal interprétées. Mais à peine avait-elle remis le pied à Glasgow qu'elle avait oublié toute

prudence !

Elle lissa son corsage, aplatit ses jupons, puis suivit sa mère dans l'escalier, prête à se battre pour sa réputation.

Eleanor l'abandonna devant le petit salon, annonçant qu'elle devait s'occuper des rafraîchissements, la laissant seule pour affronter Charlotte.

Glynis salua cette dernière avec un sourire crispé.

— Je suis ravie de te revoir, Charlotte, dit-elle sans commenter le fait que cette visite était inattendue — ou même malvenue.

Charlotte se leva à son entrée dans la pièce. Elle n'était pas vêtue de vert, cette fois, mais d'une toilette de soie bleu nuit.

Glynis portait une robe de la même teinte, mais pas en soie, ni décorée, comme celle de Charlotte, de tout un assortiment de broches et de pincés. Les bijoux de Charlotte semblaient des saphirs, ce qui n'était guère convenable en journée. Les bagues qui ornaient ses mains étaient agrémentées d'une multitude de pierres précieuses. Le succès d'Archibald en avait fait une femme du monde, et de toute évidence elle tenait à le montrer.

— Est-ce vrai, ce qu'on raconte ? demanda-t-elle sans préambule. Lennox et toi êtes amants ? Archie est dévasté à l'idée que vous ayez apporté le scandale sous notre toit. Si nous l'avions su, nous ne vous aurions pas invités ensemble ! Comment as-tu pu me faire une chose pareille, Glynis ? Comment as-tu pu gâcher le souvenir d'une si belle amitié ?

A quoi devait-elle répondre en premier ?

Elle s'assit lourdement, les yeux baissés sur ses mains jointes, puis se força à regarder Charlotte en face.

Les rumeurs circulant dans Glasgow avaient eu une influence étonnante sur sa vie. D'abord, celles annonçant le mariage de Lennox avec Lidia l'avaient amenée à épouser un autre homme. A présent, les langues bien pendues de ses compatriotes semblaient décidées à lui faire porter la honte d'un innocent coup de tête.

Elle regrettait beaucoup de choses, mais pas d'avoir embrassé Lennox.

— Lennox et moi ne sommes pas amants. Je suis désolée que ton mari soit fâché, mais je n'ai pas amené le scandale sur vous. Ni sur moi, d'ailleurs. Jamais je ne te ferais de mal, Charlotte.

Si seulement celle-ci avait daigné desserrer les rubans de son bonnet ! Glynis avait l'impression qu'ils l'étranglaient.

Charlotte s'assit enfin.

— Alors pourquoi cette Anglaise raconte-t-elle toutes ces histoires à votre sujet ?

Glynis secoua la tête. La question était délicate.

— Je ne sais pas. Le chagrin l'a peut-être rendue folle.

Charlotte plissa les yeux, le regard incrédule.

— Je ne sais pas, répéta Glynis. Tu connais cette femme aussi bien que moi.

— Je ne l'ai vue qu'une fois, au dîner.

— Je ne sais pas, dit Glynis pour la troisième fois. Quelle raison ont les gens de colporter des ragots ? Parce que leur propre vie est décevante ? Parce qu'ils sont jaloux ?

— Elle affirme que Lennox et toi étiez nus dans le jardin.

Cette fois, Glynis n'eut pas à se forcer pour sourire.

— Lennox et moi n'avons jamais été nus dans le jardin. Je ne sais pas pourquoi elle propage une chose pareille.

— Quand je pense que j'ai peut-être contribué à ce scandale...

Charlotte était-elle plus préoccupée par les rumeurs en elles-mêmes, ou par le fait qu'elle puisse leur être liée ?

Dieu merci, sa mère entra alors, suivie de Lily qui portait un plateau. Durant la semaine qui s'était écoulée, Mabel avait dû pâtisser chaque jour. Malgré les réductions dans le budget du foyer, il fallait bien offrir des friandises aux innombrables visiteurs. Ce jour-là, le plateau était chargé de scones, de caramels écossais et de fines tranches de plum-pudding, l'un des gâteaux préférés de sa mère. En général, c'était plutôt une recette d'automne, mais comme Eleanor en était férue Mabel en gardait toujours une réserve dans le garde-manger.

Il y avait également une théière et une cafetière pleine, ainsi que trois tasses — ce qui, Dieu merci, signifiait que sa mère avait décidé de rester avec elles ! Personne n'avait jamais eu de défenseur aussi loyal — et sans doute aussi peu mérité.

— J'expliquais à Glynis, dit Charlotte en prenant une assiette pleine de plum-pudding, qu'on parle beaucoup de Lennox et d'elle, en ce moment.

— Vraiment ? demanda Eleanor d'une voix aussi calme que si Charlotte parlait du temps. Comme c'est étrange.

Glynis échangea un regard avec elle, puis détourna les yeux.

— On les a vus ensemble, poursuivit Charlotte, en se penchant.

Dédaignant une nouvelle part de pudding, elle se servit un biscuit.

— Ils batifolaient dans les jardins de Hillshead.

Glynis n'avait jamais batifolé nulle part. Elle n'était même pas sûre de savoir comment on faisait. Fallait-il lever haut les pieds ? Plonger en avant avec un grand sourire ? Sautiller tous les deux ou trois pieds ?

Le regard menaçant que lui adressa sa mère lui fit avaler son sourire.

— Inutile de dire que les gens parlent, reprit Charlotte.

— Inutile, en effet, dit Eleanor, en lui coupant une part de gâteau au chocolat.

— Je suis venue prévenir Glynis.

A moins qu'elle ne soit venue pour glaner des bribes d'informations à répandre dans la boutique d'Archie ? Celle-ci était-elle plus réputée pour ses sucreries, ou pour les racontars que ses propriétaires servaient à leurs clients ?

— Nous apprécions votre visite, Charlotte. L'amitié que nous manifestent des personnes telles que vous rend le monde meilleur.

Sa mère aurait pu être diplomate, songea Glynis. A voir son visage impassible, personne n'aurait pu dire qu'elle venait de proférer un mensonge. Charlotte l'avalait avec le même plaisir qu'un chat lape un bol de crème.

— Bien sûr ! Quelle amie serais-je, si je ne lui disais pas que les gens parlent d'elle en des termes peu flatteurs ?

Glynis plaqua sur son visage un sourire washingtonien.

— Certes, dit-elle.

Ce mot ne voulait rien dire, mais il sembla adoucir Charlotte et rassurer sa mère, qui devait craindre qu'elle ne prononce une parole regrettable.

Ce n'était pas l'envie qui lui en manquait ! Elle aurait voulu demander à Charlotte, très gentiment bien sûr, pourquoi elle écoutait tous ces racontars, et pourquoi elle ne priait pas plutôt les commères de cesser de parler de son amie en ces termes.

Cette question aurait été trop directe et désapprobatrice. Charlotte se considérait sans nul doute comme une doyenne de la grande société. Glynis en avait assez vu à Washington.

— Je ne comprends pas comment des rumeurs de ce genre voient le jour, déclara sa mère. Ni comment elles se propagent. C'est comme le vent d'ouest : une fois qu'il commence à souffler, on pourrait croire qu'il ne va plus jamais s'arrêter.

Charlotte semblait très concentrée sur son gâteau.

— Je crois que c'est parce que, d'après la dernière version de l'histoire, je suis entièrement nue, dit Glynis.

Comme Eleanor la fixait, stupéfaite, elle précisa :

— Non seulement Lennox et moi sommes censés être amants, mais on prétend que je danse dans le jardin en tenue d'Eve.

Les yeux de sa mère semblaient à présent lui sortir de la tête. Charlotte avait cessé de manger. La fourchette en l'air, elle avait les yeux presque aussi ronds que ceux d'Eleanor.

— En revanche, aucune de ces rumeurs ne dit que Lennox était nu. Pourquoi, à votre avis ? demanda Glynis, en se tapotant le menton de l'index. J'imagine que si je suis nue il devrait l'être également, non ? Vous croyez qu'il batifole, lui aussi ? A moins qu'il ne cabriole comme une chèvre ?

Elle considéra Charlotte avec un grand sourire.

— Et c'est une chance que la scène n'ait pas eu lieu en hiver ! Nue comme je suis supposée l'être, les commères auraient ajouté que je me suis gelé les fesses.

— Glynis ! s'exclama sa mère, tandis que Charlotte étouffait un petit cri.

— Dis-moi, Charlotte, y a-t-il des rumeurs concernant la mort de M. Whittaker ? Quelqu'un a-t-il seulement octroyé la moindre pensée à ce malheureux ?

Charlotte lui décocha un regard vide.

Sa mère, qui semblait avoir repris contenance, hocha la tête et demanda :

— Oui, quelqu'un a-t-il été arrêté pour ce meurtre ?

* * *

Lennox quitta tôt les chantiers pour se rendre chez les MacLain.

Il aurait pu courtiser Glynis, mais à quoi bon perdre du temps ? Quand il savait ce qu'il voulait, il passait à l'action — et il voulait Glynis.

En esprit, il imaginait déjà la scène. Il était prêt à répondre à n'importe laquelle de ses objections.

— *Nous ne nous sommes pas vus pendant sept ans !*

— *Mais nous sommes amis depuis bien plus longtemps que ça, Glynis. L'absence n'efface pas de tels souvenirs.*

— *J'ai changé.*

— *Moi aussi. Et pourtant, au fond, nous sommes restés les mêmes. Qu'importent les circonstances, puisque je t'aime.*

Voilà qui devrait la réduire au silence, non ?

— *Dès l'instant où je t'ai vue dans la salle de bal de Hillshead, j'ai compris pourquoi je n'avais pas épousé Rose. Pourquoi je n'ai jamais voulu épouser quiconque. Pourquoi je me rendais chez toi afin d'entendre les tiens prononcer ton nom, ou écouter ta mère me lire tes lettres.*

» *Je t'aime, Glynis.*

» *Sois ma femme, et je te montrerai. Tu ne manqueras jamais de rien. Je te protégerai. Je te*

prendrai sous mon aile. Ta famille sera ma famille. Je soutiendrai les filatures jusqu'à ce que la brique retourne en poussière. Je t'offrirai tout ce que tu veux, quitte à écumer la planète pour le trouver.

» *Je donnerai ton nom à tous mes bateaux.*

» *Je te tiendrai dans mes bras chaque nuit, et ça fera de moi le plus heureux des hommes. Je t'offrirai le bonheur, je te le promets.* »

Que répondrait-elle à tout cela ?

« Elle a toujours été amoureuse de toi, tu sais ? »

Il était incapable d'oublier ces paroles de Duncan. Était-ce pour cela qu'elle était partie pour Londres, parce qu'elle croyait qu'il allait épouser Lidia ? Était-ce pour cela qu'elle l'avait embrassé, ce soir-là ? Éprouvait-elle encore les mêmes sentiments ? La prochaine fois qu'ils s'embrasseraient, décida-t-il alors, ce serait à sa propre initiative.

La vie était courte, trop courte. Il fallait qu'elle soit cernée d'amour, qu'elle en déborde. Qu'ils s'en repaissent. Il fallait que la brièveté de l'existence soit compensée par la joie, les rires, le sentiment profond d'aimer sincèrement une personne en particulier.

Il avait déjà perdu sept années, pas question qu'il s'y ajoute une journée de plus ! Si Glynis ne l'aimait plus, il s'en accommoderait d'une façon ou d'une autre. Et, si elle l'aimait encore, il tenait à le savoir. Il avait besoin de l'entendre.

Une calèche était rangée devant la maison des MacLain. Il se demanda si c'était celle de Baumann. Dans ce cas, il tirerait également cette situation au clair. Plus de mystères. Plus de secrets. Aujourd'hui, tout allait changer.

* * *

— Madame, vous avez un visiteur, annonça Lily depuis la porte.

Seigneur, encore ? s'affola Glynis. Quand ces femmes cesseraient-elles leur manège ?

— Qui est-ce, Lily ? demanda sa mère d'une voix tendue.

Avant que Lily puisse répondre, Lennox était entré dans le petit salon. Lennox, son partenaire dans le drame qui faisait d'elle une nymphe et de lui un satyre.

Son estomac se noua.

— Eleanor, dit-il, en saluant sa mère. Veuillez excuser mon intrusion, mais il faut que je parle à Glynis.

Puis il se tourna vers Charlotte dont le visage s'empourprait au point d'être aussi cramoisi que les fleurs qui décoraient son bonnet.

— Madame MacNamara... Quel plaisir de vous revoir !

— Oui, répondit Charlotte d'un ton glacé.

— Pouvons-nous discuter quelque part en privé, Glynis ?

C'était affreux ! A présent, Charlotte allait répandre la rumeur que Lennox était venu la voir et qu'ils s'étaient retirés seuls dans une pièce. Elle imaginait déjà les racontars qui s'ensuivraient.

Je ne dis pas qu'elle s'est déshabillée, certes, mais pour quelle autre raison aurait-il demandé à lui parler en privé ? Quand j'ai connu Glynis, c'était une jeune femme parfaitement convenable. Tous ses voyages en ont fait une pécheresse.

Glynis avait envie de donner des coups de pied dans les meubles. Elle en avait assez de tout cela, assez des ragots, assez des gens qui attendaient d'elle une conduite exemplaire, assez de l'expression de supériorité à peine masquée de Charlotte, assez d'avoir peur. Elle en avait assez

d'elle-même. Si on devait parler d'elle, autant qu'elle apporte de l'eau aux moulins des calomniateurs.

Se levant, elle avança vers Lennox, un sourire avenant sur les lèvres.

— Allons quelque part où nous serons tranquilles. Au jardin, peut-être ? suggéra-t-elle, ouvrant les bras comme pour l'étreindre. Il fait si bon dehors que je ne risquerai pas d'avoir froid quand je retirerai mes vêtements !

Ignorant l'expression perplexe de Lennox, le cri étouffé de Charlotte et le gémissement de sa mère, elle quitta la pièce la tête haute.

Chapitre 25

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demanda Lennox, en la suivant hors du salon.

Au lieu de le conduire au jardin comme elle l'avait annoncé, Glynis le précéda jusqu'à la bibliothèque de son père.

Cinq ans après la mort de celui-ci, la pièce restait très peu utilisée. Duncan préférait travailler dans le petit salon. Malgré cela, Lily tenait les lieux parfaitement propres et aérés, comme si le maître de maison pouvait y entrer d'une seconde à l'autre, s'asseoir dans son fauteuil de cuir matelassé et se mettre à écrire à son bureau d'acajou.

Deux bibliothèques, chacune chargée des livres préférés de son père, faisaient face au bureau, encadrées de fenêtres jumelles donnant sur le pignon de la maison. De là, on avait une vue superbe sur le jardin d'ornement soigneusement entretenu par sa mère.

Si certaines personnes demeuraient vivantes par la parole ou la pensée, son père avait été immortalisé à travers cette bibliothèque.

Refermant la porte, elle fit face à Lennox.

— Je ne le supporte plus, Lennox ! Tous les fouineurs de Glasgow racontent partout que j'ai sali ma réputation en batifolant avec toi.

— Tu batifoles beaucoup ? demanda-t-il, une lueur amusée dans les yeux.

Elle soupira.

— Je ne batifole pas du tout. Je suis aussi décente qu'une nonne. Je ne comprends pas pourquoi les gens s'obstinent à m'attribuer ce genre de comportements.

— Ils se souviennent peut-être de toi telle que tu étais, et non comme tu es à présent.

— J'aimerais bien mieux être la personne que j'étais, plutôt que celle que je suis !

Elle s'interrompit brusquement, surprise par son propre aveu, mais aussi par la spontanéité avec laquelle elle s'en était ouverte à Lennox.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser que j'allais épouser Lidia Bobrova ?

Là encore, elle fut surprise par cette irruption du passé dans la conversation.

— C'est pour ça que tu as épousé Smythe ?

Il avança d'un pas vers elle, puis d'un autre. Elle aurait dû reculer. Elle aurait dû, d'un geste de la main, l'empêcher de s'approcher davantage, mais elle n'en fit rien.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? demanda-t-il, son souffle chaud sur son front.

Elle aurait dû protester quand il tendit les bras pour lui enlacer la taille et l'attirer avec douceur vers lui. Au lieu de quoi, elle posa les mains sur son torse et le regarda droit dans les yeux.

— Qu'étais-je censée dire ?

— Tu aurais pu me demander si c'était vrai.

Elle secoua la tête. L'enfant qu'elle était alors n'avait pas eu ce courage. Poser ce genre de question revenait à offrir son cœur, et à se le voir retourner brisé.

Pendant le bref silence qui suivit, elle comprit quelque chose d'essentiel : elle n'était plus une gamine désespérée. Et Lennox n'était plus son héros. Désormais, ils étaient égaux ; les années qu'elle avait passées loin de lui avaient estompé leurs différences, lui avaient donné de l'expérience. Elle avait voyagé davantage que lui et en savait au moins autant que lui sur le monde et les gens qui le peuplaient.

Elle le regarda. S'habituerait-elle jamais à cette image ? Il était si beau qu'elle en avait le souffle coupé. Parfois, elle aurait voulu qu'il demeure immobile afin de trouver ce qui, exactement, le rendait si différent des autres hommes.

Même au bout de sept ans, il avait encore le pouvoir de lui faire battre le cœur.

Elle recula et baissa les bras. Puis, se retournant, elle se dirigea vers l'extrémité de la pièce et s'assit dans le fauteuil solitaire près de la cheminée, ne laissant d'autre choix à Lennox que de prendre place dans le fauteuil de son père ou de rester debout.

Les cerceaux de sa crinoline l'obligèrent à s'asseoir tout au bord et à s'enfoncer dans les plis épais de ses jupons.

Lennox s'appuya contre le bureau, croisa les jambes et lui sourit. Cette posture aurait pu laisser croire à quiconque ne le connaissait pas qu'il était parfaitement détendu. Pourtant, Glynis remarqua que ses mâchoires étaient crispées et son regard tendu.

— J'ai une proposition à te faire, dit-il.

Elle n'avait aucune raison d'avoir si mal au ventre, n'est-ce pas ? Et pourquoi son cœur se mettait-il soudain à battre encore plus vite ?

— Je te donnerai tout l'argent nécessaire à sauver les filatures si tu m'épouses.

Elle le regarda, hébétée, incapable de répondre quoi que ce soit à cela. Pas un mot, même ironique, ne lui vint à l'esprit.

— J'ai fait une liste de mes arguments. Tu veux l'entendre ?

— Est-ce que j'ai choix ?

— Tu peux simplement accepter de m'épouser, dit-il avec un grand sourire.

— Dis-moi, lança-t-elle, détournant les yeux.

Si elle ne le voyait pas, elle se sentirait moins... Ses pensées dérivèrent. Moins *femme*. C'était bien le mot, et cela la surprit, non parce que c'était mal mais, au contraire, parce que cela semblait si juste... Lennox lui faisait prendre conscience qu'elle était une femme et qu'il était un homme.

Soudain, il fut devant elle. Des deux mains, il l'attrapa par la taille, la souleva, puis s'assit, l'installant sur ses genoux. Sa crinoline se souleva d'un coup vers le plafond, révélant ses sous-vêtements. Elle la rabattit d'un geste brusque, poussant un petit cri suraigu. Un cri qui évoquait davantage la fillette qu'elle avait été que la femme du monde sophistiquée qu'elle était censée être.

Il éclata de rire, ce qui la fit grimacer.

— Premièrement, dit-il, comme si elle ne venait pas de lui montrer ses pantalons de dentelle, il y a les filatures. Si tu m'épouses, Duncan ne pourra plus refuser que je lui prête ou lui donne de l'argent. Ainsi, il pourra payer ses employés et sauver les usines de la faillite. Si je deviens membre de la famille, il sera obligé d'accepter mon aide.

Bien qu'elle soit encore en train de penser qu'il avait vu ses sous-vêtements, elle hocha la tête : son raisonnement tenait parfaitement.

— Deuxièmement, il y a la question de mon statut familial. Les gens laissent entendre qu'il est

temps que je me marie, et mes affaires m'occupent tellement que je n'ai pas l'opportunité de me chercher une fiancée. Je te connais. Tu me connais. T'épouser serait un soulagement. Regarde tout le temps que je perdrais, si je devais faire la connaissance d'une femme, établir avec elle une relation, rencontrer ses parents, sa famille, puis enfin me marier. Deux bonnes années, au bas mot.

Un *soulagement* ? L'épouser serait un soulagement ? Elle le dévisagea, refrénant l'envie de poser la main sur sa joue rasée de près, où une ombre de barbe commençait à apparaître. Il fallait qu'elle arrête de vouloir le toucher à tout bout de champ. Ou de remarquer qu'il sentait la mer et le bois, comme s'il avait les poches remplies de sciure.

— Ainsi, m'épouser t'empêcherait de finir vieux garçon ?

Le sourire de Lennox s'élargit.

— D'une certaine façon, oui. Troisième point, ta réputation. *Notre* réputation, d'ailleurs. Tout Glasgow croit que tu es ma maîtresse, alors pourquoi ne pas officialiser la chose ?

Sa maîtresse ? Ainsi, alors que la veille elle se contentait de batifoler avec lui dans le jardin, elle était aujourd'hui devenue sa maîtresse ? Décidément, Lucy Whittaker n'avait pas chômé !

— Je n'aurais jamais cru que tu étais du genre à te sacrifier, Lennox.

— Alors que, moi, j'ai toujours su que tu étais têtue.

Elle aurait sans doute dû prendre ombrage de cette remarque, mais elle était trop proche de la vérité. Elle détourna le regard.

— Il y a encore un autre point, poursuivit-il, cette fois sans sourire. Si tu deviens ma femme, tu seras à l'abri de Baumann.

Elle se figea, les yeux rivés sur la cheminée. Se mordant les lèvres, elle s'exhorta à continuer de respirer. Enfin, rassemblant son courage, elle le regarda bien en face, même si c'était difficile.

— Il y a quelque chose entre vous, Glynis. Le nies-tu ?

Comment le savait-il ? Elle se mit à réfléchir à toute allure, puis se rassura en pensant qu'il ne faisait que lancer des suppositions au hasard.

Il fallait qu'elle lui dise. Maintenant, tout de suite, il fallait qu'elle lui raconte ce qui s'était passé à Washington. Alors, il retirerait son offre. Il lui adresserait un sourire froid et courtois, aussi policé que celui d'un diplomate, puis il prendrait congé.

— Je pourrais quitter de nouveau Glasgow, dit-elle. Ainsi, personne ne parlerait plus de moi. Ou, si les gens le faisaient, je ne serais pas obligée d'entendre leurs racontars.

— Tu pourrais essayer.

A l'exception de la lueur qui brillait dans ses yeux, il semblait parfaitement affable et calme.

— Qu'entends-tu par-là ?

— Je pourrais te suivre. Je te traquerais jusqu'au bout du monde, Glynis.

— Tu as besoin d'une épouse à ce point-là ?

— Absolument ! répondit-il avec un sourire en coin.

Le cerceau inférieur de sa crinoline choisit ce moment pour s'échapper de nouveau et bondir vers le plafond.

Lennox éclata de rire, un rire qui la transporta dans le passé, à l'époque où elle se démenait pour l'amuser. Sauf qu'aujourd'hui elle n'essayait même pas.

Avec un froncement de sourcils, elle plaqua les deux bras sur ses jupes.

Il lui avait présenté ses arguments de façon convaincante, surtout en ce qui concernait les filatures. Sa mère n'aurait plus de soucis à se faire. Elles allaient pouvoir continuer à employer Mabel, Lily et Mary.

— Pour l'amour du ciel, Glynis, tu veux bien me répondre ?

Elle le considéra avec perplexité, se demandant pourquoi, soudain, il semblait aussi irrité.

Elle n'était pas convaincue quand il affirmait qu'on le poussait à se marier. En outre, il aurait tout aussi bien pu lui donner de l'argent, et — comme elle le lui avait déjà suggéré — elle aurait dit à Duncan que cette somme lui venait des services diplomatiques, que ceux-ci s'étaient trompés dans leur estimation du patrimoine de Richard.

Pourtant, elle ne lui opposa aucun de ces arguments, pour la bonne raison qu'il s'agissait de Lennox. Qu'importait qu'il lui fasse cette proposition par pitié ? Quelle différence cela faisait-il ? Elle serait sa femme.

Hélas, il n'avait pas exposé l'unique raison qui aurait fait pencher la balance. Il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait.

Que ressentait-il pour elle ?

Elle était le fléau de son enfance. Quand elle était gamine, elle ne l'avait pas quitté d'une semelle. Elle l'avait agacé, exaspéré, amusé. Mais elle n'était plus une enfant.

Et puis, il y avait eu ce baiser dans le jardin.

Elle voulait partager sa couche. Elle voulait qu'il la serre contre lui et l'embrasse. Elle voulait éprouver cette passion qu'elle avait ressentie sous la lune, ce soir-là, à Hillshead. Si elle était sa femme, personne ne répandrait plus de rumeurs sur son compte. Personne ne lui dicterait plus sa conduite. Elle serait son épouse, libre de l'embrasser au réveil et de s'endormir entre ses bras.

Depuis combien de temps rêvait-elle de cela ? Combien d'années ?

Elle se sentit rougir tandis qu'elle acquiesçait, signifiant son accord d'un geste.

Il la regarda sans rien dire. Voulait-il qu'elle verbalise ce consentement ? Très bien, elle allait le dire.

— Oui. Oui, je vais t'épouser, Lennox.

Il l'embrassa avant qu'elle ait pu esquisser un geste. Soudain, ses lèvres furent sur les siennes, ses bras autour de sa taille.

Comme elle était obligée de maintenir son cerceau récalcitrant, elle n'eut d'autre choix que de se soumettre à son étreinte et à son baiser.

Pas d'autre choix, vraiment...

Les pouces de Lennox étaient posés sur son corset, à la base de ses seins, et ses lèvres goûtaient les siennes. Sa langue entraît et sortait hardiment de sa bouche, l'obligeant à la traquer à son tour pour en savourer le goût.

Elle avait envie d'immobiliser son visage entre ses mains, de faire pleuvoir des baisers sur ses joues râpeuses, ses sourcils, son menton, son cou magnifique. Quel dommage qu'elle ne puisse lui retirer sa chemise pour admirer son large torse !

Elle fit un effort pour rompre leur étreinte et le considéra paupières battantes, ravie de constater que son regard était plus brumeux que quelques minutes plus tôt. La passion les avait tous deux pris au piège.

Viens m'attraper !

— Quand ? demanda-t-elle, s'écartant de nouveau, de longues minutes plus tard.

— Quand ?

Elle hocha la tête. Combien de temps devait-elle attendre avant qu'il vienne à elle ? Combien de mois avant qu'ils puissent vraiment être mari et femme ?

— Une semaine.

— Une semaine ?

Sa mère ne comprendrait pas. Ou peut-être que si. Quoi qu'il en soit, le tout-Glasgow en serait

choqué, mais après tout les gens étaient déjà persuadés qu'ils couraient dans les jardins aussi nus qu'Adam et Eve, non ? Lucy avait joué le rôle du serpent et fait tout ce qui était en son pouvoir pour créer le scandale.

— Pourquoi si vite ?

— Pourquoi pas ?

Elle ne trouva rien à objecter. S'ils devaient se marier, pourquoi pas tout de suite, en effet ?

— Une semaine, d'accord, dit-elle. Tant que tu n'invites pas Lucy Whittaker à nos noces !

— Ou Matthew Baumann, rétorqua-t-il, fronçant les sourcils.

Elle hocha la tête.

Avant qu'elle ait compris ce qu'il avait l'intention de faire, il se leva, lui tenant toujours la taille à deux mains. Son cerceau claqua et reprit sa forme d'origine.

Pourquoi les femmes étaient-elles affublées de tous ces vêtements qui les empêchaient de se mouvoir facilement ? Un jour, les crinolines seraient interdites par la loi, et elle emporterait avec joie les siennes dans la cour pour les brûler !

Elle se pencha en avant, gênée par ses fichus vêtements, et posa les deux mains sur son torse. Les mots, avec Lennox, ne lui venaient pas aussi facilement qu'auparavant. Était-ce parce qu'elle avait tant de secrets à cacher, ou parce que en sa présence elle se sentait vulnérable ?

C'était une chose de se répéter qu'elle ne ressentait plus rien pour lui, c'en était une autre de découvrir que tout ce temps elle s'était menti. Elle voulait un autre baiser. Elle voulait rester dans cette pièce pendant des heures à embrasser Lennox. Elle se sentait même capable de tomber avec lui, enlacée, devant l'âtre froid.

Un coup frappé à la porte lui remit les idées en place.

— Glynis, lança la voix nerveuse de sa mère. Charlotte va partir.

Elle baissa la tête avec un soupir.

— J'avais oublié Charlotte, dit-elle.

Lennox lui prit les mains, les porta à ses lèvres et lui embrassa les doigts.

— Elle ne pouvait pas mieux tomber !

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit en grand.

Eleanor se tenait juste derrière, flanquée d'une Charlotte grimaçante.

Lennox se tourna à demi et tendit la main à Glynis.

— J'espère que vous allez me féliciter, dit-il en souriant.

Elle avança et prit sa main.

— Glynis a accepté de devenir ma femme.

Sa mère inspira profondément, soupira, puis leva les yeux.

— Les saints soient loués, murmura-t-elle, toute presbytérienne qu'elle était.

Charlotte se contenta d'ouvrir de grands yeux. Combien de fois allait-elle répéter cette histoire à la boutique de confiseries ? Glynis était persuadée que, d'ici quelques heures, tout le monde saurait que leurs fiançailles avaient été annoncées juste après qu'elle avait passé quelques minutes seule avec Lennox. Nul doute que Charlotte — ou son mari — saurait captiver son public en expliquant qu'elle avait les lèvres gonflées quand elle était sortie de la bibliothèque, et que sa mère, qui désespérait d'elle, semblait tellement soulagée qu'elle en était au bord des larmes.

Au moins, elle était habillée.

Avec un soupir, elle serra la main de Lennox et s'aperçut qu'il était beaucoup plus facile de jouer le rôle d'une dame du monde à Washington que d'être elle-même.

Chapitre 26

— Tu n’as rien entendu de ce que je te disais, n’est-ce pas, Glynis ?

Assise devant elle, sa mère la dévisageait, et Glynis se sentit rougir.

— Non, maman, pardon... Je pensais à autre chose.

Elle se rappelait le baiser de Lennox et se demandait s’il était aussi doué pour faire l’amour que pour embrasser.

Elles étaient en train de modifier l’une des robes d’Eleanor pour en faire une robe de mariée. Glynis était juchée sur une caisse, tandis que sa mère et Lily s’affairaient autour d’elle. Il fallait resserrer la robe à la taille, lui donner un peu plus d’ampleur au buste et raccourcir l’ourlet, mais c’était mieux que de se marier en vêtements de deuil ou en bleu marine.

— Je suis tellement contente que tu aies choisi celle-ci, dit sa mère, en tendant une épingle à Lily. Cette teinte crème a toujours fait trop jeune pour moi, mais elle sera parfaite dans ton cas. Certes, j’aurais préféré que nous te commandions une robe neuve, mais les circonstances étant ce qu’elles sont...

— Ça ne te dérange pas que les noces aient lieu si vite ?

Ce soir, elle serait mariée. Ce soir, Lennox la rejoindrait dans son lit.

Une perspective délicieusement affolante !

— Bien sûr que non, ma chérie. Vous avez sept ans à rattraper, rétorqua Eleanor en souriant. Tu l’as toujours aimé. Au détriment du bon sens, si tu veux mon avis... Mais l’amour est ainsi. Il vous prend et vous secoue jusqu’à en perdre la raison.

Glynis la considéra, étonnée.

— C’était comme ça, entre papa et toi ?

— Depuis le premier jour, répondit sa mère avec un sourire empreint de tristesse. Il était là, et je ne pouvais pas le quitter des yeux. J’ai demandé à ma sœur de se renseigner pour savoir qui il était, mais il n’a pas attendu qu’on nous présente. Il s’est avancé vers moi, fier comme un pape, et s’est présenté comme un membre du clan MacLain.

Glynis avait entendu cette histoire bien souvent, mais elle ne s’en lassait pas.

— Un MacLain ? ai-je répété. « Oui, des Highlands », a-t-il répondu. Ton père était le plus bel homme que j’aie jamais vu porter le kilt.

Elle se pencha pour saisir l’ourlet de la robe et reprit, avec un sourire plus gai :

— Je pense que les femmes de notre famille sont de grandes amoureuses, et que de ce genre d’amour naît un grand bonheur. Mais il y a une contrepartie — il faut sacrifier quelque chose en échange.

— Son orgueil ? suggéra Glynis.

Sa mère sembla surprise.

— L'orgueil, peut-être. Il faut surtout avoir la capacité de renoncer à tout, sauf à l'amour. Donner sans attendre de retour. Quoi qu'il en soit, aimer comme nous le faisons exige des sacrifices. Je suis tellement heureuse de ce mariage ! Tu as jeté ton dévolu sur lui quand tu avais cinq ans.

Elle marqua une pause, soupira, puis reprit :

— Les racontars de Lucy ne me répugnaient pas tant que ça, à vrai dire, avoua-t-elle alors, à la grande surprise de Glynis. J'espérais qu'ils aboutiraient exactement à ce résultat. Je sais que c'est une pensée terrible et j'espère que tu ne m'en veux pas de l'avoir eue. Mais je craignais tant que tu t'en ailles de nouveau !

— Tu espérais que le scandale nous forcerait à nous marier ?

— Rien ne te force à te marier, en réalité, Glynis. Le scandale vous donne simplement à tous deux une bonne excuse pour ravalier votre orgueil.

Glynis ne savait que dire. Sa mère avait-elle raison ?

Eleanor se leva et la serra contre elle dans une étreinte parfumée.

Et si Lennox n'avait pas envie d'elle ? Voilà une question qu'elle ne pouvait poser à personne, car la réponse serait peut-être trop dure à entendre. Et s'il ne voulait l'épouser que pour la protéger, tenir Baumann ou la police à l'écart, et s'assurer que les filatures continuent de fonctionner ?

Ils n'avaient pas évoqué leurs sentiments. Lennox n'avait pas dit qu'il l'aimait. Et elle ne lui avait pas non plus avoué qu'elle avait toujours été amoureuse de lui.

Elle embrassa sa mère sur la joue et lui sourit.

— Je ne comptais pas repartir, maman, je te le promets.

Sa mère lui tint la main pendant qu'elle descendait de la caisse, puis avançait vers le miroir.

— Tu es la plus belle des mariées, Glynis !

Elle n'était pas vraiment sûre d'être belle. Son teint était trop pâle, et elle avait une rougeur sur la joue. La poudre dont son visage était couvert lui donnait l'apparence d'un masque. Une heure plus tôt, elle s'était passé une pommade rose sur les lèvres, qui avait disparu depuis.

Elle s'examina avec attention. Si seulement elle avait été aussi jolie que Lennox était beau ! Son visage avait une forme étrange, presque celle d'un lutin, et sa lèvre inférieure était si généreuse qu'elle donnait l'impression d'être enflée. Ses yeux étaient frappants, et elle était habituée à ce qu'on la dévisage à cause d'eux.

Elle était de taille moyenne, pourvue d'une silhouette menue, à l'exception de ses seins qui semblaient ceux d'une femme plus robuste. Ils avaient toujours été une source de consternation pour sa mère, qui devait recommander aux couturières de relâcher au buste les robes qu'elle leur commandait.

La teinte claire de la robe rehaussait sa pâleur. Sa coupe semblait accentuer ses défauts plutôt que ses avantages, avantages qui semblaient prêts à jaillir du bustier.

Ce soir, elle voulait être belle, c'était plus important que jamais — elle voulait que Lennox soit heureux que les circonstances les aient réunis. Il fallait qu'il ait hâte de leur nuit de noces !

Sept ans plus tôt, elle s'était représenté un mariage où le tout-Glasgow aurait été présent lors de la cérémonie unissant la fille des MacIain à l'héritier de Cameron & Cie. Les gens seraient venus de dizaines de lieues à la ronde pour les voir. Certes, les conjectures n'auraient pas manqué de circuler, mais personne, en voyant les sourires ravageurs et les regards pleins de désir qu'ils auraient échangés, n'aurait douté que les mariés s'adoraient.

Elle aurait porté une robe de chez Worth, peut-être, une robe dont son père aurait affirmé qu'elle

était parfaite pour elle. « Ne regardons pas à la dépense », aurait-il dit.

Sa mère aurait passé les semaines précédant la cérémonie à inviter les gens à venir célébrer avec eux le plus beau jour du monde.

William Cameron aurait été là, rayonnant, fier de la nouvelle fille que son fils amenait dans la famille. Mary l'aurait embrassée et serrée dans ses bras, heureuse d'avoir une sœur.

Elle avait imaginé cette scène si souvent qu'elle en avait acquis le statut d'un rêve. Rien ne serait jamais à la hauteur de cette vision, et certainement pas son mariage civil avec Richard, auquel seuls ses parents, Duncan, sa cousine de Londres, et la mère âgée de Richard, étaient présents.

Aujourd'hui, elle était vêtue d'une robe empruntée et retailée. Son père n'était plus, et M. Cameron et Mary se trouvaient à Bute. Les deux familles assisteraient à la cérémonie, mais elle n'aurait pas la grandiloquence dont elle avait rêvé étant plus jeune.

Le rêve et la réalité ne se rejoindraient que pour le repas de mariage. Sa mère avait décidé que l'événement devait être grandiose. Lennox lui avait généreusement prêté son personnel et son garde-manger. Pendant les quatre jours qui venaient de s'écouler, la maison s'était transformée en véritable ruche. Glynis ne pouvait respirer sans sentir les délicieux fumets de viande rôtie et de plum-pudding, et ne pouvait faire un mouvement sans croiser une employée de Hillshead.

Elle savait pourquoi elle se mariait avec Lennox — elle l'adorait depuis toujours. Ses sentiments n'avaient pas changé, bien qu'elle ait tout fait pour se convaincre du contraire. Mais pourquoi Lennox avait-il voulu l'épouser ? Était-ce une façon de leur venir en aide financièrement, ou se sentait-il simplement désolé pour elle ?

Epouser quelqu'un par pitié était affreux.

Mais le pire, c'est qu'elle n'en avait cure.

* * *

Lucy referma la porte sur la femme de chambre, avança jusqu'à la liseuse que l'hôtel avait fini par lui fournir, et s'y assit pour regarder par la fenêtre. La rue Trongate, une grande artère pourtant, n'avait rien d'aussi civilisé que les rues de Londres.

Deux semaines, lui avait-on annoncé. Encore deux semaines avant la fin de l'enquête, et elle pourrait rentrer chez elle.

Elle étendit les pieds, savourant la sensation d'être libérée de ses chaussures et de pouvoir rester en bas. Tout bien considéré, elle préférerait être veuve que mariée. Tout le monde avait pitié d'elle, et elle devait reconnaître que, pour des Ecossais, les membres du personnel de l'hôtel s'étaient montrés gentils et attentionnés. Souhaitait-elle davantage de crème dans son thé ? Un autre scone aux groseilles ? Et une meilleure lumière pour lire ?

Elle ignorait si ces attentions étaient dues au fait que Lennox payait ses factures et avait ordonné qu'on lui passe ses moindres caprices, ou si les gens qu'elle rencontrait étaient réellement désolés pour elle. Peut-être un peu des deux.

Jusqu'alors, elle n'avait pu acheter que deux robes noires, soutirer à la couturière la promesse que la troisième serait prête avant son départ et que trois autres lui seraient envoyées à Londres. Si Lennox était prêt à lui payer sa garde-robe, pourquoi se priver ?

Il épousait Glynis au cours d'une cérémonie intime, lui avait-on dit. Mais presque tout Glasgow assisterait à la réception qui suivrait. Bien entendu, elle n'avait pas été invitée — une telle chose serait allée à l'encontre de toute bienséance.

Elle n'était pas déçue le moins du monde de manquer cet événement.

Tandis que Glynis serait obligée d'ouvrir sa couche à son nouveau mari, elle-même serait libre de lire ou de manger des biscuits au lit. Gavin n'était plus là pour s'approcher de son lit sur la pointe des pieds, ou lui murmurer combien elle était ravissante dans son nouveau peignoir.

Finis, les « Lucy, mon trésor, un petit baiser ? » ou les « Nous sommes mariés, ma chérie, ça se fait. »

Aujourd'hui, ses nuits lui appartenaient. Elle n'avait plus à faire semblant d'être fatiguée ou à demander à Gavin, excédée, combien de fois il devait coucher avec elle chaque semaine. Sa mère lui avait conseillé la patience, mais la tolérance d'une femme avait ses limites. Gavin ne cessait de la toucher, c'était insupportable !

Il ne manquait jamais non plus de lui faire mille recommandations. « Non, Lucy, tu ne peux pas dire de telles choses, les gens ne comprendraient pas. Ils aiment leur pays, aussi barbare qu'il te paraisse. » Ou encore : « Tu vas adorer la Géorgie, mon cœur, j'en suis certain. »

La veille, elle avait pleuré lors des funérailles. Lennox avait également payé pour les obsèques et le tombeau dans la nécropole. La cité des morts était un lieu plein d'ombres et de courants d'air tourbillonnant autour des mausolées. Elle n'avait pas du tout aimé cet endroit. Heureusement, elle n'y remettrait jamais les pieds.

Elle avait trouvé Gavin bel homme, très avenant et toujours très prévenant avec elle, lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Toutes ses amies ne tarissaient pas d'éloges sur ses belles manières et sa courtoisie. Jamais elle ne leur dirait qu'il était en réalité une bête en rut et qu'il ne pensait qu'à *la chose*.

Quand elle rentrerait à Londres, elle ferait l'objet des mêmes regards apitoyés que ceux qu'on posait sur elle quand elle s'aventurait au rez-de-chaussée de l'hôtel, parée d'une de ses nouvelles toilettes noires. Le chasseur, chaque fois, se précipitait pour l'accompagner jusqu'aux banquettes du salon de thé.

Les gens devaient sûrement parler d'elle dans son dos.

Cette chère Lucy, si jeune et déjà veuve ! Quelle chose affreuse que de perdre son mari de cette façon ! Quelle tragédie que d'être assassiné ainsi.

Gavin serait pour toujours inscrit dans leur mémoire.

Elle allait devoir s'entraîner à paraître triste.

* * *

Lennox enroula les plans de leur nouveau bateau, ajouta une note à l'attention d'un des architectes et mit le tout dans une sacoche à rapporter aux chantiers.

Ses journées étaient chargées, et il avait du mal à dégager du temps pour lui mais, heureusement, ses employés étaient compétents, et il allait pouvoir se reposer sur eux pendant quelques jours.

Il consacra l'heure qui suivit à affiner une série d'estimations, puis se posta à la fenêtre, perdu dans ses pensées.

Elle a toujours été amoureuse de toi, tu sais.

Glynis ne lui avait rien révélé de ses sentiments. Lui non plus, cela dit.

Il n'aimait pas l'idée de l'avoir attirée par la ruse dans ce mariage. Il lui avait fait miroiter le fait que cette alliance permettrait de sauver les filatures, et cela aurait sans doute suffi à ce qu'elle l'accepte. Il doutait que les ragots la dérangent vraiment. La jeune fille qu'il avait connue se serait contentée d'ignorer les rumeurs. Du moins le pensait-il alors.

Elle avait cru pourtant qu'il allait épouser Lidia Bobrova. Sans doute était-il dans l'ordre des

choses que les rumeurs actuelles aient conduit à ce mariage. Elles avaient en tout cas infléchi le cours de leur vie, sept ans plus tôt.

Elle a toujours été amoureuse de toi, tu sais.

Glynis était-elle restée la même ?

La Glynis d'avant disait toujours ce qu'elle pensait et ressentait ; elle faisait montre d'une loyauté féroce vis-à-vis de ses parents, de Duncan et de ses amis. Elle se mettait en quatre pour aider les autres, mais en société elle était un peu maladroite, comme si elle voulait tout faire à la fois et n'avait pas de temps à perdre pour les bonnes manières.

Elle était impulsive et hardie, pleine de vie et de gaieté. Il n'y avait aucune hypocrisie en elle ; chacune de ses émotions se lisait dans ses yeux.

La femme qui était revenue d'Amérique ne dévoilait pas ses sentiments. Cette Glynis-là avait des manières impeccables et se montrait réservée au point d'en devenir inexpressive. Parfois, cependant, il percevait des traces de l'ancienne Glynis dans ses yeux. Une lueur d'impatience ou de nostalgie, qui s'éteignait trop vite pour qu'il parvienne à la déchiffrer.

Au fond, tout était une question de confiance, non ? Faisait-il confiance à Glynis ? Autrefois, il aurait pu répondre sans la moindre hésitation.

Il savait qui était son père, et Mary était Mary. Il savait que l'aube se lèverait chaque jour. Surtout, il avait confiance en lui, en sa propre détermination, en sa ténacité. S'il ignorait quelque chose, il faisait en sorte de l'apprendre. S'il avait besoin d'aide, il le manifestait.

Lui faisait-il confiance ? Tout tournait autour de cela. Et sinon, pouvait-il aimer quelqu'un en qui il n'avait pas confiance ?

Quand il avait mentionné Matthew Baumann, elle n'avait fait aucun commentaire. Finalement, c'était peut-être lui qui devait amener Glynis à lui faire confiance. Alors, sans doute, quand il prononcerait le nom de Baumann, elle ne se transformerait pas en statue de pierre au regard effarouché.

Lui dirait-elle jamais la vérité ? Qu'était-elle devenue ?

Il avait trop de questions et pas assez de réponses, mais pour le moment il devait les mettre de côté. Glynis et lui allaient devoir se débrouiller pour former un couple et combler le fossé des sept années qui les séparaient.

Auquel cas, la réponse était oui : il pouvait aimer une femme en qui il n'était pas certain d'avoir confiance. Le reste viendrait en temps voulu.

Chapitre 27

Le mariage de Mme Glynis Elizabeth MacIain Smythe et de M. Lennox Alan Cameron eut lieu un jeudi après-midi au domicile du marié. L'épousée, comme on le rapporta plus tard, était fort pâle.

Glynis tremblait même légèrement mais, quand elle en prit conscience, elle se ressaisit et plaqua sur son visage son sourire le plus washingtonien. Personne ne devait savoir qu'elle était à la fois euphorique et terrifiée. Elle était à l'endroit précis où elle souhaitait se trouver, et dans quelques minutes Lennox serait son mari.

Elle se tenait à ses côtés, détentrice d'un secret dont elle espérait qu'il ne le découvrirait jamais. Elle n'aurait jamais cru pouvoir lui cacher quelque chose. Surtout de cette importance. Et lui, lui cachait-il quelque chose ?

Si elle interrompait la cérémonie maintenant et exigeait qu'il lui dévoile un secret, peut-être lui raconterait-il comment il avait réussi à faire du *Raven* un bateau aussi rapide pour sa taille. Ou pourquoi il n'avait pas épousé Rose.

Ses secrets à elle n'étaient pas constitués des belles choses qu'elle avait accomplies, mais d'actes dont elle tenait à ce qu'on ignore tout.

Elle aurait dû lui parler de ce qu'elle avait fait. Ensuite, elle aurait vu s'il voulait toujours l'épouser. Bien sûr, cela n'aurait pas été le cas ; c'était pourquoi elle avait gardé le silence.

Lennox était une meilleure personne qu'elle. Il avait toujours été plus gentil, plus calme, plus compréhensif, aussi. Il soutenait les faibles. Il donnait aux pauvres. Il était d'une loyauté sans faille, généreux et raisonnable.

Qu'avait-elle à son avantage ?

A Washington, les gens se pressaient autour d'elle parce qu'elle savait tenir sa langue et prêtait l'oreille à leurs inquiétudes. Si elle estimait qu'ils avaient des intérêts en commun, elle les présentait les uns aux autres. Elle partageait leurs triomphes, mais jamais leurs tragédies. Certaines de ses connaissances la trouvaient spirituelle.

Elle pouvait encore compter au nombre de ses atouts des mains longues aux doigts déliés, de jolies jambes, et elle chantait passablement bien. Mais c'était bien là tout ce qui pouvait faire le poids, face à certains attributs de Lennox.

Cette cérémonie ressemblait étrangement à son premier mariage, qui avait eu lieu dans une maison plutôt qu'à l'église, sauf qu'elle était cette fois présidée par un pasteur presbytérien.

Personne n'était venu à la maison dans la matinée pour essayer de la voler à Lennox. Duncan n'avait pas surgi à la tête d'un groupe de noceurs titubants pour repousser les ravisseurs potentiels. Les céréales qu'elle avait mangées au petit déjeuner étaient ce qu'il y avait de plus proche des

vieilles coutumes écossaises en usage lors des mariages.

Elle n'avait pas envie d'un mariage traditionnel, cela dit. Tout ce qui lui importait, c'était que Lennox soit près d'elle et que leur union soit officialisée.

Quand il répéta ses vœux devant le pasteur, sa voix était pleine d'autorité. Duncan et sa mère se tenaient derrière elle, flanquées de Mme Hurst, la gouvernante de Hillshead, et de quelques collaborateurs des chantiers. Ils n'avaient pas eu le temps, en revanche, de faire revenir Mary et M. Cameron. Toutes les personnes présentes au mariage paraissaient heureuses d'être là. Les hommes, que Lennox lui avait présentés juste avant l'arrivée du pasteur, étaient tout sourire.

Son frère avait dans les yeux une étincelle joyeuse, moins déplacée que les larmes qui noyaient ceux de leur mère. Elle ne se rappelait pas qu'elle ait pleuré lors de son mariage avec Richard.

Dans la famille MacLain, la tradition voulait que le marié porte un kilt. Mais Lennox était vêtu d'un costume noir et d'une chemise d'un blanc éclatant.

Portait-il la même tenue, la veille, lors des funérailles de Gavin Whittaker ? Sa mère y avait assisté, mais elle-même avait préféré rester au manoir. Elle appréciait Gavin, mais détestait sa femme. Et Lucy, avait-elle songé, ne souhaitait certainement pas sa présence.

Elle lui avait ainsi fourni un nouveau sujet de commérages. Lucy allait pouvoir régaler Glasgow en évoquant sa grossièreté, puisqu'elle n'avait même pas daigné assister aux obsèques de l'homme dont elle avait découvert le corps sans vie. A moins que Lucy, trop occupée à gémir sur son sort, ne se soit même pas aperçue de son absence.

— Glynis..., dit Lennox.

Elle battit des paupières, sortant de ses pensées pour revenir à la réalité.

— Nous sommes mariés.

— Oh.

* * *

Sa mère semblait prendre un plaisir immense à accueillir le tout-Glasgow. Elle saluait chaque invité avec un grand sourire, leur signifiant par là que cette union, même précipitée, la réjouissait au-delà de toute expression. Elle supervisait chacun des domestiques de Hillshead avec aplomb, mais d'une façon si aimable que chacun d'eux souriait.

Si Lennox n'avait pas été réputé pour traiter très convenablement son personnel, Glynis aurait pu craindre un exode de leur part vers leur petite maison.

Chacune des pièces susceptibles d'accueillir des invités était comble. Les gens se serraient dans les couloirs, s'aggloméraient dans les antichambres, jouant des coudes et tendant le cou pour apercevoir les mariés.

Affichant son plus beau sourire, Glynis fit mine d'être enchantée de se retrouver au centre de toutes les attentions. Le repas de mariage était destiné à la fois à fêter officiellement son retour en Ecosse, et à entériner le fait qu'elle était à présent une Cameron.

Duncan souriait tant qu'elle en vint à se demander s'il ne simulait pas. Mais elle le surprit éclatant de rire en discutant avec Mme MacGillicuddy, une odieuse vieille dame de quatre-vingts ans, et comprit qu'il était sincèrement heureux.

Si elle n'avait pas épousé Lennox, les rumeurs auraient continué. Mais à présent tout ce qui avait pu se passer entre eux était pardonné. Si elle décidait de danser nue sous la lune, personne ne s'en formaliserait plus, parce qu'elle était Glynis Cameron. Elle était la femme de l'un des hommes les plus riches de Glasgow, et on devait désormais la traiter avec respect.

Elle se tint à ses côtés face à la file d'invités attendant de les féliciter et parvint à faire bonne figure tout le temps que dura cette épreuve. Pour la première fois, elle était contente d'avoir dû, pendant des années, sourire en permanence au cours de longues soirées où ses pieds lui faisaient mal ou que son corset était trop serré.

Certaines des invitées s'étaient tellement aspergées de parfum qu'elles en laissaient un nuage derrière elles, mêlé à d'autres odeurs. La plus prégnante d'entre elles était celle dégagée par le buffet installé dans le grand salon, la pièce la plus adéquate en raison des courants d'air qui y circulaient. Ce soir, la grande taille de la pièce était une bénédiction, et le vent y apportait le parfum frais des roses, du muguet et de la bruyère.

L'une de leurs invitées, Mme McElweny, qui arborait un bonnet noir orné de grotesques fleurs mauve et rouge — des espèces que n'aurait jamais produites la nature — s'arrêta devant elle. La robe de bombazine noire qu'elle portait en mémoire d'un époux décédé quelque vingt ans plus tôt était un peu défraîchie, mais la vieille dame avait un ton de voix aussi acéré qu'un couteau fraîchement aiguisé.

— J'imagine qu'il est normal, de nos jours, que les jeunes femmes ne portent pas longtemps le deuil de leur cher disparu.

Comme Glynis tentait de trouver une réponse convenable, Mme McElweny lui adressa, à sa surprise, un sourire et un petit clin d'œil.

— Cela dit, ajouta-t-elle en se penchant vers elle, profitant que Lennox se tournait pour saluer un autre invité, s'agissant de Lennox Cameron, vous êtes tout excusée !

Puis elle s'éloigna, plantant là Glynis toujours sans voix.

Lennox l'aidait parfois à se remémorer certains invités — une fille qu'elle avait connue à l'école, un homme avec lequel il travaillait... Glynis acquiesçait, prenait mentalement note de leur nom, et gardait le sourire.

M. Peterson, un boutiquier qu'elle connaissait depuis l'enfance, s'avança à son tour, en compagnie de sa femme et de ses trois filles, lesquelles lui accordèrent à peine un regard : elles n'avaient d'yeux que pour Lennox.

Autrefois, elle avait été comme elles, fascinée par son apparence. Avec sa haute silhouette droite, son sourire engageant et ses yeux pétillants, il aurait fait tourner la tête à n'importe quelle femme.

Existait-il un homme aussi beau que lui ? Un homme aussi séduisant ?

Charlotte faisait partie des invités, bien entendu, avec Archibald.

— Eh bien, je suis heureuse que ce jour soit venu, Glynis, dit-elle, lorsque vint son tour de les féliciter.

Puis, se penchant, elle ajouta sur le ton de la confidence :

— Les rumeurs vont cesser, mais pour un temps seulement. Les gens ne vont pas tarder à compter sur leurs doigts.

Ce n'était pas l'envie qui manquait à Glynis de rétorquer que Lennox et elle étaient restés relativement sages, mais le moment n'était pas propice à ce genre de remarques. Elle se contenta donc de lui sourire, avant de se tourner pour saluer la personne suivante... qui se révéla être Matthew Baumann.

La surprise l'empêcha de réagir pendant quelques secondes.

— Je pensais que vous aviez quitté Glasgow, dit-elle enfin.

— Et manquer une occasion pareille ? Vous êtes magnifique, en jeune mariée.

— Je ne savais pas que vous étiez invité.

A la tension qu'elle sentit alors dans le corps de Lennox qui discutait de son côté, elle comprit qu'il savait à qui elle parlait. Il se retourna.

— C'est votre mère qui m'a invité, reprit Baumann. Je lui ai dit que nous avions fait connaissance à Washington. Bien entendu, je ne lui ai pas dévoilé la nature de nos relations.

Allait-il tout raconter, là, maintenant ? Elle aurait voulu reculer, ou même s'enfuir, mais elle était clouée sur place par la main de Lennox dans le creux de ses reins.

— Il est peut-être temps que vous partiez, dit celui-ci d'une voix froide.

— Demandez à votre épouse si elle veut que je parte, Cameron, rétorqua Baumann sans se départir de son sourire. Ou si elle ne ferait pas mieux de m'amadouer et de me traiter en invité de marque. Vous pourriez peut-être même me servir un peu de vin.

— Le buffet est excellent, dit Glynis. N'hésitez pas à y goûter. Sans parler du punch. Il y en a trois sortes.

Lennox lui décocha un regard stupéfait.

Baumann avait raison. Elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour le satisfaire. Elle ne voulait pas que cette soirée soit gâchée par la vérité qu'il détenait.

— Imaginez ma surprise quand j'ai appris que vous vous remariiez. J'espère sincèrement que cette union sera plus agréable pour vous que la précédente.

Comme Lennox faisait mine d'avancer sur lui, elle posa la main sur son bras pour l'en empêcher. De l'autre, elle fit signe à l'une des servantes de Hillshead d'approcher.

— Veuillez conduire M. Baumann au buffet, dit-elle. S'il a besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir.

L'homme la gratifia d'un sourire étincelant, et elle sentit le bras de Lennox frémir sous sa main. En voyant la lueur furieuse dans ses yeux, elle regretta de ne rien pouvoir dire qui puisse apaiser sa colère. Il méritait une explication en bonne et due forme, mais fallait-il que ce soit le soir de leur mariage ?

Qu'on me donne une nuit avec lui. Une nuit de rires et de plaisirs, une chance de vivre enfin mes rêves de jeune fille.

Quand elle se tourna vers l'invité suivant, son sourire n'était plus qu'un rictus. Elle inspira profondément pour défaire l'étau qui lui enserrait la poitrine, mais en vain.

Enfin, la corvée des remerciements prit fin.

Lennox s'éloigna pour saluer quelqu'un, la laissant seule quelques instants. Partirait-il ensuite à la recherche de Baumann ? Comment allait-elle se sortir de cette situation ?

— Quelque chose ne va pas, Glynis ?

Duncan se matérialisa devant elle. Il lui prit la main et l'entraîna dans un coin déserté du salon.

— Que voulait Baumann ? demanda-t-il.

— Comment le connais-tu ?

— Il est venu se présenter à Hillshead, un jour où je rendais visite à Lennox. Il m'a dit qu'il travaillait pour le gouvernement des Etats-Unis, et j'en ai déduit qu'il était du côté de l'Union. C'est le cas ?

Elle hocha la tête.

— Voilà qui ne doit pas plaire à Lennox, commenta Duncan, la mine soucieuse.

— Non, en effet. Il ne le supporte pas. Mieux vaudrait qu'ils ne se retrouvent pas dans la même pièce, tous les deux.

— Pourquoi est-il ici ?

— Pour me féliciter. Pour me tourmenter. Me gâcher la vie. Tout cela à la fois, je suppose.

Un tourbillon d'émotions l'agitait, la bouleversait, au point qu'elle n'arrivait plus à mettre de l'ordre dans ses pensées. Peut-être devrait-elle boire un ou deux verres de vin, histoire de se griser et de dissiper son angoisse.

Que dirait Lennox si elle s'enivrait ?

— Je vais lui demander de partir, déclara Duncan.

— Non, ne fais pas ça. Laisse-le tranquille.

Duncan fit la moue.

— C'est ton mariage, Glynis. Tu es censée être heureuse. Euphorique. Tu n'as l'air ni l'un ni l'autre.

Dans ce cas, elle allait devoir faire un effort.

— N'importe quoi ! Je suis très heureuse. Sincèrement.

Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle était au bord des larmes.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa sur la joue.

— Merci d'être un aussi bon frère, dit-elle. Maintenant, je vais aller chercher mon mari.

Son mari. Lennox était son mari. C'était la seule chose à laquelle elle devait penser.

* * *

Elle le trouva au milieu d'un groupe d'invités. Elle se fraya un chemin jusqu'à lui, et il tendit le bras pour l'attirer à lui. Ce geste, qui aurait été impensable la veille, leur valait aujourd'hui des sourires.

Pendant quelques minutes, elle fut prise dans le flot des conversations, mais tout le monde se tut d'un coup quand Lennox réclama l'attention. Passant son bras autour de ses épaules, il lui sourit, puis s'adressa à la foule des convives.

— La récente tragédie qui nous a tous frappés nous a ouvert les yeux, à Glynis et à moi, sur la rapidité avec laquelle le temps passe. Nous avons donc tenu à nous marier au plus vite. Merci d'être avec nous pour ce grand jour.

Il aurait pu être diplomate. En quelques mots, il était parvenu à sous-entendre que leur union n'était pas le fruit de la précipitation, mais de l'urgence du désir. En outre, il avait également évoqué la mort de Gavin Whittaker.

Au cours des deux heures suivantes, Glynis évolua parmi les invités, demandant des nouvelles aux gens dont elle se souvenait, s'assurant que chacun avait de quoi manger et boire. De son côté, Lennox faisait de même et, tandis qu'ils œuvraient au bien-être des convives, leur regard se croisait de temps à autre.

Elle avait prévu de tout faire pour éviter Baumann, mais à sa grande surprise il avait disparu. Lennox ou Duncan lui avaient-ils demandé de partir ? Ils en auraient été capables. Baumann était-il venu dans l'unique intention de la déstabiliser ? Dans ce cas, il avait atteint son but.

Enfin, la plupart des invités prirent congé. Les seuls à rester encore au manoir étaient des amies de sa mère, assises dans le petit salon pour discuter de leur propre mariage et de ceux de leurs enfants.

Quand Lennox et elle entrèrent dans la pièce, Eleanor se leva, l'étreignit et l'embrassa sur la joue. Lorsqu'elle s'écarta, il y avait des larmes dans ses yeux.

— Sois heureuse, ma fille chérie. Je sais que tu le seras. J'aimerais tant que ton cher père soit là !

Puis, se tournant vers Lennox, elle répéta son manège.

— Allez-vous-en, maintenant.

Les trois amies lui décochèrent un regard entendu. C'était embarrassant au possible !

Lennox lui tendit la main, et elle la prit, enlaçant ses doigts aux siens. L'une des vieilles dames fit entendre un petit rire quand ils quittèrent la pièce. Allaient-elles évoquer leur propre nuit de noces, dès qu'ils auraient tourné les talons ? Dans ce cas, elle préférait être loin quand leur discussion commencerait.

La calèche les attendait devant l'entrée de la maison. Des lanternes illuminaient l'allée et les visages des derniers invités qui leur faisaient de grands signes. Lennox lui ouvrit la portière, et elle rassembla ses jupes pour monter. Entrant à son tour, il s'assit en face d'elle.

— Baumann et toi avez été amants ?

Il n'avait pas oublié l'irruption de cet importun. Elle avait été stupide d'y croire un seul instant. C'était l'un de ses défauts, de croire que les choses pouvaient s'arranger par le seul fait de le vouloir.

— Tu m'as déjà posé cette question, Lennox.

— Et tu m'as répondu que non, mais il te traitait comme un ancien amant. Comme s'il était jaloux.

Comme elle ne répondait rien, il poursuivit :

— Tu es ma femme, à présent.

Elle le dévisagea. Sept ans plus tôt, Richard avait prononcé ces mêmes paroles, sur le même ton.

— Ce qui signifie que je suis ton reflet, c'est ça ?

— Ce qui signifie, répliqua-t-il avec un regard noir, qu'il n'a certainement pas intérêt à te parler de nouveau en public, et pas avec cette expression lubrique !

Elle sursauta, prise de court par sa véhémence.

— J'ai bien conscience que tu as eu une vie avant moi, Glynis, une vie très excitante, et que Glasgow doit te sembler bien insipide en comparaison.

Ce fut son tour de froncer les sourcils.

— Bien sûr que non ! C'est chez moi, ici, Lennox...

— Je sais qu'il t'est arrivé beaucoup de choses. Que tu as été mariée. Je sais aussi que tu as des secrets, mais tu n'es pas obligée de les garder pour toi. Tu peux les partager avec moi.

Combien de fois s'était-elle dit la même chose ? Et, le jour où elle avait essayé de tout lui dire, elle était tombée sur le cadavre d'un homme.

Il n'ajouta rien d'autre, mais elle voyait bien que son silence lui déplaisait. Son regard était froid et sa bouche pincée. Le jeune marié souriant avait disparu.

Elle aurait voulu lui expliquer que la vérité était trop dure pour cette nuit dédiée aux nouveaux départs. Elle ne souhaitait parler ni de Richard, ni de Washington, ni de Baumann. Pendant un moment, elle voulait être simplement Glynis Cameron, jeune mariée. Elle voulait croire que les sept dernières années de sa vie n'avaient jamais existé. Peu importaient les bonnes expériences qu'elle avait vécues alors. Peu importait qu'elle ait rencontré des personnes influentes — qui était-elle dans le grand schéma de l'histoire mondiale ? Il importait tout aussi peu qu'elle ait amusé quelques dignitaires, qu'elle en ait flatté d'autres et qu'elle se soit liée d'amitié avec certains.

Tous les mots gentils, les compliments, les aventures, les notes de musique envoûtantes, les pièces de théâtre hilarantes, les instants de plaisir, elle voulait bien les effacer pour pouvoir revenir sept ans en arrière.

Peut-être pourrait-elle être comme cette femme dont elle avait entendu parler à Washington, qui

avait perdu l'esprit après la mort de son mari et de ses fils. La malheureuse ne savait plus qui elle était et passait son temps à sourire aux gens, à les dévisager longuement, comme si elle cherchait dans leurs traits la trace de leur identité.

Elle affirmerait qu'elle avait perdu la mémoire. Qu'elle ne se souvenait de rien, hormis de sa vie en Ecosse.

Baumann ? Qui était-ce ? Juste un homme qu'elle avait peut-être connu autrefois.

Pour une nuit, une nuit seulement.

Soudain, elle s'aperçut qu'ils étaient à Hillshead. L'allée et les fenêtres étaient inondées de lumière, donnant à la grande maison les apparences d'une ruche. Une ruche dont les abeilles étaient toutes alignées devant eux.

— Ils attendent pour te féliciter, dit Lennox. Comme ma femme.

Il ouvrit la portière, et son visage fut brusquement éclairé par la lumière des lanternes. Il avait l'air tendu, comme s'il essayait de retenir ses paroles.

Elle voua Baumann à tous les diables. Pourquoi était-il venu lui gâcher la soirée en lui jetant son passé à la face, souillant ce qui aurait dû être une glorieuse célébration de l'amour et de la joie.

Elle descendit de la calèche en se demandant comment elle allait pouvoir sauver sa nuit de noces.

Pas en disant la vérité, en tout cas.

Chapitre 28

Ses effets avaient été montés dans une suite réservée aux invités qu'on avait préparée pour elle. Lennox et elle partageraient-ils le même lit ? Déménagerait-elle dans sa chambre ? Autant de questions auxquelles elle n'avait pas de réponse pour le moment.

Quoi qu'il en soit, la suite était magnifique avec ses meubles d'acajou tapissés d'un jaune pâle lui rappelant les belles journées d'été. Des glands bleus ornaient les rideaux, et des coussins, confectionnés dans le même tissu bleu, reposaient aux angles du canapé.

Elle se baigna et revêtit un déshabillé rose pâle que lui avait offert sa mère. Elle avait rêvé de venir à Lennox en jeune mariée innocente, sachant qu'il serait doux et tendre avec elle. Or, elle n'était plus une jeune fille innocente, mais une femme chargée de souvenirs. Pour autant, elle ne devait pas avoir peur de lui. Il ne lui demanderait pas de se tenir tranquille, au moins... Ou bien se trompait-elle ? Avait-elle tort d'avoir tellement envie qu'il la touche ?

Elle considéra son reflet dans le miroir. Pourquoi était-elle si pâle ? Elle n'avait pourtant pas peur... Ils s'étaient déjà embrassés, plusieurs fois, et elle avait adoré.

Souhaiterait-il garder la lumière allumée ? Regarder chaque partie de son corps ? Richard n'en avait jamais manifesté le désir.

« Comparer est odieux », avait coutume de dire sa mère. En outre, il était injuste de vouloir comparer Lennox et Richard sur quelque plan que ce soit. Richard était petit, doté d'une chevelure presque rousse ; il avait le teint pâle et les traits presque aussi fins que ceux d'une femme. Lennox, lui, était beau et charmant. Son physique n'était qu'une partie de sa personnalité, et non la plus importante. Il était généreux et bon, intelligent et réfléchi — c'était l'une des personnes les plus généreuses qu'elle connaisse.

Comparer les deux hommes revenait à comparer le soleil à la flamme d'une bougie. Il était évident que Lennox surpassait son défunt mari en intelligence, volonté, assurance, et avant tout en moralité. Avec lui, elle se sentait prête à se dépasser, à devenir elle-même une meilleure personne.

Bientôt, il allait venir à elle, et elle lui ouvrirait les bras. Elle avait toujours appréhendé les visites nocturnes de Richard, mais ce soir elle accueillerait Lennox comme si Richard Smythe n'était jamais entré dans sa vie.

Si seulement elle avait pu vivre cette nuit sans le poids de tous ces souvenirs !

Malgré cinq ans de mariage, elle restait ignorante des plaisirs de la chair. Elle voulait apprendre à donner, combler Lennox. Comment faire pour voir le désir naître dans ses yeux ? Devait-elle se coucher nue sous les draps ? Se tenir debout dans son déshabillé et sa chemise de nuit devant la lampe pour qu'il la voie mieux ?

Mais une épouse convenable ne faisait pas ce genre de choses, si ?

Quelle idiote elle avait été de se répéter qu'elle ne ressentait rien pour Lennox ! Elle était inextricablement liée à lui, c'était dans sa nature. A moins que ce ne soit les souvenirs qu'ils partageaient. Il était le dépositaire de la plupart de ses secrets, il savait qu'elle aimait le coassement des grenouilles et la fraîcheur de la pluie d'été sur son visage. Il était le seul à savoir qu'elle avait emprunté son canot pour aller se promener sur la Clyde au clair de lune. Pour lui, elle avait toujours été Glynis, et non Mme Richard Smythe ou l'épouse charmante de l'attaché à la légation britannique, ou une Ecossaise dont on s'efforçait chaque jour d'effacer l'accent.

Avec lui, elle pouvait être elle-même, et non plus celle qu'elle était devenue au cours des dernières années. Une jeune fille élevée dans l'amour, nourrie d'éclats de rire, à qui on avait beaucoup donné, et qui attendait le même traitement de la part du monde.

Comment avait-elle pu croire qu'elle pouvait, en claquant des doigts, obtenir tout ce qu'elle désirait, que tout lui tomberait dans les mains comme un fruit trop mûr ? Voilà pourquoi, peut-être, elle demeurait indulgente envers les femmes que d'autres jugeaient « gâtées » dans les cercles diplomatiques. Elle était exactement comme elles. Après son mariage avec Richard, elle avait appris — beaucoup trop vite — que le monde n'avait pas l'intention de se plier à ses exigences.

C'était comme si Dieu, ayant pris conscience de son immaturité et de son égoïsme, lui avait dit : « Glynis, tu dois apprendre à renoncer à tout ce qui t'est cher, à tout ce que tu aimes. En retour, Je t'octroierai un peu de sagesse. »

Mais la sagesse était une arme à double tranchant, car elle lui permettait aussi de voir ses propres défauts.

Depuis le jour de son premier mariage, elle entretenait avec Dieu une trêve inconfortable. Elle ne Lui demandait rien, et Il ne lui prenait rien de plus que ce qu'elle avait déjà donné.

Mais ce soir, cette nuit, cette merveilleuse nuit dont elle n'aurait jamais cru qu'elle arriverait un jour, était la réponse à des centaines de prières muettes.

Elle déambula dans la suite, caressant du bout des doigts le bois soyeux de la coiffeuse, le plateau du bureau, le panneau de l'armoire, puis s'arrêta devant le miroir pour se regarder une fois encore. A présent, ses joues étaient enflammées et ses lèvres roses.

Ses sentiments n'avaient pas changé. Lennox lui faisait toujours bondir le cœur. Elle avait envie de ses bras autour d'elle. Elle voulait se confier à lui, être elle-même comme elle ne l'avait plus été depuis des années.

Elle ne voulait plus peser chaque mot avant de les prononcer. Elle avait envie de rire sans entraves et d'aimer sans contrainte. Elle voulait que Lennox la connaisse comme quand elle était enfant, qu'il oublie la femme qu'elle était devenue pour retrouver celle qu'elle était vraiment. Elle formulait le désir impossible de revenir à l'état d'innocence.

Elle voulait être imprévisible et téméraire, comme cette fillette qui fonçait tête baissée dans les ennuis, en s'apercevant trop tard des dégâts.

Pourtant, elle était nerveuse. Non, pas nerveuse. Anxieuse était un mot plus juste pour décrire ce qu'elle ressentait. A moins qu'elle n'ait simplement peur ?

Non, elle n'avait pas peur de Lennox, mais elle appréhendait ce qui allait se passer. Changerait-il avec le mariage ? Voudrait-il étouffer cette part d'elle qu'elle venait de redécouvrir ? Bannir la fillette dotée du courage des archanges, au profit de la femme aux manières impeccables et à la tenue parfaite ?

Il ne frappa pas à la porte, se contentant de l'ouvrir, d'entrer et de la refermer d'un même mouvement fluide.

Ils se dévisagèrent.

Était-elle censée prononcer un mot magique ? Si oui, elle ignorait lequel. Alors, elle recula d'un pas, se rapprochant du lit.

— Tu n'es pas obligée de faire cette tête, Glynis, je ne vais pas te violer. Si tu préfères, je peux même partir.

Elle sourit. Son irritation l'amusait. A moins, s'avisa-t-elle en l'observant plus attentivement, qu'il ne s'agisse pas d'irritation. Peut-être Lennox se sentait-il aussi vulnérable qu'elle.

Elle avait lutté si longtemps contre ses émotions que c'était un soulagement de les accepter enfin. Cet homme tenait son cœur entre ses mains et il n'en était pas conscient.

Ses sentiments n'avaient fait que croître au cours des années. En l'absence de Lennox, ils avaient mûri, s'accompagnant d'une nostalgie de plus en plus forte. La solitude les avait fait éclore comme une plante enroulant ses racines autour de son cœur, et chacune de ses feuilles minuscules portait son nom.

— Il faut que nous parlions de Baumann, dit-il.

Elle secoua la tête.

— Non. Pas ce soir. Pas la nuit de nos noces.

Il sembla prêt à rétorquer, mais se contint.

— S'il te plaît, Lennox. Je refuse qu'il nous gâche cette nuit.

Elle avait envie de tout lui dire au sujet de Washington, mais les mots ne venaient pas. Si elle lui avouait la vérité maintenant, loin de créer un pont entre eux, elle érigerait un mur.

Aime-moi. Pouvait-elle lui dire cela ? Pouvait-elle exiger pareille chose de lui ?

Comment réagirait-il, si elle lui demandait : « Faisons semblant, ce soir. Imaginons que tu n'as jamais demandé à une autre d'être ta femme, et que je n'ai jamais été mariée avant toi » ?

Elle n'aurait aucune peine, pour sa part. Ils s'ébattraient dans la joie, non la suspicion. Dans les rires, la bonté et l'amour.

Lennox était son mari. Le passé importait-il tellement ? Elle se moquait bien que leur union soit le fruit des rumeurs, de l'urgence ou de la pitié.

— J'ai envie de t'embrasser depuis une semaine, dit-elle. Ces sept jours m'ont paru durer une éternité !

— Vraiment ? demanda-t-il, l'air surpris.

Elle acquiesça.

— Quand j'étais plus jeune, je t'imaginai venir à moi pour notre nuit de noces. Je pensais à ce qui se passerait.

Le regard de Lennox s'alluma soudain.

— Et qu'imaginai-tu ?

Elle avança lentement vers lui, prenant le temps d'observer son visage tandis qu'elle approchait. Il avait pris des couleurs, et elle décelait dans ses yeux une légère appréhension.

Elle posa la main droite sur son torse. Il était venu à elle non pas en peignoir ou vêtement de nuit, mais en pantalon et chemise. S'attendait-il à ce qu'elle le renvoie de sa chambre ?

— J'imaginai que je serais au lit, à t'attendre. Mes cheveux seraient joliment étalés sur l'oreiller. Les draps ouverts pour laisser voir ma chemise de nuit blanche. Il y aurait des vases remplis de roses partout dans la pièce.

— Tu portes du rose, objecta-t-il. Et nous n'avons pas pensé aux fleurs.

— J'ai décidé que l'imagination d'une adolescente importait peu. Dans mon rêve éveillé, tu es tout ce qui compte.

Il inclina la tête, assez lentement pour que, si elle le souhaitait, elle ait le temps de s'écarter. Oh ! mais elle n'en avait aucune envie ! Quand leurs lèvres se rencontrèrent enfin, elle poussa un soupir de soulagement.

Ce baiser était une invitation.

Quand il l'enveloppa dans son étreinte et que son baiser se fit plus profond, elle était déjà hors d'haleine.

A cet instant, la plus grande vérité qu'elle ait jamais connue se fit jour en elle : rien d'autre que lui n'importait. Il était son ancre, son aimant, sa foi. Qu'aurait-elle fait, s'il lui était arrivé quelque chose ? S'il avait été victime du même genre d'accident que celui qui avait rendu son père aveugle ? Elle sut, tandis qu'il la serrait encore plus fort contre lui, qu'elle serait revenue pour être à ses côtés. Elle aurait bravé la censure et le scandale.

Et si le destin le lui avait arraché ? Elle aurait écouté très calmement la nouvelle, serait rentrée dans sa petite maison, aurait fermé la porte de sa chambre et se serait laissée mourir.

Mais aujourd'hui elle voulait vivre. Voir la lumière danser derrière ses paupières closes, tandis qu'il l'embrassait, que leurs langues s'engageaient dans un duel sensuel, que leurs haleines se mêlaient.

Les mains de Lennox descendirent jusqu'à ses fesses, s'y agrippèrent pour la soulever, la rapprocher encore de lui.

Elle plaqua les mains sur son torse, tirant sur l'étoffe de sa chemise — elle avait besoin de le toucher, de sentir sa peau. Elle voulait caresser chaque parcelle de son corps, l'apprendre par cœur, du bout des doigts.

La force de ses bras et la fermeté de ses épaules attestaient du travail physique qu'il faisait sur les chantiers.

— Enlève tes vêtements, Lennox. Maintenant.

Il eut un petit rire qui l'agaça, parce qu'il les ralentissait. Elle empoigna sa chemise de part et d'autre de son plastron et tira, arrachant les boutons. Elle lui griffa la peau, puis tendit les bras jusqu'à sentir son dos sous ses paumes, les doigts écartés pour mieux le caresser. Mais ce n'était pas suffisant.

Les seins plaqués contre ses pectoraux durs comme l'acier, elle noua les bras autour de son cou et ouvrit les yeux. Il la dévisageait en souriant, le regard plein de détermination.

Lui rendant son sourire, elle sema une pluie de baisers sur son torse, lui arrachant un soupir qui lui donna envie de rire. Parfait, voilà qui lui donnait un avant-goût de la passion qui lui brûlait les veines !

Elle lui emprisonna la tête entre ses mains, la maintenant pour l'embrasser encore et encore, comme si ce baiser pouvait effacer la solitude des années passées. Elle voulait le déshabiller, lui arracher ses vêtements s'il le fallait, faire quelque chose d'inconvenant et de capricieux. Elle n'était plus elle-même — sauf que c'était un mensonge, non ?

Elle était la femme qui avait toujours été refoulée, remise à l'arrière-plan et ignorée. Richard n'avait jamais vu cette créature. La seule personne qui la connaissait vraiment était Lennox.

Elle le voulait comme elle n'avait jamais voulu aucun homme. Il était à elle, et elle était à lui depuis qu'elle était petite fille et l'avait vu pour la première fois.

Il portait des vêtements trop couvrants pour cette nuit d'été où l'air était tiède et la brise douce et parfumée. Elle sentait un raz-de-marée gonfler en elle, prêt à la submerger. Il fallait qu'elle se déshabille. Elle avait trop chaud, était trop serrée.

Si elle avait ressenti une quelconque pudeur avant son arrivée, cette pudeur avait maintenant

disparu, noyée sous un désir qui secouait son corps comme un éclair une nuit d'orage. Ses lèvres dans son cou faisaient battre son sang plus vite dans ses veines. Elle frémit et empoigna ses épaules tandis qu'il dénouait le ruban qui fermait sa chemise de nuit.

Quand il en écarta les pans, elle sentit ses jambes flageoler. Il laissa ses doigts voleter sur sa peau, hésita près de la naissance de ses seins.

— Oui, murmura-t-elle.

Oui, oh, oui !

Au contact des doigts, elle eut l'impression de naître une seconde fois. Du pouce, il lui caressa la pointe d'un sein, puis lui releva le menton pour poser un baiser sur ses lèvres.

Son cœur battait si vite qu'elle avait du mal à respirer.

— Et ça aussi, tu l'avais imaginé ? demanda-t-il, les yeux rivés aux siens.

Il lui fut impossible de répondre. Comment l'aurait-elle pu, alors qu'elle n'avait jamais ressenti une telle passion avant ce soir ?

Elle noua les bras autour de son cou sans le quitter des yeux. Dans son cœur, le plaisir le disputait à la tendresse, mais aussi à la stupeur qu'elle éprouvait à constater l'état dans lequel il la mettait. Un seul baiser avait suffi pour qu'il fasse d'elle une femme folle de désir.

Il la conduisit près du lit, mais peu importait à Glynis où ils se trouvaient. Il aurait pu lui faire l'amour sur les landes écossaises, avec la terre pour unique oreiller. Dans une calèche, sur le pont d'un de ses bateaux, dans un ballon suspendu dans l'air... Il n'y avait que lui qui comptait. Lui, et seulement lui.

Quand il effleura sa poitrine de ses lèvres, son cœur s'arrêta d'un coup, puis se remit à battre de façon désordonnée. Elle entendit sa chemise de nuit se déchirer, mais elle s'en moquait. Elle leva les yeux sur lui, heureuse qu'il n'ait pas jugé bon d'éteindre la lampe.

Une mèche de cheveux tomba sur le front de Lennox, et elle l'écarta d'un geste tendre. Sa chemise était ouverte, et son pantalon également. Elle posa la main dans l'échancrure.

— Au moins, tu ne portes pas de crinoline, dit-il, le souffle un peu court, mais une note d'humour dans la voix.

— Mais toi, tu es encore beaucoup trop habillé, Lennox.

Il éclata de rire, et elle se joignit à lui. Elle songea que la passion devait englober bien d'autres sentiments — la joie, l'émerveillement et, peut-être, une certaine appréhension.

Il avait de nouveau posé les lèvres sur ses seins, avec adoration. Elle était exposée à son regard dans le halo de la lampe, mais cela ne la dérangeait pas. Quand il en mordilla la pointe, elle sentit une brûlure s'allumer jusque dans les parties les plus intimes de son corps. Ses mains se crispèrent sur les épaules de Lennox, et ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau pour y imprimer leur marque. Tant mieux, ce serait sa façon de dire qu'il était à lui.

Elle avait envie de le caresser sur tout le corps, mais elle voulait aussi qu'il la touche. A l'endroit où sa taille rejoignait ses hanches évasées. A la base du cou. Partout ailleurs. Son cœur réclamait ses caresses. Ses seins, ses cuisses, ses fesses, toutes ces parties de son corps semblaient animées d'une vie propre et exiger d'être cajolées, aimées, adulées.

Soudain, elle sentit entre ses cuisses ses doigts qui l'effleuraient, l'exploraient. Elle aurait dû se sentir effarouchée, aussi timide qu'une vierge. Au lieu de cela, elle ouvrit les jambes et appuya sur sa main dans un encouragement muet.

Le plaisir la traversa dans un grand frisson.

Chapitre 29

Cette femme passionnée dans ses bras, c'était Glynis. Lorsqu'il en prit pleinement conscience, Lennox se força à ralentir ses gestes, pour faire de cet instant une occasion mémorable.

C'était Glynis dont il caressait la peau frissonnante, dont il prenait les seins en coupe, dont il frôlait du bout du pouce les mamelons érigés. Les murmures étouffés qu'il lui arrachait lui coupèrent le souffle et précipitèrent les battements désordonnés de son cœur.

C'était Glynis, et il n'oublierait jamais cette nuit.

Glynis, sa femme, son amour.

Il posa la bouche à la naissance de sa nuque et sentit le sang palpiter sous sa peau. Elle plaqua les mains sur son torse, et il eut le sentiment qu'elle les lui plaquait directement sur le cœur.

Les bras noués autour de son cou, elle sussura son nom, et il ferma les yeux de bonheur et de reconnaissance. Elle était parfaite ! De son menton pointu à ses épaules rondes, en passant par ses seins lourds aux pointes tendues, jusqu'à ses jambes élancées...

Elle était la femme de ses rêves.

Il posa sa main ouverte sur son ventre plat, et elle frémit à ce contact. Souriant, il lui effleura le nombril d'un baiser, lui arrachant un nouveau frisson.

De nouveau, il l'embrassa, et toute pensée déserta son esprit. Sa main droite descendit plus bas sur son ventre, puis plus bas encore. Elle était humide, son corps prêt pour lui. Comme il la caressait doucement, elle ouvrit les jambes.

— Lennox, s'il te plaît, dit-elle, le souffle court.

Elle battit des paupières, ouvrit les yeux et, en voyant son regard voilé, il sentit son cœur battre plus fort encore dans sa poitrine.

Tu es à moi, maintenant, Glynis. A moi.

Ces mots, il les garda pour lui, mais les exprima dans la tendresse de ses caresses.

Un instant plus tard, il la pénétrait, et toutes ses sensations se réduisirent à ce mouvement d'une lenteur infinie. C'était Glynis, et elle l'envoûtait par ses soupirs, ses gémissements étouffés, sa respiration entrecoupée. Quand elle ouvrit les bras, il baissa la tête et s'imprégna de son odeur. C'était Glynis. Quand, secouée de longs frissons, elle se mit à sangloter entre ses bras, il la serra plus fort contre lui, sentant qu'en l'amenant au sommet du plaisir, il avait réalisé la plus belle prouesse au monde.

C'est Glynis... Ce fut là son ultime pensée, avant que l'éblouissement et l'extase ne l'emportent à son tour.

Glynis rougit en sentant le regard de Lennox posé sur elle. La lampe était toujours allumée. Sans doute aurait-elle dû lui demander de l'éteindre. Le désir l'avait assaillie au point qu'elle se moquait bien qu'il voie chacun de ses grains de beauté, chacune de ses taches de rousseur ou de ses rides.

A présent, elle aurait certainement dû remonter le drap, et peut-être exiger un peu d'intimité, ne serait-ce que par pudeur.

Pourtant, elle resta là, un sourire au coin des lèvres, le cœur battant la chamade, la peau parcourue de frissons. Une vague de plaisir l'assaillit, comme si chaque parcelle de son corps réagissait avec enthousiasme à cette sensation nouvelle.

La passion était une drogue, et elle pourrait bien en devenir rapidement dépendante.

— Est-ce que je t'ai donné du plaisir, Glynis ?

Elle sentit ses joues s'enflammer jusqu'aux oreilles. Réprimant l'impulsion de se couvrir du drap, elle se força à le regarder en face.

— Tu as beaucoup d'expérience, Lennox ?

Il sourit sans répondre. Elle aurait voulu insister, mais à cet instant précis il lui sembla inconvenant de lui demander avec combien de femmes il avait couché avant elle.

— Je devrais te louer aux Etats-Unis. Ils pourraient faire de toi une arme de guerre. Il te suffirait de regarder les Américaines, et elles se pâmeraient à tes pieds.

Il éclata de rire, et elle sourit.

Lui prenant la main, elle la plaqua contre son sein, là où il pouvait sentir son cœur battre. Le plaisir l'avait dévastée, et elle avait gémi tout haut.

Jamais je n'ai rien éprouvé de pareil, Lennox. Même en imagination. Jusqu'à cette nuit, je ne pensais pas que de telles sensations étaient possibles. Je n'imaginai pas que mon esprit pouvait s'envoler dans les étoiles et qu'il y resterait, avant que la vision de ton sourire me fasse naître à nouveau.

Comment pouvait-elle lui dire tout cela ?

Les émotions la submergeaient au point qu'elle avait du mal à parler. Il était si beau qu'elle ne put s'empêcher de l'embrasser encore.

Le monde glissa loin d'eux, comme une chemise de soie qu'on ôtait. Ses lèvres étaient délectables, et sa langue l'explorait avec vigueur. Elle ouvrit davantage la bouche, accueillante, volontaire.

Longtemps après, elle s'écarta de lui. Il souriait.

Elle roula sur le flanc, et il l'imita pour lui faire face. Elle avait beau être nue, elle se sentait brûlante. Cette chaleur devait provenir de la proximité du corps de Lennox, ou bien du fait qu'il avait passé un bras autour d'elle pour l'attirer contre lui.

Elle ignorait tout de l'acte d'amour. Elle pouvait compter le nombre de fois où Richard et elle avaient eu des « relations conjugales », comme il les appelait. Elle n'avait pas envie de se rappeler ces nuits. Mais celle-ci, au contraire... elle s'en souviendrait toute sa vie.

— Contrairement à toi, je ne suis pas quelqu'un de bien, dit-elle, avançant la main jusqu'à toucher la sienne du bout des doigts.

— Contrairement à moi ?

— Je ne suis pas aussi généreuse et altruiste, je veux dire.

Son expression changea, et la lueur taquine qui éclairait son regard s'évanouit.

— Bien sûr que si. Tu l'as toujours été. Tu étais capable de n'importe quoi pour tes parents et

Duncan.

Et elle aurait tout fait pour lui aussi. L'ignorait-il ?

— J'ai toujours aimé tes cheveux.

Les mots lui sortaient de la bouche comme s'ils étaient animés d'une volonté propre — comme si l'adolescente en elle venait de resurgir.

Viens, et dis-lui ce que tu veux. Dis-lui combien il me fascine. Ne garde aucun secret.

— Et moi, j'ai toujours aimé les tiens, répondit-il. Ils sont plus clairs aux tempes, ça me plaît.

— Et tes yeux, aussi. J'aime qu'ils soient tantôt verts, tantôt gris.

— J'aime le cercle noir autour de tes iris. Ça te donne un regard mystérieux.

Elle roula sur le dos, offrit un sourire au plafond.

— Je ne suis pas si mystérieuse que ça.

— Si, affirma-t-il, d'un air soudain plus sérieux.

Elle refusait qu'ils fassent de nouveau allusion à Baumann. Pas encore. Mais bientôt elle lui avouerait tout.

Lennox regretterait-il, alors, de l'avoir épousée ? Elle aurait ensuite des années pour le faire changer d'avis, heureusement...

— Je suis contente d'être allée à Hillshead, de t'avoir embrassé, et que Lucy nous ait vus.

— Moi aussi.

— J'aurais dû te séduire, même, ce soir-là. Mais je pense que tu te serais conduit en homme d'honneur et que tu m'aurais repoussée.

— Tu me crois fait de pierre ?

Elle sourit.

— Si tu avais réussi, poursuivit-il, qu'aurait dit Lucy ?

Elle secoua la tête.

— Rien de plus que ce qu'elle a déjà dit.

— Mais toi, en femme indépendante, tu étais prête à affronter les rumeurs.

Elle le considéra quelques instants sans rien dire, réfléchissant à ses paroles.

— Uniquement jusqu'à ce que tu m'embrasses.

— Tu avais accepté avant que je t'embrasse.

— Vraiment ? Peut-être parce que j'avais hâte.

Elle se força à sourire. Soudain, elle était au bord des larmes. Quelle sensation étrange de passer de l'amusement le plus innocent à une insondable tristesse en l'espace de quelques secondes !

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas épousé Rose, Lennox ?

— Parce qu'elle n'était pas toi.

Cet aveu lui fit un coup au cœur. Elle le regarda, laissant ses sentiments affleurer sur son visage, dans ses yeux. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable qu'à ce moment.

Lennox était son amant. Mais, plus encore, il était son amour.

Un coup frappé soudain à la porte la fit sursauter. D'un bond, Lennox se leva et enfila son pantalon.

Attrapant les draps, Glynis les enroula autour d'elle et s'assit, l'oreille tendue.

— Informez-le que j'arrive tout de suite, entendit-elle.

— Bien, monsieur, répondit la voix de Mme Hurst.

Lennox referma la porte et se tourna vers elle, les mâchoires crispées.

— Que se passe-t-il ?

— C'est le *Raven*. Il est en feu.

Chapitre 30

Le messenger était Henry, l'un de ses apprentis dessinateurs, un jeune garçon qu'il avait embauché à Edimbourg et qui éprouvait pour les bateaux une passion aussi forte que la sienne. C'était un garçon de grande taille, dégingandé, avec le cou long et la pomme d'Adam proéminente. Son visage était maigre au point de paraître émacié, et ses poignets dépassaient des manches de sa chemise.

Lennox avait entendu l'un des contremaîtres dire de lui que c'était une cigogne, et il jugeait la comparaison assez juste. Mais, à présent que Henry avait suffisamment à manger, il allait s'étoffer et bientôt il ne paraîtrait plus aussi décharné et mal à l'aise dans son corps.

— Monsieur, dit-il, quand Lennox entra dans la bibliothèque.

— Que s'est-il passé, Henry ?

— Monsieur, répéta Henry, retournant son chapeau entre ses mains, le regard rivé sur le sol.

Lennox était capable d'affronter n'importe quel problème grâce à deux règles : rien n'était aussi désespéré qu'il y paraissait, et on n'accomplissait pas grand-chose du jour au lendemain.

— Il est en cendres, c'est ça ?

— Non, monsieur, les gardes supplémentaires que vous avez postés ont repéré l'incendie assez vite, et ils ont réussi à l'éteindre. Mais la timonerie est abîmée, et une partie du pont va devoir être reconstruite.

— Retourne aux chantiers. Dis à Samuel que j'arrive aussi vite que je peux.

Henry acquiesça.

— Vous allez le réparer, monsieur ?

— J'ai passé un an à le construire. Alors ce n'est certainement pas un petit incendie qui va m'arrêter !

Techniquement, le bateau appartenait à Fraser Trenholm & Cie depuis qu'il l'avait remis à Gavin. Sans se cacher d'être au service des Etats confédérés d'Amérique et de fournir de façon officieuse des bateaux à leur flotte, cette compagnie proposait des lignes régulières entre Charleston et Liverpool.

Le virement bancaire pour le paiement du *Raven* avait été effectué, mais la mort de Gavin compliquait la situation. Lennox n'était plus légalement responsable du navire, mais il se sentait l'obligation morale d'effectuer les réparations. Le mieux était encore de racheter le bateau. Une fois qu'il serait réparé, il le revendrait à la Confédération ou à un autre acheteur.

— Les hommes pensent qu'il porte malheur, confia Henry.

Voilà bien quelque chose que Lennox ne souhaitait pas entendre. Si les marins étaient

superstitieux, les constructeurs navals ne l'étaient pas moins. Si un homme se mettait en tête qu'un bateau était maudit, il trouverait des dizaines d'éléments pour le prouver. Une fois le *Raven* réparé, sa réputation serait faite, ce qui le rendrait difficile à vendre. Même la Confédération n'était pas désespérée au point d'acquérir un bateau frappé du mauvais œil.

— Allons voir si nous pouvons leur donner tort, dit-il.

Peut-être était-il temps qu'il aille confier ce qu'il savait aux autorités, que Matthew Baumann agissait pour le compte de l'Union. Cet homme était déterminé à tout mettre en œuvre pour empêcher la marine confédérée d'acheter de nouveaux vaisseaux, même s'il devait pour cela assassiner et incendier.

* * *

— Mon mari est-il revenu des chantiers, madame Hurst ? demanda Glynis d'un ton anodin, en dépit de la difficulté qu'elle avait à prononcer le mot *mari*.

Il paraissait si étrange d'appeler Lennox « son mari », mais ils n'étaient unis que depuis une journée. Une journée seulement, et sa vie lui semblait sens dessus dessous.

Elle ne pouvait s'empêcher de sourire, et ce fut avec un visage radieux qu'elle s'adressa à l'employée qui époussetait les toiles accrochées au mur dans la cage d'escalier, à celle qui lui adressait une révérence inquiète à l'entrée de la salle à manger familiale, à celle qui venait de lui servir le petit déjeuner et, à présent, à la gouvernante.

— Non, madame Cameron, il n'est pas revenu, répondit la femme avec un léger mouvement de tête.

Madame Cameron. Elle cessa un instant de respirer. Elle était bel et bien Mme Cameron.

Quand elle était partie à Londres, c'était Mme McNair qui officiait comme gouvernante à Hillshead. Qu'était-il arrivé à la chère femme ? Elle était plus âgée que Mme Hurst, avec des cheveux roux retenus en chignon et un regard chaleureux.

— Etes-vous à Hillshead depuis longtemps ? demanda-t-elle.

Mme Hurst devait avoir été très belle dans sa jeunesse. Même à présent elle restait séduisante. Ses yeux et le contour de sa bouche étaient plissés de rides, mais elle avait des lèvres pleines, un beau nez aquilin et des yeux bleus très calmes. Ses cheveux bruns grisonnaient légèrement, mais sa silhouette restait très droite. Et ses mains n'étaient pas veinées comme celles de tant d'autres femmes mûres. Quel que soit son âge, elle le portait fièrement.

Glynis n'avait pas les moyens d'employer une gouvernante à Washington, et Mabel, aidée de sa mère, se chargeait de toutes les corvées à la maison. Comment s'adressait-on à une gouvernante ? De façon très respectueuse, sans doute. Sinon, cette femme pouvait faire de sa vie un enfer.

— Non, je ne suis pas ici depuis longtemps, madame Cameron. Seulement deux ans.

— J'imagine que vous devez être très occupée, à Hillshead. Tout me semble absolument parfait. La femme inclina la tête, acceptant le compliment.

— Le personnel est très nombreux, madame. Ça permet d'entretenir plus facilement une demeure de la taille de Hillshead.

— Combien de personnes ?

Certaines avaient-elles travaillé aux filatures ?

— Trente-deux, madame Cameron. Dix-sept bonnes, deux filles de cuisine, deux cuisinières, quatre jardiniers et sept garçons d'écurie.

Trente-deux noms à mémoriser, et autant de personnes à rencontrer.

— Pourriez-vous me fournir une liste de leur nom, madame Hurst, ainsi que de leurs tâches respectives ?

Cette dernière parut surprise, mais ne protesta pas.

— Bien sûr, madame. A quelle heure pensez-vous pouvoir passer les menus en revue ?

— Mary en discutait avec vous ?

La gouvernante acquiesça.

— Ne changeons rien tant que je n'aurai pas eu l'occasion d'en parler avec miss Cameron. Ensuite, nous déciderons de la responsabilité des différentes charges.

Une fois de plus, Mme Hurst se contenta de hocher la tête, mais elle avait un petit sourire aux lèvres. Venait-elle d'être mise à l'épreuve ? se demanda Glynis.

Elle ne voulait pas usurper l'autorité de Mary, ni endosser sans le lui dire ses charges habituelles. Ce n'était pas le meilleur moyen d'entamer une relation avec sa belle-sœur.

— Voudriez-vous demander au responsable des écuries si une calèche est disponible ?

— Nous avons trois voitures, madame, lui indiqua fièrement la gouvernante, comme si la question était insultante. L'une d'entre elles est réservée à M. Cameron, bien entendu. Mais je suis certaine que l'une des deux autres sera disponible.

— Merci. J'aimerais me rendre aux chantiers.

Mme Hurst eut l'air stupéfait.

— Aux chantiers ?

Glynis opina, et la gouvernante recula d'un pas en disant :

— Je vais en aviser M. McElwee.

Un moment plus tard, Glynis quitta la table du petit déjeuner pour se précipiter dans sa chambre sans souci du décorum. Elle attrapa son réticule, vérifia sa coiffure dans le miroir et, moins de cinq minutes plus tard, elle était redescendue. Lennox ne reviendrait pas à Hillshead avant des heures, et elle voulait avoir des nouvelles du *Raven*.

Elle avait surtout besoin de le voir. En tant que jeune mariée, on attendait sans doute d'elle qu'elle se comporte de façon un peu distante avec lui. Mais il s'agissait de Lennox. En sa présence, repenserait-il à la dernière fois qu'il avait posé les yeux sur elle, alors qu'elle était nue, sans même un drap pour la couvrir ?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

* * *

— Je vous demande pardon, madame Cameron, mais ce ne serait pas votre parapluie, par hasard ?

Glynis se tourna vers le maître d'écurie. C'était un homme trapu, doté d'une barbe épaisse et de cheveux ébouriffés. Il lui évoquait un ours, surtout quand il se tenait comme cela devant elle, les jambes arquées par une vie d'équitation. Dans ses mains énormes, il tenait un parapluie au manche finement sculpté.

Elle secoua la tête.

— Non, monsieur McElwee. Il n'est pas à moi. Peut-être appartient-il à mon mari ?

Mon mari, encore ce mot ! Un mot qui avait le don de la faire sourire.

— Je le lui ai déjà demandé, madame.

Il fit la moue.

— Je n'aime pas que les choses ne soient pas à leur place. Je vais le ranger avec les objets

perdus. D'ici un mois, si personne ne l'a réclamé, l'un des garçons d'écurie l'emportera, ou bien nous le donnerons à l'une des bonnes.

— Ça me semble la meilleure chose à faire, approuva-t-elle.

Elle s'installa dans la voiture, arrangea ses jupes et posa les mains sur ses genoux. De l'extérieur, elle offrait l'image même de la bienséance, mais intérieurement elle frémissait d'excitation. Bientôt, elle allait revoir Lennox !

A proximité des chantiers, les oiseaux marins se manifestaient bruyamment dans le ciel, mais bientôt les rumeurs des docks rendirent leurs clameurs presque inaudibles. La calèche passa devant trois attelages de Clydesdales tirant des wagons chargés de bois de charpente.

Autrefois, un tiers de la main-d'œuvre de Glasgow travaillait dans l'industrie textile, et la ville vivait au rythme des filatures de coton. A présent, c'étaient les chantiers navals qui employaient la plupart des hommes, imposant les horaires de travail et ceux du déjeuner.

Quand la calèche s'arrêta devant les bureaux de Cameron & Cie, Glynis n'attendit pas que le cocher vienne lui ouvrir la portière. Elle s'en chargea elle-même, sautant à bas de la voiture avant que les marches ne soient sorties.

Ce jour-là, la scène était très différente de celle dont elle avait été témoin, lors de sa précédente visite. Des dizaines d'hommes circulaient sur le *Raven*, telles des fourmis industrielles. Leurs cris se mêlaient au tintement des marteaux, au grincement des treuils, et les cordages se tendaient sous le poids du bois d'œuvre qu'on descendait à la grue sur le pont. Une légère brise chargée de l'odeur pénétrante de la peinture et du vernis lui chatouillait le nez. Comme elle approchait des bureaux, la puanteur de la fumée s'accrut.

Elle s'arrêta en bas des marches, espérant que les dégâts occasionnés au *Raven* n'étaient pas pires que ce qu'elle pouvait en distinguer de là où elle se tenait. Des traces de suie étaient visibles à la base de l'une des cheminées, et la plus grande partie du gaillard d'avant avait été démantelée afin d'être reconstruite.

Après quelques instants, elle se tourna, monta le reste des marches et ouvrit la porte menant aux bureaux.

Presque toutes les tables à dessin étaient occupées, dont quatre d'entre elles par de jeunes hommes qui, curieusement, se ressemblaient tous un peu. Elle estima qu'ils devaient avoir moins de vingt ans. Ils étaient plus maigres qu'ils n'auraient dû l'être. A son entrée, ils levèrent la tête puis, après l'avoir brièvement regardée, retournèrent à leur ouvrage.

Lennox était assis à son bureau. Elle se dirigea vers lui avec un grand sourire. Il se leva, fit le tour de sa table de travail et lui tendit les mains.

— Glynis ! Je ne m'attendais pas à te voir ici.

— Je suis venue voir comment allait le *Raven*.

Et toi.

Savait-il combien elle se sentait jeune ? Était-ce l'amour qui lui faisait cet effet ? Ou bien le désir qu'elle sentait circuler dans chaque parcelle de son corps ?

— Tu vas bien ? demanda-t-il à mi-voix, avec une note de tendresse.

Si le bureau avait été vide, elle se serait mise sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Oui, très bien.

Tellement bien que son humeur donnait à cette journée des couleurs radieuses, une touche de magie. C'était *lui* qui était magique.

Il la conduisit près de son fauteuil, et elle s'y assit, serrant son réticule d'une main. Elle posa l'autre sur la table de travail, les doigts tendus, comme si elle ne pouvait supporter d'être séparée de

lui-même pour un instant.

— Les dégâts n'ont pas l'air trop importants, dit-elle. Ou bien est-ce pire que ça en a l'air ?

Il secoua la tête.

— Le feu n'était pas parti depuis bien longtemps quand les gardes l'ont repéré. Mais il va falloir quelques semaines avant que tout soit remis en état.

— Donc, ce n'était pas un accident.

— Non. Le feu est parti à un endroit où il n'y avait aucune source de chaleur et, comme il n'y a pas eu d'orage cette nuit, ce n'est pas la foudre qui a pu le provoquer.

Elle ne lui demanda pas s'il soupçonnait Baumann. Malheureusement, ignorer cet homme ne le faisait pas pour autant disparaître.

— Je suis content que tu sois là, dit-il, ouvrant un tiroir pour en sortir un papier qu'il lui tendit. C'est un chèque. Pour les filatures.

Elle l'accepta, et ses yeux s'écarquillèrent quand elle vit la somme inscrite sur le document. Elle n'avait jamais vu un chèque d'un montant aussi élevé.

— Je ne t'ai pas vraiment épousé pour sauver les filatures, tu sais ? Ni pour ma réputation, d'ailleurs.

Elle soutint son regard.

— Quoi qu'il en soit, j'ai promis, reprit-il après un instant.

L'euphorie qu'elle ressentait jusqu'alors s'évanouit. Pensait-il réellement qu'elle l'avait épousé parce qu'il avait promis de sauver leurs usines ?

Ignorait-il ce qu'elle éprouvait pour lui ? Avait-elle besoin de le lui dire clairement ? Ce n'était pas le moment, pas avec tous ces jeunes gens derrière eux. Mais même si elle murmurait : « Je t'aime, Lennox », la croirait-il ?

Avait-il oublié ce qui s'était passé durant la nuit, et ce matin même encore ? La passion dont il avait fait montre n'était-elle liée à aucun sentiment ? N'éprouvait-il rien d'autre pour elle que du désir physique ?

Le sourire qu'elle avait si souvent arboré lors des événements officiels à Washington fleurit sur son visage où il retrouva sa place d'honneur.

— Merci, dit-elle, rangeant le chèque dans son réticule. Je suis certaine que Duncan sera ravi.

Se levant, elle fit bouffer ses jupes, concentrée sur la chaîne du réticule autour de son poignet.

— Glynis...

Elle secoua la tête.

Ne parle pas maintenant, ce n'est ni le lieu ni l'heure.

Il parut se rendre compte qu'elle était au bord des larmes. Croyait-il, au lendemain de leur nuit de noces, qu'elle était venue le voir pour obtenir de l'argent ? La pensait-il aussi vénale ?

En fait, elle ne savait pas vraiment ce qu'il pensait d'elle.

« Parce qu'elle n'était pas toi », avait-il dit à propos de Rose.

Qu'entendait-il par là ? Et pourquoi ne le lui avait-elle pas demandé ?

Il se leva et la raccompagna à la porte, l'ouvrant devant elle. Comme il était galant ! Lennox Cameron était un homme du monde, et elle l'adorait.

Alors pourquoi avait-elle envie de lui flanquer un coup de pied dans les tibias ?

* * *

Lennox regarda Glynis descendre avec précaution les marches de métal. Il avait envie de se

gifler. Ce chèque pour les filatures n'était qu'une des tâches qu'il s'était fixées dans une longue liste. Il n'avait pas envisagé que le fait de lui donner ce chèque puisse être mal interprété.

Au matin, il avait failli lui dire ce qu'il ressentait depuis toujours pour elle, mais la nouvelle de l'incendie l'avait arrêté dans son élan. Et voilà que maintenant, sans le vouloir, il l'avait blessée ! A cause de lui, son humeur joyeuse avait disparu d'un coup. Le plaisir qu'il avait eu en la voyant entrer dans la grande pièce était à présent entaché du sentiment d'avoir commis une faute.

— Je reviens dans quelques minutes, dit-il aux hommes derrière lui.

Ils acquiescèrent d'un signe de tête. Etaient-ils conscient qu'il allait s'excuser auprès de sa femme, voire de faire le dos rond ?

* * *

Glynis parvint à la calèche sans succomber aux larmes, ce qui s'avéra une bonne chose, parce qu'elle trouva Matthew Baumann appuyé contre la voiture, les bras croisés, un sourire irritant aux lèvres.

Elle eut envie de le gifler.

— Vous êtes la dernière personne que j'aie envie de voir en ce moment — ou à n'importe quel autre moment, d'ailleurs.

Elle tendit le bras pour attraper la poignée, mais il lui en bloquait l'accès.

— Ecartez-vous de mon chemin !

— Sinon, quoi, Glynis ? demanda-t-il en inclinant la tête, la moustache frémissante. Vous avez des couleurs, ma chère. Serait-ce grâce à l'ineestimable M. Cameron ?

— Allez-vous bouger ?

— Vous pensiez vraiment vous débarrasser de moi en l'épousant ?

— C'est vous qui avez mis le feu au *Raven*, n'est-ce pas ?

Son sourire s'élargit.

— Vous avez pris fait et cause pour Cameron, dirait-on. Vous êtes une épouse-née.

La colère la submergea, chassant les dernières bribes de son chagrin.

— C'est vous, oui ou non ?

— La cause des confédérés vous importe-t-elle tant ? Dans ce cas, vous avez bien changé depuis votre départ de Washington. Est-ce à cause de Cameron ? Il vous a influencée ?

— Que voulez-vous de moi ? Il n'est pas question que je trahisse mon mari.

— Vous lui êtes aussi loyale que vous l'étiez envers Smythe. Ce qui a eu d'excellents résultats, non ?

— Allez-vous-en, Baumann.

— Vous avez travaillé pour l'Union. L'auriez-vous oublié ?

Comme si c'était possible ! Elle le dévisagea, le menton haut levé, et le voua aux gémonies. Entre la scène avec Lennox et l'irruption de Baumann, sa journée s'était transformée en enfer.

— Reculez, Baumann ! lança soudain la voix de Lennox derrière elle. J'ai bien envie de vous immobiliser ici jusqu'à l'arrivée de la police. Je parie qu'ils seront très intéressés par vos allées et venues au moment de l'assassinat de Whittaker. Sans compter celles de cette nuit.

Lennox s'arrêta, s'interposant entre Baumann et elle.

— Je n'étais pas à Glasgow le jour du meurtre de Whittaker. Et j'ai déjà parlé à la police. Je ne suis pas votre homme, Cameron.

— Dans ce cas, que fichez-vous ici ?

— Je discute avec votre femme. C'est interdit, maintenant ? Allez-vous la brimer comme Smythe le faisait ?

— Sortez de ma propriété !

— Sinon, quoi ? fit Baumann avec un sourire hautain.

Puis, s'inclinant élégamment devant Glynis, il lança :

— A la prochaine fois, ma chère. Quelque part où votre mari ne sera pas, j'espère.

Il s'éloigna alors lentement, se retournant et prenant le temps de les saluer d'un geste avant d'entrer dans sa voiture.

— Je ne veux plus que tu voies cet homme, Glynis.

Elle n'avait nullement l'intention de le revoir, si elle pouvait l'éviter. En revanche, pas question qu'elle permette à Lennox de lui dicter sa conduite.

Juste avant la mort de Richard, le moindre affront, la moindre remontrance, le plus petit reproche de sa part lui étaient devenus insupportables, au point qu'elle tolérait à peine d'être dans la même pièce que lui. Pendant des années, elle avait accepté tous ses diktats, ses restrictions et ses critiques.

Elle refusait que Lennox la traite comme une enfant.

Se retournant, elle l'affronta :

— Comptes-tu me fournir une liste des personnes que je suis autorisée à fréquenter ? Vas-tu me dicter mes actes, mes paroles, la moindre de mes destinations ?

— S'agissant de Matthew Baumann, oui.

— Dans ce cas, tu vas avoir bien des déceptions ! Parce que si je veux voir cet homme je le verrai. Si je veux prendre le thé avec cet imbécile, je le ferai.

Sans attendre de réponse, elle fit volte-face et s'éloigna, furieuse que Baumann soit de nouveau intervenu dans son couple. Elle ne voulait pas l'encourager et n'avait aucunement l'intention de se retrouver de nouveau en sa compagnie, mais l'idée d'être aux ordres de Lennox la mettait tout autant en colère.

— Ce n'est pas sûr, dit Lennox, en la suivant jusqu'à la calèche dont il ouvrit la portière avant qu'elle ait pu esquisser un geste. Tu ignores de quoi il est capable.

Oh ! si, elle le savait. Elle ne le savait que trop.

— Quelle est cette emprise qu'il semble avoir sur toi ? Pourquoi te suit-il sans arrêt ? Je me suis convaincu de te faire confiance, Glynis, mais tu ne me donnes guère de raisons de le faire.

Elle en resta sans voix. Quand il referma la portière, elle se tourna et regarda droit devant elle. Elle avait la sensation qu'on venait de lui plonger un couteau dans le ventre. Elle se sentait prise dans un bloc de glace et éprouvait un désespoir si grand qu'elle se demanda si elle y survivrait.

Chapitre 31

Lennox n'était pas rentré.

Glynis s'assit à la fenêtre, le regard plongé dans l'obscurité, priant pour qu'il arrive bientôt. Il n'était pas présent non plus lors du dîner, mais Mme Hurst avait dit aux bonnes de la servir, comme si tout était normal. Allait-elle devoir s'habituer à manger seule en se demandant où son mari était passé ?

Elle n'avait pas interrogé la gouvernante pour savoir où se trouvait Lennox. Elle n'avait pas non plus questionné l'employée qui lui souriait timidement en lui proposant une glace à la fraise pour le dessert. Elle était restée muette en croisant la jeune fille de l'étage, quand elle avait regagné sa suite.

Les employés de Hillshead étaient des gens très agréables. Leurs sourires semblaient sincères, et personne ne se plaignait des conditions de travail. Elle était la seule, apparemment, à afficher une mine renfrognée.

Elle n'avait pas encouragé Baumann à la détourner du droit chemin, mais elle n'avait aucune maîtrise des faits et gestes de cet homme. Elle ne pouvait lui barrer la route, lever les mains et lui ordonner de ne pas faire un pas de plus. Qu'attendait donc Lennox ? Qu'elle prenne un garde du corps pour tenir Baumann à distance ?

Si Baumann voulait lui parler, il le ferait de toute façon. Elle le connaissait suffisamment pour le savoir. A Washington, il s'était immiscé dans chacune des réceptions auxquelles elle avait assisté. Quelquefois, les gens, suspectant sa qualité d'agent de la Confédération, s'étaient méfiés de lui. En maintes occasions, il avait réussi, à force de charme, à convaincre leur hôtesse qu'il était un personnage influent.

Il était en réalité un caméléon, capable d'endosser n'importe quelle identité. Un être dangereux, imprévisible, et manifestement décidé à saboter son mariage.

Pourquoi Lennox n'était-il pas rentré ?

Peut-être la réfection du *Raven* nécessitait-elle encore sa présence ? Pourtant, il était réputé pour l'attention qu'il portait à son entourage. Pourquoi n'avait-il pas envoyé quelqu'un lui porter un message ?

S'attendait-il à ce qu'elle aille lui présenter ses excuses pour un incident qu'elle n'aurait pu éviter ?

L'orgueil était une malédiction, qu'il s'agisse de celui de Lennox ou du sien. Car c'était sans doute l'orgueil qui le faisait rester aux chantiers, et elle à Hillshead, avec toutes ces questions sans réponse. C'était l'orgueil encore qui avait failli lui gâcher la vie, des années plus tôt, et elle en avait tiré les leçons qui s'imposaient. Elle ne voulait pas que son mariage parte sur ces bases. En même

temps, elle refusait qu'on la traite comme une idiote irresponsable obligée de s'excuser pour chacun de ses actes.

Tout ce qu'elle avait fait, c'était se rendre aux chantiers. A la minute où Baumann était apparu, elle lui avait clairement fait comprendre qu'il n'était pas le bienvenu. Elle lui avait dit de partir, non pas une fois mais plusieurs. Que devait-elle faire de plus ?

Lui dire la vérité.

Si son mariage connaissait d'ores et déjà des hauts et des bas, qu'est-ce que ce serait lorsqu'elle lui aurait tout avoué ? Leur resterait-il une chance d'être heureux, après cela ?

Pourtant, il fallait qu'elle mette fin à cette situation. Et sans plus tarder ! Lennox sentait bien que quelque chose n'allait pas. Il était curieux de son passé. Et Baumann n'allait pas relâcher si facilement son emprise sur elle. S'il n'obtenait pas d'elle ce qu'il voulait, il ferait en sorte de ruiner son couple.

Avait-elle envie que Baumann la devance et dévoile ses secrets ?

Il lui avait réclamé des informations, à Washington, et elle les lui avait fournies. Au début, il ne s'agissait que d'un mot par-ci, un mot par-là. Elle lui avait parlé d'autres femmes dont le mari occupait un poste de confiance. Avant qu'elle ait compris ce qu'elle faisait, il disposait d'un réseau complet lui donnant accès aux informations du ministère de la Guerre.

Le matin, à l'arrivée des journaux, elle se forçait à lire le compte rendu des victimes, sachant qu'elle portait une part de responsabilité dans leur mort. Le soldat d'infanterie de Bull Run, le tireur d'élite de la bataille de Manassas étaient peut-être morts à cause d'elle.

Baumann affirmait que c'était ainsi que fonctionnait la guerre.

— Les gens, en temps de guerre, font des choses qu'ils n'auraient jamais faites autrement, Glynis.

Était-ce vrai ? Était-ce à cause de la guerre qu'elle avait fait cela, ou bien était-ce pour elle une question de survie ? Le sort d'une femme face à celui d'innombrables soldats ?

Ce n'était pas par orgueil qu'elle ne révélait pas la vérité à Lennox. C'était la honte qui lui faisait garder le silence. Non seulement à cause de ce qu'elle avait fait, mais aussi à cause des raisons qui l'avaient poussée à le faire.

* * *

— Peu importe le temps que ça prendra ! Nous allons réparer le *Raven* correctement, ou pas du tout. Je préférerais le couler plutôt que de le laisser quitter les chantiers autrement qu'en parfait état.

Le malheureux ajusteur ouvrit la bouche, mais Lennox leva la main, coupant court à ses objections.

— Faites ce que je vous dis, c'est tout !

L'homme acquiesça et tourna les talons, attrapant son chapeau au passage. Il descendit l'escalier en trombe, en le maudissant certainement.

Mais Lennox se moquait éperdument de s'être fait des ennemis par son exigence. Il était à la tête des chantiers depuis que son père lui avait cédé la place. C'était à lui de s'assurer que la réputation de Cameron & Cie demeure sans tache, et que les navires qu'ils produisaient soient exemplaires. Sans les chantiers, des milliers d'hommes seraient au chômage.

Pour autant, il n'avait pas à les faire travailler plus que de raison. Pas plus qu'il ne devait leur aboyer dessus à cause de ses problèmes personnels.

Il fit taire la voix de sa conscience et considéra d'un regard irrité les plans étalés devant lui. Il

ne vit rien, cependant, des dessins complexes qu'il avait entrepris plus d'un an auparavant, ni des notes qu'il avait ajoutées au fur et à mesure de la construction.

A la place, il se repassait en boucle la scène qui l'avait opposé à Glynis.

« Quelque part où votre mari ne sera pas. »

Que diable avait voulu dire Baumann ?

Mais ce n'était pas tant cet homme détestable qui l'inquiétait, que la terreur manifeste qu'il inspirait à Glynis.

Il était certain qu'elle ne lui avait pas été infidèle. Après tout, ils n'étaient mariés que depuis une journée. Mais elle refusait obstinément de lui expliquer pourquoi Baumann était sans cesse sur ses talons.

Pas question qu'il partage sa femme avec quiconque ! *Sa femme*. Les mots ricochaient dans sa tête. Elle était son épouse. L'indomptable, la sauvage Glynis était sa femme, et qu'était-il en train de faire ? S'apprêter à passer la nuit sur un lit de camp ?

— Le nouveau chargement de bois va devoir attendre demain matin, Lennox.

Il leva la tête. Son contremaître se tenait devant sa table de dessin.

— Ce n'est pas possible.

— Même avec les lanternes, c'est trop dangereux. Le treuil risque de se bloquer ou de glisser, et quelqu'un pourrait être blessé. Je ne veux pas prendre ce risque.

— Vous ne voulez pas prendre ce risque ? Depuis quand dirigez-vous Cameron & Cie ?

— Depuis que la tête de son propriétaire s'est coincée dans son fondement, répondit l'homme en souriant.

C'était donc si évident ?

— C'est ce genre d'accident qui a rendu votre père aveugle, Lennox. Et vous n'avez pas vraiment l'intention de mettre les hommes en danger, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, bon sang ! A quelle heure se lève le soleil ?

— Aucune idée.

— Débrouillez-vous pour le savoir, et dites aux ouvriers de rentrer chez eux. Nous reprendrons demain à l'aube.

Quand le contremaître eut quitté les lieux, Lennox regagna son bureau, dans le coin de la pièce. Il n'aimait pas qu'on le prenne pour un imbécile, ni éprouver cette douloureuse incertitude quant aux sentiments de Glynis, alors qu'il était fou d'amour pour elle.

Peut-être l'avait-elle aimé autrefois, mais aujourd'hui ?

Si elle était restée la même, elle ne lui aurait rien caché de ce qu'elle ressentait. Elle aurait été honnête avec lui. Mais elle avait changé, le laissant déchiré.

Il aurait dû convoquer Baumann dans son bureau et lui arracher la vérité ! Si Glynis avait eu une liaison avec un homme, il n'en serait pas ravi, évidemment, mais le passé était le passé. On ne pouvait le modifier. C'était le présent qui l'intéressait, et l'avenir. Or, ni l'un ni l'autre ne lui semblaient reluisants en cet instant.

Baumann allait devoir se faire à l'idée que les choses avaient changé. Il trouverait le moyen de le faire bannir de Glasgow. Ou, du moins, il lui ferait comprendre qu'il avait intérêt à quitter l'Ecosse s'il voulait rester entier. Il connaissait assez de gens à Londres. S'il se plaignait de Baumann au ministère de la Guerre via les voies diplomatiques, cela marcherait peut-être.

Tout était bon pour tenir cet homme à distance de Glynis.

Pour autant, il ne reviendrait pas à elle la tête basse. Il ne la supplierait pas, ne baiserait pas avec reconnaissance la main qu'elle daignerait lui tendre. C'était une hypothèse qu'il refusait

d'envisager.

Que lui avait caché Glynis au sujet de Smythe ? Il n'avait pas voulu fouiller dans son premier mariage, mais aujourd'hui, cette ignorance lui revenait au visage comme une gifle.

Qu'avait fait cet homme à Glynis ? Il détestait penser que Baumann savait sur le passé de Glynis des choses qu'il ignorait. Bon sang, quelle était donc cette ombre qui la rendait si pâle qu'elle semblait sur le point de défaillir ? Qu'est-ce qui lui faisait peur ?

Il avait envie de la serrer dans ses bras et d'exiger une bonne fois pour toutes qu'elle partage avec lui ses secrets, ses envies, ses désirs.

Mais une personne n'avait pas le droit d'exiger cela d'une autre.

Pas même un homme amoureux de sa femme.

Chapitre 32

Glynis n'arrivait pas à dormir. Attrapant son peignoir, elle quitta sa suite. Aussi jolies que soient les pièces, elle avait l'impression que les murs se refermaient sur elle. Les domestiques étaient-ils encore debout ? Elle espérait que non — elle ne voulait pas de témoins à sa nervosité.

Elle avança jusqu'à l'escalier. Les marches serpentaient jusqu'au rez-de-chaussée, illuminées par le clair de lune à travers la coupole. Elle posa la main sur la rampe et sentit l'acajou poli se réchauffer sous sa paume comme si le bois était vivant. Puis elle descendit.

Dans le silence et le calme de la nuit, la grande demeure s'animait presque comme une créature vivante. Le sifflement du vent était sa respiration, les pulsations de la chaudière le battement de son cœur, et l'eau courait dans les tuyaux comme le sang dans ses veines. La porte qui grinçait, les volets qui tremblaient en étaient les os.

Quand elle était enfant, nombre de détails de Hillshead lui avaient échappé : les tapis finement tissés, les alcôves de plâtre, les cloisons d'acajou. Elle n'avait pas non plus remarqué les magnifiques gravures marines sur chacune des portes du premier étage. Sur le panneau supérieur de la porte de sa chambre, un artisan avait sculpté un clipper soulevé par des vagues dont il avait répété le motif sur tout l'encadrement.

Elle n'avait jamais pensé à Lennox comme à quelqu'un de riche. Certes, elle savait qu'il l'était, mais il était tellement plus que cela ! Il faisait partie de Cameron & Cie, il en était le directeur et l'héritier. Jusqu'à ce qu'elle y vienne vivre, elle n'avait jamais appréhendé la fortune que représentait cette maison.

Une demeure au moins dix fois plus vaste que la leur, et plus grande que n'importe quelle autre de Glasgow. Hillshead était un véritable coffre à trésors. Outre les statues — chaque alcôve renfermait la représentation en marbre d'un dieu grec ou romain — et les portraits encadrés de bois doré des générations passées de la famille Cameron, il y avait des urnes et des figurines de porcelaine, des coupelles de pots-pourris ornés de pierres précieuses, des tapisseries de style médiéval accrochées aux murs.

Si elle n'avait pas autant voyagé, sans doute n'aurait-elle pas remarqué ces détails attestant de la richesse de sa nouvelle famille.

Alors qu'elle attendait son billet de retour pour Glasgow, elle avait passé les trois derniers mois de son séjour en Amérique dans une pension où elle devait partager les commodités avec tous les autres locataires — une expérience qu'elle espérait ne jamais voir se reproduire !

A présent, elle jouissait d'une salle de bains privative, attenante à sa chambre. Les murs en étaient plaqués de panneaux de cèdre. Les lavabos et la baignoire étaient de marbre beige et brun,

aussi polis que l'intérieur d'un coquillage. Les robinets de cuivre étaient si brillants qu'elle se voyait dedans. Même les cabinets étaient dotés d'une plomberie de cuivre et d'une poignée de bois sculptée en forme de bateau.

C'était la maison de Lennox. Il y avait grandi. Il avait posé sa main sur la rampe comme elle le faisait à présent, avait couru dans les escaliers qu'elle descendait lentement.

Combien de fois s'était-il arrêté en bas des marches pour regarder l'immense coupole de verre au-dessus de lui ? Elle doutait qu'il ait alors été, comme elle, ce soir, submergé par une brusque envie de pleurer.

Elle avait failli gâcher sa vie. Elle avait pris pour elle seule les avantages qu'on lui avait donnés, l'amour qui l'entourait, puis emprunté un autre chemin. Son orgueil l'avait conduite à choisir une vie où l'amour — inexistant — avait été remplacé par un besoin exagéré de perfection.

Elle ne commettrait pas cette erreur de nouveau. Elle allait défaire tout ce qu'elle avait fait de mal.

La brise nocturne, qui apportait dans sa fraîcheur l'odeur de l'hiver à venir, la fit frissonner. D'une main, elle resserra son peignoir sur sa poitrine et continua à avancer.

Combien de fois était-elle venue à Hillshead avec Duncan, inconsciente de la valeur des objets qui l'entouraient, ne s'intéressant qu'à Lennox ? Leurs rires enfantins avaient résonné dans toute la demeure, sans égard pour la fortune et la position sociale de ses propriétaires.

A Washington, la nostalgie la frappait souvent, en général à l'occasion d'un récital de musique triste. Alors, elle se réfugiait dans ses souvenirs, autorisant son esprit à faire le voyage jusqu'en Ecosse. Elle y redevenait la toute jeune Glynis MacLain, éprise de Lennox Cameron jusqu'à la folie. Les applaudissements du public la ramenaient à la réalité en dépit de son désir de rester pour toujours dans ce lieu de souvenirs et de bonheur.

On ne pouvait remonter le temps, hélas... Elle avait beau le vouloir de toutes ses forces, elle ne pouvait effacer les années et recommencer de zéro.

En revanche, elle pouvait réparer ce qu'elle avait brisé.

Mais comment ? Que faire ? Comment corriger son erreur ? Ses pensées étaient comme des souris qui fuient au bruit d'une porte qu'on ouvre ou d'une lampe qu'on allume.

Elle se retrouva dans le couloir menant à la bibliothèque, un endroit dont Lennox se servait comme d'un bureau. Quand elle poussa la porte pour entrer, l'obscurité l'enveloppa.

La dernière fois qu'elle était venue dans cette pièce, elle avait dix-huit ans. Elle rentrait d'une excursion à Edimbourg avec sa mère. Là-bas, elle avait vu dans la vitrine d'un magasin un encrier de cristal en forme de bateau, qu'elle avait aussitôt acheté pour Lennox.

Il avait eu l'air étonné par son cadeau, mais également ravi, et avait posé l'encrier sur son bureau. Non sans surprise, elle constata qu'il y était toujours, juste à côté de la longue-vue que lui avait offerte son grand-père.

La lune diffusait ses rayons à travers les fenêtres, l'éclairant doucement. Elle respira les odeurs de cuir et de tabac, discrètes mais toujours présentes. La pièce était grande, comme toutes celles de Hillshead. Les murs étaient garnis d'étagères, chacune consacrée à un thème spécifique. Elle se rappela que celles près du bureau étaient réservées aux bateaux et à l'ingénierie navale. Plus loin se trouvaient les romans et les recueils de poésies. Certains de ces volumes paraissaient usés, mais elle doutait que Lennox les ait lus. C'était sans doute Mary. Faisait-elle la lecture à son père, à présent ?

Le bureau de Lennox occupait la place d'honneur au centre de la pièce, face aux fenêtres. Elle en fit le tour, effleurant le sous-main de cuir ouvragé, imaginant Lennox travaillant là, signant des papiers ou œuvrant sur des esquisses. Une lampe y trônait également, ainsi qu'un large buvard et

qu'un plateau de bois rempli de documents.

Était-il aux chantiers ? Y passerait-il la nuit ?

— Glynis ?

Elle sursauta, le cœur dans la gorge. Tournant la tête, elle aperçut une ombre dans l'encadrement de la porte.

Avant qu'elle ait pu dire un mot, il s'était approché du bureau pour allumer la lampe, chassant d'un coup l'obscurité. Ses cheveux étaient décoiffés par le vent ou parce qu'il s'était passé la main dedans nerveusement. Il semblait fatigué, et ses yeux étaient injectés de sang. Sa chemise blanche était rentrée à demi dans son pantalon noir, comme s'il avait déjà commencé à se déshabiller. Ses manches, relevées au-dessus des coudes, dévoilaient ses avant-bras musclés. Son col ouvert laissait entrevoir la naissance de ses clavicules.

Elle eut envie de l'embrasser juste à cet endroit.

Son pantalon était fait sur mesure, avec des boutons déportés, des pinces et des plis sur lesquels elle s'attarda un instant avant de se rendre compte qu'elle avait les yeux rivés sur son entrejambe.

Le désir la submergea alors. Elle avait besoin de lui. Avant la fin de la nuit, avant que l'aube ne salue le jour nouveau, avant que le soleil ne se lève, des millions de choses arrivaient... Quant à eux, ils devaient abattre le mur qui s'était élevé entre eux.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il, un pli en forme de V entre les sourcils. Pourquoi es-tu encore debout ?

Qu'est-ce qui n'allait pas ? Tout, rien, mais comment le lui expliquer ?

— Pourquoi n'es-tu pas rentré ?

— Tu es amoureuse de Baumann ?

— Quoi ? ! Tu es fou ? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Amoureuse de Baumann ? Je préférerais me jeter dans la Clyde !

— Il plongerait pour t'en sortir.

— Tu n'es pas sérieux. Quoi qu'il ait pu te dire, ne le crois pas. Il ne faut rien croire de ce qu'il affirme. Cet homme est un manipulateur et l'a toujours été. S'il ne travaillait pas pour le ministère de la Guerre, il dépouillerait la veuve et l'orphelin de leurs économies.

— Mais il est amoureux de toi.

Elle recula, le dévisageant un instant.

— Je trouve abominable de plaisanter à ce sujet, Lennox.

— Je ne plaisante pas, Glynis. Je le vois à la façon dont il te regarde.

— La seule personne dont Baumann soit amoureux, c'est lui-même.

— Tu n'as pas vu son expression quand il te regarde.

Elle ignorait ce qui était le pire : le fait que Baumann puisse éprouver des sentiments pour elle, ou la possessivité de Lennox. L'enfant qu'elle avait été aurait applaudi à cette manifestation de jalousie, mais l'adulte savait combien cette émotion était corrosive.

— Je n'ai aucun sentiment pour lui. Si, corrigea-t-elle, j'en ai un : je le hais !

— Alors pourquoi te retrouves-tu si souvent à converser avec lui ?

— Je ne peux pas l'empêcher de me suivre.

— Pourquoi te suit-il, en ce cas ?

Les bras croisés, les pieds légèrement écartés, il semblait prêt à l'affrontement.

C'était peut-être une guerre qu'ils se livraient, une bataille où les mots, les gestes et les regards leur tenaient lieu d'armes. Une chose était sûre : l'issue de ce combat déciderait du sort de leur mariage.

— Tu penses qu'il a mis le feu à ton bateau ?

— En effet.

— Je ne crois pas que ce soit le cas, répliqua-t-elle, secouant la tête. Ce n'est pas son genre. Il préfère les subterfuges, les manœuvres sournoises, par lesquelles il amène les gens à faire ses quatre volontés.

— Il ne veut pas que le *Raven* appareille et il serait fou de le laisser prendre la mer. C'est l'un des vaisseaux les plus rapides que j'aie jamais construits. Il accostera dans n'importe quel port sudiste avant même que les bateaux de l'Union aient pu le repérer.

Glynis se tourna un instant vers la fenêtre, observant le ciel nocturne. Puis elle reporta son attention sur Lennox, qui la regardait toujours. Il était le seul à être doté d'un regard aussi pénétrant, capable d'abattre ses défenses. Un regard envoûtant, qui pouvait amener une femme à confesser tous ses secrets.

Elle poussa un long soupir.

— Il veut des informations sur le *Raven*.

Lennox la considéra sans rien dire, sourcils froncés.

Elle s'appuya sur le bureau.

— Je ne lui ai rien dit. Je ne ferais jamais une chose pareille. Je te le jure sur l'honneur des MacLain.

C'était le serment que lui faisait prêter Duncan quand ils étaient enfants. « Ne dis rien à maman. Ne dis rien à papa. » Ce serment était ce qu'ils avaient de plus sacré, et ils ne le prononçaient qu'en dernier ressort.

Lennox hocha la tête.

— C'est pour ça que tu n'es pas rentré ? demanda-t-elle. Parce que tu étais jaloux ?

— Pas jaloux. En colère.

Le rouge lui était monté aux joues, et ses yeux brillaient de fureur contenue.

— Et tu es toujours en colère ?

A Washington, elle avait vu son lot de couples sans passion, de maris et de femmes qui semblaient à peine se tolérer l'un l'autre. Il pouvait s'écouler une heure sans qu'ils échangent une parole. Elle avait aussi vu des couples amoureux, des hommes qui souriaient avec adoration à leur femme, et des épouses qui regardaient leur mari avec dévotion.

Ceux-là, elle les enviait.

— Pourquoi pensait-il que tu lui fournirais ces informations ?

— Parce qu'il ne me connaît pas aussi bien qu'il le pense.

— Et comment te connaît-il ?

Par le passé, Lennox lui avait brisé le cœur sans le savoir. Il menaçait de le faire à nouveau. Mais, aujourd'hui qu'elle était censée être plus mûre et plus sage, il fallait qu'elle se protège, qu'elle masque sa vulnérabilité, qu'elle lui oppose une façade froide, sans révéler ses véritables sentiments. Elle savait cependant d'instinct qu'une telle attitude ne ferait que les précipiter au désastre.

— Il ne me connaît pas aussi bien que toi, finit-elle par répondre.

Comme il gardait le silence, elle s'approcha de lui et posa les mains sur son torse, s'enivrant de la chaleur de son corps. Puis, baissant la tête, elle avança encore et posa le front sur sa poitrine.

— Il ne me connaîtra jamais aussi bien que toi.

— Je t'aime, bon sang ! Rien d'autre n'a d'importance, Glynis !

— *Je t'aime, bon sang ?* répéta-t-elle, déconcertée.

— Oui. Tu veux que j'enjolie ?

Elle secoua la tête. La course du temps s'était ralentie. Son cœur battait deux fois moins vite que la normale ; elle respirait à peine. Elle soutint son regard, s'y plongea tout entière.

— Veux-tu venir dans mon lit, Lennox ? Etre mon mari ?

Le sourire qu'il lui adressa lui alla droit au cœur.

— J'ai l'air d'un eunuque ?

Il la prit par la main et l'entraîna dans le couloir. Elle dut accélérer le pas pour rester à sa hauteur tandis qu'ils traversaient en courant la maison, puis se précipitaient dans l'escalier.

Chapitre 33

Il l'aimait !

Quelqu'un éclata de rire en bas de l'escalier, et ce son joyeux résonna jusqu'à l'étage dans un écho fantomatique.

Lennox l'aimait. Elle avait l'impression que son sang pétillait dans ses veines, que l'excitation faisait frémir sa peau. Des papillons et des bulles de champagne dansaient dans son ventre. Lennox l'aimait...

Il s'arrêta sur le palier pour la regarder.

— Est-ce que tu as emménagé dans ma suite ?

Avant qu'elle puisse répondre, il lui reprit la main, et ils avancèrent vers ses appartements. Il ouvrit, entra dans la chambre et s'arrêta devant la coiffeuse, où gisaient pêle-mêle sa brosse et son miroir, sa bouteille de parfum et ses flacons au couvercle d'argent.

— Pourquoi n'as-tu pas emménagé dans ma suite, Glynis ? C'est ta place.

Jusqu'alors, elle ignorait où se trouvait sa place, mais elle décida de n'en rien dire. Il l'aimait, et peu importait où elle s'installait, tant qu'il était près d'elle.

Faisant volte-face, il lui prit la main une fois encore et regagna le couloir. Le bruit de leurs pas était étouffé par les épais tapis.

Les filles d'étage n'avaient pas chômé ; Glynis huma l'odeur de l'huile de citron et de la cire, tandis que Lennox ouvrait une autre porte.

La lâchant, il entra, alluma une lampe et se tourna pour la regarder. Elle fit un pas hésitant, s'arrêtant sur le seuil.

Elle n'était jamais entrée là, même quand elle était enfant. C'était le domaine de Lennox. Elle en connaissait l'entrée, mais l'accès lui en avait toujours été interdit.

A première vue, sa suite ne différait guère de celle des invités. Des meubles d'acajou sculptés, dotés de tiroirs aux poignées de laiton. Au lieu d'être jaune pâle, le canapé et les fauteuils étaient tapissés de tissu bleu marine qu'éclairaient quelques touches de beige. C'était une pièce très masculine, décorée de gravures de bateaux en mer. En toute autre occasion, elle aurait pris le temps d'admirer la grande toile au-dessus du manteau de la cheminée : un clipper toutes voiles dehors voguant sur un océan déchaîné.

Mais Lennox l'avait déjà entraînée dans la chambre à coucher.

Là, il s'arrêta et lui fit face.

Retirant sa main de la sienne, elle la posa sur son bras, sentant les muscles se contracter sous ses doigts. Avait-il toujours été aussi fort ?

Il la dévisagea dans la lueur de la lampe.

Il l'aimait.

Elle se rapprocha de lui, lui passa les bras autour de la taille et posa la joue contre le plastron de sa chemise. Son cœur était grand ouvert, et son âme s'épanouit pour l'accueillir tout entier. Un instant parfait, rare. Une bénédiction qu'elle ne méritait sans doute pas.

Il l'aimait. Elle refoula ses larmes, resserra son étreinte. Elle aurait voulu que ce moment dure toute sa vie.

Elle sentit son torse se soulever ; il inspira profondément.

Plus rien ne serait jamais aussi parfait.

Souriant, elle s'écarta et commença à détacher les boutons de la chemise. Il n'essaya pas de l'arrêter. Il demeura immobile, sans un mot, les bras pendants, tandis qu'elle le déshabillait.

Une fois sa chemise déboutonnée, elle l'ouvrit pour dévoiler son torse. Passant la main dans les poils qui y couraient, elle baissa la tête et huma.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Pour moi, tu as toujours senti le bois. Le bois et la mer.

— Et en ce moment ?

Elle secoua la tête.

— En ce moment, tu sens le bois, l'encre et la fumée.

Il s'inclina et fourra le nez dans son cou. Il la respira un instant avant de relever la tête. Elle éclata de rire.

— Qu'est-ce que je sens ?

— Tu sens Glynis. Ton parfum et l'odeur de ta peau.

Elle n'aurait jamais cru que la passion puisse être aussi douce, qu'elle puisse provoquer les rires et la tendresse.

Posant les lèvres sur sa poitrine, elle goûta sa peau. Elle était salée. La pointe de son téton durcit quand sa bouche l'effleura, et le soupir qu'il ravala la fit sourire davantage.

Elle le prit par la main et le conduisit près du lit. Là, elle monta les quelques marches, s'assit au bord du matelas et tapota la place à côté d'elle. Il sourit et vint la rejoindre. Elle se releva sur les genoux, lui ôta sa chemise, et le fit basculer en arrière. Il ne broncha pas.

— Serais-tu en train de me séduire ? demanda-t-il.

— Oui !

— C'est inutile. Tout ce que tu veux de moi, je te le donne.

Elle se retint de lui expliquer qu'elle avait besoin de le toucher, de laisser ses doigts l'explorer, comme il l'avait fait pour elle la veille. Elle voulait le subjuguier, l'enchanter, lui donner du plaisir. Posant les mains sur son torse nu, elle les fit remonter jusqu'à la naissance de son cou, puis les écarta pour lui caresser les épaules. Elle suivait des yeux le mouvement de ses mains, s'émerveillant de la vigueur et de la beauté de son corps.

C'était l'homme de ses rêves.

Quand elle tendit le bras pour défaire les boutons de son pantalon, il lui emprisonna les poignets.

— J'ai besoin de te toucher, dit-elle.

Comprendrait-il ?

Il la relâcha.

Pour n'être pas en reste, elle retira son peignoir, dévoilant sa fine chemise de nuit rose. Le regard de Lennox glissa aussitôt de son cou à ses seins, visibles sous la soie.

Elle défit un bouton ; il ne bougea pas. Elle le récompensa de sa coopération en semant des baisers sur sa peau, de sa taille à son menton. Pour le deuxième bouton, elle lui mordilla le lobe de l'oreille. Pour le troisième, elle posa un collier de baisers autour de son cou.

Elle adorait le toucher. Elle avait de la magie dans les mains, elle lui faisait battre le cœur de plus en plus vite. Il suivait ses gestes d'un regard si pénétrant qu'il en devenait palpable.

— J'ai envie de te voir nu.

— C'est vrai ?

Elle hocha la tête en souriant.

Sautant à bas du lit, il retira le reste de ses vêtements, les laissant empilés sur le sol. Puis il la rejoignit, complètement nu, et s'allongea sur le flanc, la tête reposant sur sa main, un sourire provocant sur les lèvres.

Elle le fit rouler sur le dos. Ses cheveux avaient commencé à se défaire, et elle retira le reste des épingles avant de secouer la tête pour qu'ils se répandent sur ses épaules. Elle aurait pu être une sirène, lui caressant le torse d'une mèche taquine.

Elle lui effleura le ventre du bout des doigts. Puis, s'asseyant sur les talons, elle posa les yeux sur sa virilité. Ses doigts se mirent à danser sur son membre tendu, arrachant à Lennox un grognement étouffé. Elle sourit, ravie de ce pouvoir inattendu qu'elle avait.

— Glynis, dit-il d'une voix rauque. Ça suffit.

— Je ne te savais pas si tyrannique, Lennox. Je ne me souviens pas que tu m'aies donné des ordres, il y a sept ans.

— A l'époque, tu n'avais pas en main cette partie très sensible de mon anatomie.

— Quel dommage ! J'aurais dû.

Elle le regarda dans les yeux. Oui, vraiment, elle aurait dû le séduire il y a bien longtemps.

— J'aime explorer ton corps. Est-ce mal ?

— Oui, dit-il.

Pourtant, il avait soulevé le bassin, comme pour mieux aller à la rencontre de ses caresses.

Rejetant toute pudeur, elle se pencha pour en embrasser l'extrémité de son membre.

Lennox se contracta, puis se souleva légèrement, lâchant un juron.

— Tu n'aimes pas ça ? Ça te fait mal ?

— Si je te disais oui, tu arrêteras ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, enivrée par ce pouvoir nouveau. Si tu avais vraiment mal, bien sûr, j'arrêteras. Je ne voudrais pas être la source de ton inconfort.

Elle guida son sexe jusqu'à ses lèvres pour en lécher lentement le bout.

— Tu es certain que ça ne fait pas mal ?

— Glynis ! dit-il d'une voix menaçante.

Elle sourit, se demandant s'il savait à quel point le toucher l'excitait. Les pointes de ses seins étaient si dures qu'elles en étaient douloureuses. Son corps était moite de désir. Elle plaqua l'extrémité de son sexe contre ses lèvres, puis le lécha sur toute sa longueur.

Il étouffa un cri et se tourna vers elle. Elle profita de ce mouvement pour attraper ses fesses rondes, le griffant légèrement au passage. Il sursauta, ce qui lui arracha un nouveau sourire. Etrange qu'elle n'ait jamais réalisé l'effet qu'elle avait sur lui. Il réagissait à ses caresses de la même façon qu'elle réagissait aux siennes.

Elle se retrouva alors sur le dos, Lennox au-dessus d'elle. Ses muscles étaient tendus. Elle noua les mains autour de son cou, lui frôlant les oreilles, en dessinant le contour jusqu'au lobe.

Tout en lui était aussi parfait que dans ses rêves, comme si Dieu Lui-même avait demandé :

« Glynis, comment veux-tu que Je fasse son cou ? Et ses épaules, larges et hautes ? Dois-Je le faire très grand pour que tu te sentes protégée ? Et aussi intelligent que toi ? Dois-Je lui donner du caractère, en faire un homme d'honneur, quelqu'un qui prend soin des siens ? Qui les abrite et les protège ? Cet homme que Je te donne en échange de sept années de souffrances patiemment endurées, que voudrais-tu changer en lui ? »

— Rien, dit-elle.

— Rien quoi ? fit Lennox, relevant la tête, son souffle chaud près de sa tempe.

— Dieu et moi avions une petite discussion, lui expliqua-t-elle avec un sourire. Il voulait savoir ce que j'aimerais changer en toi, et je Lui ai dit : rien.

— Rien ?

Elle secoua la tête. Ensuite, il lui fut impossible de parler parce qu'il l'embrassait, bannissant toute pensée de son esprit.

En cet instant, entre sa sensualité et son intelligence, elle aurait sans doute sacrifié l'intelligence. Lennox n'en avait guère besoin, dans la mesure où elle en avait pour deux.

Un petit rire lui échappa.

— Quelque chose t'amuse ? demanda-t-il avec un sourire qui la réchauffa.

— Ça ne m'amuse pas, Lennox, dit-elle, appuyant sur sa tête pour qu'il continue de l'embrasser. Ça me fascine.

— Qu'est-ce qui te fascine ?

— J'adore ton corps. Ai-je le droit de le dire ? Il est fort, beau, réactif.

— Je ne suis pas beau. Les hommes ne sont pas beaux. Toi, en revanche...

Tendant la main, il traça du bout des doigts un cercle autour de son sein.

— Si, tu es beau. Tu es le plus bel homme que j'aie jamais vu. Et j'aime sentir ton sexe frémir quand je le touche.

— Je ne frémis pas, protesta-t-il.

Elle soupira, reprit un sourire et secoua la tête.

— Tu veux que je te montre ? Tu trembles. Il me suffit de tendre la main, et ton sexe bondit presque, tant il est impatient.

Lennox éclata de rire.

— Très bien, je tremble à ton approche. Tu cherches la domination, c'est ça ? Dois-je te laisser gagner, ma chère épouse ? Dois-je me rendre ?

— Non, je t'en prie. Pas tant que nous n'aurons pas livré bataille.

— Et comment veux-tu que nous procédions ?

Elle écarta les jambes en une invite muette.

— Il faut que tu me pénètres, bien sûr. Et que tu tentes de me vaincre par la force de ton épée.

— Et si je te conquiers ? Quelle sera ma récompense ?

— L'extase.

— Et si c'est toi qui gagnes ?

— L'extase aussi.

— Dans ce cas, nous ne livrerons bataille que pour le plaisir.

Il approcha les lèvres de la pointe de son sein, la lécha lentement, longuement, jusqu'à ce que Glynis sente son bas-ventre se tendre. Elle ferma les yeux, savourant cette sensation, avant de l'attirer à elle.

— Lennox, dit-elle à voix basse.

Elle avait besoin de lui comme elle avait besoin de nourriture ou d'eau. C'était lui, ou mourir. Il

fallait qu'il entre en elle pour qu'elle se sente entière. Ce n'était qu'à ce prix qu'elle deviendrait elle-même.

Ecartant davantage les jambes, elle souleva le bassin pour le provoquer. Pourtant, il s'entêtait à ne pas bouger. La sensation de vide s'accrut, réclamant à être comblée.

Lennox bougeait les hanches sur elle, le sommet brûlant de son érection effleurant une cuisse, puis l'autre. Elle suivait ses mouvements en ondulant avec lui. Elle ferait ce qu'il voulait, mais cela ne durerait qu'un temps. Ensuite, elle le renverserait sur le matelas et se jetterait sur lui.

Cette image la fit sourire.

— Il y a encore quelque chose qui t'amuse, Glynis ?

— Je m'imaginai en train de te chevaucher.

Il s'immobilisa pour la dévisager.

— Tu dis de ces choses !

Voilà bien un commentaire qu'elle n'avait pas entendu depuis des années. Elle était en général réservée, pudique, distinguée à l'excès. Mais dans ce lit, alors qu'ils faisaient l'amour, elle était elle-même.

— Au moins, je ne m'imagine pas avec une cravache, rétorqua-t-elle.

Elle ne fut pas surprise de l'entendre rire. Quand il plongea en elle, elle ferma les yeux, submergée par cette sensation inouïe.

Ses mains se crispèrent sur les épaules de Lennox, et ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau, tandis qu'une vague brûlante l'emportait.

Lentement, très lentement, il se retira. Puis, sans hâte, il la pénétra de nouveau. Les talons plantés dans le matelas, elle souleva les hanches quand il se retira, pour essayer de l'attirer de nouveau en elle. Ses bras lui enserrèrent le cou, et elle le supplia d'un gémissement.

Elle remonta les pieds le long de ses jambes, les fit redescendre, savourant son contact, le relief de ses muscles. Les premiers frémissements l'envahirent alors qu'elle ne s'y attendait pas, et l'extase l'assaillit par surprise.

Elle s'accrocha à lui tandis qu'il la pénétrait plus vite, accélérant le rythme pour la rejoindre dans le plaisir. Il était son maître, et pourtant, en s'abandonnant à lui, elle emportait aussi la victoire.

Au matin, elle lui dirait la vérité, mais pour le moment ils étaient jeunes mariés et venaient de se retrouver.

Chapitre 34

Mme Hurst apparut sur le seuil du salon d'été, une pièce où Glynis se retirait pour lire.

Jusqu'à ce que les responsabilités aient définitivement été attribuées, elle n'avait pas grand-chose à faire. Peut-être Duncan aurait-il besoin de son aide pour la comptabilité. Elle n'avait pas de cartons de table à rédiger, pas de menu à organiser pour une réception, pas de notes à prendre pour des informations à transmettre à Baumann. Rien à reproduire de sa vie à Washington, maintenant qu'elle était rentrée à Glasgow.

Lors de ses derniers mois en Amérique, elle s'était retrouvée dans la même oisiveté, à cette exception près qu'elle ne disposait pas d'une jolie pièce où lire, ni de moyens pour s'offrir des livres. Elle avait passé le plus clair de son temps à organiser la vente de sa garde-robe.

— Votre mère est ici, madame Cameron, annonça la gouvernante. Dois-je l'introduire ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Dois-je apporter des rafraîchissements ?

— Ce serait parfait. Merci, madame Hurst.

Cette dernière la gratifia d'un signe de tête régalien et d'un sourire.

Par le passé, Glynis avait fait montre de la même attitude. La capacité à maîtriser ses expressions avait été pour elle un réel atout. Mais à Glasgow, plus le temps passait, plus elle redevenait elle-même — une personne qui exprimait ses sentiments.

— Je suis venue pour deux raisons, Glynis, dit sa mère, en faisant irruption dans la pièce, le front soucieux. Normalement, je ne t'aurais pas rendu visite aussi vite après les noces, mais je m'y sens obligée.

Glynis se leva, prête à l'accueillir en la serrant dans ses bras. Mais sa mère s'arrêta à quelque distance d'elle, une expression sévère sur le visage, et Glynis se figea.

— Mabel a entendu dire que Lennox et toi vous disputiez. Au début, je n'arrivais pas à le croire, mais Mabel ne ment pas, pas plus qu'elle ne propage de ragots. Le fait qu'elle en ait entendu parler signifie que les langues vont bon train à Hillshead. Et, si c'est le cas, tout Glasgow ne va pas tarder à en faire des gorges chaudes. Tu sais comment ça se passe, dans cette ville.

Glynis était bien placée pour le savoir, en effet, mais elle garda le silence, ne confirmant ni ne démentant ces dires.

Sa mère leva les yeux au ciel, une attitude tellement inhabituelle chez elle que Glynis la dévisagea, perplexe.

— Ne te montre pas rétive avec moi, ma chérie. Tu es peut-être une femme du monde, mais je reste ta mère.

Glynis recula pour se diriger vers l'un des canapés devant la cheminée. La journée était pluvieuse, et le salon, habituellement tempéré, était glacé, au point qu'on avait dû allumer un feu pour le réchauffer, malgré l'été. Les flammes étaient minuscules et semblaient réticentes, comme si elles se sentaient déplacées en cette saison.

— Je ne suis pas rétive, maman. Simplement, je n'ai aucune idée de ce que les gens racontent.

Elle ignorait comment on avait pu savoir que Lennox et elle s'étaient disputés. Manifestement, les bonnes avaient pris bonne note de son dîner en solitaire. Si on la surveillait d'aussi près, la vie promettait d'être intéressante à Hillshead !

Elle attendit que sa mère soit assise avant de prendre place sur le canapé, en face d'elle, ses mains jointes posées sur ses genoux.

— Lennox et moi avons eu un petit désaccord, en effet, mais tout est arrangé.

Par bonheur, sa mère ne l'interrogea pas sur la nature du désaccord en question. Elle n'avait pas l'intention de lui parler de Matthew Baumann, car Eleanor ne comprendrait pas. Pire, elle lui poserait des questions auxquelles elle n'était pas prête à répondre pour le moment.

Mme Hurst entra dans la pièce, suivie par deux domestiques. La première portait un plateau chargé de biscuits et de gâteaux, d'assiettes et de couverts. Celui de la seconde contenait une théière et une cafetière, ainsi que de la crème, du sucre et des tasses.

La gouvernante n'avait pas eu besoin d'instructions.

Quand elles eurent quitté la pièce et que Glynis et sa mère se furent servies, Eleanor posa son assiette en équilibre sur ses genoux, se pencha au-dessus de la table basse posée entre les canapés, et lui tendit un sac de toile.

— Tu as oublié ceci à la maison. Je ne veux pas d'un objet pareil chez moi, Glynis. Je n'aime pas non plus l'idée de te le donner. J'aimerais que tu t'en débarrasses, tout de suite.

Glynis prit le sac et le soupesa. Avant même de l'ouvrir, elle savait ce qu'il recelait. Détachant le lien qui le fermait, elle en sortit le pistolet.

Sa mère tressaillit.

— Comment puis-je te convaincre de jeter cette chose affreuse dans la Clyde ?

— Je vais m'en occuper.

— Bien.

Eleanor se redressa, joignit les mains et la considéra avec solennité.

— A présent, parlons de cette dispute avec Lennox. Même les meilleurs mariages ont leurs mauvais moments, Glynis. Pour les éviter, il te suffira d'être dévouée à ton mari.

Glynis songea qu'il y avait un autre sujet qu'elle n'allait assurément pas aborder. Lennox était parti tôt aux chantiers ce matin, mais auparavant il l'avait réveillée de la façon la plus délicieuse du monde. Elle avait beau aimer tendrement sa mère, elle ne se sentait pas prête à lui confier tous les détails de son mariage.

Se levant, elle se dirigea vers la porte.

— Je reviens dans un instant, annonça-t-elle, avant de monter quatre à quatre l'escalier pour se rendre dans sa chambre.

Là, elle prit son réticule puis retourna au salon. S'asseyant près de sa mère, elle lui tendit le chèque.

— Veux-tu bien remettre ceci à Duncan, s'il te plaît ?

Sa mère le déplia et l'examina pendant quelques instants sans rien dire. Enfin, elle demanda :

— Ma chérie, est-ce pour ça que tu as épousé Lennox ?

Glynis sourit. La survie des filatures avait beau lui tenir à cœur, elle n'avait rien à voir dans sa

décision.

— Non. Mais maintenant Duncan va être obligé d'accepter cet argent, et s'il ne le fait pas je l'encaisserai et lui ferai livrer les billets à son bureau, dans une brouette !

Sa mère eut un petit sourire.

— Tu en serais bien capable, en effet, dit-elle, le regard pétillant. Par moments, j'ai cru que ton frère et toi seriez incapables de jamais vous entendre. Vous ne cessiez de vous houspiller, c'était terrible. Pourtant, il n'a jamais eu raison de toi.

Elle se tut, s'éclaircit la voix, puis ajouta :

— Tu feras attention à ce que rien n'ait jamais raison de toi, d'accord ?

— Je te le promets, maman.

Eleanor tendit le bras et, du revers de la main, lui caressa la joue.

— Es-tu heureuse, ma chérie ?

— Oui, répondit-elle, sincèrement.

Lennox l'aimait. Elle l'aimait. Tout ce qui l'empêchait d'être parfaitement heureuse, c'était Matthew Baumann. Il fallait qu'elle résolve ce problème avant qu'il ait le temps de provoquer davantage de dégâts.

— Au moins, maintenant, Lucy n'aura plus rien à raconter, dit sa mère.

— Ni Charlotte !

Evoquer cette dernière lui donna soudain une idée. Les rumeurs avaient modifié à deux reprises le cours de sa vie. Peut-être pourrait-elle les tourner à son avantage, pour une fois.

Charlotte était peut-être la réponse à sa prière.

* * *

— Je ne suis pas sûre de pouvoir faire ça, dit Charlotte, fronçant les sourcils.

La lumière du soleil donnait au vert des tapisseries de son petit salon une nuance évoquant la bile. Glynis s'efforça de ne pas le voir et se concentra sur son amie.

— Que dirait Lennox ? La Bible affirme qu'il faut faire corps avec son mari, Glynis. En agissant dans son dos, tu ne feras que semer la discorde dans ton couple.

Glynis plaqua un sourire patient sur son visage et avala une gorgée de thé. Elle n'avait pas réclamé de sucre, mais Charlotte en avait tout de même ajouté, ainsi qu'une assiette de friandises MacNamara que, par politesse, elle se sentit obligée de goûter.

— Je n'agis pas dans son dos, expliqua-t-elle. Tout ce que je veux, c'est une entrevue avec cet homme.

— Pourquoi pas à Hillshead ?

Son sourire vacilla, mais elle parvint à le conserver. Lennox serait furieux, si elle invitait Baumann sous leur toit. En outre, elle avait besoin de la participation de Charlotte pour mener son plan à bien. Cette commère invétérée ne lui avait pas rendu la vie facile, depuis qu'elle était rentrée de Washington, mais dans certaines situations les ragots pouvaient se révéler utiles, comme c'était le cas à présent.

Le tout-Glasgow avait besoin de connaître qui était vraiment Matthew Baumann. Alors, il serait moins libre de ses mouvements dans la ville et n'aurait plus le loisir d'y semer la terreur. Elle ne doutait pas un instant que, dès la fin de cet entretien, Charlotte commencerait à jaser.

— Matthew Baumann travaille pour le ministère américain de la Guerre. Il espionne pour le compte de l'Union. Je crois qu'il est responsable de la mort de Gavin Whittaker et du sabotage d'un

des bateaux de Lennox.

Les yeux de Charlotte s'arrondirent.

— Si cet homme est aussi malveillant, n'est-ce pas dangereux de t'entretenir avec lui ?

— Je l'ai rencontré à Washington, poursuivit Glynis, en reposant sa tasse. Nous ne sommes pas amis, mais nous nous connaissons. Il croit que je vais lui fournir des informations concernant Cameron & Cie. Bien entendu, je compte lui dire qu'il n'en est pas question.

Charlotte acquiesça, sa tasse en l'air.

Outre ces rumeurs, Glynis avait l'intention de dire à Baumann qu'il était libre de raconter ce qu'il voulait à son sujet, même la vérité s'il le souhaitait. Elle ne pouvait pas refaire le passé malgré l'envie qu'elle en avait. Il fallait que Lennox sache qui elle était, d'un bout à l'autre. Elle avait déjà prévu de lui parler de Washington.

Il l'aimait. Elle espérait qu'il lui pardonnerait. Et si ce n'était pas le cas... Whittier, un poète américain, avait écrit des mots qui résumaient parfaitement sa pensée :

De tous les mots tristes à dire ou écrire, les plus tristes sont « Cela aurait pu être ».

Pas question qu'une telle chose lui arrive ! Elle allait se battre pour Lennox, au contraire de ce qu'elle avait fait sept ans plus tôt. Les années écoulées l'avaient endurcie : l'enfant était devenue une femme déterminée.

Lennox était son mari et son amour.

— Tout ce que tu dois faire, c'est envoyer un cocher à sa pension pour l'informer que j'ai besoin de le voir. J'ai entendu dire que l'hôtel Lafayette avait un magnifique salon de thé.

— Et pourquoi pas ici ? demanda Charlotte, à sa grande surprise. Pourquoi pas dans ce salon ?

— Ici ?

Charlotte hocha la tête.

— Je demanderai à Archie d'être présent, bien sûr, pour ta protection.

Encore mieux ! Deux commères valaient mieux qu'une.

Charlotte examina le morceau de papier qu'elle lui avait confié.

— Je vais envoyer mon cocher trouver ce M. Baumann. A présent, goûte la nouvelle création d'Archibald : le chocolat au caramel.

Glynis acquiesça et suivit Charlotte du regard, tandis qu'elle quittait la pièce, regrettant de devoir patienter dans cette affreuse pièce verte. Il flottait dans l'air les relents du dîner de la veille, sans doute un ragoût épicé, qui contrastaient avec l'odeur de citron du pot-pourri.

Comme Charlotte ne revenait pas, elle arpenta le salon, examinant les portraits, les bibelots, les décorations sur la cheminée. Pour finir, elle s'assit sur le canapé émeraude et s'occupa en regardant l'horloge égrener les minutes.

Les mains croisées, elle attendit, l'estomac noué. Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure. Quarante-cinq minutes plus tard, comme Charlotte n'était toujours pas revenue, elle se leva et décida de partir. Manifestement, la mission avait échoué : Baumann ne devait pas être chez lui.

La porte s'ouvrit enfin, et Glynis s'attendit à voir Charlotte entrer dans la pièce. Elle était là, en effet, mais juste derrière Lennox, les yeux étincelants et les joues rouges d'excitation.

— Archie m'en aurait voulu si j'avais invité M. Baumann ici, Glynis. En outre, tu ne devrais pas te charger de ce qu'un homme peut faire.

Charlotte était décidément à la hauteur des pires harpies de Washington qu'elle avait côtoyées ! Au moins, savait-elle comment se comporter avec pareilles créatures.

— C'est très bien, Charlotte, dit-elle, en la gratifiant d'un sourire faussement placide.

Lennox se retourna, prononça quelques mots à voix basse à l'attention de Charlotte, puis il entra et referma la porte derrière lui.

Chapitre 35

Quand ils furent seuls, Lennox se planta devant elle. L'expression de son visage aurait terrorisé n'importe qui, mais Glynis conserva son sang-froid.

— Pourquoi voulais-tu voir Baumann ? lui demanda-t-il calmement. Surtout après m'avoir promis que ça n'arriverait plus.

— J'ai fait ça ? Je croyais t'avoir expliqué que je ne maîtrisais pas les faits et gestes de cet homme.

— Tu veux vraiment jouer sur les mots, Glynis ?

— Non, dit-elle, retournant s'asseoir.

Elle avait eu des semaines pour réfléchir à sa confession. Certes, elle n'avait pas envisagé qu'elle puisse avoir lieu dans le salon de Charlotte, mais peu importait l'endroit. Elle avait décidé de tout lui avouer le jour même, où que ce soit.

— Je voulais lui dire que je n'avais pas l'intention de te trahir, et qu'il n'était plus question qu'il exerce son chantage sur moi. Il est temps que la vérité sorte enfin.

— Du chantage ?

L'air entre eux était chargé de colère, d'un sentiment de trahison, de chagrin et de désir — autant d'émotions contraires qui leur faisaient l'effet d'une douche écossaise. Elle avait envie de le toucher, de s'excuser d'avance, mais à cet instant précis les mots étaient fragiles et de peu d'utilité.

Il la rejoignit sur le canapé couleur de bile, et ils restèrent silencieux un long moment.

— Cette histoire n'est pas facile à raconter, dit-elle enfin. Je me la suis répétée des dizaines de fois, mais elle est toujours aussi terrible. Cela dit, la vérité est souvent terrible.

Se levant, elle alla se poster devant l'une des fenêtres auxquelles pendaient de lourds rideaux de velours émeraude. Comment Charlotte supportait-elle ce vert ? Il était suffocant. Elle observa les abords de la maison, la rue, les calèches et leurs occupants, tous en route vers leur destination : une boutique, leur lieu de travail, la maison d'un ami. Pensaient-ils parfois à ce qui se passait dans les maisons autour d'eux ?

— Je n'aimais pas Richard.

C'était un aveu qu'elle n'avait jamais fait à personne. Comme il était étrange que le premier à le recueillir soit Lennox !

— Au début, je le tolérais assez bien et j'essayais de faire tout ce qu'il voulait.

Elle le regarda à la dérobée et fut surprise de lui trouver le visage calme et les yeux froids. Il avait les traits figés d'une statue, et c'était presque aussi terrifiant que lorsqu'il montrait sa colère.

— J'ai supporté notre séjour au Caire du mieux que j'ai pu, reprit-elle.

Supporté... Quel étrange mot pour décrire l'enfer ! Pendant une année entière, elle avait dû endurer leçon après leçon, auxquelles venaient s'ajouter des critiques sans fin, tout cela alors qu'elle avait eu le mal du pays, puis la grippe pendant des semaines.

— Au bout d'un an, Richard a été envoyé à Washington. C'était mieux que Le Caire, mais moins bien que la Russie ou l'Espagne. Pour lui, toutefois, c'était un pas en avant dans sa carrière.

Quant à elle, tout ce qui lui avait traversé l'esprit, c'est qu'elle allait se retrouver encore plus loin de l'Ecosse.

Elle caressa les rideaux distraitemment, se rappelant l'espoir qu'elle avait ressenti en arrivant à Washington. Peut-être son mariage deviendrait-il plus supportable, dans cette grande ville. Peut-être se ferait-elle des amis.

Le seul point positif, à Washington, c'est que Richard avait cessé de la rejoindre au lit.

— Richard a commencé à passer de plus en plus de temps hors de la maison.

Elle se tourna pour lui faire face. Il était temps de mettre fin aux atermoiements.

— Ça ne me dérangeait pas. J'aurais dû en être chagrinée, je le sais, mais moins je le voyais, mieux je me portais.

Charlotte était-elle en train de les écouter ? Allait-elle colporter son histoire dans tout Glasgow ? Sans doute. Cela ne la gênait que pour sa famille et celle de Lennox. Quant à elle, peu lui importait, à présent. Elle préférait dire la vérité et en affronter les conséquences pour sa réputation, plutôt que de rester dans l'ombre avec tous ses secrets.

— Il était arrivé quelque chose au Caire, quelque chose qui a commencé à me préoccuper. Un nombre incroyable de bonnes avait défilé chez nous en un temps record. Les seules qui restaient étaient de très jeunes filles, à peine assez âgées pour travailler. L'une d'entre elles est venue me voir juste avant notre départ pour me raconter que Richard était entré en pleine nuit dans sa chambre et avait menacé de la renvoyer si elle criait. Il l'a violée.

Elle prit une profonde inspiration avant de poursuivre :

— J'ai préféré ne pas la croire plutôt que de penser Richard capable d'un tel acte. Mais à Washington le même phénomène s'est reproduit : les domestiques les plus âgées étaient congédiées, et nous ne gardions à notre service que des jeunes filles à peine sorties de l'enfance. J'ai questionné l'une d'elles.

Elle se rappelait chaque seconde de cet entretien et chaque détail des mauvais traitements que la pauvre fille avait subis.

— Je suis allé voir Richard. Il m'a accusée d'être provinciale. Il m'a dit que les hommes avaient des besoins et que je n'avais pas à m'en mêler. Qu'il fallait que je sois moins écossaise et plus sophistiquée.

Lennox ne disait pas un mot, mais il ne la quittait pas des yeux.

— Je l'ai menacé de raconter à ses supérieurs ce qui s'était passé au Caire, ainsi que ce que je venais de découvrir à Washington. C'est ce jour-là que mon mariage est vraiment mort.

— Que vient faire Baumann dans tout ça ? demanda Lennox d'une voix chargée d'émotion.

— Richard a cessé de molester les domestiques. J'ai renvoyé les filles les plus jeunes pour ne garder que des femmes mûres. Mais je le connaissais. Que dit le proverbe, déjà ? « Chassez le naturel, il revient au galop » ? D'où Matthew Baumann.

Elle alla s'asseoir en face de lui. Il occupait son canapé comme un pacha son trône, les genoux écartés, les pieds fermement plantés sur l'affreux tapis vert.

Les secondes s'écoulèrent, ponctuant les battements de son cœur. Elle cherchait ses mots, soupesait les phrases, se demandant comment il allait réagir, s'il comprendrait. Ecœurée de devoir

fouiller dans le langage plutôt que dans la vérité, elle finit par planter son regard dans le sien et reprit, sans détourner les yeux :

— Baumann avait la réputation, à Washington, d'être un homme qui pouvait faire certaines choses. J'ignorais, à l'époque, qu'il travaillait pour le ministère de la Guerre. Tout ce qui m'importait, c'est qu'il serait capable de découvrir ce que je voulais savoir. Et je voulais savoir ce que faisait Richard.

— S'il t'était infidèle ?

Elle secoua la tête.

— Non. Ça, je m'en fichais. Je voulais juste savoir s'il maltraitait de pauvres gamines.

— Et c'était le cas ?

— Oui. Il fréquentait un lieu, disons un bordel, à défaut d'un terme plus approprié. Il y trouvait de quoi satisfaire son obsession pour des filles de plus en plus jeunes. Parfois, il les trouvait dans la rue, les attirait en leur donnant quelques pièces. Il appréciait les vierges. Il aimait surtout les violer.

En prononçant ces mots, elle sentit une nausée sournoise lui secouer l'estomac.

— C'est Baumann qui a découvert ça pour ton compte ?

Une fois de plus, elle hocha la tête.

— Et... il a demandé une contrepartie, c'est ça ?

Elle admira sa perspicacité.

— Il a insisté pour que je travaille pour lui. Au début, tout ce qu'il voulait, c'était le nom de femmes qui venaient prendre le thé à la légation. Puis il a voulu savoir de quoi elles parlaient. J'ai toujours été douée pour retenir les chiffres et les détails, et je n'ai eu aucune peine à mémoriser ce que je voyais et entendais.

— Tu as joué les espionnes pour lui, en somme ?

— Oui. J'ai joué les espionnes pour lui, répéta-t-elle, baissant les yeux sur ses mains. Je lui ai fourni des informations que je recueillais lors de soupers, de thés, de bals, de tous les événements auxquels j'étais tenue d'assister.

De nouveau, elle se leva, incapable de rester en place. Revenue à la fenêtre, elle vit un oiseau s'élancer dans le ciel. A Washington, elle avait coutume de les regarder voler vers le sud, se demandant s'ils transportaient les âmes des soldats morts pour les ramener chez eux.

Malgré l'angoisse qui lui crispait les épaules et lui étreignait la gorge, elle s'efforça de poursuivre.

— Quand le décompte des victimes a commencé à arriver, j'ai pris conscience que certaines des informations que j'avais fournies avaient sans doute contribué à provoquer ces morts. J'ai dit à Baumann que je refusais de continuer à travailler pour lui.

Un coup d'œil à Lennox lui apprit qu'il n'avait pas cessé de la regarder.

— C'est à ce moment-là qu'il a commencé à exercer son chantage...

— Oui, répondit-elle, guère étonnée qu'il l'ait deviné. Il a menacé de raconter à la légation britannique que l'épouse de leur attaché était une espionne de l'Union. Nous aurions été disgraciés et renvoyés chez nous.

— Mais Richard a été tué. Par un heureux coup du sort.

Allait-elle se retrouver foudroyée sur place pour s'être réjouie de la mort d'un homme ?

— Après son décès, Baumann n'avait plus d'emprise sur toi.

— Aucune.

— Jusqu'à ce qu'il débarque en Ecosse.

Elle acquiesça.

— Pourquoi ne m'as-tu pas raconté tout ça plus tôt, Glynis ?

Elle retourna s'asseoir.

— Parce que j'étais responsable de la mort de ces hommes. Parce que j'avais fait des choses dont j'ai honte. Parce que ton opinion a toujours compté pour moi. Et parce que je voulais tout oublier de ce qui était arrivé à Washington. Je continue de me sentir malade et sale à cause de ça.

— Alors tu as porté le poids de ce secret tout ce temps ?

Il y avait une telle tendresse dans sa voix qu'elle eut envie de pleurer, mais les larmes n'effaceraient pas la culpabilité ni la honte.

— Je ne pouvais pas te le dire. Je ne voulais pas que tu penses du mal de moi.

— Je ne pourrais jamais penser de mal de toi, ne l'as-tu donc pas compris ?

Quand elle osa enfin relever la tête, le regard de Lennox était tellement brûlant qu'elle eut l'impression d'être consumée sur place.

Il se leva et lui tendit le bras. Elle le rejoignit, posa la main sur son bras, puis ils se dirigèrent vers la porte. Quand il l'ouvrit, Charlotte était là. Il était tellement évident qu'elle avait écouté derrière le battant que Glynis dut réprimer un sourire. Une partie de son plan fonctionnait.

Charlotte consulta Lennox du regard, et ses mains papillonnèrent devant elle.

— Eh bien, tout est arrangé, n'est-ce pas ?

Lennox ne daigna pas répondre, pas plus que Glynis. Charlotte était-elle déçue qu'ils n'en soient pas venus aux mains ?

Glynis sourit poliment à celle qui avait autrefois été son amie, comprenant que Charlotte faisait désormais partie de son passé. Quelle qu'ait été leur relation, elle avait été enterrée sous les commérages et une méchanceté qu'elle n'avait jamais suspectée jusqu'alors.

— Tu vas pouvoir rentrer seule à la maison ? demanda Lennox.

— Tu ne viens pas ?

— Non, j'ai des affaires à régler.

A moins qu'il ne souhaite pas rester avec elle ? Soudain, elle fut emplie de doutes. Pensait-il vraiment ce qu'il lui avait dit ou bien avait-il malgré tout du mal à lui pardonner ?

Elle lui avait enfin avoué la vérité, mais ne se sentait pas plus légère pour autant. Elle n'avait pas soulagé sa conscience. Il lui restait encore à assumer ce qu'elle avait fait, au fil du temps...

Elle n'était pas assez stupide pour se croire seule responsable des victimes de la guerre, bien sûr. Mais chaque mort n'était-elle pas le résultat d'un enchaînement d'actions ? Une personne après l'autre ajoutait sa contribution jusqu'au résultat final — une bataille remportée, une ville prise, un blocus mis en place. Et elle avait fait sa part.

Elle avait agi comme un métier à tisser, positionnant un fil au bon endroit, en ajustant un autre, répétant ce processus jusqu'à tisser une étoffe. Un tissu constitué, dans son cas, d'informations provenant de différentes sources mises bout à bout.

Avait-on eu recours aux femmes dans d'autres guerres ? Elle l'ignorait, mais, la nature humaine étant ce qu'elle était, cela restait probable. Cette guerre-ci, cependant, avait des allures de toile d'araignée géante qui s'étendait bien au-delà de l'Amérique.

Après Washington, elle s'était dit qu'en rentrant chez elle elle pourrait respirer l'air pur de l'Ecosse, bien loin de la puanteur de la guerre. Au lieu de cela, la guerre l'avait suivie en les personnes de Matthew Baumann et Gavin Whittaker. Elle avait influé sur sa vie et celle de son entourage en privant les filatures de matières premières, en faisant de Lennox un titan, et en propageant le nom de Cameron & Cie partout dans le monde.

Elle avait sans doute aussi contribué à l'effondrement de son mariage.

Ils quittèrent la maison de Charlotte en silence et se dirigèrent vers la calèche.

— Pourquoi n'as-tu pas invité Baumann à Hillshead ?

— J'imagine ta réaction si j'avais fait ça, répondit-elle avec un mince sourire.

— Mais pourquoi chez Charlotte ?

— A cause des commérages.

Il fronça les sourcils.

— Tu veux qu'elle lance de nouvelles rumeurs sur ton compte ?

— Je veux qu'elle en propage sur Baumann. Plus on parlera de lui, mieux ce sera. Il opère dans le secret, en semant la crainte autour de lui. Plus les gens sauront qui il est véritablement, moins il aura de pouvoir. Il faut qu'il quitte Glasgow.

— Je n'y vois pas d'objection, mais as-tu pensé à ta propre réputation, Glynis ? Charlotte ne fait pas de différence entre les gens, quand elle se lance dans ses racontars. Nous le savons tous deux.

— Je doute que ma réputation puisse souffrir davantage, Lennox. Cela dit, je ne veux pas que ces rumeurs te blessent. Espérons que les gens se contenteront de te plaindre d'avoir choisi une épouse comme moi.

Elle monta dans la calèche et se tourna vers lui. Pendant un instant, le monde disparut, et il n'y eut plus qu'eux deux. Une myriade d'images défila dans son esprit — des scènes de son enfance, des souvenirs de l'époque où sa féminité s'épanouissait à peine. Quand elle voyait Lennox, ses journées s'illuminaient. Quand elle parlait avec lui, ses joues rosissaient, et son cœur battait la chamade. Le simple fait d'être près de lui affectait son humeur, la rendait légère et joyeuse. Jamais il ne cesserait d'avoir cet effet sur elle.

Ce n'était plus maintenant le moment des paroles et des explications. Il allait réfléchir à ce qu'elle lui avait avoué et en tirerait ses conclusions. L'avenir ne se déciderait pas aujourd'hui, ni demain, ni la semaine d'après. Mais ce qu'elle avait dit — et ce qu'elle avait fait — constituerait une partie essentielle des fondements de leur mariage.

Elle avait l'impression que toutes ses émotions étaient à terre, et que chacun était libre de les piétiner.

Lennox s'écarta, et la calèche s'ébranla. Elle le regarda jusqu'à ce qu'il soit hors de vue.

Alors, seulement, elle ferma les yeux, s'appuya au dossier, et essaya de toutes ses forces de ne pas pleurer.

Chapitre 36

Lennox n'était pas quelqu'un de violent, mais depuis qu'il avait appris la vérité il avait envie d'arracher les membres de Baumann les uns après les autres. Ses ancêtres venaient des Highlands. Le sang qui courait dans ses veines était de ce fait celui d'un homme fier, combatif, et terriblement possessif.

Il trouvait insupportable d'imaginer Glynis seule à Washington, à la merci d'un mari qui n'éprouvait pas la moindre affection pour elle. Et alors qu'elle était désemparée, désespérée, Baumann avait profité d'elle.

Au cours des sept années qu'avait duré son absence, il avait fait de son mieux pour ne pas penser à elle. Mais, de temps à autre, il était propulsé dans le passé par certains mots de Duncan, ou par le rire de jeunes filles. Aussitôt, Glynis se mettait à danser dans son esprit comme le farfadet qu'elle était.

Le destin, ce monstre volage, avait changé le cours de sa vie en la lui ramenant. A présent, elle était sa femme. Alors pas question qu'il laisse Baumann lui faire encore du mal !

Il se rendit à l'adresse que Charlotte lui avait indiquée. La pension était gérée par une dame très sympathique qui l'informa que M. Baumann n'était pas chez lui pour le moment. Souhaitait-il l'attendre ? Il accepta son offre. Au bout d'une heure et demie, il pensa que Baumann avait sans doute reconnu son attelage et ne remettrait pas les pieds à la pension avant qu'il ne soit parti. Il remercia la propriétaire pour son hospitalité, son whisky et son assiette de scones, puis il se rendit aux chantiers.

Il y avait plus d'une manière de piéger les nuisibles.

— Vous vouliez me voir, monsieur ?

Hochant la tête, Lennox donna congé d'un signe aux ingénieurs et dessinateurs qui se trouvaient dans la pièce. Quand la porte se referma derrière eux, il indiqua à James Sinclair, son contremaître en chef, de prendre place sur la chaise à côté de son bureau.

Non seulement cet homme était costaud et capable d'en remonter à n'importe quel docker qui lui cherchait des noises, mais il avait l'esprit vif et il était malin.

La barbe épaisse et le cheveu bouclé, Sinclair arborait toujours un sourire contrastant étrangement avec ses yeux plissés et sa nature suspicieuse. Lennox ne savait pas grand-chose de lui, sinon qu'il était venu s'établir à Glasgow pour y faire carrière. Il travaillait depuis trois ans pour Cameron & Cie, grimant un à un les échelons et se rendant indispensable.

Mais ce n'était pas pour ses talents de constructeur que Lennox l'avait convoqué dans son bureau ce jour-là. L'homme était un boxeur hors pair qui remportait match après match en se servant de ses mains devenues presque noires à force de les badigeonner chaque jour de sulfate de fer.

— Ça les rend dures comme l'acier, répondait-il quand on s'en étonnait. Je pourrais m'en mettre sur le visage, comme d'autres le font, mais je n'ai pas l'intention de prendre des coups sur la face bien souvent.

Lennox sortit de sa poche le papier que lui avait confié Charlotte.

— J'aimerais que vous alliez à cette adresse, dit-il. Trouvez un homme du nom de Matthew Baumann et ramenez-le-moi.

James Sinclair déchiffra sans un mot le document, se contentant de hocher la tête. C'était un autre aspect de sa personnalité que Lennox appréciait : il ne posait pas de questions inutiles.

— Bien entendu, il ne voudra pas vous suivre, reprit-il. Montrez-vous persuasif.

— Par tous les moyens ?

Lennox sourit. Baumann allait payer pour ce qu'il avait fait à Glynis.

— Par tous les moyens.

* * *

— Mais, madame, votre époux m'a dit que tous vos effets devaient être transférés dans sa chambre.

Mme Hurst semblait inquiète, et ses mains battaient l'air comme des papillons.

— Il ne sera pas content, si je ne fais pas ce que je lui ai demandé.

— Et moi je vous assure, madame Hurst, qu'il sera au contraire ravi que vous ne l'ayez pas fait.

De fait, elle n'aurait pas été surprise que Lennox lui demande de retourner chez sa mère.

— Vraiment, madame Cameron, insista la gouvernante, lui emboîtant le pas, il a été catégorique !

Glynis était certaine qu'il avait voulu lui faire une surprise en faisant transporter ses effets dans ses appartements. C'était sans doute pour la même raison qu'il avait fait disposer plusieurs vases débordant de chèvrefeuille dans son salon. Il savait combien elle aimait le parfum des fleurs.

Mais cela, c'était avant qu'elle ne lui révèle la vérité.

Arrivée sur le seuil de sa propre suite, elle se tourna pour faire face à la gouvernante.

— Madame Hurst, je ne compte pas changer d'avis. Je veux dormir ici, c'est donc là que je dormirai. Veuillez, je vous prie, faire rapporter mes effets ici.

Avant que Mme Hurst n'ait eu le temps de protester, Glynis entra et lui ferma la porte au nez.

Quand celle-ci s'ouvrit, quelques minutes plus tard, elle ne se retourna pas et demeura plongée dans la contemplation du jardin obscur par la fenêtre.

— Je suis convaincue que vous excellez dans votre travail, madame Hurst. Cette fois, pourtant, j'insiste. Ma décision est prise.

— Tout comme la mienne, fit la voix de Lennox derrière elle.

Glynis se retourna d'un bond.

— Je suis sûre que tu ne vois pas d'objection à ce que j'occupe cette chambre, Lennox.

— Tu te trompes. J'y suis complètement opposé ! Tu es ma femme et tu devrais dormir à mes côtés.

Glynis tenta de refouler l'émotion qui affleurait en elle. Ni l'espoir ni la gaieté n'avaient droit de cité dans cette discussion.

— Si c'était vraiment le cas, tu aurais fait déposer mes effets dans ta suite dès notre nuit de noces.

Lennox la regarda sans rien dire. Elle eut le sentiment qu'il était sidéré.

— Tu as raison, dit-il. Pardonne-moi cette bêtise. Mais à présent je veux que tu t'installés chez moi.

— Tu as oublié ce que je t'ai dit ?

— Tu as oublié que nous étions mariés ?

Comme il avait presque crié ces mots, elle serra les poings, les planta sur ses hanches et fit la moue.

— Tu es en colère.

— Evidemment que je suis en colère !

— Eh bien, je ne suis pas d'humeur à entendre crier après moi, Lennox, alors va-t'en.

— Ce n'est pas après toi que je suis en colère, Glynis.

Il avança vers elle et, d'un mouvement fluide, la souleva dans ses bras. Personne ne l'avait jamais portée ainsi auparavant, pas même lui.

— C'est vrai ?

— C'est toute cette fichue situation qui me met en colère. Je suis furieux contre Baumann, qui semble avoir disparu. Je suis furieux parce que quelqu'un a tué un homme bon. Furieux parce que mon bateau a été endommagé. J'en veux à Charlotte de n'avoir pas été une bonne amie pour toi. Et je suis en colère contre Smythe.

S'interrompant, il secoua la tête, comme pour se raviser.

— Non, ce n'est pas assez fort pour exprimer ce que je ressens. J'ai envie d'exhumer Smythe et de le tuer une seconde fois.

Déconcertée, elle le dévisagea, tandis qu'il l'emportait hors de la pièce.

— Je n'ai jamais retenu une femme prisonnière jusqu'à présent, Glynis, mais aujourd'hui la tentation est forte. Peut-être mettrai-je une très longue chaîne à ta cheville. Ainsi, tu ne pourras pas t'éloigner de Hillshead. Tu ne partiras plus de Glasgow. Tu ne me quitteras plus. Ce mariage ne souffrira plus aucune désertion.

Lennox craignait-il qu'elle l'abandonne, comme l'avait craint sa mère ?

— Je ne veux pas te quitter, Lennox, mais je pensais que tu n'avais plus envie d'être marié avec moi.

Il s'arrêta et leva les yeux au plafond, comme s'il y cherchait une réponse, puis il secoua la tête.

— Es-tu folle ? Pourquoi ? A cause de ce qui s'est passé à Washington ? Baumann a profité de la situation. Il t'a fait chanter.

— En partie, dit-elle, se sentant obligée de nuancer. Peut-être que, d'une certaine façon, ça me faisait sentir utile... me donnait de la valeur.

— Eh bien, on a besoin de toi ici. *J'ai* besoin de toi ici. Je t'aime, bon sang !

— Tu es obligé de le dire comme ça à chaque fois ?

— Comme quoi ?

— Je t'aime, bon sang.

Ses lèvres frémirent dans une esquisse de sourire.

— Je t'aime, ma femme chérie. Je t'aime, Glynis. Je t'aime.

Elle se sentit soudain libérée d'un poids, comme si, jusque-là, un joug lui avait entravé les épaules et qu'elle venait de s'en débarrasser. Elle inspira un grand coup, incroyablement légère.

Lennox traversa le salon pour entrer dans la chambre et la déposa sur le lit. Sa crinoline refusa de coopérer et insista pour se soulever, révélant ses sous-vêtements. Lennox résolut cette fois le problème en s'allongeant sur elle.

Posant les mains sur sa chemise, elle en caressa l'étoffe fine — du lin.

— Tu es glaswégien, dit-elle. Tu devrais porter du coton.

Il éclata d'un rire dont elle sentit l'écho contre ses seins.

— Je n'ai aucune envie de discuter chiffons !

— Oh ! et de quoi as-tu envie, alors, Lennox Cameron ?

— De séduire ma femme, Glynis Cameron.

Il l'embrassa, lentement, comme si c'était la première fois. Le cœur de Glynis enfla dans sa poitrine, empli d'un bonheur qui, dans un instant, allait la faire flotter jusqu'au plafond, elle en était certaine.

Qu'était-ce que l'amour ? Un sentiment d'appartenance ? De sécurité ? Avec Lennox, elle se sentait en sécurité. Depuis toujours. Mais l'amour était bien davantage. C'était ce sentiment de béatitude que vous procurait la simple présence de l'autre. Le fait de savoir qu'on peut être soi-même, partager avec lui des pensées et des inquiétudes sincères. L'amour, c'était la liberté. L'amour, c'était Lennox.

— Tu as trop de vêtements, lança-t-il. Et cette fichue crinoline...

Elle était tout à fait d'accord.

Se redressant, il lui tendit la main pour l'aider à descendre du lit. Tour à tour, chacun retira alors un vêtement, en un ballet parfaitement coordonné : lui sa chemise, elle son corsage ; elle sa jupe, lui son pantalon.

— Le corset et la culotte comptent pour un, souligna-t-elle. Sinon, tu seras nu avant moi.

— Dans ce cas, je pourrai t'admirer pendant que tu finiras de te déshabiller, dit-il, souriant, l'attrapant par les hanches.

— Et moi, je pourrais regarder ton corps pendant des heures. Tu es très impressionnant, tu sais ?

Le sourire de Lennox disparut, mais ses yeux se mirent à briller, et Glynis sentit une brusque chaleur se répandre dans tout son corps.

— Tu as toujours ta crinoline, observa-t-il.

Elle commença à se battre avec la fermeture, avant de lancer un regard désespéré à Lennox. Il vint à sa rescousse et, renonçant à se montrer patient, arracha le cerceau.

— Je crois que je vais brûler cette chose, annonça-t-il avec une grimace.

Elle eut un petit rire et posa son front contre son torse.

Quelques secondes plus tard, il ne lui restait plus que ses bas et son porte-jarretelles. Elle s'en débarrassa en un tournemain, et ils furent tous deux nus.

La convoitise, le désir, la passion — tout cela l'envahit jusqu'au plus profond d'elle, allumant une étincelle dans chaque parcelle de son corps. Elle sentit une moiteur entre ses cuisses, et sa peau, impatiente, se mit à frissonner.

Jamais personne ne l'avait excitée ainsi. Jamais auparavant elle ne s'était sentie aussi avide de caresses.

Lentement, elle avança vers lui, posa les mains sur ses épaules, refermant les doigts sur sa peau. Puis elle s'approcha davantage, jusqu'à ce que la pointe de ses seins effleure la toison de son torse.

Il l'enlaça et la pressa contre lui. Ils faisaient presque l'amour debout, impatients mais sans hâte. Chaque mouvement — le placement des mains de Lennox sur ses hanches, celui de ses propres doigts sur son dos — se mesurait en minutes plutôt qu'en secondes. Elle emprisonna le pied de Lennox sous le sien. Il posa sa main ouverte sur ses fesses.

Il respirait plus vite. Le cœur de Glynis battait fort.

Le front posé contre son menton, elle respira son odeur : fumée, vernis, bois et mer — Lennox. Elle l'embrassa dans le cou, savourant le soupire qu'elle tira de ses lèvres. Elle lui caressa le flanc,

descendit jusqu'à sa hanche, remonta sur ses pectoraux musclés, sidérée d'avoir le sentiment de le connaître si bien.

Alors, il la conduisit jusqu'au lit avec la délicatesse d'un courtisan l'invitant à danser, et elle le suivit, la main dans la sienne. Elle monta les marches, se retourna et s'assit au bord du matelas. Toute sa pudeur avait disparu, cet instant était parfait. Il lui prit le visage entre ses paumes, l'immobilisant pour l'embrasser sur les paupières, puis sur la bouche. Gémissant sous son baiser, elle enroula les jambes autour de sa taille.

Lennox exerça une légère poussée, les renversant tous deux sur le lit. Elle contempla son visage, émerveillée. Il régnait autour d'eux, entre eux, une tendresse infinie, de l'adoration — l'union de deux êtres qui s'étaient cherchés et enfin retrouvés après de longues années de séparation.

Elle fit glisser ses doigts le long de son bras, admirant le renflement de ses muscles. Il était bâti comme un dieu grec. Il prit la pointe d'un sein dans sa bouche, le mordilla légèrement, et elle gémit encore. Elle empoigna ses fesses pour apprendre par cœur chacune de leurs courbes. Il l'embrassa sous l'oreille, à cet endroit sensible où l'épaule et la nuque se rencontrent. Elle se cambra sous lui, éprise de sa virilité brûlante et dure contre son ventre.

Lentement, il la pénétra, dans un mouvement où la possession le disputait à la tendresse.

La Glynis d'autrefois avait dû faire quelque chose de bien, pour mériter d'avoir cet homme comme mari, en fin de compte.

Il murmura son nom dans son cou, tandis qu'il s'enfonçait plus loin en elle. Elle s'accrocha à ses épaules, les ongles plantés dans sa peau. Elle le désirait tellement que c'en était douloureux. Dans un long gémissement, elle écarta davantage les jambes, souleva les hanches pour mieux l'accueillir en elle.

Elle était dans un long tunnel sombre qui ouvrait elle ne savait où, mais sa destination lui semblait terriblement lointaine. Non, dans un tourbillon et il était sa bouée. Agrippée à lui, elle ne ressentait aucune peur, simplement de l'exultation. Elle ne connaissait rien mieux que Lennox.

Maintenant !

Alors, elle se perdit. La respiration lui manqua. Elle devint sourde à tout ce qui n'était pas les battements de son propre cœur. Il cria son nom, et elle s'abandonna, explosant dans une pluie d'étoiles.

Elle était à lui, et il était à elle — depuis toujours.

* * *

Glynis se glissa hors du lit, attrapa son peignoir et avança jusqu'à la fenêtre.

Les lumières de Glasgow illuminaient le pied de la colline ; la ville restait éveillée même au milieu de la nuit. La rivière frémissait, comme si une créature se mouvait nerveusement sous sa surface. La lune semblait nichée dans les branches d'un jeune arbre du jardin ; sa lueur légèrement bleutée illuminait le potager et les allées de gravier.

Quelque chose la perturbait, comme lorsqu'on entendait une chanson dont on était incapable de retrouver le refrain. Ou qu'on se rappelait le premier vers d'un poème, sans retrouver la suite de la strophe. Quoi qu'il en soit, elle voulait se souvenir, et cela l'empêchait de dormir.

La prétendue disparition de Baumann ne la surprenait pas. Cet homme pouvait se fondre dans tous les décors, rester visible aux yeux de tous, sans qu'on s'aperçoive pour autant de sa présence.

Elle était persuadée qu'il était l'auteur de l'incendie sur le *Raven*. Mais avait-il tué Gavin Whittaker ? Il avait l'habitude de se mouvoir dans l'ombre, de manipuler les autres pour arriver à ses

fins. C'était un maître chanteur, qui ne répugnait pas à exercer la contrainte. Mais aurait-il commis un meurtre de ses propres mains ? D'après ce qu'elle savait, elle ne le pensait pas, ce n'était pas son genre.

Mais peut-être se trompait-elle, et avait-il bel et bien assassiné le capitaine confédéré. Peut-être Baumann était-il capable de tout pour assurer la victoire de l'Union.

Pourquoi sur le pont du *Raven*, cela dit ? Pourquoi ce dimanche après-midi en particulier ? Gavin avait-il surpris Baumann en pleine tentative de sabotage ? Dans ce cas, pourquoi l'incendie ne s'était-il pas déclenché le même jour ? Avait-il fui les lieux après avoir tué Gavin ?

Non, Baumann n'aurait pas fui.

Elle se retourna vers le lit, regrettant que Lennox soit endormi. Elle aurait aimé lui confier ses doutes. Penserait-il qu'elle essayait de protéger Baumann, ou de lui trouver des excuses ?

Avant de lui parler de ses soupçons, mieux valait qu'elle discute en personne avec le maître d'écurie.

Lennox bougea dans son sommeil, rejetant un bras sur l'oreiller à côté de lui. Ses doigts s'écartèrent, comme s'il la cherchait.

Elle s'approcha, jeta son peignoir sur le dossier d'une chaise et lui prit la main pour l'embrasser.

— Je suis là, mon amour, dit-elle, en se glissant près de lui.

Chapitre 37

— Avez-vous toujours ce parapluie, monsieur McElwee ? Celui que vous m’avez montré l’autre jour, pensant qu’il m’appartenait ?

Le maître d’écurie la considéra d’un air perplexe, fronçant ses épais sourcils jusqu’à ce qu’ils ne forment plus qu’une ligne broussailleuse en travers de son front. Son nez épais se plissa, et deux lignes apparurent de chaque côté de sa bouche, accentuant son expression déconcertée.

Il sentait l’ail et le cuir, une étrange alliance d’odeurs. Glynis se félicita de n’avoir pas pris de petit déjeuner.

— Vous avez trouvé à qui il appartient, madame Cameron ?

— Je n’en suis pas sûre, monsieur McElwee. Serait-il possible de le voir ?

Il la conduisit en direction d’une alcôve équipée d’étagères où étaient remises toutes sortes d’objets. Elle passa leur contenu en revue. Une chaussure de femme — comment pouvait-on perdre une seule chaussure, et de qualité, qui plus est ? Toute une collection de mouchoirs, certains simples, d’autres ourlés de dentelle. Un tablier, qui ne ressemblait pas à ceux que portaient les domestiques de Hillshead. Un peigne de femme en écaille de tortue, un chapeau d’homme, une ceinture, une boîte qui semblait contenir des cigarillos...

— Le voilà, dit-elle, avançant pour ramasser le parapluie. Savez-vous où il a été trouvé exactement ?

Le maître d’écurie secoua la tête.

— Est-il possible d’interroger les cochers ?

— Celui de M. Cameron est parti, madame, mais Thomas et Daniel sont là. Thomas est en train de polir l’une des calèches. Daniel répare un harnais.

Elle le suivit hors de l’alcôve, puis dans le large couloir au sol de terre battue.

L’écurie, bâtie dans la même brique rouge que Hillshead, était située suffisamment loin pour que l’odeur des chevaux ne porte pas jusqu’à la maison. Les stalles s’alignaient d’un côté du couloir ; l’autre s’ouvrait sur les abris des calèches et des chariots.

Une brise tiède soufflait à travers le bâtiment, chargée de l’odeur du foin. Le tintement des harnais et les hennissements légers des chevaux accompagnaient les rires des garçons d’écurie qui nettoyaient les stalles.

Thomas était un grand homme dégingandé doté d’un long visage surmonté d’une chevelure de la même couleur que la pâte brune qu’il mélangeait dans un seau, près de la calèche.

Elle lui tendit le parapluie, les yeux larmoyants.

— Vous avez déjà vu ça, Thomas ? Je cherche à qui il appartient.

Il secoua la tête. Manifestement, l'odeur piquante de la térébenthine et du savon noir ne le dérangeait pas.

— Non, madame. Jamais vu.

Elle le remercia et tourna les talons, soulagée de quitter les lieux.

Daniel était assis dehors sur un banc de bois appuyé au mur de l'écurie. Il était jeune ; ses cheveux d'un blond pâle se dressaient sur le sommet de sa tête, et il les portait longs dans le cou. Son visage était couturé de cicatrices qu'il masquait de son mieux sous une maigre barbe.

A son approche, il se leva, mais elle lui fit signe de se rasseoir.

Tendant une fois de plus le parapluie, elle demanda :

— Vous avez déjà vu ça, Daniel ?

— Oui, sûr que je l'ai vu, dit-il avec un hochement de tête. Je l'ai trouvé dans la calèche, l'autre jour.

— Vous rappelez-vous quand ?

— Je me souviens pas du jour, madame Cameron. Mais c'était à peu près au moment où le pauvre M. Whittaker a été assassiné. Si j'avais su, je ne l'aurais pas emmené aux chantiers.

Elle s'assit près de lui sur le banc.

Ses mains, marquées de rides entrecroisées et brunies par le soleil et l'air, étonnaient en regard de son âge. Le cuir qu'elles tenaient était plus clair que sa peau, et sans doute plus souple.

— Vous avez accompagné M. Whittaker aux chantiers ?

Était-ce lui qui conduisait la calèche qu'elle avait vue en arrivant devant Cameron & Cie, ce jour-là ?

— Oui, madame Cameron. Je les ai conduits tous les deux. La dame a eu de la chance. Si elle était restée, elle aurait été tuée, elle aussi. Elle a dit que le roulis du bateau la rendait malade. Alors je l'ai ramenée à Hillshead.

Glynis battit des paupières.

— Vous avez emmené Mme Whittaker au *Raven* avec son mari ?

Il hocha la tête.

Elle n'avait pas revu Lucy depuis la mort de son mari. Avait-elle admis se trouver à bord du *Raven* avec lui ? En avait-elle parlé à Lennox ou à sa mère ? Avaient-ils pensé à le lui demander ?

— Mais vous êtes revenu aux chantiers chercher M. Whittaker ?

De nouveau, il opina.

— Pourquoi n'avez-vous dit à personne que son épouse était sur le *Raven* avec lui, Daniel ?

Il haussa les épaules et se remit à serrer les attaches de métal du harnais avec sa pince.

— On ne m'a pas demandé, madame. Quelle tragédie ! Elle a eu de la chance de ne pas y passer, elle aussi !

Glynis baissa les yeux sur le parapluie. Si seulement Lennox ou sa mère étaient là ! Elle leur aurait demandé de lui raconter comment avait réagi Lucy, lorsqu'ils lui avaient annoncé que Gavin avait été assassiné. Avait-elle été surprise ?

Avait-elle vu ce qui était arrivé à son mari ? Été témoin du meurtre ? Si c'était Baumann qui avait assassiné Gavin, avait-il trouvé un moyen de faire taire Lucy ? De quoi l'avait-il menacée ? Elle devait être aussi sensible à la peur qu'à l'argent, et Baumann n'hésiterait pas à employer l'un comme l'autre.

Elle tenta de se mettre à la place de Lucy et s'aperçut qu'elle en était incapable. Si Baumann avait fait du mal à Lennox, elle aurait hurlé pour que justice soit faite. Elle serait probablement encore en train de hurler. Elle n'aurait eu de cesse que Baumann pende au bout d'une corde.

Elle avait beau ne pas aimer Lucy, elle savait ce qu'on éprouvait à se sentir piégée dans pareille situation. Peut-être devrait-elle raconter à Lucy sa propre histoire. Alors, elle pourrait la convaincre de révéler ce qu'elle savait.

Elle n'allait pas laisser Baumann manipuler une autre femme.

Remerciant Daniel, elle retourna au bureau du maître d'écurie. Là, elle demanda qu'un cocher la conduise en ville.

* * *

Lennox ne se lassait pas de contempler Hillshead, scintillant dans le soleil de l'après-midi, à travers la vitre de sa voiture. Il appréciait que sa maison soit située au sommet d'une colline ; c'était une oasis de sérénité que ni les odeurs ni les rumeurs de Glasgow ne perturbaient. Il était fier de cet héritage qu'il transmettrait à ses enfants.

Mais, ce jour-là, il voulait surtout être chez lui parce que c'était là que Glynis se trouvait.

Glynis, qui remplissait sa vie, comblant enfin en lui le vide béant qu'elle avait laissé en partant pour Londres. Glynis, pour qui il souffrait en pensant à la peur et à la solitude qu'elle avait endurées à Washington.

Il ignorait encore comment, mais il était décidé à lui faire admettre le fait qu'elle n'avait été qu'un instrument habilement manipulé par Baumann et qu'elle devait se pardonner. Qu'elle accepte tout au moins d'avoir été le jouet d'un maître dans ce domaine. Peut-être était-ce une bonne chose qu'il n'ait pas encore réussi à mettre la main sur lui.

A peine le véhicule s'était-il engagé dans la grande allée que Lennox en sauta à bas. Il demanda au cocher de continuer jusqu'aux écuries, puis se dirigea à grands pas vers la maison, impatient de retrouver sa femme.

Sa femme. Ces mots le firent sourire.

Elle n'était pas dans ses appartements, mais il s'en doutait : Glynis n'était pas du genre à l'attendre assise dans un coin.

L'ennui, c'est qu'elle n'était pas à Hillshead.

— Tout ce que je sais, monsieur, c'est qu'elle est partie il y a une heure, lui annonça Mme Hurst.

La journée était avancée, et la nuit n'allait pas tarder à tomber. Il ne voulait pas qu'elle l'attende aux chantiers, surtout maintenant que Baumann avait disparu. Il doutait que l'homme soit encore à Glasgow, mais il préférait ne prendre aucun risque.

Il se rendit aux écuries et s'adressa à son cocher :

— Je crains d'être obligé de retourner aux chantiers.

— Bien, monsieur, dit Tim, reprenant le harnais qu'il venait de retirer à l'un des chevaux.

— Nous avons dû croiser ma femme.

— Non, monsieur, dit le maître d'écurie dans son dos.

Lennox se retourna.

— Mme Cameron a demandé à Daniel de la conduire à l'hôtel Lafayette.

— A l'hôtel Lafayette ?

— Je crois que c'est à cause du parapluie, monsieur. Mme Cameron pense qu'il appartient à Mme Whittaker.

— Et elle est allée le lui rendre ?

Il essayait de comprendre ce que tout cela signifiait. Moins Glynis voyait Lucy Whittaker, mieux

elle se portait. Pourquoi irait-elle lui rendre son parapluie en personne ? Pourquoi ne pas simplement envoyer un cocher ou une employée ?

— Elle voulait savoir précisément quel jour Mme Whittaker l'avait perdu.

Un mystère de plus. Il ouvrit la porte de sa calèche puis, se ravisant, se retourna vers McElwee.

— Et quand Mme Whittaker a-t-elle perdu ce parapluie ?

— Le jour de la mort du capitaine, monsieur.

L'inquiétude lui étreignit soudain le cœur.

— Tim, conduisez-moi à l'hôtel Lafayette !

Sans parvenir à mettre de mots sur ses appréhensions, Lennox sentait que quelque chose n'allait pas. Aussi, ajouta-t-il :

— Faites aussi vite que vous pouvez.

Chapitre 38

Glynis se présenta à l'accueil de l'hôtel, puis un chasseur la précéda poliment dans le large escalier de marbre, l'accompagnant jusqu'au premier étage.

Elle recommanderait volontiers l'établissement à de prochains visiteurs, songea-t-elle. Avec ses murs voûtés et son haut plafond, le hall était impressionnant. Les vitres teintées de la coupole étaient magnifiques et projetaient des lumières bleues, jaunes et rouges sur le sol de marbre, enveloppant les clients élégamment vêtus d'un véritable arc-en-ciel.

A l'autre bout, se trouvait le fameux salon de thé dont elle avait tant entendu parler. Ses portes vitrées laissaient entrevoir de nombreuses femmes attablées.

Arrivés sur le palier, ils bifurquèrent dans un long couloir. Une haute fenêtre, à son extrémité, illuminait le tapis rouge vif, la tapisserie ivoire et les cloisons de bois sombres.

Le chasseur s'arrêta devant la porte 206, s'inclina et demanda :

— Dois-je faire apporter du thé, madame Cameron ?

— Je ne resterai pas assez longtemps, répondit-elle. Mais merci.

Il s'inclina de nouveau, lui jetant un regard curieux. Elle le remercia encore et attendit qu'il disparaisse pour frapper.

Un instant plus tard, Lucy ouvrit la porte et, presque aussitôt, fit mine de la lui refermer au nez, mais Glynis eut le temps de glisser le parapluie entre le battant et le chambranle.

— Il faut que je vous parle, Lucy, dit-elle, poussant la porte de l'épaule.

— Et moi, je ne veux pas vous parler !

Pourtant, Lucy finit par lâcher la porte. Elle recula et lui adressa une grimace méprisante.

— Vous autres, Ecosseis, n'avez vraiment pas de manières !

Glynis ignora son commentaire et referma derrière elle.

La pièce était de bonne taille. Outre un fauteuil et une table, le mobilier était composé d'un grand lit d'apparence confortable, d'une armoire et de ce qui semblait être un croisement entre un bureau et une coiffeuse. Une bassine et un broc étaient posés sur un guéridon à sa gauche. Les commodités et la salle de bains devaient se trouver au bout du couloir, comme elle l'avait constaté dans la plupart des hôtels, du moins ceux qu'elle avait fréquentés à New York ou à Washington.

— Pourquoi n'avez-vous dit à personne que vous vous trouviez à bord du *Raven*, le jour où votre mari a été tué ?

— Qu'est-ce que ça change, que j'aie été là ou non ?

— Peut-être tout... Vous avez peut-être vu quelque chose qui pourrait représenter un indice pour l'enquête, observa Glynis, en tapotant le sol du bout du parapluie, comme si c'était une canne. Vous

avez oublié ceci en partant.

— Oh ! merci, dit Lucy, tendant la main pour s'emparer de l'objet.

— Pourquoi l'avez-vous oublié ? demanda Glynis, en éloignant le parapluie. Vous étiez donc si pressée ? Avez-vous vu quelqu'un à bord du *Raven* ?

Lucy secoua la tête.

— Vraiment personne ? Matthew Baumann n'était pas là ? A-t-il tué votre mari, Lucy ? Vous a-t-il payée pour vous taire ?

— Qui est Matthew Baumann ?

Était-il possible qu'elle ne l'ait jamais vu ? Ou bien était-elle une menteuse hors pair ?

— Il ne faut pas que vous ayez peur de lui.

— Je n'ai peur de personne et je ne comprends pas de qui vous parlez.

Glynis poussa un soupir. Quelle idiote elle faisait ! Elle s'était persuadée qu'on avait acheté le silence de Lucy, mais à présent elle n'en était plus du tout sûre.

Dépitée, elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Avant de sortir, pourtant, elle se retourna.

— Vous n'avez vraiment rien vu ? Vous n'avez aucune idée de qui a pu tuer votre mari ?

Lucy secoua la tête.

Glynis s'aperçut alors qu'elle tenait toujours le parapluie. Elle allait le tendre à Lucy, mais celle-ci, sans attendre, le lui arracha des mains. Les doigts de Glynis glissèrent sur la poignée, actionnant involontairement le mécanisme d'ouverture. Des taches couleur rouille apparurent sur le tissu noir.

— Si vous avez quitté le *Raven* avant que votre mari soit tué, Lucy, comment se fait-il qu'il y ait du sang sur votre parapluie ?

Le visage de Lucy se transforma d'un coup sous ses yeux. Disparue, la femme geignarde qu'elle avait côtoyée lors de leur visite de Glasgow. Celle qui se tenait à présent devant elle semblait plus vieille ; les lignes autour de sa bouche mince s'étaient accentuées, et elle plissait les yeux, le regard calculateur.

— Vous savez ce qu'il voulait faire ? glapit-elle. Il voulait m'emmener dans la cabine du capitaine ! Pour la baptiser, disait-il. Pour être sûr que le bateau sache que j'étais la bienvenue. Comme si un bateau avait des pensées et des sentiments ! Le *Raven* lui importait plus que moi.

— Il n'y avait personne d'autre, là-bas, dit Glynis, reculant d'un pas. C'est vous qui avez tué Gavin.

— Je l'ai tué, admit Lucy avec un sourire étrangement plaisant. Je l'ai poignardé avec ce stupide couteau qu'il montrait à tout le monde. C'était tellement facile que j'aurais dû le faire plus tôt ! Si j'avais su qu'il mourrait si vite, ou que je serais si douée pour le faire, je l'aurais fait avant, oui.

Glynis sentit ses jambes se dérober sous elle et elle dut s'agripper au chambranle pour ne pas tomber.

— Il adorait cette canne. Il n'arrêtait pas de l'exhiber. Il en avait fait faire une autre, vous savez. Un cadeau de mariage.

Elle sourit, révélant une rangée de dents blanches et pointues. Puis elle appuya sur un bouton que Glynis n'avait pas remarqué sur le manche du parapluie, attrapa la poignée, et tira dessus. Au bout se trouvait un poignard, le même que celui qu'elle avait vu plongé dans la poitrine de Gavin.

— Je rentre chez moi ! annonça Lucy sur un ton joyeux. Vous ne pouvez pas m'arrêter. Je quitte cet affreux pays ! Je vais enfin retrouver mes parents, mes frères et sœurs, et Jasper.

Elle allait surtout être pendue, songea Glynis. Pourtant, elle se garda bien de formuler tout haut sa pensée — on ne discute pas avec une folle.

Elle recula encore ; Lucy avança. Un pas de plus, et son sourire meurtrier s'élargit. Terrorisée, Glynis glissa la main dans son réticule et éprouva un vague soulagement en sentant ses doigts effleurer le métal froid du Derringer.

— Il paraît que l'expérience naît de la répétition, reprit Lucy. Voulez-vous qu'on vérifie ? Vous croyez que je viserai aussi bien sur vous que sur Gavin ? Que vous mourrez aussi rapidement ?

— Comment allez-vous expliquer qu'on me trouve morte dans votre chambre ?

La peur lui enserrait la poitrine comme un étau, et elle avait du mal à respirer.

Pendant un instant, la folie disparut du regard de Lucy, laissant place à une expression calculatrice.

— Merci, je n'y avais pas pensé... Je pourrais peut-être vous tirer dans une chambre vide...

Elle l'évalua du regard et conclut :

— Vous n'avez pas l'air de peser bien lourd. Je pense que ce sera facile.

Du pouce, Glynis chercha le mécanisme permettant d'armer le pistolet. Elle n'avait jamais tiré avec cette arme et elle pria pour qu'il suffise d'appuyer sur la détente. Pourquoi n'avait-elle pas vérifié qu'il était chargé ? D'ailleurs, comment faisait-on pour ouvrir le barillet ?

Lucy était tout près d'elle à présent, mais le Derringer était une arme destinée à être utilisée à bout portant. Rien à voir avec les fusils conçus pour tirer le gibier à des dizaines de pieds de distance. Non, avec cette arme-là, la cible devait se trouver tout près. A l'idée de tirer sur quelqu'un, Glynis sentit la nausée la secouer.

Un éclat de lumière brilla dans son champ de vision, mais elle ne tourna pas la tête. Si seulement il pouvait s'agir du chasseur, ou de n'importe qui d'autre, un témoin qui donnerait l'alarme !

La terreur la clouait sur place, et elle avait du mal à respirer.

— Tout le monde parlait de vous, c'en était écœurant ! Glynis MacLain, la fille prodigue, de retour en Ecosse ! C'est exactement ce que je voulais, moi — rentrer à la maison. Vous croyez que je vais vous laisser m'en empêcher, maintenant ?

Sans crier gare, Lucy fondit sur elle. Glynis eut un brusque mouvement de recul, et la lame effilée manqua son ventre de peu. Elle sentit qu'on l'attrapait, qu'on l'écartait du seuil pour la pousser sur le côté. Lucy hurla, leva son arme et se jeta sur elle.

Une explosion assourdissante retentit.

Glynis s'effondra sur le tapis. Une vive douleur la fit hoqueter. Sa main tremblait à côté d'elle, pesante et inutile. Ce n'était pas elle qui avait tiré sur Lucy. Levant les yeux, elle tenta de regarder autour d'elle.

D'où venait cette atroce douleur ?

Elle ferma les yeux pour les rouvrir un instant plus tard. Matthew Baumann se tenait devant elle, un pistolet fumant à la main. A ses pieds gisait Lucy ; du sang s'écoulait d'une blessure dans son ventre.

Avait-elle reçu une balle, elle aussi ?

Elle ne pouvait pas mourir, pas maintenant ! Alors qu'elle avait retrouvé Lennox. Qu'il l'aimait. Non, pas maintenant.

L'odeur de la poudre flottait dans le couloir. Elle entendit un bruit de cavalcade, comme si une véritable foule se précipitait vers elle, mais ce n'étaient que le chasseur et l'homme qui l'avait saluée à l'accueil.

Baumann allait devoir leur expliquer. Pour le moment, respirer était tout ce qu'elle était capable de faire. Elle se força à détourner les yeux du sang et se concentra sur le visage de Lucy. Le visage de

la folie.

— Tout ce que je voulais, dit faiblement Lucy, croisant son regard, c'était rentrer chez moi.

Glynis ferma les yeux, tandis qu'une nouvelle vague de douleur l'emportait, remontant le long de son bras jusque dans sa poitrine. Elle lutta pour ne pas se laisser emporter, pour ne pas perdre pied avec la réalité. Elle pensa à Lennox, s'emplit l'esprit de son image. Elle devait être courageuse pour lui. Il ne fallait pas qu'elle meure maintenant.

Elle ne semblait pas avoir de blessure aux pieds. Ni aux jambes. Elle s'efforça de regarder son ventre, craignant d'y voir la même blessure que sur l'abdomen de Lucy. Rien.

Sa manche gauche, en revanche, était trempée de sang.

Sa nouvelle robe était fichue, songea-t-elle absurdement. La déchirure provoquée par le couteau pourrait sans doute être recousue, mais il serait très difficile de faire partir le sang du tissu jaune pâle.

Son estomac se rebella, menaçant de l'humilier publiquement. Elle referma les yeux, respira profondément, le temps de refouler la nausée. Puis elle concentra son attention sur Baumann. Il était en train de déchirer une serviette en bandelettes.

— Vous me suiviez ? murmura-t-elle.

— Non. C'est elle que je surveillais.

— Pourquoi ?

— Je savais que je n'avais pas tué Gavin Whittaker. Ça ne laissait guère d'autres suspects.

Le chasseur s'agenouilla près d'elle et tenta de lui appliquer une compresse sur le bras. Elle l'écarta d'un geste ou, du moins, elle pensa le faire, mais il resta accroché à elle comme une tique.

— Je vous en prie, madame, laissez-moi vous aider.

Elle hocha la tête à contrecœur, priant pour ne pas se mettre à crier. Il appuya très fort sur sa blessure ; c'était affreusement douloureux.

— J'ai même envisagé qu'il puisse s'agir de vous ou de votre mari, reprit Baumann, utilisant le reste de la serviette pour l'appliquer sur le ventre de Lucy.

— Vous me pensiez capable de meurtre ? demanda-t-elle d'une voix que la douleur faisait trembler.

— Je pense que si vous êtes suffisamment motivée, vous pouvez faire à peu près tout ce que vous voulez, Glynis.

— Et quelle aurait été ma motivation dans ce cas ? Pourquoi aurais-je tué Gavin Whittaker ?

— Dans mon idée, c'est surtout votre mari qui avait des raisons de le faire — peut-être n'avait-il pas envie de renoncer au *Raven*, finalement.

Elle secoua faiblement la tête, puis referma les yeux, prise d'un vertige.

— C'est tout à fait insensé. Lennox serait incapable de tuer qui que ce soit.

De nouveau, des pas retentirent dans le couloir, mais elle était si faible qu'elle n'avait qu'une envie : rester allongée là, par terre, près de Lucy.

Bien entendu, il s'agissait de Lennox, et il était furieux.

— Bon sang ! Vous pouvez me dire ce qui s'est passé, Baumann ?

— Mme Whittaker a essayé de tuer votre femme, Cameron. Et je lui ai sauvé la vie. J'aimerais que vous en teniez compte, au lieu d'avoir l'air de vouloir me tirer dessus !

Si seulement tout le monde se taisait, et que le chasseur arrêta de lui faire mal !

Lennox prit sa place, mais il appuya encore plus fort sur la compresse.

— Ça fait mal, Lennox.

— Je sais, mon amour, mais nous devons arrêter cette hémorragie.

Nous ? C'est de son sang à elle qu'il s'agissait — même si elle ne saignait pas autant que Lucy. Le chasseur et l'homme de la réception prêtaient à présent main-forte à Baumann. C'était étrange de tirer sur quelqu'un, puis d'essayer de lui sauver la vie.

— Il faut que tu dises à Baumann que tu n'as pas tué Gavin, murmura-t-elle.

— Plus tard. Je vais te soulever, maintenant.

Elle le regarda, les paupières battantes. Elle se sentait vraiment dans un état... bizarre.

— Je veux que tu maintiennes ceci en place, dit-il, guidant sa main valide sur la compresse.

Le coton était doux sous ses doigts. S'agissait-il d'un produit des filatures MacLain ?

— Glynis, tu comprends ?

Elle hocha la tête et baissa les yeux sur son bras — pour le regretter aussitôt. Quelle blessure affreuse ! Sa chair était béante, comme le ventre d'un poisson vidé, et son sang coulait par terre, sur la compresse et sur sa robe. Même Lennox avait du sang partout.

Il la prit dans ses bras et se releva. Comme il était fort...

Elle aurait aimé parler, lui expliquer la situation, le rassurer sur son état, mais tout devenait de plus en plus brumeux autour d'elle.

L'obscurité et la souffrance l'enveloppèrent d'un coup, et le monde disparut.

* * *

Quand elle reprit connaissance, elle était dans leur suite ; les rideaux étaient ouverts, et le soleil brillait. Pourquoi se sentait-elle aussi étourdie ? Et pourquoi avait-elle aussi faim ? Ses yeux étaient gonflés, et elle dut battre des paupières pour que sa vision s'éclaircisse enfin. Lennox était là, elle le sentait. Lentement, elle tourna la tête.

Il était assis au bord du lit, le regard fixé sur elle comme s'il voulait graver son visage dans sa mémoire.

Elle le contempla à travers ses paupières mi-closes. La lumière du soleil dansait sur la vitre, paraissant vouloir entrer dans la pièce pour se poser sur Lennox. Le roucoulement des colombes évoquait un chant sacré annonçant une journée merveilleuse, merveilleuse, merveilleuse — un refrain qui semblait annoncer le temps pour les autres oiseaux.

Comme elle l'aimait ! Elle tendit le bras dans sa direction, et la douleur la fit tressaillir. Voyant alors l'impressionnant bandage qui lui entourait le bras, elle se souvint de tout.

— Elle survivra ? demanda-t-elle.

— Cette femme a essayé de te tuer, Glynis !

— Je sais.

Lucy Whittaker était une créature pathétique avec laquelle, de façon surprenante, elle se découvrait un point commun. Peut-être, en effet, aurait-elle sombré dans la même folie, si on l'avait empêchée de rentrer en Ecosse.

Si elle n'avait pas eu Lennox pour nourrir son cœur et ses rêves, que serait-il advenu d'elle ?

— Je ne sais pas comment elle va, poursuivit Lennox, mais elle est toujours en vie.

Lucy avait été blessée au ventre. D'après ce qu'elle avait entendu à Washington, c'étaient les blessures les plus terribles. La malheureuse victime pouvait souffrir pendant des semaines avant de finir par succomber. Ou d'être emportée avant par la septicémie. Mais peut-être Lucy aurait-elle plus de chance que les combattants de la guerre civile.

— Et Baumann ?

L'expression de Lennox se durcit.

— Il m'a sauvé la vie, lui rappela-t-elle.

— Je sais, mais je ne suis pas obligé de l'aimer.

— Je te l'accorde.

— Il a profité de toi.

Elle se contenta de sourire. Inutile qu'elle essaie de défendre Baumann. Il était déterminé à remporter sa guerre personnelle par tous les moyens, certes. Mais c'était elle qui était venue le trouver, elle qui avait tout déclenché.

— J'aurais dû m'en douter, reprit Lennox. A aucun moment, elle n'a demandé comment Gavin était mort. Ça aurait dû me frapper.

— Tu as une bonne expérience des meurtriers ?

— Moins que toi, répondit-il avec un sourire forcé. Comment as-tu su qu'il s'agissait de Lucy ?

— Je l'ignorais. Je ne l'ai compris que dans sa chambre, à l'hôtel, quand j'ai ouvert son parapluie par mégarde.

D'une voix hésitante, elle lui raconta alors tout ce qui s'était passé. Cette confrontation avait laissé des traces dans son esprit, comme un tas de cendres qui disparaîtrait avec le temps. A moins qu'il n'y reste pour toujours, pour lui rappeler sa naïveté ?

— La seule action décente que Baumann ait faite depuis son arrivée à Glasgow aura été de te sauver la vie, commenta Lennox, dont le front plissé trahissait l'agacement. Mais comment a-t-il fait ? Il te suivait encore ?

— Non, il surveillait Lucy. Il la soupçonnait de n'être pas étrangère à la mort de son mari.

— Il aurait mieux fait d'en parler à quelqu'un.

— Sans doute, mais j'imagine qu'on ne doit pas attendre d'un espion qu'il divulgue ses secrets.

— Il faut qu'il quitte l'Ecosse, maintenant, et reste de son côté de l'Atlantique.

Là encore, elle ne pouvait qu'approuver.

Elle n'avait pas besoin qu'on lui parle de Washington pour se rappeler son séjour là-bas. Ces années étaient gravées dans sa mémoire. Un jour, espérait-elle, elle parviendrait à les remplacer par des souvenirs et des pensées plus heureux.

— Ton passé recèle-t-il encore d'autres secrets, Glynis ?

— Je t'aime depuis que je suis enfant, confessa-t-elle. A présent, tu connais mon plus grand et ultime secret.

Pendant quelques instants, il la considéra en silence.

— Et aujourd'hui ?

— Je t'aime toujours, bon sang !

Souriant, il se pencha vers elle pour l'embrasser avec douceur.

Quand elle gisait, blessée, dans le couloir de l'hôtel, elle n'avait eu de pensées que pour lui. A présent, elle était en vie et lui aussi, assis près d'elle, une lueur pleine d'amour dans les yeux.

Glynis passa la main droite au-dessus de sa poitrine pour que Lennox la prenne dans les siennes. Il lui embrassa les doigts un par un. Il ne fallait pas qu'il fasse ce genre de choses, cela l'émouvait aux larmes, et elle avait déjà bien assez envie de pleurer comme ça.

N'était-ce la douleur, tout aurait été parfait.

Chapitre 39

— Je serais venu, si vous me l'aviez demandé, protesta Matthew Baumann, se dégageant de la poigne de James, qui le tenait par la manche. Inutile de lancer vos hommes à mes troussees !

— Au contraire, je pense que c'était tout à fait nécessaire.

Lennox remercia James et le congédia, puis il s'assit derrière son bureau.

Les coudes nonchalamment posés sur la table, il semblait parfaitement détendu. En réalité, cette attitude était trompeuse, car il se retenait de traverser la pièce pour mettre son poing dans la figure de Baumann. Et tant pis s'il lui brisait la mâchoire ! Avec un peu de chance, cela l'empêcherait de menacer les gens pendant un certain temps.

Baumann examinait les modèles réduits alignés sur les étagères ; de temps à autre, il en prenait un, le regardait de près, puis le reposait. Quand il arriva devant la maquette de la *Diabliesse*, il la regarda sous toutes les coutures.

— Vous avez du talent, Cameron. Comptez-vous construire d'autres cuirassés ? Celui-ci est superbe.

— Je ne vous ai pas fait venir pour parler de mes bateaux.

— Non, mais pour me parler de votre femme, rétorqua-t-il en se tournant vers lui, un sourire provocant aux lèvres. Comment va-t-elle ?

— Mieux.

Dès le lendemain du drame, Glynis avait refusé de rester au lit et insisté pour se lever.

— J'ai des choses importantes à faire, lui avait-elle expliqué, quand il avait tenté de protester. Pour commencer, faire une liste des tâches dont Mary et moi devons discuter la répartition. Qui se charge d'établir les menus, par exemple. Ensuite, il faut que j'enterre mon pistolet.

— Ton pistolet ? avait-il demandé, abasourdi.

Elle avait acquiescé puis, devant ses yeux ébahis, avait retiré un Derringer de son réticule.

— Il appartenait à Richard. Je voulais en menacer Lucy, tirer sur elle... Je n'ai pas pu. J'étais paralysée.

— Et quand tu auras enterré l'arme ? Que comptes-tu faire ?

— Me plonger dans la comptabilité de Hillshead. Il y a beaucoup de gaspillage ici, je suis certaine que nous pourrions faire des économies sur le budget.

Une brusque vague de chaleur l'avait envahi. Cette fois, ce n'était pas seulement du désir, mais une émotion bien différente — un mélange enivrant d'amour et de joie.

— Alors vas-y, avait-il répondu. Ma vie et ma comptabilité t'appartiennent.

Pour l'heure, cependant, il se trouvait face à Baumann et il avait la ferme intention de lui faire

comprendre qu'il n'était plus le bienvenu à Glasgow.

— Que voulez-vous me demander, Cameron ? Allez-y, en ce qui concerne Glynis, je n'ai plus de secrets.

— A votre place, je prendrais garde à mes paroles, le prévint Lennox. C'est de ma femme que vous parlez. Elle n'est plus votre agent.

Baumann ouvrit de grands yeux.

— Je suis étonné qu'elle vous l'ait dit.

— Encore une fois, c'est ma femme.

— En effet. Mais sachez que je ne crie pas sur les toits le nom des gens que j'emploie — ou que je n'emploie plus, d'ailleurs.

— Je vous suggère de ne plus employer personne à Glasgow.

A sa grande surprise, Baumann éclata de rire.

— Je doute de pouvoir le faire de toute façon ! Laissez-moi vous dire que ces derniers temps j'ai eu droit à plus d'un regard hostile.

— Je vous remercie d'avoir sauvé Glynis, mais c'est bien le moins que vous lui deviez, après avoir profité d'elle.

— Ai-je profité d'elle ? La guerre transforme les gens, Cameron. Beaucoup de choses qu'ils considèrent comme essentielles en temps de paix perdent toute importance durant un conflit de cette ampleur. La galanterie, par exemple.

— Ou l'honneur ?

La moustache de Baumann frémit.

— L'honneur varie en fonction du camp auquel vous appartenez. Suis-je un homme d'honneur pour le ministère de la Guerre ? Assurément. Mais pour un confédéré, je suis l'incarnation d'un serpent lâche et sournois.

Il prononça ces derniers mots avec un accent sudiste marqué.

— L'un de mes amis dit souvent que la guerre, c'est l'enfer, reprit-il. Sherman se bat dans les tranchées. Mes champs de bataille à moi, ce sont les salles de bal et les salons de Washington.

— Et vous manipulez des femmes.

— Je manipule n'importe qui, rétorqua Baumann, sans la moindre culpabilité apparente. Quiconque peut servir mes objectifs.

— Ce n'est pas vous qui avez assassiné Gavin Whittaker, mais êtes-vous impliqué dans les autres meurtres qui ont eu lieu le long de la Clyde ?

Baumann avança jusqu'au bureau, s'assit sur l'une des chaises placées sur le côté, et croisa les jambes, sans paraître le moins du monde perturbé par la question.

— Si vous prenez la peine de vérifier, vous constaterez certainement que la plupart de ces meurtres ont eu lieu avant mon arrivée dans votre pays.

— Tous, sauf un. Un colonel de l'Union, il me semble. Était-ce l'un de vos hommes ?

Baumann afficha une expression indéchiffrable.

— Vous comprendrez que je ne puisse répondre à cette question.

— Pourquoi êtes-vous venu en Ecosse, exactement ?

Baumann sourit.

— L'air frais ? Le paysage ? Vous savez bien pourquoi je suis venu, Cameron. Pour enquêter sur votre entreprise.

Lennox attendit qu'il poursuive, mais Baumann ne semblait pas avoir l'intention d'en dire plus. A quoi s'était-il attendu ? A ce que Baumann se lance dans une confession fiévreuse et qu'il avoue

qu'il était désespérément amoureux de Glynis ?

— Avez-vous mis le feu au *Raven* ?

Baumann rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Allons donc, vous ne pensez tout de même pas que je vais répondre à cette question ! J'imagine que vous avez fait poster un agent de police quelque part au cas où ce genre d'aveu m'échapperait. Alors, même si c'était le cas, pourquoi vous le dirais-je ?

— J'ai posté suffisamment de gardes autour du bateau pour vous empêcher de recommencer. Je préférerais vous avertir.

— Vous savez, il y a des tas d'hommes au chômage qui seraient prêts à tout en échange d'une certaine somme d'argent, Cameron. S'approcher du bateau à la nage et coller une bombe sur la coque, par exemple. Ou lancer sur un pont une bouteille pleine de kérosène avec une mèche enflammée. Serez-vous capable d'empêcher tout Glasgow de s'en prendre à votre bateau ?

— Bien sûr que j'en suis capable, bon sang !

— Votre mère m'avait dit que vous étiez têtue.

A ces mots, Lennox se figea.

— J'aurais dû l'écouter, poursuivit Baumann sans le quitter des yeux.

S'attendait-il à ce qu'il se mette à le harceler de questions ? Était-il en train de le provoquer ?

— Je vais passer outre l'une de mes règles, Cameron. Votre mère fait partie de mes agents. Des meilleurs. Elle vit dans le Sud, à présent.

— Sortez d'ici, gronda Lennox avec peine. Fichez le camp de mon bureau, Baumann. Et de mes chantiers. Et de Glasgow.

Baumann se leva, un sourire aux lèvres.

— Vous lui ressemblez beaucoup, vous savez. Personne ne vous l'a jamais dit ? Olivia est une créature adorable, avec d'épais cheveux bruns et des yeux verts, tout comme vous. Elle a un grain de beauté près de la bouche. Les années ne lui ont pas enlevé son accent. Quand elle est en colère, je comprends à peine ce qu'elle dit.

— Je ne vous crois pas.

— Je lui ai dit que je venais à Glasgow, et elle a voulu vous faire passer un message. A vous et à votre sœur. Mary, c'est bien ça ?

Lennox ne répondit pas.

— Elle voulait savoir si vous pouviez lui pardonner. Elle ne vous a pas abandonnés ; elle a juste changé de vie.

Lennox refusait de réagir aux paroles de Baumann ou à son sourire provocant.

— Fort bien, Cameron. Comme j'apprécie beaucoup votre mère, je lui dirai que vous lui envoyez vos meilleurs souvenirs. Et maintenant parlons de Glynis. Traitez-la bien, ou vous risquez de me revoir à Glasgow !

— Qu'avez-vous fait à Smythe ?

Le sourire de Baumann s'évanouit.

— Ah... Vous avez compris. Un accident tragique. Un homme méprisable, obsédé par les très jeunes filles, une nuit sombre, un attelage qui prend la fuite — la recette du désastre, vous ne croyez pas ?

Quand la porte se referma derrière Baumann, Lennox demeura longtemps à la fixer.

Pendant des jours, Lennox traita Glynis comme si elle était un objet de verre précieux, une œuvre d'art inestimable ramenée de Russie. En outre, il avait demandé à sa mère de venir veiller sur elle. Sitôt avertie de la tragédie, Eleanor était accourue pour la couvrir, comme si elle était un poussin qui se serait éloigné trop loin du nid. Entre Lennox, elle, Lily et Mme Hurst — qui se révélait une excellente gardienne —, elle était dorlotée, choyée, et incapable de lever le petit doigt. Au moindre tousotement, on se précipitait pour s'assurer qu'elle allait bien.

La nuit, elle dormait auprès de Lennox, et quand la douleur l'empêchait de trouver le sommeil il se réveillait, à sa disposition. Voulait-elle quelques gouttes du laudanum que le médecin lui avait prescrit ? Non, merci. Un doigt de whisky, un verre de vin ? Non, vraiment, merci. Elle ne voulait pas non plus manger ou lire. Tout ce qu'elle voulait, c'était rester étendue près de lui et le regarder dormir, euphorique.

Elle employa son temps à guérir. Chaque jour, elle allait mieux que la veille. Un matin, elle en était sûre, elle se réveillerait sans même penser à son bras. Elle garderait une vilaine cicatrice qui l'empêcherait de porter certains modèles de robes, mais quelle importance ?

Quand Mary et William Cameron rentrèrent à Hillshead, Glynis parvint à convaincre sa mère de regagner sa maison. Jamais elle n'avait vu Mary aussi radieuse. Elle rayonnait de santé et de bonheur. Même M. Cameron semblait merveilleusement en forme. Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Il était temps que vous vous mariiez, tous les deux, déclara-t-il, à l'annonce de leurs noces.

Lennox et elle échangèrent un sourire.

Enfin, elle parvint à persuader Lennox de retourner aux chantiers. Elle doutait, toutefois, de réussir à dissuader Mme Hurst de la surveiller de près.

Pour échapper au regard d'aigle de la gouvernante, elle prit l'habitude d'aller marcher dans les jardins. Ce jour-là, encore, le temps était magnifique. Les fumées de Glasgow ne parvenaient pas au sommet de la colline. Le vent les emportait loin en contrebas, rafraîchissant l'air sur Hillshead et donnant à Glynis le sentiment d'habiter un lieu magique.

Elle portait l'une de ses nouvelles robes, confectionnée par une couturière presque aussi talentueuse que celle qu'elle employait à Washington. Après une seule séance de mesures, cette femme avait réussi à lui fournir une garde-robe digne de l'épouse d'un des hommes les plus fortunés de Glasgow.

Un homme que sa générosité avait rendu un peu moins riche. Duncan n'avait pas refusé le chèque destiné aux filatures. Cela aurait relevé d'un orgueil aussi démesuré que stupide. Elle-même avait déjà montré combien un Maclain pouvait se montrer écervelé. Il y avait bien assez d'une idiote dans la famille !

Elle avait tout raconté à Lennox de sa vie à Washington et de ses errements. Au lieu de la condamner, il l'avait enjointe de se pardonner.

Y parviendrait-elle un jour, ou bien son âme resterait-elle entachée de cette faute pour l'éternité ? Allait-elle en porter le poids toute sa vie ? Elle soupçonnait que oui et n'y voyait qu'une juste punition. Elle n'avait pas pensé, sur le moment, que ses actes auraient de telles conséquences. Tout comme elle n'avait jamais songé qu'en se mariant de façon aussi précipitée elle affecterait la vie d'autres personnes.

Peut-être chacun portait-il ce genre de souillure dans son âme. Un endroit où une mauvaise action, une remarque inconsidérée, un geste cruel, avaient laissé une marque. Était-il possible d'effacer de telles traces ? De racheter pareilles erreurs ?

Si les regrets étaient des navires, elle en aurait assez pour couvrir la Clyde. Elle avait aussi

l'amour. Et, tout compte fait, plus d'amour que de regrets. Elle aimait sa mère, Duncan, Lily et Mabel. Ils faisaient partie de sa famille, et elle les garderait toujours dans son cœur. Quant à Lennox, elle l'adorait. Depuis toujours, et pour toujours.

Le soleil se couchait à présent derrière la ville, comme gêné, laissant derrière lui un ciel rougissant. La Clyde se teinta à son tour de nuances écarlates, reflétant le ciel et porteuse des multiples activités de la nuit : une barge en amont, un bateau sortant des docks. Lentement, les embarcations se muèrent en ombres dans l'obscurité croissante. Les étoiles un peu floues clignotaient dans le ciel, comme s'éveillant d'un lourd sommeil, tandis que la lune se pelotonnait derrière les nuages cotonneux.

L'air était tiède, chargé du parfum des roses et de la menthe. Une douce brise lui caressait la joue et dansait dans ses jupes. Les fenêtres de Hillshead commençaient à s'illuminer. Elle entendit l'appel guttural d'une grenouille, le crissement d'un insecte, le bruissement d'un petit animal dans les hautes herbes, au-delà du jardin.

Depuis quand n'avait-elle pas pris le temps d'écouter simplement les rumeurs du monde autour d'elle ? Pas le bavardage des gens ou le ronronnement des voix. Pas le claquement des roues sur le pavé ou le vrombissement des moteurs, mais les bruits de la vie. Le battement de son cœur dans sa poitrine, le souffle qui y entrait et en sortait, le contact de ses doigts et du bois taillé du banc, signes de sa propre vie, de sa permanence temporaire, preuves de son existence.

A cet endroit et à ce moment précis, elle se sentait plus Ecossaise que jamais. Elle était aussi attachée aux éléments que ses ancêtres, que ces femmes fières qui avaient marché à travers les collines et vallons des Highlands, déterminées à aider leurs hommes à protéger leur foyer. Elles étaient vêtues de tartans sans presque rien dessous, alors qu'elle-même portait une nouvelle robe et habitait une maison magnifique, bâtie par l'un de leurs descendants.

S'ils avaient pu voir au-delà des brumes du temps, qu'auraient pensé les Cameron de Lennox ? Qu'auraient pensé d'elle les MacIain, fiers Highlanders eux aussi ? L'auraient-ils mise en garde ? Ou bien auraient-ils éprouvé de la compassion pour elle ?

Elle entendit un bruit de pas dans l'allée. C'était lui...

Lennox prit place auprès d'elle sur le banc, enfonçant ses pieds dans le gravier, y creusant deux sillons parallèles. Elle laissa s'installer le silence entre eux, comme un troisième participant à leur absence de conversation.

L'obscurité les enveloppait, créant autour d'eux un lieu idéal, une île sur le monde. Ils étaient loin des meurtres, de la guerre, de la vengeance, des tragédies. Ici, seuls résonnaient les échos joyeux de leur enfance, le bruit des courses qu'ils faisaient dans les allées ou dans les grands chênes de Hillshead. Lennox qui lui criait de s'arrêter, qu'il la rattraperait bien assez vite. Ou qu'elle allait tomber — ce qui arrivait parfois.

Il était dans presque tous ses plus beaux souvenirs — mais aussi dans certains des pires.

Elle se tourna vers lui, priant pour que la lune émerge des nuages et vienne l'éclairer.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce que tu ressentais, toutes ces années ? demanda-t-il.

— J'ai essayé, répondit-elle en se détournant.

— Quand ?

— Le soir où vous receviez les Russes. Celui où Lidia Bobrova est restée accrochée à ton bras.

— Juste avant que tu ne disparaisses...

Elle se retourna vers lui.

— Qu'aurais-tu fait, si j'avais réussi à te le dire ?

— Je ne sais pas. J'aurais été choqué, mais je me sentais déjà un peu bizarre. Tu venais juste de

m'embrasser, vois-tu...

Il lui passa tendrement le bras autour des épaules.

— Il m'a fallu beaucoup de temps pour oublier ce baiser.

— J'aurais dû te séduire. Tu aurais été obligé de m'épouser.

— Si Duncan ne m'avait pas abattu avant ! s'exclama-t-il en riant.

— Quand as-tu compris que tu m'aimais ?

— Ça a commencé ce soir-là. Mais le temps que je m'en aperçoive, tu étais mariée, et je me suis retrouvé avec l'impression d'avoir été frappé par un boulet de canon. Pendant les années qui ont suivi, je me suis efforcé de t'oublier. De continuer de vivre comme si de rien n'était. J'ai rencontré une femme raisonnable, mais j'ai fini par comprendre que je ne pourrais pas l'épouser parce qu'elle n'était pas toi.

Soupirant, elle posa la tête sur son épaule.

— Je ne le regrette pas, Lennox. Si tu l'avais épousée, nous ne serions pas là, à présent.

— Dans ce jardin, avec ma femme.

Ma femme. Elle adorait ces mots. *Mme Cameron.* Ceux-là aussi.

— Quand tu es rentrée, tu étais toujours Glynis, mais devenue adulte. Tout est vraiment devenu clair à ce moment.

— Moi aussi, j'ai essayé de t'oublier. Mais, chaque fois que je voyais un homme aux cheveux bruns, c'est toi que je voyais. Chaque fois que la brise apportait l'odeur de la mer, je pensais à toi.

— Chaque jour est un jour nouveau, Glynis. Un nouveau départ. Ne traînons pas le passé comme des sacs de charbon. Nous sommes mariés et nous avons tout le reste de notre vie à passer ensemble. Ne perdons pas de temps à regretter ce qui a été.

En serait-elle capable ? Pourrait-elle simplement accepter sa bonne fortune et se tourner vers l'avenir ? En tout cas, elle allait essayer.

— Nous allons submerger les commères de Glasgow des rumeurs de notre bonheur, dit-elle. Ce qui ne les empêchera pas de continuer à colporter pas mal de racontars à mon sujet pendant un bon moment. Mme Cameron, impliquée dans une fusillade à l'hôtel Lafayette. Mme Cameron, poignardée par une folle.

— Mme Cameron élucidant un meurtre.

— Ça aussi, j'imagine.

— Mme Cameron, adorée de son mari.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

Elle leva les yeux vers le visage de Lennox, illuminé par le clair de lune. Il était son meilleur ami depuis toujours. A présent, ils étaient aussi amants, et elle sentait le désir palpiter à l'unisson dans leurs deux corps.

— Je te veux, Lennox. Depuis très longtemps.

Il se pencha pour l'embrasser, et elle poussa un soupir de plaisir.

— Lennox, murmura-t-elle. Serais-tu en train d'essayer de me séduire dans le jardin ?

Il se pencha plus encore, jusqu'à ce que ses lèvres effleurent sa bouche.

— Voilà une bonne idée, Glynis Cameron. Pourrais-tu te conduire de manière aussi éhontée ?

Se levant, il l'attira contre lui, et sa bouche vint écraser la sienne. Ses mains lui enserrèrent la nuque, puis prirent son visage en coupe. Il ouvrit la bouche, exigeant qu'elle s'abandonne, sa langue cherchant la sienne, et Glynis laissa échapper un gémissement.

Elle colla son corps contre le sien, épousant sa forme comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Du genou, il lui écarta les jambes et frota sa cuisse contre elle. Elle glissa les mains sous sa

chemise, impatiente de toucher sa peau, de la goûter. La brûlure du désir la submergea, remontant le long de sa colonne vertébrale, puis redescendant se loger en bas de son ventre.

L'instant d'après, ils étaient sur un carré d'herbe, près de l'intersection des allées. Le potager se trouvait à leur gauche, le jardin d'ornement à leur droite. Les doigts de Lennox s'affairaient à détacher les boutons de son corsage.

— J'ai remarqué que tu ne portais pas de crinoline, dit-il avec un sourire que la lune rendait ensorcelant.

— Je suis chez moi. Je ne porte qu'un jupon.

— J'ai donc bon espoir d'arriver à mes fins !

Elle n'eut pas le temps de lui demander comment il comptait procéder — il avait déjà libéré ses seins, les exposant à la lueur de la lune et à ses baisers avides.

Il l'attira plus près, et Glynis se cambra, tandis qu'il posait ses lèvres ardentes sur sa peau. Elle s'agrippa à lui, et il l'allongea sur l'herbe dans un mouvement plein de tendresse.

Quand il enfouit une main pressante sous ses jupes, elle comprit qu'il n'avait pas l'intention de la déshabiller. Elle avait envie de lui rendre ses caresses, mais les baisers qu'il semait sur sa poitrine lui vidaient complètement l'esprit.

— Enlève ton pantalon, parvint-elle pourtant à dire.

— Je n'ai pas envie de montrer mes fesses à tout le monde, mon amour, répondit-il avec un petit rire.

— Je ne vois pas pourquoi. Elles sont magnifiques.

Ils éclatèrent de rire — un rire qui enflamma leur désir. Glynis sentit l'avidité de la passion envahir tout son corps, puis se cristalliser tout en haut de ses cuisses.

Elle voulait Lennox maintenant et elle le voulait pour toujours. La lueur de la lune accentuait les pleins et les creux de son visage. Il était ce qu'il y avait de plus beau au monde — et il était à elle.

Quand il caressa de ses doigts son point le plus sensible, elle poussa un gémissement.

— Ah, Glynis, plus aucune femme ne trouvera grâce à mes yeux, désormais ! dit-il, s'allongeant au-dessus d'elle. Personne ne m'aimera jamais comme toi, mon amour.

Ecartant ses jupes, il trouva la fente dans ses pantalons et s'y introduisit.

— Personne ne peut me faire exploser comme toi. Ou me donner la sensation de voguer sur l'océan à bord d'un nouveau bateau.

— Tu me compares à un bateau ? demanda-t-elle, éprouvant une exultation à nulle autre pareille.

Elle avait envie de rire et de crier en même temps.

— Tu es mon navire, Glynis.

Elle ne fut bientôt plus capable de parler. Elle ne ressentait plus qu'un plaisir immense, une incroyable félicité, l'envie de pleurer et de rire tout à la fois — et un désir brûlant qui la consumait tout entière.

Il se retira, la pénétra de nouveau, dans un mouvement aussi infini que celui des marées. Elle enroula ses jambes autour des siennes, le cœur battant à tout rompre, le souffle court.

Sa bouche virtuose l'enivrait de baisers, taquinant les pointes de ses seins qui s'érigeaient, avides. La lune, derrière lui, les baignait dans sa clarté bleutée. Ils étaient des païens qui s'aimaient sur la terre fertile d'Ecosse, s'accouplaient dans une ferveur presque désespérée.

L'extase l'assaillit par surprise et lui arracha un cri que Lennox étouffa d'un baiser. Il la rejoignit dans le plaisir suprême, et le temps se figea dans un souvenir dont elle se servirait désormais pour remplacer ceux qui l'avaient blessée.

Quand elle reprit ses esprits, elle était étendue sur l'herbe, les jupes encore retroussées jusqu'à

la taille et les seins exposés à la brise nocturne.

— J'ai perdu une chaussure, dit-elle d'un air absent.

Se rappelant alors l'alcôve des objets trouvés dans les écuries, elle comprit comment on pouvait perdre une seule chaussure.

La respectable Mme Hurst avait-elle vécu un interlude passionné avec le maître d'écurie aux allures d'ours ? Tous deux étaient célibataires et d'âge comparable. Lennox interrompit vite ses supputations :

— Elle est là, dans le massif de fleurs.

L'instant d'après, il se redressa, l'air soucieux.

— J'avais complètement oublié ton bras !

— Moi aussi. Mais rassure-toi, tout va bien.

Sa blessure lui faisait un peu mal, mais ce n'était pas cher payé, en regard des délices qu'elle venait de connaître.

— Tu en es sûre ?

Elle repoussa ses jupes sur ses jambes repliées, puis posa la main sur le torse de Lennox. Son cœur se gonfla dans un vain effort pour contenir tout le bonheur qu'elle éprouvait.

— J'en suis tout à fait certaine, Lennox.

Il s'étendit à côté d'elle, lui offrant son bras pour qu'elle y pose la tête. Elle contempla le ciel, son paysage de nuages mouvants et d'étoiles. La lune semblait lui faire un clin d'œil, comme pour lui promettre de ne rien dévoiler de la scène dont elle venait d'être témoin. Non loin de là, un animal s'éloigna dans l'herbe — certainement pour aller raconter à ses congénères curieux ce qu'il venait de voir.

— Nous avons batifolé dans le jardin, dit-elle.

— C'est exactement ce que nous avons fait.

Elle aurait dû être mortifiée à cette pensée, mais elle se sentait trop bien pour cela. Son corps savourait encore les délices qu'il venait de connaître.

— Penses-tu qu'on nous ait vus ? demanda-t-elle, jetant un coup d'œil aux fenêtres au-dessus d'eux.

— J'espère sincèrement que non. Sinon, nous aurons donné matière à commérage à tous les employés. Ainsi qu'à mon père et à ma sœur.

Seigneur, elle avait oublié qu'ils étaient rentrés ! S'asseyant, elle tendit le bras pour attraper sa chaussure.

— C'est ta faute, aussi. Tu m'as séduite !

— Non. Toi, tu m'as séduit.

— Peut-être nous sommes-nous séduits mutuellement. M. et Mme Cameron batifolant dans le jardin, comme on nous en a déjà accusés. Adam et Eve folâtrant au milieu des fleurs et des légumes.

Il éclata de rire, et elle en fit autant.

Peu lui importait qu'on les ait vus ou non.

— Je t'aime, Lennox. Je t'aime tellement... Et je t'aimerai toujours.

— Moi aussi, je t'aime, Glynis. De tout mon cœur. *Byde weill, betyde weill.*

Elle sourit en entendant ce proverbe écossais : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

Lâchant sa chaussure, elle se pencha alors vers lui pour qu'il l'embrasse encore.

Notes de l'auteur

Si vous êtes un jour allé à Glasgow, vous savez que l'accent glaswégien est difficile à comprendre pour qui n'en a pas l'habitude.

Glasgow, la plus grande ville d'Ecosse, est un endroit merveilleux à explorer. La nécropole, bâtie à partir de 1831, abrite de superbes monuments dessinés par des architectes écossais.

La principale contribution de l'Ecosse à la Révolution industrielle fut la construction de navires cuirassés. En 1864, il existait plus de vingt chantiers le long de la Clyde, et au moins vingt mille vaisseaux y ont été bâtis au cours des deux derniers siècles.

Il reste peu de traces écrites relatives aux employés des chantiers, et j'ai donc dû estimer, d'après mes connaissances, le nombre d'hommes qu'aurait pu employer Cameron & Cie.

« Construit sur la Clyde » est devenu un label d'excellence et de fiabilité. Les paquebots Cunard (dont le *Queens*) ont été construits sur la Clyde, tout comme certains des bateaux à aubes qui traversent le Mississippi.

Jusqu'à ce que j'entame mes recherches sur les chantiers navals de la Clyde, je n'avais jamais fait le rapprochement avec les chevaux de la race Clydesdale, élevés pour tirer du bois de charpente et diverses marchandises le long de cette rivière.

J'ai basé la carrière de William Cameron sur celles de plusieurs constructeurs de navires qui possédaient des chantiers à la fois en Russie et en Ecosse. Charles Mitchell, un constructeur écossais, fut décoré de l'Ordre impérial de Saint-Stanislas, 2^e classe (accordée aux ressortissants étrangers), pour son travail à Saint-Pétersbourg.

La police de Glasgow, souvent décrite comme la première force de police municipale, ne se contentait pas d'assurer le maintien de l'ordre. Comme les gardiens de l'ancienne cité, elle faisait office de crieur public, balayait les rues et combattait les incendies.

* * *

Vous avez aimé ce roman ?
Retrouvez les Maclain dans le prochain roman
de Karen RANNEY,
à paraître en septembre dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : IN YOUR WILDEST SCOTTISH DREAMS

Traduction française : Emmanuelle Debon

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2015, Karen Ranney LLC.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © ARCANGEL/MALGORZATA MAJ

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (Harlequin)

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

ISBN 978-2-2803-5183-6

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

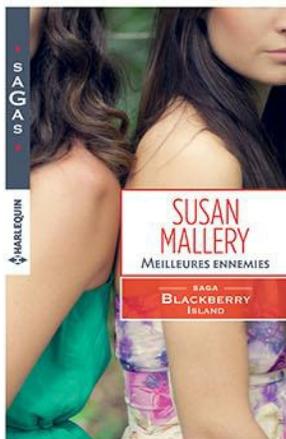


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !

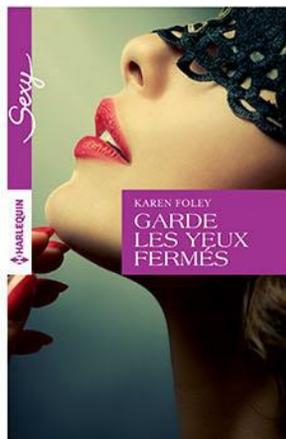


**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

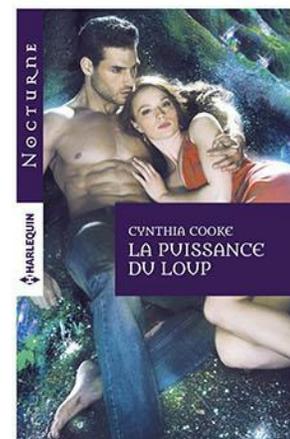
Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN



KAREN RANNEY

Retour à Glasgow

Lorsque Glynis revient à Glasgow après la mort de son mari, elle n'a plus rien de la jeune fille vive et spontanée qu'elle était autrefois. A Washington, elle a appris à tenir sa langue et à maîtriser ses émotions, en digne épouse de diplomate. Elle n'aurait jamais cru qu'à son retour au pays, et surtout au contact de son premier amour, devenu un homme d'affaires florissant, son tempérament d'Écossaise se réveillerait et mettrait en péril la délicate mission qu'on lui a confiée...

L'histoire bouleversante d'un retour aux sources, synonyme de renaissance sous la plume délicate de Karen Ranney.

Karen Ranney a commencé à écrire dès l'âge de cinq ans. Enfant, elle voulait devenir violoniste, avocate, professeur et, surtout, écrivain. Si elle est toujours fascinée par le droit et enseigne bénévolement, c'est l'écriture qui est restée la grande passion de sa vie.